
SEAL OF THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA
LET THERE BE LIGHT
1868

SERGE

HISTOIRE



DU CIRQUE

Librairie Gründ

HISTOIRE
DU
CIRQUE

Il a été tiré de cet ouvrage vingt exemplaires sur papier vélin supérieur, numérotés de 1 à 20, non mis dans le commerce



LIBÉ

SERGE ET LES FRATELLINI

SERGE

HISTOIRE DU CIRQUE

ILLUSTRATIONS PHOTOGRAPHIQUES ET DESSINÉES DE L'AUTEUR

LIBRAIRIE GRÜND
PARIS

DOCUMENTS ANCIENS DES COLLECTIONS
MAURICE THOMAS-MORET ET SERGE



MIRAGE DU CIRQUE

Le cirque est un si fabuleux mirage qu'on ne sait avec quelle pince le saisir. C'est aussi un étonnant personnage. Un de ces témoins implacables jetés à la face du temps pour entr'ouvrir, certaines secondes, la porte du rire et faciliter ainsi la joie des hommes, de tous les hommes.

Le cirque est un mot magique, un mot presque divin, permettant rapidement d'éclairer mille visages et surtout de découvrir avec surprise un pays quelquefois compliqué, mais toujours escorté de rires.

Mirage du cirque, cirque du mirage, tout cela est semblable et, dans le fond, n'a aucune espèce d'importance, puisque personne jusqu'à ce jour ne l'a pris au sérieux.

Même ceux qui le hantent, même ses fidèles, je veux parler des cargaisons de clowns, d'écuyers et d'acrobates, même ceux-là, s'ils lui ont juré dès leur naissance un fol amour, parlent de lui sans assurance, un peu comme des déshérités de la vie, un peu gênés de ne pas avoir un « métier » comme les autres et de ne rien faire comme Monsieur Tout le monde...

Ceci, c'est la parade, le côté face de leur vie ; le clown en complet veston à carreaux, l'acrobate à la grande valise fauve débarquant du paquebot, la contorsionniste chinoise montrant son mystérieux sourire, et le tigre ronchonneur, affalé dans son « sabot », traduisez sa cage de voyage.

Mais observez-les tous à la minute précise où le cirque bien gonflé va leur offrir avec sa piste ronde son éternel miroitement.

Ils seront instantanément « repris » et vous n'aurez plus le temps ni le loisir de chronométrer leurs palpitations de joie.

Cela, c'est le côté pile du cirque.

Mes amis, les gens du cirque sont les êtres les plus extraordinaires que l'on puisse concevoir. Non pas parce qu'ils vous étonnent de leurs tours fabuleux (eux-mêmes, je vous le répète, ne font pas attention à leurs prouesses). Lancer vers le ciel des boules brillantes, attraper en plein vol un corps fragile de poupée enrubannée, faire dire bonjour à une otarie enrouée, extirper d'une carafe dorée un perroquet qui jouera du tambour, balancer dans le vide leur émotion et leur courage, provoquer chez une bête dite féroce l'appel secret de sa jungle natale, surprendre des publics divers en n'importe quelle langue et aussi la plus compréhensible : celle du geste, ou encore manipuler le fantasque et volumineux éléphant à la manière d'un vulgaire toutou, tout cela est pour eux fantaisies du domaine de tous les jours, fantaisies bien diverses, fort agréables et devant lesquelles on ne peut rester insensible...

Mais la grande histoire de leur histoire, c'est, tels des mages, de savoir mélanger à leur existence quotidienne ces soupçons de féerie, cette féerie les emportant journellement pour un long vagabondage périlleux, quelquefois tragique, mais qu'ils abordent toujours en souriant.

Le vrai cirque, le seul cirque, c'est le cirque volant. Les cirques stables établis dans la plupart des capitales européennes, sauf Londres, sont des parents pauvres aux côtés de ces invraisemblables architectures de toiles et de cordages, s'installant à leur gré sous l'étoile de la rose des vents, pareilles ainsi à de fabuleux navires.

Je comprends fort bien que Degas ou Toulouse-Lautrec aient pu trouver du plaisir en fréquentant les coulisses de l'ancien Médrano. Mais je suis sûr qu'ils auraient préféré davantage les petites voitures disloquées d'un cirque forain baladeur, promenant sur les routes sans fin un singe, une carcasse de tambour et de jeunes acrobates pailletés de losanges, montrant leur regard de princes d'Orient...

Le Cirque pur reste donc bien cet assemblage hétéroclite composé de roulottes bariolées, d'animaux, d'équilibristes ou de clowns peuplant les grandes tentes vertes, rouges ou blanches, venant éclore subitement, suivant leur bon plaisir, comme ces graines sauvages lancées par le vent.

Le cirque volant... Ceux du voyage... Tout cela est bien prometteur. Mais, n'ayez crainte, la piste et ses gens tiennent mieux et davantage que leurs promesses.

Ils ont en eux un tel besoin d'aventure qu'ils vous entraîneront sans que vous le désiriez en leur sillage quelquefois vertigineux.

J'ai souvenir, tout à coup, d'une petite ville de France, une ville triste, pleine d'ombre et de poussière, une cité endormie depuis le moyen âge, où, par instants, on découvrait des femmes et des hommes, noirs ou gris, vous observant comme des fauves inquiets derrière des persiennes closes.

Tout cela était d'une mélancolie infinie et, n'eût été l'arrivée d'un cirque, je crois que j'aurais à tout jamais détesté cette ville. Mais c'est justement là le miracle du cirque volant.

J'assistai, dans la journée, au montage des mâts. Lentement, maintenant, les toiles filaient vers le ciel. Bientôt les gradins furent en place et les roulottes fumèrent. Assis sur ces accessoires de cirque, j'écoutais ceux du voyage. Ils me confiaient tous, comme à un grand ami, leurs déboires et leurs espoirs, entre une caisse de pêches, un lapin dressé et la soupe qui commençait à bouillir.

La cavalerie reposait sous de petites tentes vertes et les voitures-cages, abritées du grand soleil sous des platanes, contenaient des fauves lassés d'une route fatigante. Il faisait une chaleur épouvantable...

Tout à mon aise je pus ainsi errer en liberté en cet étonnant labyrinthe, délaissant le lapin dressé et une profusion d'accessoires.

Le cirque dans lequel j'étais installé pour quelques heures était un cirque dont on ne dit ni bien ni mal, un cirque « moyen », si vous le voulez, un cirque sans nom, plus qu'anonyme, avec des numéros quelconques, de futurs inconnus, de jeunes acrobates et d'anciennes gloires déchues.

Si je vous précise tout cela, c'est justement pour mieux vous permettre de juger dans quel monde j'avais fait un atterrissage volontaire.

En somme, si vous le préférez, ce cirque était absolument « l'homme de la rue » du cirque... Et pourtant il m'enchanta.

Le cirque arrive toujours dans la vie des hommes à la seconde où ils en ont besoin. Certains s'en contentent durant leur enfance ou le conservent pour leurs vieux jours entre un bocal de tabac à priser et un album de jeunesse.

Ceux-ci le veulent pour leurs vingt ans, l'acceptant comme une maîtresse ou un présent. D'autres iront toute leur vie au cirque, chaque semaine, à telle heure, comme des employés de ministère bien stylés.

Enfin ceux-là le désireront en cachette, l'attendront des années..., jusqu'au jour, ce jour qui ne viendra jamais, où ils assisteront à un spectacle de cirque perdu, qu'ils ne croyaient pas retrouver...

C'est un peu ce qui m'arriva dans la petite ville poussiéreuse, sale, vieille et ridée, où les hommes et les femmes, gris et noirs, alourdis de soleil, faisaient leur sieste.

J'eus ainsi la possibilité d'errer à ma guise en ce cirque sans barrières, sans tout ce matériel hallucinant et prodigieux accompagnant toujours les grandes villes ambulantes, ces cirques internationaux, beaux comme des jeunes mariés, se dressant, illuminés, dans les nuits tendres.

A loisir, je galvaudai sous les tentes, caressant les poneys, chatouillant la trompe de l'éléphant et me laissant séduire par la beauté des panthères endormies.

Ayant soulevé une toile verte, je trouvai, entre des « chambrières », des malles et des valises, un prodigieux costume de clown, pétaradant de couleur, accroché comme une fusée prête à partir.

J'étais bien tombé dans un mirage, un de ces mirages pas ordinaires, m'éblouissant tellement que j'en oubliai de dîner. Je revins malgré moi à la réalité en entendant les cuivres d'un orchestre flambant neuf, commençant ainsi le début du spectacle.

Il faisait encore jour et le cirque ne laissait pas percer, à travers son enveloppe, ses lumières intérieures qui le transformeraient en un personnage transparent.

J'hésitai à pénétrer autour de la piste ; un cirque sans public, un cirque abandonné m'ayant toujours produit une pénible sensation.

Rien de plus atroce que d'assister à cette tragédie où un clown lance du rire dans le vide, où des trapézistes ou des écuyères s'envolent devant des gradins inhabités... et où l'on a l'impression d'un château de la joie prêt à s'écrouler.

Quelle fut donc ma surprise lorsque, ayant traversé la parade, j'arrivai auprès de l'entrée de la piste.

Autour de moi, le cirque était « bourré » à craquer. Plus une banquette de libre et le public de la petite ville, pour la circonstance, s'était transformé.

En cette saison d'été, les filles avaient des robes claires, les hommes, jeunes ou vieux paysans arrivés des alentours, avaient abandonné leurs

grandes blouses noires et apparaissaient, chemise découverte, comme des tennismen.

Les habitants de la ville noire, touchés par la grâce d'un magicien, étaient devenus subitement blancs, d'un blanc si pur, si rayonnant, que je crus être transporté en l'une de ces concessions européennes d'Extrême-Orient, invité pour une fabuleuse fête de nuit.

Pour mieux d'ailleurs provoquer cette illusion, un officier de marine en retraite trônait en une loge, le corps moulé dans une tenue de gala, blanche elle aussi, et qui avait dû connaître les canonnières ancrées sur le Mékong ou le Yang-Tsé.

A mes côtés apparaissait un vieillard étrange aux boucles d'or, précédant une tribu de « bohémiennes » en tenue de parade, ayant tous abandonné leurs roulottes postées comme des sentinelles aux portes de la ville et venant quémander une place introuvable.

On les casa quand même, devant leur insistance, avec leurs rubans, leurs tresses de jais et leurs robes flottantes qui pétillaient si fort dans le blanc de la foule qu'on aurait cru vraiment un bouquet romantique auréolé d'une gigantesque corolle de papier.

Le spectacle, maintenant, pouvait suivre ; j'étais déjà enchanté de ma soirée, surpris, étonné, médusé par cette petite ville, d'habitude terne et morne, devenue trépidante, passionnée, rieuse et enthousiaste.

Ainsi, il suffisait qu'un cirque passât, qu'il montât simplement ses grands mâts et fît flotter ses pavillons, pour qu'aussitôt tout se pâmât d'aventure comme ces gamins voyant pour la première fois un navire cingler vers le grand large.

Il suffisait de quelques voitures, d'animaux exotiques, d'un clown tapageur et d'hommes volants pour que les garçons et les filles de village désertent leurs chaumières paysannes et arrivent en trombe vers le cirque.

Mais j'ai compris ce soir-là qu'ils venaient chercher autour de la piste voyageuse ce dont ils avaient tant besoin depuis toujours, ce qu'ils cachaient depuis des années peut-être : ce désir inassouvi, cette nécessité de regrets et de souvenirs, afin de meubler une vie qui semblait sans espoir, une vie ayant besoin du tic tac de cette folle aventure, sans laquelle aucun but ne semble être atteint.

Le cirque, ici encore, avait produit son mirage.

Lorsqu'il disparut, la petite ville redevint inerte. On recacha les filles, les paysans reprirent leurs blouses noires et la poussière et l'ombre retombèrent sur les carcasses des vieilles fées. Mais ils gardèrent tous au fond d'eux-mêmes les reflets de cette piste secouant à la volée du courage, de l'adresse, du rire et ce qui reste encore de poésie sur la planète...

Si je vous ai raconté cette histoire, c'était, croyez-le bien, inévitable, exactement comme certains trouvent sur leur chemin un cirque baladeur

venant s'empêtrer en leurs jambes de comique. Ce jour-là ils ne lâchent plus le cirque.

Je ne vous force point à faire la même chose.

Mais, puisque vous avez commencé à feuilleter ce livre, je crois qu'il vous faut aussi continuer. A moins que vous ne préfériez l'abandonner à tout jamais ?

Pourtant le mirage commence...

Pourtant, derrière cette page, des lions rugissent, des clowns éclatent de rire et des écuyères partent au galop !

Laissez-vous un peu tenter par ces trapézistes qui se sont déjà envolés de ce livre, mais qui y reviendront peut-être pour vous saluer en une arabesque de leur corps de voltigeur.

Ils sont tous là, les amuseurs, venus dans un tourbillon, rassemblés pour une « histoire du cirque », des histoires du cirque, devrais-je écrire, la belle, les belles histoires de ce monde trop peu connu, presque interdit, où personne ne s'est jamais pris au sérieux, sachant bien que c'est encore le meilleur moyen de jongler avec du rire et perpétuer indéfiniment de la joie...



LE CIRQUE A L'ANTIQUE

Le cirque fut tenu en très grande faveur dès la plus haute antiquité. En Grèce, en Égypte, en Chine, un déluge d'acrobates, de montreurs d'animaux, de jongleurs et d'amuseurs ornèrent pendant des siècles, de leurs tourbillons de plaisir, les premières civilisations.

Il n'y a pas très longtemps, une ville étrange, aux confins de l'Euphrate, se mit à surgir des sables qui l'étouffaient. Elle dressa subitement ses colonnades, ses palais et ses trésors, et l'ancienne cité de Persépolis étendit parmi des monstres géants et ailés la ceinture de ses arabesques...

Le palais de Darius offrit alors mille caravanes, sculptées en plein roc, ressuscitant la vie curieuse des premiers Perses.

Et c'est ainsi que l'on put découvrir, sur la paroi d'un temple, des dompteurs tenant en laisse des lions et des lionnes et un écuyer faisant « faire le beau » à un cheval fougueux, richement empanaché.

Les fresques de la Haute-Égypte, certaines médailles grecques sont des témoins irréfutables et des preuves formelles de l'art du cirque, qui avait réussi à conquérir ces peuples anciens, avec ces « cubistes » marchant sur les mains à l'ombre des épées, jonglant avec leur cœur ou des oiseaux apprivoisés, présentant en liberté des lièvres musiciens, des panthères indociles ou l'immense courbe vivante d'un éléphant.

D'Olympie en Thessalie, sur toutes les places publiques, ce n'était, les jours de fête, qu'un désordre hétéroclite rassemblant aux accents des tambours tous les faiseurs de tours.

C'était l'époque où les courses de chars battaient leur plein, où des athlètes se disputaient des couronnes d'or et où le Minotaure s'élançait dans le bleu de la nuit pour accompagner les étoiles en veillant sur les villes endormies, des villes de marbre, bourrées de cariatides étranges, de masques grotesques et de dieux au profil d'Apollon.

Sans aucun doute, un animal dressé, un mime, cet ancêtre des clowns, un tourneur de sauts périlleux, un adroit manipulateur de torches ou de boules enflammées n'ont pas craint, avec la légion gigantesque de leurs frères, d'aller étonner les foules à la face des déesses, sous le ciel pur de la Grèce antique.

Les anciens portaient très loin l'art du cirque et ne furent jamais dépassés. Le cirque, à cette époque bénie, surclassait le théâtre et pouvait être considéré comme le premier des spectacles. Rome la sanglante réunit la plus belle collection de cirques. Elle en possédait une bonne douzaine dont le fameux Colisée et ce Cirque de Caracalla, niché près de la voie Appienne.

Mais le plus beau des douze cirques restait encore ce *Circus maximus*, qui fut le premier établi dans la ville des villes par Tarquin l'Ancien, étalant ses gradins, ses loges, ses écuries et son immense piste entre les monts Aventin et Palatin.

Le cirque à la romaine était de forme elliptique et servit tout d'abord aux courses de chars, ces courses tumultueuses, pétaradantes, endiablées, merveilleuses, où des chevaux blancs s'élançaient dans le murmure des trompettes, le sifflement des fouets, les cris de la foule, sur une piste

éclatante, emportant à toute allure des chars dorés venus du pays spartiate, tandis que les conducteurs courbés en deux, enlevés dans un roulement fantastique, tenaient ferme leurs amulettes magiques pour se préserver de la mort et du danger.

Du lever au coucher du soleil, jusqu'à l'apparition de la première étoile, les courses se succédaient. Les chevaux piaffeurs tournaient à toute vitesse autour de l'épine, la « Spina » comme disaient les anciens et, dans un fracas étourdissant, se livraient sur le sable d'or à une folle sarabande.

Cette épine divisait la piste en deux parties. Elle possédait à chacune de ses extrémités trois grandes quilles de bois ou de pierre dénommées bornes et qui étaient la terreur des conducteurs de chars. Combien, en s'accrochant malencontreusement à ces bornes dans le virage, perdirent la course et aussi la vie !

Le long de l'épine étaient juchés un immense obélisque, des statues de divinités, une Victoire ailée, une Fortune aux rameaux dorés, un temple du soleil, de multiples pyramides, autels, trophées, vases sacrés et aussi ces fameux portiques chargés de sept œufs et ces fontaines où d'étranges dauphins consacrés à Neptune déversaient un chant aquatique pour trois cent mille spectateurs.

Sept œufs : sept tours de piste pour les chars. Dès qu'un tour venait d'être effectué, un œuf disparaissait du portique.

Les chars étaient attelés de deux ou quatre chevaux suivant les courses.

Chaque conducteur, comme les jockeys d'aujourd'hui, possédait ses couleurs.

Sept fois de suite les voitures volantes, les cavales au triple galop et les conducteurs fous se disputaient la première place en une ronde éblouissante, dans un fracas extraordinaire, tandis que déjà la foule devinait le vainqueur arrivant dans une voltige.

On vit ainsi en piste des courses de toutes sortes, des chars attelés d'éléphants, de lions, de tigres ou de cerfs, de la lutte, des pugilats et enfin des combats de gladiateurs et de bêtes féroces.

Dans la vaste enceinte du cirque Maximus, qui fut primitivement destinée aux courses de chevaux et de chars, vinrent bientôt s'établir les bestiaires et les exhibitions de fauves.

Le cirque Maximus évoluait, mais il avait toutefois conservé son dieu du cirque, Consus, un des plus anciens et des plus mystérieux dieux de Rome, dont l'autel était enterré aux abords de la piste, afin qu'il continuât à apporter sa protection aux bêtes et aux hommes. Une fois par an on le sortait pour l'admirer et lui donner des offrandes et il retrouvait vite sa place souterraine au plus profond du sable de l'arène.

Le cirque Maximus, prétendent d'anciens livres, pouvait contenir

exactement trois cent quatre-vingt-cinq mille spectateurs. Jamais aucune toile de tente d'un chapiteau volant d'aujourd'hui, et pourtant ceux d'Amérique sont gigantesques, ne pourra abriter pareille foule.

Les jeux du cirque, sommet de la joie romaine, étaient précédés d'une procession, d'une pompe rutilante, d'un défilé rassemblant, comme pour les parades actuelles, bêtes et gens de piste. En cette cavalcade consacrée aux dieux, on trouvait des lions saupoudrés d'or, des éléphants richement caparaçonnés, des bateleurs vêtus mieux que des princes, des Asiatiques balançant des étendards lumineux, des sonneurs de trompes, des biches parées de colliers de perles, des noirs montant des cerfs dressés, des girafes insouciantes, des chariots bourrés d'animaux sauvages et des régiments de bestiaires porteurs de fourches, de sabres et de filets.

Les immenses « velariums » rouges, jaunes ou noirs, certains même bleu de nuit, zigzaguaient doucement dans le vent au-dessus des gradins, protégeant de leur ombre les foules prêtes à admirer les *Venationes*, c'est-à-dire les chasses ou les combats d'animaux.

Le cirque romain, avec ses toiles tendues au-dessus du public, est bien l'ancêtre du cirque volant actuel.

Mais, bientôt, la piste redevenait libre. Les jeux allaient commencer avec les *petaunistæ, circulator, funambulus, mimus, saltator et gladiator.* Il est facile de traduire : faiseurs de tours, équilibristes, jongleurs et gladiateurs.

Quel spectacle prodigieux, rassemblant une centaine de baladins, les uns dansant dans les airs, les autres avalant des épées, ceux-ci désarticulant leur corps, ceux-là présentant des rhinocéros tirant un char garni d'une volière, de singes savants, ou un adroit éléphant marchant sur la corde tout comme un funambule de la belle espèce ! La première fois où une girafe parut en piste, ce fut pour le triomphe de César, en l'an 46 avant Jésus-Christ ; on lui donnait à cette époque le nom agréable de caméléopard.

Toute une folle ménagerie vint bientôt submerger le cirque. Jamais jardin zoologique ne posséda pareille collection de fauves. On pouvait trouver mélangés les autruches aux biches, les serpents aux bœufs sauvages, les chiens aux daims et aux crocodiles.

Pour inaugurer le Colisée, les vieux auteurs prétendent qu'en un jour dix mille bêtes dites féroces périrent dans l'arène.

Le cirque devenait sauvage, cruel et violent. Les animaux combattaient entre eux. On lançait un éléphant contre un taureau ou un ours, des biches contre des sangliers, un lion à l'assaut d'une panthère, des tigres contre des loups.

Puis les hommes, les premiers bestiaires, firent leur apparition au beau milieu du cirque.

On peut voir, sur une très vieille mosaïque romaine, la reproduction de terribles combats, avec des bestiaires luttant parmi des lions, des buffles, des léopards agressifs, tandis que de nombreuses victimes jonchent le sable de l'arène et qu'une douce autruche observe, étonnée, un cerf percé de flèches et léchant son propre sang.

Cette période terrible et tragique du cirque fut le commencement de la décadence romaine.

On vit ainsi dans les cirques une foule d'animaux tous plus divers les uns que les autres. Une ménagerie géante semblait s'être donné rendez-vous en Italie païenne, ayant Rome pour centre. On assure qu'un empereur possédait soixante lions apprivoisés, une trentaine de léopards, autant d'éléphants, sans oublier les tigres et les girafes.

Pour une seule fête, on fit pénétrer sur la piste mille sangliers, autant d'autruches, de daims, deux cents lionnes et lions, une centaine de léopards et trois cents ours.

Certaines arènes pouvaient, à loisir, se transformer en lac ou en forêt. On y vit ainsi s'y dérouler des chasses à cheval et des joutes nautiques.

Mais un jour tout disparut, tout sombra... L'empire s'était écroulé.

Les cirques furent désertés.

Il ne subsista plus que ces monuments d'une grisaille infinie, aux gradins usés, aux colonnes détruites, laissant encore apercevoir l'anneau de cette piste où furent sacrifiés des fauves parés comme des filles, où défilèrent de gigantesques cavalcades, où se ruèrent pour y agoniser des légions de gladiateurs, et où retentit si souvent le « Væ Victis » accablant le vaincu.



LE CLOWN DE LA REINE

Comment expliquez-vous que les jeux du cirque, subitement, instantanément, comme frappés d'anathème par un fabuleux jeteur de sorts, aient disparu de la vie publique ?

Je n'invente rien. L'histoire est là, nous prouvant qu'un beau matin

les cirques, pour une raison encore inconnue, cessèrent spontanément leurs tourbillons d'acrobatie, leurs fêtes somptueuses, et que les pistes, vides de chars, de félins, de gladiateurs et de sang, devinrent semblables à ces planètes mortes voguant inutilement dans l'infini.

Pourtant, Consus, le dieu du cirque, veillait toujours. Il veillait si bien qu'il est encore caché en son antre, quelque part au sud ou au nord de Rome, et que pas un humain, fût-il clown, acrobate ou dresseur, ne l'a encore retrouvé.

Pourtant, de la mort de Rome à la naissance d'une nouvelle piste, des siècles passeront, des siècles parsemés d'étincelles spectaculaires où l'on croit deviner à chaque instant le renouvellement et la renaissance du cirque.

Un jour, c'est un funambule de génie se balançant sur Notre-Dame, une autre fois c'est une foire abracadabrante, une kermesse sans fin, une estrade où palpitent des clowns chatoyants ; là se dressent, à l'ombre d'une baraque de toile, des animaux sauvages ; plus près, brillent des carrousels étonnants où la piste faillit retrouver la vie. Et puis aussi Scaramouche, Molière, les comédiens italiens apparaissent, autant de coups de sonde dans le vide du cirque...

Il n'y a aussi qu'à repiquer, tête en avant, comme un plongeur, vers cette foire de Saint-Denis, instituée en 629 par Dagobert, et qui fut l'un des premiers rendez-vous des bateleurs, des baladins, des funambules, des dresseurs et des errants échappés à l'histoire romaine.

Ces amuseurs meublèrent au moyen âge les « mistères » et les fêtes publiques, ornèrent les cortèges des rois et des princesses, et tous les « ménestriers », jongleurs ou troubadours, continuèrent ainsi les lois du cirque.

Lorsque le XVIe siècle fut en pleine floraison, naquit, en un petit hameau du Shropshire, exactement à Condover et à l'ombre d'une chaumière campagnarde, un bébé qui devait faire longuement parler de lui par ses excentricités et ses fantaisies clownesques.

Ce n'est pas journellement qu'un clown arrive sur la terre. Il en naît à peu près un seul qui puisse compter par génération. Ils sont là, à travers les quarterons de siècles, placés comme des bornes du rire, apportant la preuve que la joie existe malgré les difficultés que l'histoire traîne toujours dans ses jupons comme des enfants terribles. Il faut bien pourtant que l'équilibre existe, que la stabilité s'installe et qu'un clown surgisse de temps à autre afin de dissiper, par un sourire ou une cabriole, toutes les tristesses chavirant comme des somnambules.

C'est pourquoi, chaque centaine d'années, des fous, des comiques, des farceurs, des turbulents, des bateleurs sortent de leur chrysalide et se transforment rapidement en des personnages resplendissants et lumineux afin d'esbaudir les foules par trop mélancoliques.

Ces personnages sont nécessaires, croyez-moi, et arrivent toujours en temps voulu et à l'heure dite.

Mais l'enfant qui venait de naître à côté de l'étable aux pourceaux, sous le chaume de cette hutte paysanne de Condover, n'était pas promis seulement aux foules. Il avait d'abord une destinée bien particulière à remplir.

Ce petit bout de clown devait appartenir presque entièrement à la reine, et quelle reine ! Sa Majesté la grande Élisabeth, cette femme sans homme, dont son chancelier disait avec emphase :

— Elle était plus qu'un homme et quelquefois moins qu'une femme.

Personne donc n'aurait pu croire, et encore moins les braves « croquants » de Condover, plus habiles certainement en l'art de gaver les dindes de Christmas que dans celui de la jonglerie du verbe, personne n'aurait pu croire qu'un futur « plaisant » venait subitement de voir le jour en ce petit coin auréolé de bruyères et où les bergères portent encore des chapeaux aussi longs que des bonnets d'alchimistes.

Il avait pour nom Tarlton. On le prénomma Richard, comme cela, tout simplement.

Ce prénom, lancé dans une humble masure, était déjà une prédestination. Or donc, le petit Richard Tarlton poussa aussi vite que l'herbe des parterres gazonnés de Cambridge ou de Hyde-Park.

Mais, au fur et à mesure qu'il grandissait, on avait l'impression qu'il abandonnerait tôt son village, un peu comme ces baladins ayant besoin, pour vivre, de trimbaler leur corps et leur âme de route en route, sur les chemins de l'aventure.

Les vieux auteurs de l'époque n'ont laissé sur lui, et surtout sur son enfance, aucun document précis. Comment deviner en un gosse de paysans l'éclair spirituel du clown ou de l'amuseur ? Et, pourtant, il est facile d'imaginer que Tarlton dut, fort jeune, se livrer à mille facéties burlesques, tellement en dehors de l'ordinaire que ses parents, croyant avoir couvé un paysan et trouvant un excentrique, l'obligèrent un matin à abandonner son terroir.

Ce jour-là, Richard Tarlton suivit sans s'en douter le chemin du succès en allant attaquer, par de multiples détours, ce mont glorieux du rire se dressant déjà devant lui en un prodigieux mirage.

Subitement il déserta son village natal, sans espoir de retour et sans aucune possibilité d'y revenir avec des allures d'enfant prodigue ou prodige. Il quitta les paysans hâlés, les chats ronronneurs, les oies jacassantes, les ânes brailleurs et les poulains gambadeurs pour cette vieille City de London, perdue à des milles de ses champs de blé, cette City qui l'appelait déjà secrètement.

Il n'est pas compliqué de décrire son arrivée sur ce fameux pont de

bois reliant la « *country* » à la ville, son étonnement devant les files de bateaux rangés au garde à vous le long de cette Tamise se tordant comme les cheveux d'une fille et aussi jaune qu'un Chinois mal lavé.

Richard Tarlton se plut tellement à London qu'il y resta.

Il n'y était pas d'ailleurs venu seul. Il avait apporté avec lui un bien joli tambour et caché dans ses poches une flûte merveilleuse. Il possédait aussi un bien plus précieux encore, cette fleur lumineuse de l'esprit prête à éclore et qu'il réservait en cachette pour une offrande qu'il devinait.

Muni de cette flûte et de son tambour, il allait donc, avec ces compagnons fidèles, captiver et conquérir toute l'Union-Jack. Mais il dut, auparavant, commencer un dur apprentissage. Il possédait, heureusement, des muscles solides, si solides qu'il devint porteur d'eau, puis domestique d'auberge. Enfin, la chance aidant, il put installer dans Grace Church Street une taverne pas ordinaire qui devint fort rapidement le rendez-vous familier des pages, des laquais et de tout ce petit peuple de valets gravitant à l'ombre des palais de Winchester ou de Lambeth.

Cette taverne possédait des pots d'étain, des verreries rutilantes, un jeu de fléchettes, et une multitude de petits tonneaux de chêne clair bien pansus, fleuris de branches de houx, contenant une bière blonde et mousseuse comme les danseuses d'un « French-Cancan », ou encore un de ces whiskies raclant fortement le gosier des amateurs.

Parmi tout ce méli-mélo, Richard Tarlton continuait, avec son génie habituel, la comédie de son enfance. Par instinct, il restait amuseur, et son rôle de tavernier lui permettait ainsi de posséder un public. N'oubliez pas d'ailleurs qu'à cette époque le théâtre anglais produisait ses artistes dans les cours d'auberge et en plein vent, que Tarlton fut un des premiers à créer ces spectacles et qu'il continua en se montrant plus tard à la taverne réputée de *La Belle Sauvage*, dans des farces et des pantomimes de qualité.

Quoi qu'il en soit, il avait dès à présent un public, et quel public ! Portefaix et marins du vieux port de Londres, populace, laquais, porteurs, petites gens et aussi, par instants, perdus dans l'ombre, un lord en cape de velours et d'or ou la splendeur d'une grande dame de la Cour, tous arrivés là pour se distraire des fantaisies du maître de céans.

Tout en servant à boire, Richard Tarlton, poussé par ses dons, plaisantait, souriait, minaudait, lançait mille boutades, trente-six grimaces, divertissant ainsi à sa manière son auditoire, sous l'éclat des chandelles. On sait qu'il louchait à ravir en fixant son nez énorme, qu'il dansait aussi bien que n'importe quel maître de ballet et qu'il avait mille dispositions comiques. Il récitait même avec verve de ces poèmes « époustoufflants », si limpides de ton qu'ils se perdirent comme une source dans les rivières du temps.

C'est ainsi qu'un soir, ou plutôt une belle nuit, où Tarlton, après avoir gigoté sur une table — quand je dis gigoter, je veux parler de la gigue chère

à l'Écosse, — un page s'approcha de lui et lui proposa de le présenter à la Cour.

Ce petit paysan, presque nain, ne se troubla point. Pour toute réponse, il souffla ses chandelles, enfouit sa flûte dans l'une de ses poches, s'empara de son tambour et suivit sans hésitation l'envoyé de Sa Majesté. Il n'oublia pas d'ailleurs de fermer sa taverne et, le cœur bondissant, arriva dans une glissade, une cascade, devrais-je dire, au palais royal et devant la reine. Tarlton était déjà aussi populaire qu'elle pouvait l'être. Sa physionomie ornait de nombreuses enseignes et gravures. Sa Majesté et lui étaient faits pour se mettre d'accord. Tous deux aimaient la musique et la danse.

Un peu ébloui tout d'abord, il se raffermit bien vite et s'inclina devant Élisabeth d'Angleterre.

Pour une fois, Sa Majesté, devant ce petit homme burlesque, retrouva son sourire. Tarlton comprit aussitôt qu'ils allaient pouvoir s'entendre.

— Quel diable d'homme que voilà... lui dit-elle en l'accueillant.

— Un homme qui s'incline devant votre Grande Majesté..., répliqua Tarlton.

Et il ajouta rapidement :

— ... Mais qui n'oublie pas et qui n'oubliera jamais la grande joie que vous venez de lui donner en lui souriant...

Pâmés d'aise, les courtisans adoptèrent aussitôt ce clown étonnant, capable, par une hardiesse d'esprit, un air de flûte, un roulement de tambour ou une culbute, de changer la physionomie habituellement si sévère de la grande reine. Il devint très vite la coqueluche du palais et sut divertir de la meilleure des manières une femme qui, malgré son haut rang, semblait quelquefois perdue.

La reine était triste.

Elle songeait à ses sujets en révolte, aux conspirations d'Écosse, à ses ennuis pour chercher un époux, surtout lorsque l'on a fait le vœu de « flirter » toute une vie, et aussi à ces souvenirs atroces d'une belle jeunesse passée comme prisonnière avec le risque de la hache du bourreau. Ajoutez à cela la coquetterie, la gourmandise et la vanité, vous voyez que Richard Tarlton, « clown de cour », avait une partie compliquée à jouer. Il la joua si bien qu'il devint son *groom of the chamber*, l'un de ses meilleurs confidents.

Par instants, Sa Majesté se souvenait pourtant des cloches sonnant à toute volée pour accueillir son avènement, des cris profonds surgis de la foule:

— *Long live, Queen Elisabeth...*

Mais sa mélancolie la reprenait vite.

Alors Tarlton arrivait, jonglait, chantait, tordait à nouveau son visage en mille grimaces extraordinaires, et Sa Majesté, heureuse, se délassait.

Elle oubliait même cet amour secret brisé par un père farouche ou insouciant et qui saccagea toute sa vie.

Tarlton triompha ainsi du « spleen » de la reine et cette grande dame, qui jurait comme un soldat de sa garde en empruntant la voix d'une femme à barbe, cette Majesté qui joua à cache-cache avec l'amour, cette maîtresse d'un empire se laissait pourtant souventes fois attendrir par ce « plaisant », ce clown de génie qui venait doucement, bien doucement, lui apporter, pour la distraire, l'offrande de ses plaisanteries et la musique de ses poèmes et de ses farces.

On comprend mieux ainsi pourquoi cet homme du peuple devint célèbre.

Tarlton n'était pas seulement comédien attitré de Sa Majesté, il composait aussi des pantomimes dans l'esprit de ces « masques », nom donné à ces fantaisies nées en Angleterre.

Tarlton, empli d'imagination, apporta sa part à ces jeux et y prêta son concours comme musicien, poète et clown.

Imaginez une seconde qu'une cour de palais royal se peuple d'obélisques d'or, de colonnades de rêves, d'un berceau de jour, de montagnes couvertes d'argent, d'étoiles filantes et aussi de bosquets bourrés d'oiseaux de songe, de nuages roses et de dentelles de nuit. Vous aurez là une « tarltonerie » véritable et merveilleuse.

Et la reine n'y résista point.

Aussi combla-t-elle son bouffon. Il connut mieux que tout autre les secrets du règne, et peut-être fut-il, en de multiples événements, le conseiller fidèle de cette femme pourtant habile.

On sait, par les documents qui nous sont parvenus, que Tarlton, simple « clown » de cour et bouffon, ne craignait point, parmi des sourires et entre deux cabrioles, de dire à la reine certaines vérités, fussent-elles les plus dures.

Un soir même, au cours d'un repas qui réunissait la gentry, il osa s'attaquer sans vergogne au favori, le fameux Dudley, comte de Leicester, en déclarant à la reine, en le montrant du doigt, qu'il était intolérable d'apercevoir un « serviteur » plus hautain et se donnant plus d'importance que sa souveraine.

Mais le beau Leicester, qui avait, dit-on, le fol espoir d'épouser Élisabeth, fit semblant de ne pas entendre les paroles cinglantes de ce « clown », de ce paysan cabrioleur. Quant à la reine, elle pinça davantage les lèvres et se tint coite.

Tarlton joua comme « excentrique » de nombreux rôles au *Curtain Theatre* (le Rideau), une des premières salles de spectacle du royaume. Jusqu'à cette période, les Anglais étaient habitués aux *miracles plays*, sortes de mystères faisant pendant à nos étalages théâtraux de la Passion. Bientôt la comédie véritable et le drame allaient surgir, comme vinrent

naturellement s'installer en l'Hôtel de Bourgogne les facéties et les bastonnades d'un sieur Poquelin, dit Molière. Tour à tour, les comédiens et les clowns s'emparèrent d'auberges ayant pour nom *Le Bœuf Rouge, Les Clefs de la Croix, La Nursery, La Rose* ou *La Fortune,* et y donnèrent leurs représentations.

Dans un vieil ouvrage romantique (1), on peut trouver une des plaisanteries célèbres de Tarlton :

« Tarlton dormait une nuit dans une auberge de village. Un fou entra tout à coup dans sa chambre, une chandelle d'une main, un sabre de l'autre et lui dit :

» — Drôle ! tu vas voir un beau tour d'adresse ! Je vais trancher d'un seul coup ta vilaine tête.

» — Monsieur, répondit Tarlton avec un grand calme, le tour serait bien plus beau si, d'un seul coup, vous pouviez trancher deux têtes. Permettez donc que j'aille éveiller mon voisin pour qu'il vienne se coucher près de moi...

» Et, tandis que le fou s'étonnait et réfléchissait, Tarlton prit aussitôt la fuite. »

S'il échappa cette fois à la mort, il ne put l'éviter en cette année qui vit la défaite de l'Armada. La peste régnait à Londres ; Tarlton, clown, esprit cinglant, amuseur de majesté et de foules, ne fut pas épargné et en mourut. Son nom, pourtant, ne disparut point et resta populaire pendant des siècles comme celui du plus grand clown d'une époque royale.

Quelque temps plus tard, on pouvait assister au triomphe d'un jeune homme de talent qui, en un petit théâtre surnommé le Globe, avec des drames et des clowneries, allait transformer tout le théâtre. Il s'agissait d'un gentleman de Stratford sur Avon : William Shakespeare...

(1) *Le Magasin Pittoresque.*



TURLUPINADES ET TABARINADES

« TURLUPINADES »..., « tabarinades »..., mots qui résonnèrent fort au pays du rire...

Turlupin, Gros-Guillaume, Gautier-Garguille, Tabarin..., des farceurs de qualité, des bateleurs célèbres...

Les trois premiers donnaient un spectacle de « haulte graisse » aux environs des halles, en une ancienne salle de Jeu de Paume, l'Hôtel de Bourgogne, sis rue Mauconseil.

Gros-Guillaume s'appelait Robert Guérin, Gautier-Garguille, Hugues Guérin, et Turlupin, Henri Legrand.

Ces trois comiques, dont l'un était un boulanger, avaient débuté en interprétant des farces et bastonnades de leur cru, à la porte Saint-Jacques, et sur une estrade ambulante...

On sait que les comédiens en titre de l'Hôtel de Bourgogne s'étaient alarmés, prétendant que ces bateleurs leur faisaient du tort. Ils furent appelés au palais royal et obligés de jouer une fantaisie de leur cru.

Gros-Guillaume avait le corps enfoui en un sac volumineux, portait de longues moustaches blondes et s'enfarinait le visage. Il possédait de plus un petit chapeau qu'il portait sur le côté de la tête et qui ajoutait une allure comique à son personnage. J'allais oublier deux grosses cordes ou ceintures le liant comme un vulgaire paquet et faisant de ce gros ivrogne fort ventru un tonneau vivant.

Gautier-Garguille jouait, paraît-il, les rois. Il avait une fine moustache brune, des culottes courtes, laissant apercevoir ses longues jambes.

Un dolman noir complétait son accoutrement et il était coiffé d'une espèce de galette à carreaux.

Un immense bâton terminé en boule lui servait aussi de canne et de batte pour frapper ses partenaires, comme un clown parleur dressant ses augustes.

Quant à Turlupin, il prenait des allures de matamore avec son feutre en bataille.

Ces trois drôles étaient les « clowns » de leur époque.

Quand ils pénétrèrent au palais royal, ils ne furent nullement intimidés par la majesté du lieu, les clowns, les farceurs, se sentant chez eux partout.

Pendant une heure, ils jouèrent à merveille la scène que voici et qui est célèbre dans les annales de spectacle :

Costumé en femme, Gros-Guillaume, plus enfariné que d'habitude, se jetait aux pieds de son époux, en l'occurrence Turlupin, qui, sabre au poing, s'évertuait à vouloir couper la tête de sa grosse épouse...

On entendait mille menaces, des cris, des injures, des désespoirs, enfin des larmes.

Mais Gros-Guillaume avait beau essayer d'attendrir Turlupin, ce dernier continuait à ne vouloir rien entendre.

— Vous êtes un masque ; madame, il faut que je vous tue...

Puis il faisait le geste du boucher qui va égorger un agneau.

— Eh ! mon cher mari, soupirait enfin Gros-Guillaume désespéré, ne me tuez pas, je vous en conjure... par cette « soupe aux choux » que je vous fis manger hier et que vous trouvâtes si bonne !...

A cette seconde, le mari, enfin apitoyé, laissait tomber son sabre en s'écriant :

— Ah ! la carogne..., elle m'a pris par mon faible !...

Et tous les hôtes du palais royal, riant aux éclats, donnèrent gain de cause aux trois compères qui purent, à partir de ce jour, continuer leurs « joyeusetés » et furent les héros de farces diverses.

Gros-Guillaume, Turlupin, Gautier-Garguille... Certains pourront peut-être s'étonner de vous trouver ainsi en cette histoire du cirque, et pourtant c'est ici d'abord votre place, celle que vous ne devez jamais quitter.

Vous êtes au premier rang des « clowns » de toujours, des clowns extrêmement populaires, de ces clowns faits pour ce long serpent noir d'un public aux mille masques blafards, masques qui feront éclater bruyamment leur joie, la joie d'une foule conquise par un tourniquet, quelques paires de gifles ou un coup de pied aux fesses.

Ce dernier mot n'est pas trop violent, croyez-moi, pour bien définir les farces endiablées des compagnons de Turlupin. De plus, il est terriblement français et je n'ai garde de ne pas m'en servir.

Comment expliquer autrement ces fantaisies, quelquefois désordonnées, mais ayant toujours un commencement et une fin, où l'art du clown pétille sans arrêt ?

Le coup de pied au cul, tel est son nom, reste depuis toujours l'un des meilleurs secrets du rire.

Que Gros-Guillaume ahuri lance des jets de farine, s'étale et culbute sur le sol, que Gautier-Garguille donne des coups de bâtons et des paires de gifles, tout cela est parfait ; mais rien ne vaut, croyez-moi, et vous le savez bien, l'exercice qui attaque le bas du dos et que Turlupin pratiquait en connaisseur.

Je suis même persuadé, à cette minute, que le meilleur numéro de clown serait sans valeur s'il n'avait, pour soutenir la charpente fragile de cet édifice de la joie, la possibilité de l'étayer de cette manière.

Aussi Turlupin et ses compères firent-ils bon usage de ces façons de faire et surent ainsi transporter de plaisir le public de l'Hôtel de Bourgogne, venu d'ailleurs exprès pour cela.

Il paraît que Gros-Guillaume, le tonneau enfariné, eut une fin tragique, ainsi que ses deux amis.

Les dieux se vengent, quelquefois, de ceux qui font trop rire.

Il avait imité sur scène les grimaces d'un opulent et sévère magistrat. Ce dernier le fit aussitôt incarcérer. Et, une nuit, devant un cortège diabolique de rats géants, il mourut de peur dans sa prison.

On prétend encore que Turlupin et Gautier-Garguille, étonnés, saisis, puis surpris de cette fin atroce de leur ancien compagnon, succombèrent de tristesse et de douleur quelque temps plus tard...

Je veux croire, pourtant, qu'il n'en est rien et que ces joyeux drilles finirent bien doucement leur existence en une soupente idéale, pareille à la loge poussiéreuse qu'ils occupèrent à l'Hôtel de Bourgogne et toute parsemée de baldaquins cramoisis, de rideaux ternis, d'accessoires impossibles, de drapeaux fripés, où un singe dressé imitait les turlupinades de ces trois faiseurs de rire et de bons mots.

Pendant ce temps, et grâce à eux, la clownerie continuait. Le cirque, toutefois, s'endormait de plus en plus profondément, semblant épuisé, après l'immense fatigue de sept siècles de combat.

Pourtant, une fois, le cirque faillit sortir de sa torpeur ou plutôt de son long engourdissement.

Dans une vaste cour du palais du Louvre, Henri IV étant roi, des tribunes, des gradins se dressèrent, entourant une piste...

Mais tout cela, tout cet équilibre de bois semblait passé au cordeau comme un parterre fleuri et traité géométriquement, ne laissant, pour attirer l'œil, qu'un vaste « carré » qui aurait pu, avec un peu de fantaisie, s'arrondir, se border de rouge ou de rose et ressusciter ainsi le cirque.

Bientôt les gradins furent bondés à en craquer d'une foule tapageuse et élégante. Un spectacle nouveau allait surgir : un carrousel.

Ce fut une fête somptueuse où prirent part des princes, des chevaliers et de grands seigneurs.

Après une immense cavalcade où défilèrent de multiples chars garnis de bosquets, de fleurs, de lanternes, d'oriflammes, d'animaux fantastiques et de figures allégoriques où des faunes allaient à l'assaut des nymphes, Mercure paradant sur un cheval au galop vint ouvrir les « Jeux du Manège », ces jeux qui eurent une si grande vogue pendant tout le XVIIe siècle et qui charmèrent la noblesse de France.

Aux accents des fanfares avaient lieu tout d'abord les exercices du « Javelot », des « Têtes » et le « Jeu de la bague ».

Armés de lances, les cavaliers s'élançaient, courbés sur leurs montures pour une sorte de joute contre des têtes de carton, puis ils « couraient la bague », c'est-à-dire qu'ils essayaient d'attraper de la pointe de leur lance un anneau suspendu à un fil sur le ciel rose et bleu d'Ile-de-France.

Mais, ce que le public attendait avec impatience, c'était cette seconde exceptionnelle du quadrille, ce ballet dansé par des écuyers et leurs montures, inventant en piste mille figures chorégraphiques, avec des galops, du pas espagnol, des courbettes, du trot cadencé, des sauts, mille fantaisies traitées en virtuoses par des chevaliers travestis en sauvages américains, en Romains, en Moscovites, en Perses ou en Turcs, et laissant flotter au vent venu des bords de Seine les longues plumes multicolores leur servant de coiffures.

Les chevaux dansaient, valsaient en cadence, faisaient des ca-

brioles, puis, prêts à de nouvelles parades pour de futurs ballets équestres, se cabraient en de gracieux élans...

Le carrousel était né avec ses musiciens, ses écuyers et ses chevaux savants...

Il n'y aurait eu qu'à y ajouter des acrobates, quelques bouffons ou fous de cour, et encercler le tout pour que le cirque gagnât la partie deux cents ans plus tôt. Mais personne n'y pensa.

On songeait surtout à se divertir en allant sur le Pont-Neuf qui venait d'être achevé et s'encombrait d'une foule bruyante, se bousculant devant les parades des charlatans, les montreurs de marionnettes, s'amusant de Fagotin, le singe de Brioché, tandis que défilaient cavaliers, mendiants, et toute une population bariolée arrivée là pour applaudir aux exploits des artistes du pavé et surtout d'un charlatan de génie, un clown de race : Tabarin.

Quand je passe sur ce pont de pierre, quand je rôde le long de cette placette Dauphine et que j'observe du coin de l'œil le cheval de bronze sur lequel Henri IV fait toujours de l'acrobatie en surplombant la pointe du Vert-Galant, malgré moi, dans la fumée des remorqueurs allant se perdre sur un pan du ciel, je vois apparaître le masque grimaçant de celui qui fit surgir de telles cascades de rire, qu'on est tout étonné de ne pas en retrouver des morceaux épars sur les vieux pavés.

Mais qui, déjà, a pensé à ramasser du rire, sauf le clown ? C'est un article tellement spécial qu'il faut pour s'en emparer un filet de circonstance et une habileté surprenante. Mais le plus dur, c'est encore de le provoquer. Tabarin en connaissait toutes les manières.

Pour attirer son public, il escaladait une simple estrade, un tréteau en plein vent monté sur la place Dauphine, et où, devant un décor de toile peinte, était réunie toute sa troupe de musiciens et de farceurs, y compris un minuscule nègre, veillant avec soin sur un fabuleux coffre de pirate contenant les fioles et onguents de son maître le charlatan Mondor. Tabarin était le valet de Mondor. Il devint d'ailleurs très vite son associé.

Tabarin portait une blouse et un pantalon de toile blanche, un manteau de même couleur et un immense feutre gris qui devint, lui aussi, célèbre.

— Mon chapeau, s'écriait-il, le chapeau de Tabarin ou l'art et la manière de réaliser instantanément cinquante-six coiffures. Tenez ! bonnes gens et gentilshommes qui m'écoutez, rendez-vous compte du travail...

Et aussitôt, Tabarin, gesticulant, faisant voltiger son épée de bois, transformait son fameux chapeau en un bicorne, une coiffure de courtisane, ou simplement une toque de brigand.

Il avait fait courir le bruit qu'il était « Italien de Venise », les Italiens étant à la mode depuis qu'une troupe de comédiens, les Gelosi, nou-

vellement installée à Paris et dirigée par un nommé Ganassa, avait émerveillé les Parisiens par ses farces et ses lazzis. Mais Tabarin était un pur enfant de Paris, et avait cru bon de jouer ainsi un nouveau tour à la foule qui l'acclamait chaque soir.

Mondor, plus sérieux qu'un pape, vantait ses élixirs :

— *Mon baume est formidable, excellent pour les mille et une douleurs de la teste au mal « d'estomach », les douleurs mystérieuses, ou les « ténébrosités cérébrales »...*

Puis, les joueurs de violon, de tambour de basque et les hautbois entraient dans la valse, tandis que les paradeurs, qui n'étaient autres que le capitaine Rodomont, la coquette Isabelle, le valet Fristelin et le joufflu Lucas, entouraient Tabarin prêt à lancer ses réparties, son ironie et sa verve clownesque.

— Si vous aviez enclos dans un sac, disait Tabarin, un sergent, un musicien, un tailleur et un procureur, lequel d'entre eux sortiroit le premier si on lui faisoit une ouverture ?...

Et, comme Mondor se tenait coi, Tabarin continuait :

— Le premier qui sortiroit du sac, si un sergent, un musicien, un tailleur ou un procureur estoient dedans, c'est un larron, mon maistre...

Les farces volantes se succédaient, les plaisanteries fusaient et, rapidement, Mondor « sautait » sur la clientèle, commençant la vente de ses élixirs, de ses baumes, tandis que le rire continuait à déferler et que Paris, se teintant de mauve, lançait sa douceur du soir sur la batellerie, les carrosses, les éventaires, les rémouleurs, les marchands d'oiseaux, les filous et les grandes dames.

Tabarin fut un grand et extraordinaire bouffon du pavé de Paris.

Quand il se retira fortune en poche, laissant Mondor se débrouiller avec son concurrent Désidério de Combes, qui avalait du poison, présentait des pyramides de serpents en bouteilles et un valet comique : le baron de Grattelard, la « comédie italienne » commençait à faire fureur. L'inoubliable Scaramouche et ses compagnons : Pantalon de Venise, le docteur Bolonais et Arlequin de Bergame, composaient, à l'aide de gifles, de coups de batte et de bons mots, l'un des plus éblouissants feux d'artifice de la rue.



LES GRANDS DANSEURS DU ROI

Vers le milieu du XVIIIe siècle, deux foires parisiennes battaient leur plein. Elles s'appelaient respectivement foires Saint-Germain et Saint-Laurent.

La première, fort ancienne, datait de 1176. C'était aussi la plus

importante de Paris. C'est là, vers la fin du règne de Louis XV, que naquirent de petits spectacles abrités en ces « loges », simples baraques de bois et de toile où l'on « montrait » danses de cordes ainsi que « tours de force et d'adresse ».

La foire Saint-Germain était avant tout une foire d'hiver, tandis que celle de Saint-Laurent s'épanouissait l'été.

Ces foires furent le grand divertissement du jour. Elles furent aussi les ancêtres de nos actuelles fêtes foraines et abritèrent des régiments de funambules, de sauteurs et de phénomènes.

L'on y trouvait aussi bien une boutique de pain d'épice qu'un marchand d'oiseaux, des jouets, des almanachs, des chinoiseries et le tabac qui venait de faire son apparition en Europe.

De jour et de nuit, sous le soleil ou à la lueur de milliers de chandelles, des boutiques alléchantes et des estrades multiples attiraient un public fort hétéroclite.

Dès l'entrée, tandis qu'un tambour du roi lorgnait le « déshabillé » galant d'une soubrette endimanchée, on pouvait lire sur une affiche d'un rose tendre le programme de la journée :

1753

ANNONCES, AFFICHES ET AVIS DIVERS.

Sur le théâtre des grands danseurs de corde,
la Récréation militaire, *pantomime nouvelle.*
Sur le théâtre du sieur Bienfait,
le rossignol précédé des marionnettes.
Chez le sieur Prévôt,
un petit cheval qui a six jambes et qui fait des tours surprenants.
Chez le sieur Myoli, Vénétien,
une académie de singes et de chiens,
deux Vénitiennes qui font des tours de force extraordinaires;
et un animal sauvage.
Chez le sieur Baudouin,
des animaux étranges de toutes espèces.
Chez le sieur Dupin,
un petit cheval turc qui fait toutes sortes d'exercices amusants.
Les tours de gibecière du sieur Palatine.
Les tours d'adresse du fameux paysan de Nord-Hollande.
Les petits danseurs anglais et hollandais.
Un petit homme âgé de dix-huit ans qui a 23 pouces de haut.
Un lion de la grosse espèce,
un bouquet artificiel qui se change en fruits,

t fils rüe | *Les danseur* | S.t Iaques à l'
fournit il quelque agreable idée, | *de Corde.* | Vous l'occupés peutetre ailleurs de la pen
ardés cet agile danseur, | | Car le plaisir des yeux passe souvent au

IMAGERIE DE LA RUE SAINT-JACQUES. (Fin XVIIe siècle.)

LE CIRQUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES. (Milieu XIXe siècle.)















BATELEURS ET ÉQUILIBRISTES
(Estampe en taille-douce du XVIIe siècle.)

une chienne dressée à connaître les cartes, à compter, à distinguer les couleurs et les personnes.
Un rhinocéros âgé de vingt ans.

Aussi carrosses et chaises à porteurs arrivaient-ils en foule, débarquant une élégance choisie et quelquefois des princes du sang.

La foire Saint-Germain abrita pendant des siècles tous les baladins du monde et devint le rendez-vous favori des bateleurs et des funambules.

C'est là que fut créé le premier divertissement comique : *les Forces de l'amour et de la magie,* une fantaisie composée de sauts périlleux, d'équilibres, d'automates, de prestidigitation, de clowneries, de dialogues et de danses avec apparitions fantastiques, en un mot une espèce de féerie éblouissante animée par une troupe de bateleurs.

Cette troupe était dirigée par les frères Allard, des Parisiens comme Tabarin et beaucoup d'amuseurs.

Le vieux *Calendrier historique des spectacles* décrit ainsi l'un des frères: « Allard étoit de Paris, fils d'un baigneur-étuviste du roi. Il était grand et bien fait, et a passé pour le plus habile sauteur et le plus grand pantomime de son tems. Il paraissoit toujours sous l'habit de Scaramouche et il en exécutait la danse supérieurement.

» En faisant un saut périlleux, il tomba et, sa tête ayant porté contre une coulisse, il ne prit point assez de précautions contre les suites de ce coup; il s'y forma un abcès qui lui causa la mort peu de temps après la foire Saint-Laurent » (1).

Les frères Allard et leur troupe, une trentaine de funambules, danseurs, joueurs de gobelet et sauteurs arrivés du monde entier, purent donc avec facilité réjouir par leurs pantomimes un public enchanté, en ce premier spectacle forain.

Bientôt, d'autres troupes exécutèrent les mêmes exercices : celle de Maurice ainsi que celles de Bertrand et Honoré. On était loin des exhibitions de marionnettes de Brioché.

Polichinelle, Gilles viendraient rapidement s'adjoindre avec mille arlequinades à ces fantaisies de la foire, et l'on pourrait applaudir *le Monde renversé* où s'envolaient devant les cabrioles de Pierrot des pâtés, des bouteilles et des corbeilles de fruits...

Mais le public avait encore du choix, en cette gigantesque kermesse. Un choix difficile à faire d'ailleurs.

Au cours de sa promenade, il pouvait admirer une demoiselle Gruel, qui, à quinze ans, pouvait soulever avec sa chevelure un poids de quatre cents livres, un Turc emplumé et moustachu dansant la tête en bas au plus haut d'une corde, le fameux Grimaldi, dit Jambe de Fer, sauteur de

(1) Cité par A. Pougin dans son *Dictionnaire de spectacle.*

talent, la petite chienne Charmante devinant les couleurs des robes, un homme sans bras ôtant son chapeau, jouant aux cartes et d'un instrument de musique, le tout avec ses pieds.

Poursuivant sa visite, il rencontrait des « rats blancs de Laponie » dansant sur la corde, une vache débarquée des Amériques possédant cinq jambes et deux têtes et aussi divers volatiles faisant des exercices militaires et toutes sortes d'équilibres.

Il pouvait voir encore un cerf tirant au pistolet avec sa bouche, un phoque nageant dans son bassin, une guenon écrivant son nom, un escamoteur faisant croître un arbre géant, coupant la tête à ses pigeons qui ne s'en portaient pas plus mal, changeant des pièces de monnaie en œufs et un verre de vin en bouquet.

Parmi les tentes et les loges illuminées, il pouvait à loisir parler à des géants du Caucase, à des naines d'Europe centrale, observer de nombreuses figures de cire dans un concert de tambours et de trompettes.

Vouliez-vous un colosse avalant des seaux d'eau, une Égyptienne connaissant l'avenir, un chameau dressé, un léopard dans sa cage, des lions, des tigres et des ours ? Tous étaient ici, s'offrant parmi les sourires, en même temps qu'un charmeur d'abeilles, un serin dressé, un cheval escamoteur et physicien, ainsi que les automates de M. Vaucanson, de l'Académie royale des Sciences.

La foule se pressait aussi à la porte d'une ménagerie où un vaste panonceau flottant au vent annonçait la venue dans la capitale du premier rhinocéros.

— Venez voir et admirer ce curieux animal, échappé des forêts profondes de l'Asie centrale et des hauts plateaux, pour six sols seulement... clamait un « bonnisseur »...

Et, à l'aide d'un long bâton, il indiquait à son public les lignes suivantes, inscrites en caractères d'affiche.

VÉRITABLE PORTRAIT D'UN RHINOCÉROS VIVANT
QUE L'ON VOIT A LA FOIRE SAINT-GERMAIN

Cet animal ou monstre, ici représenté, fut pris en 1741 en Asie, dans la province d'Assem, qui appartient au Grand Mogol. Il n'avait que trois ans quand il fut pris. Sa taille était alors de cinq pieds sept pouces de hauteur, douze pieds de longueur et douze de grosseur. Il a une corne, placée sur le nez, laquelle corne lui sert à se défendre contre son ennemi antipathique qui est l'éléphant. Il a été pesé le six may 1748 : il pesoit 5 000 livres. Il n'est point farouche ; il est tout au contraire très apprivoisé, doux comme une tendre colombe, et se laissoit caresser par tout le monde. Cet animal a été vu à la Cour de France et autres cours étrangères et a fait l'admiration de tous les souverains.

Mais, de toutes ces tentes, ces baraques, ces loges, la plus achalandée restait bien celle du fameux Nicolet, le directeur des grands danseurs du roi.

Ce sieur Nicolet, qui donna naissance au dicton célèbre : « De plus en plus fort, comme chez Nicolet », posséda longtemps un simple théâtre de marionnettes. Il obtint un jour l'autorisation de monter une salle de spectacle. On lui avait assigné un terrain abandonné, sorte de cloaque gluant, aux confins de la ville.

Nicolet ne se tint pas pour battu. Tout en continuant ses exhibitions aux foires Saint-Germain et Saint-Laurent, il commença les travaux qui devaient réaliser son rêve. Il lui fallut vaincre pas mal de difficultés. Mais un matin, les Parisiens, surpris, furent invités. Ce fut un triomphe. Sur le fronton de son établissement, on pouvait apercevoir en lettres d'or :

C'EST ICI NICOLET.

Ce vieux banquiste connaissait l'art et la manière d'attirer les foules et de les conquérir. Pendant un demi-siècle il amusa son monde avec mille pitreries, sauts et exercices d'équilibre. Il acquit tellement de renommée que Louis XV, intrigué, le manda à Versailles.

Nicolet divertit de son mieux le monarque et fit tant et si bien qu'il le quitta ayant en poche force louis d'or et l'autorisation royale d'intituler son spectacle :

« THÉATRE DES GRANDS DANSEURS DU ROI. »

La gloire et le succès allaient l'atteindre.

En cette époque difficile et charmante, Nicolet entortilla avec ses ficelles d'amuseur aussi bien les grands que le menu peuple.

Rien de plus curieux que son spectacle qui se déroulait devant un décor ressuscitant un jardin florentin et où Neptune, assis sagement dans une niche, avait l'air de surveiller tout ce méli-mélo d'acrobates.

Dominant les lustres de cristal, les draperies soyeuses et lourdes, un écusson se dandinait avec la formule de la maison : *Nec plus ultra.* C'était déjà tout un programme. Mais attendez la suite.

Sur un tréteau qui tenait à la fois de la scène et de la piste, une extraordinaire troupe de baladins s'agitait : équilibristes, danseurs, écuyers, sauteurs, tous étaient là.

Voici Dupuis dans son saut mortel de la planche de feu, ses excentricités voltigeuses au-dessus d'un géant, d'un cheval et son cavalier, le bondissement d'un tremplin pour le survol de douze hommes à la file, et enfin des pirouettes et culbutes aériennes exécutées en rasant les têtes de sept acrobates portant chacun sur leur chef une bougie allumée...

Voilà Brun, un audacieux funambule sur la corde raide, promenant

un enfant assis dans une brouette, dansant, se mettant à genoux, jouant dans l'espace du cor et du violon et traversant d'un bond un cerceau garni de piques, d'épées, de couteaux et de fourchettes...

En voulez-vous encore ? Admirez alors Placide et Petit-Diable, exécutant, les yeux bandés, une danse parmi les œufs et les poignards.

C'est alors que Nicolet, curieux homme en vérité, arrivait en dansant vers l'avant-scène.

Le Roi-Soleil n'avait point dédaigné d'endosser, pour une fête, un de ces costumes étourdissants qui lui allaient si bien. Je veux parler de ces panaches de plumes et de verroterie, de tourbillons de flammes de soie où zigzaguaient des volutes d'or et qui auraient fait la joie et l'émerveillement d'un prince canaque ou d'un chef de tribu des Caraïbes.

Nicolet s'en était certainement souvenu et l'avait endossé pour sa parade. Toutefois, il avait éliminé tout ce qui aurait pu le gêner pour exécuter en souplesse ses sauts périlleux. C'était un costume rutilant de clown et il possédait, de plus, une superbe perruque à trois pointes, flamboyante et rousse comme des flammes de rêve.

— De plus en plus fort ! clamait-il à la volée...

Et, instantanément, le tourbillon recommençait. Un tourbillon pas ordinaire, échevelé, dont la cadence était marquée par le roulement des tambours de basque.

Double rondade, danse du panier, saut de la baguette et du drapeau, grands sauts périlleux, voltige aux flambeaux, survol d'épées entre-croisées, équilibre sur chaises, contorsions diverses, tout y passait.

Un homme-serpent se tordait en arabesques savantes. En plein vol un jongleur chavirait avec des torches, un jeune équilibriste se tenait sur une pyramide de cristal et gesticulait dans les airs en envolées ahurissantes, des dizaines de bateleurs et de danseurs, rapides et agiles, montraient leur élégance et leur souplesse.

Pour leur permettre de retrouver un peu leur souffle, Nicolet présentait alors son singe savant, Turco, qui mourut, disent les gazetiers de l'époque, d'une indigestion de dragées.

— De plus en plus fort ! hurlait toujours Nicolet...

Alors apparaissaient des danseurs déguisés en ours, en lions ou en tigres.

Et c'était à nouveau, dans une mêlée infernale, une ronde acrobatique merveilleuse, des jets prodigieux de corps se balançant dans le vide, passant à travers des tonneaux, des sphères de papier, des boucles géantes, des cerceaux enflammés, tournant comme des possédés au-dessus d'une dizaine de pages et de laquais avant de retrouver le sol, ayant accompli encore des cabrioles tournoyantes au milieu d'un bouquet d'artifice faisant éclater ses fusées...

De plus en plus fort... Il était temps que le grand rideau rouge se

fermât comme un coquillage monstrueux, sans cela, il aurait fallu transporter le spectacle de Nicolet au Paradis.

Le cirque, Jean-Baptiste Nicolet, vous doit une fière chandelle. Vous avez, avec amour, continué la plus belle des traditions.

Sous l'effort incessant des jongleurs, des baladins, des funambules et des grands danseurs du roi, avec une pareille cohorte d'amuseurs, le cirque allait pouvoir bientôt renaître et respirer tout à son aise sur une piste retrouvée.



LA PISTE D'ASTLEY

Louis XV allait mourir, Londres fêtait encore ses succès de l'Inde et du Canada. La capitale anglaise avait un petit air de victoire. Les tavernes étaient décorées de drapeaux et les gravures célèbres du vieux Hogarth paradaient toujours dans toutes les boutiques d'estampes de la City.

La Tamise laissait dandiner sur le serpentin de son corps livide frégates et brigantins, enserrant en ses méandres compliqués les premiers entrepôts de la puissante Compagnie royale des Indes, les docks déjà naissants et une foule de navigateurs.

Dans une odeur forte de marée, la vieille Angleterre triomphait. Sa populace n'a pas beaucoup changé. Parmi les haillons et les falbalas, on y rencontrait des marins étourdissants, des filles alléchantes, des buveurs sordides, des mendiants farouches, des chiens pelés, des courtisanes audacieuses, des conquérants retors s'entortillant autour de bateleurs, de charlatans impossibles et de marchands de rêve à bon marché.

Et il n'était pas rare d'apercevoir en ce grouillement un tambour du roi et un sergent racoleur s'égosillant pour mieux séduire les jeunes dévoyés venus d'une lointaine *country* à la recherche du bonheur.

C'est en cette atmosphère londonienne qu'un beau matin Philipp Astley, célèbre cavalier anglais, décida de conquérir à sa manière son pays natal.

Il flânait, après une séance d'équitation, en ces vieux quartiers populeux et populaires, s'amusant d'oiseaux équilibristes, d'un dresseur de souris ou d'un marchand de chiens volés, lorsqu'il aperçut un immense terrain abandonné s'étalant du côté de Westminster-Bridge-Road.

Philipp Astley ne vivait que pour les chevaux. Tout enfant, il avait un poney entre les jambes et, avec le temps, sa passion s'était amplifiée. Ne s'était-il pas particulièrement distingué en Hanovre, lors de la guerre de Sept Ans, en servant dans la cavalerie anglaise ?

Ce terrain vague, offert subitement à sa vue, lui donna l'idée de créer de toutes pièces un amphithéâtre à ciel ouvert, où il pourrait, tout à son aise, faire évoluer ses chevaux. Il ne mit pas longtemps à s'en rendre acquéreur, un écuyer réalisant toujours rapidement ses désirs.

Et c'est ainsi qu'un jour les Londoniens purent, avec surprise, apercevoir, parmi les frondaisons bordant la Tamise, une simple baraque de planches clôturée de longues barrières blanches.

Le premier cirque, la première piste à la mode actuelle venait de naître.

Croyez-moi, ce n'était pas une baraque ordinaire. Avec amour, avec tendresse, on peut ajouter avec émotion, l'écuyer avait bien fait les choses.

Un minuscule escalier menait à une entrée flanquée d'un rideau rouge. Sur le devant de ce cirque à l'anglaise étaient collés les programmes et d'immenses affiches où l'on pouvait admirer des danseurs de corde, une pyramide humaine, les chiens dressés du sieur Jone, des cavaliers multiples et enfin Astley en personne, juché en équilibre sur trois chevaux lancés à toute allure.

Tout le long du toit de cette baraque de cirque galopaient des che-

vaux de bois et, surmontant le fronton, un acrobate lançait vers le ciel sa cravache, tandis que son coursier courbait l'encolure comme une bête bien dressée.

Mais le plus surprenant, le plus nouveau pour le public qui venait en foule applaudir aux exercices équestres du sieur Astley, c'était la piste.

Une piste de terre brune, labourée par le galop des bêtes, avec, en son centre, une barrière pour les sauts d'obstacles. Ce nouvel amphithéâtre ceinturait de ses loges, de ses tribunes de bois, cette courbe mirifique où Astley venait, après des siècles, de ressusciter le cirque en créant la piste moderne.

A Westminster-Bridge-Road c'était un peu la campagne, avec, aux alentours, des bosquets, des cottages et ce ciel quelquefois d'opale comme les méduses rapportées dans des bocaux par les marins de Londres.

Et puis il y avait aussi le spectacle.

Un spectacle qui fut le père des jeux du cirque d'aujourd'hui. Quelque temps après, le succès le couronnant, Astley construisit une rotonde de pierres qui remplaça avantageusement la baraque de planches de ses débuts et où s'agitaient les facéties d'un clown fort bouffon.

Mais Astley, non content de tenir en main un escadron de chevaux voltigeurs, pas encore satisfait de ses prouesses, traversa la Manche, débarqua à Paris et, accompagné de son fils, y établit cette nouvelle mode.

Ce précurseur, ce créateur du cirque moderne, celui qui enferma le prodige acrobatique et équestre en cet anneau mesurant toujours invariablement, à travers le monde, treize mètres de diamètre, présenta, avec la permission du roi et l'autorisation de monseigneur le lieutenant de police, en son « amphitéâtre anglais du faux-bourg du Temple », des menuets du Devonshire, un cheval comédien, des voltiges, des ventriloques, un singe savant, le célèbre et immortel général Jaco sachant comme pas un marcher sur la corde raide et tenir entre ses dents les fusées d'un feu d'artifice.

Cette piste parisienne se meubla de cochons dressés, de paillasses, d'excentriques et de bouffons.

On pouvait aussi applaudir aux exploits d'un cheval de Barbarie décoiffant une demoiselle, au saut des rubans et des baguettes et encore à une pantomime, *le Château assiégé*, où des dizaines d'acrobates se multipliaient en sauts périlleux.

Ah ! mon cher Astley, comme vous avez bien fait de venir exécuter un tour de piste parmi nous et de bercer comme un bébé turbulent ce cirque qui hantait vos rêves !

Grâce à vous, Paris en fut tout changé. Bientôt, en effet, la vogue de vos spectacles submergea les bords de la Seine. Une espèce d'anglomanie du cirque vint happer les Parisiens. On allait aux représentations et

divertissements équestres du « héros anglais » Hyam et, enfin, on s'écrasait au manège de Beates, autre équilibriste vous faisant concurrence aux Champs-Élysées.

Ces spectacles emballaient les foules. Mais vous aviez, mon cher Astley, « la bougeote » dans le sang. Vous vouliez retrouver Londres, ses navires, sa Tamise et le vert bonbon acidulé des pelouses de Hyde-Park Corner.

C'est ainsi qu'après vous être associé avec Antonio Franconi, un centaure impeccable, une diligence et un voilier vous emportèrent une belle nuit vers cet *Astley's Amphitheatre* qui vous attendait toujours.

Vous vous souveniez d'y avoir présenté des programmes formidables pour l'époque, comprenant plus de mille artistes, deux cents chevaux, cinq girafes, soixante poneys, des tribus de zèbres et de dromadaires, une douzaine d'éléphants et le triple de lions.

Vous voulûtes faire mieux encore et vous y réussîtes. Vous aviez emporté en une grande malle un peu de l'air de Paris et un clown français : Laurent, un clown qui, déjà, s'était empêtré le corps en un « sac » et manipulait le fouet avec adresse quand vous jouiez du tambourin en dansant sur le dos de chevaux accouplés. Non seulement écuyer, dresseur et directeur de cirque, vous aviez accepté le titre que les belles Anglaises d'alors vous avaient donné en vous surnommant « le dieu de la Danse ».

En avez-vous fait des ravages et bondir des cœurs en cette salle très « directoire », où, sous des lustres de cristal et un lion sculpté dominant une scène aux rideaux clos, vous évoluiez sur une nouvelle piste, une piste bien ronde et bordée d'écarlate !

Du « poulailler » aux loges, votre public était sympathique. Du général en grande tenue à une lady authentique, du boy d'Oxford à un marchand de thé, et d'une vendeuse de « fish » à un matelot en goguette, tous, sous les bougies tremblotantes, contemplaient votre spectacle où défilaient des arlequins sautilleurs, des colombines étoilées, des clowns hilares, des fauves inconnus, et où l'un de vos élèves, Andrew Ducrow, partait en trombe sur des cavales en liberté pour singer le courrier de Saint-Pétersbourg.

Ce *Royal Amphitheatre* vous doit bien des succès. Mais saviez-vous que votre nom allait devenir immortel au pays du cirque ? Vous ne vous en êtes jamais douté ! Vous suiviez tranquillement la route tracée pour votre destin, une route tout enjolivée de cavalcades, toute tapissée de banderoles, de chevauchées et où, sans vous soucier de la gloire, vous vous envoliez chaque soir pour une série de voltiges.

Vous fîtes tellement de tapage en l'honneur de votre nouveau-né, je veux parler de votre cirque, que l'Angleterre en fut tout ébahie et vous suivit sans sourciller en vos échappées clownesques, équestres et acrobatiques.

Astley, vous étiez nécessaire au peuple britannique. Vous lui avez composé un jouet à sa mesure, une idole de plus à chérir, car l'on sait depuis toujours que l'Union-Jack sans cirques et sans clowns ne serait pas l'Union-Jack.

Le cirque est encore actuellement le sommet du spectacle en Angleterre.

Le clown y est toujours considéré comme le plus grand artiste et, dans l'âme populaire, surpasse de mille coudées tous les autres.

Avec le cheval de course, la boxe et l'humour, articles essentiellement britanniques, il fallait bien qu'Astley se décidât à leur apporter un cirque pour que tout fût au complet. Voilà qui est fait. On ne peut s'imaginer en France ce que ces spectacles peuvent être vivaces et aimés en Angleterre.

Astley, vous avez redonné à vos compatriotes le goût de la piste, de toutes les pistes.

On comprend d'autant plus cet amour lorsque l'on a la chance de retrouver ces mystérieuses figurines, grandes comme deux mains, cette imagerie populaire inventée par Pollock et Weeb et qui fit fureur à l'époque où Astley réinventa la piste.

Coloriées comme nos images d'Épinal, ces planches sont toutes agrémentées de personnages extraordinaires où dominent les clowns, des clowns comme Astley devait les aimer, tout enrubannés, entortillés de dentelles, montrant leurs faces souriantes sous une perruque à trois pointes et cachant en leurs poches un jambon, une oie, un poisson géant ou un régiment de saucisses. Le cirque devenait populaire et avait gagné la partie.

Astley, aujourd'hui, est synonyme de la première piste, de ce rond si particulier sur lequel viennent s'ébattre toutes les chrysalides, tous les papillons du cirque. Sans cette piste circulaire, le cirque perdrait de son autorité et de son importance.

Toutes les pistes du monde sont limitées à treize mètres.

Il y a à cela une excellente raison. La piste, clef de voûte de tous les programmes internationaux, doit aussi bien accueillir un tigre du Bengale, une bande de vagabonds chinois qu'un contorsionniste créole, une trapéziste française, un clown anglais, un éléphant d'Afrique, un sauteur italien ou encore une bicycliste allemande.

La piste de M. Astley, écuyer, dieu de la danse et grand séducteur de femmes et de chevaux, possédait elle aussi ce chiffre 13, chiffre fatidique et quelquefois porte-bonheur.

Astley n'eut pas à se plaindre d'avoir aimé et réinventé la piste. Cette dernière le lui rendit bien et la piste d'Astley devint célèbre, aussi célèbre que son maître.

Il avait pensé que, dans la vie, tout devait tourner en rond, et c'est pourquoi peut-être, se mettant d'accord avec son âme, il décida que désor-

mais ses fantaisies équestres évolueraient sur cette circonférence artificielle...

Grâce à vous, Philipp Astley, la piste, qui s'était endormiè depuis les temps antiques, s'éveilla instantanément.

Prince charmant du cirque, cavalier impétueux, du bout d'une baguette magique, vous fîtes surgir la plus délicieuse des physionomies du spectacle.

En ce Westminster-Bridge-Road, votre génie fit table rase du passé et vous permit d'inventer ce faux-col blanc et rose, quelquefois bleu, bien souvent rouge, ornant à présent avec élégance toutes les pistes du monde.

Dans le fond, vous ne l'avez pas fait exprès. C'est ainsi d'ailleurs que naissent les grandes découvertes.



LE CLOWN ÉTOILE

En Angleterre, ce berceau approprié du clown, vint au monde, en 1778, un personnage assez extraordinaire, qui devait faire jaillir le rire des foules et extirper à sa manière chaque jour, pendant de longues années, des cascades de joie pour le plus grand bien des hommes.

Ce personnage avait pour nom : Joë Grimaldi. Si l'on en croit certains grimoires, il aurait débuté enfant dans une pantomime, une de ces pantomimes à l'anglaise, encore en honneur aujourd'hui, développant à leur aise, pour les fêtes de Christmas ou du Boxing-Day, leurs fantaisies magnifiques, en mélangeant les ogres, les lutins et les gnomes à la Sleeping Beauty » ou à « Cinderella » et en émerveillant toujours le populaire.

Le petit Joë avait de qui tenir. Un de ses grands ancêtres, le fameux Grimaldi, dit Jambe de Fer, n'avait-il pas été en son temps fort célèbre comme sauteur, farceur et cabrioleur en cette foire de Saint-Germain où il s'évertuait à charmer les grands et le menu peuple par de nombreuses facéties et des acrobaties endiablées ?

Joë aurait pu facilement retrouver en sa généalogie, s'il en avait eu le désir, une bonne dizaine de danseurs, de voltigeurs et d'équilibristes, de ces baladins ayant amusé des rois en exécutant danse de corde, sauts périlleux, plongeons à travers des cerceaux enflammés, en un mot, mille arabesques aériennes.

Mais il n'en eut pas le temps et cela ne l'intéressait point, sachant bien qu'il appartenait dès sa naissance à ce joli peuple de banquistes qui, de foires en palais, venait émerveiller par ses tours d'adresse ou de force des princes ou des foules conquises.

Dès ses débuts, ce garnement de trois ans fit rire ses concitoyens et s'imposa comme amuseur. Après, sur la longue route qui le conduisit vers la gloire, il eut le temps de jeter par brassées d'immenses cocardes de plaisir aux multitudes venues pour l'applaudir. Joë Grimaldi est toujours célèbre au Royaume-Uni malgré l'invasion de ces machines standard brisant la vie des hommes, malgré le tourbillon provocant du mécanisme moderne. Je n'en veux pour preuve que son portrait trônant toujours dans la grande salle du « Garrick-Club », où il semble continuer à narguer les siècles en éclatant de rire, et devant lequel s'inclinent toujours avec respect les jeunes et les vieux du théâtre ou du cirque.

Car Grimaldi fut à ce point chéri du public anglais qu'il en devint célèbre et que son nom reste impérissable.

Un jour, en promenade dans Londres, j'eus la tentation de pénétrer chez un vieux marchand de gravures des environs de Shafestbury avenue. C'était une boutique assez noire, troublante d'ailleurs, avec, accrochées au mur, des lithos de boxeurs ou de jockeys. Un vieillard au nez crochu de polichinelle vint à moi et, avec ce sens du commerce que tout Anglais a dans le cœur, il me déballa toutes ses collections tandis que voltigeaient des flots de poussière.

Je vis ainsi une cavalcade d'estampes, des montagnes de livres, mais, comme je ne fixais toujours pas mon choix, le marchand jugea le moment venu de frapper un grand coup. Il s'empara simplement d'un petit dos-

sier, rouge comme le rideau d'un théâtre et, lorsqu'il l'ouvrit, apparut Joë Grimaldi.

— Le plus grand clown d'Angleterre..., annonça-t-il avec emphase, et il ajouta aussitôt : le meilleur de nos comédiens... après Shakespeare... Savez-vous que Dickens ne dédaigna point de reviser ses Mémoires ?

Je regardais avec émotion ce petit clown qui fit vibrer tant d'auditoires, ce faiseur de joie sans pareil, au corps revêtu de paillettes flamboyantes, étincelantes comme un feu d'artifice. Sa face était barrée de balafres rouges, ses yeux pétillaient de malice, une gigantesque touffe de cheveux surmontait son masque blanc qui faisait de lui un de ces pitres qui semblent avoir élu domicile dans le fournil de toute la boulange.

Ce clown de race était pourvu d'étonnantes qualités. N'était-il pas d'ailleurs d'origine italienne et, par ce côté, descendant du fameux Tabarin et de tous les joyeux drilles de la *Comedia dell' arte* ?

On sait qu'il créa de nombreux rôles, qu'il inventa de fastueux ou pittoresques personnages allant du diable à l'esprit, d'un sauvage à un glouton.

Quand il eut vingt ans, la pantomime était reine. Il n'eut qu'à l'entourer des rubans du plaisir et l'épouser. Il en devint inséparable. Quand on vit avec pareille dame, il est quelquefois fort difficile de la quitter.

Les pantomimes du clown Grimaldi furent nombreuses et auréolées de décors chatoyants, de ces décors où le rêve vient vous prendre à la gorge en vous coupant de joie la respiration. Sous les hoquets du rire, on pouvait apercevoir des cavernes chères à Ali-Baba, des grottes merveilleuses pleines de nymphes ailées, de danseuses roses comme des bonbons, des paysages, des forêts peuplées de moulins à vent, de cascades et d'hommes ayant l'allure de mantes religieuses.

Tout à coup surgissaient un palais de cristal, des fontaines de perles, des lacs transparents et des poissons lumineux. Le rêve continuait sa folle sarabande avec un sauteur, « mossieu » Grimaldi en personne. Puis tout se transformait comme mené par la baguette d'un hardi prestidigitateur.

Des oiseaux de nuit, bleus comme elle, planaient au-dessus de fauves indociles, paradant tous au son d'une musique câline ou tendre avant que n'éclatent soudain trombones et tambours, précédant de leurs hurlements l'apothéose.

Alors se développait, sur un fond d'images fantastiques, une ronde étonnante d'acteurs : excentriques à grosses têtes, aux vastes turbans apportant sur un palanquin le lit et le lait du Chat botté, de vieux messieurs graves se disputant pour une cravate canari ou un gibus en poil de lapin, un marchand d'opium et d'onguents, un barbier, un unijambiste retour des mers chaudes, un orateur de carrefour, un soldat en veste rouge, le tout s'échevelant ou se laissant entraîner par un tourbillon de clowns

aux casaques voltigeuses, une envolée de danseurs et de Colombines couronnés d'or tandis que, le long d'un portant, Mlle Sentiment laissait éclater son cœur en pleine féerie.

Joë Grimaldi, vous avez eu bien de la chance d'avoir pu ainsi passer votre existence avec ce sourire perpétuel aux coins des lèvres. Vous avez eu bien du bonheur de limiter votre vie à cet ensorcellement du plaisir que l'on donne aux autres. En avez-vous entendu de ces fanfares de rire lorsque vous défiliez, fouet à la main, sur une cavale blanche comme la robe d'une fée, montrant votre face clownesque enguirlandée de rouge vif ! Et lorsque Pantalon, Arlequin et ses frères exécutaient une pyramide de leurs corps pour y installer au plus haut une demoiselle intrépide, insouciante du vertige, vous arriviez comiquement avec une dinde de Noël pour les tenter. Mais vous vous enfuyiez rapidement, tandis que la pyramide humaine se disloquait. Je n'ai pas eu besoin de compulser vos Mémoires pour apprendre tout cela. Je l'ai lu dans vos yeux figés sur cette image d'une petite boutique londonienne. Je n'ai eu qu'à entr'ouvrir le passé pour que, soudainement, toutes vos passions, toutes vos joies m'apparussent. Un seul livre sur vous ne suffirait point pour raconter vos fantaisies. Dickens s'y est attaqué avec ferveur en votre compagnie, et l'on comprend que lui aussi ait pu vous aimer. Mais je ne veux garder de vous que le souvenir prodigieux d'un « vaste » clown, je dis vaste, parce qu'ainsi vous êtes encore plus grand, ou plutôt exactement à votre taille, cette taille qui domina tout le spectacle de l'Union-Jack.

Vous avez été l'un des maillons de cette gigantesque chaîne du rire qui continue, malgré les incertitudes des peuples, à rester solide, et que l'on ne pourra, fort heureusement, jamais briser.

« Mossieu » Grimaldi, je vais bientôt vous quitter ; peut-être vous retrouverai-je un jour, un de ces jours blafards où l'on a besoin d'un peu de rose pour échapper à l'inquiétude et aux papillons noirs que vous n'avez jamais connus. Il me reste de vous, toutefois, ce parfum secret de l'âme du clown qui s'échappe par hasard d'un dessin endormi depuis plus de cent ans comme la Belle au bois dormant, en une boutique qui, de lugubre à mon arrivée, s'était tendue de rose pour accompagner mon départ.

Pourquoi le cacher ? le miracle du clown avait accompli ce prodige, un prodige si particulier que j'en suis encore aujourd'hui tout étourdi. Je sais, depuis toujours, que l'effigie d'un être cher conserve éternellement un fluide attirant. Je sais que la photo d'un enfant mort ou d'un clown disparu renfermera sans cesse une magie que certains pourront déceler. Il arrive qu'à la vue de ce reflet magique jaillisse une étoile mystérieuse et qu'elle s'incruste en vous à tout jamais. Cette étoile, « mossieu » Grimaldi, vous l'avez lancée de toutes vos forces en mon cœur et aussi en beaucoup d'autres, et c'est pourquoi vous êtes, vous, le plus étonnant des clowns,

toujours vivant parmi nous. C'est pourquoi aussi, chaque fois que mon destin me fait frôler en un voyage les locomotives astiquées de Victoria-Station, les «cabs» hauts sur pattes comme des insectes, les bus rouge-écrevisse de ce Londres familier, je cherche autour de ces moyens dits de locomotion, et aussi à travers les passages tortueux où se cachent les entrées des music-halls londoniens, votre visage de farceur et votre veste à carreaux ornée de pompons.

J'ai cru, un jour, vous revoir. Vous vendiez des allumettes au coin d'une rue crasseuse. Vos vêtements étaient devenus une fantastique défroque de haillons. Mais vous aviez encore votre sourire flegmatique. Une petite fille blonde vous tenait compagnie ; quand je lui demandai son prénom, elle me murmura dans un souffle, intimidée qu'elle était par le vacarme de Piccadilly-Circus et des autobus qui vrombissaient :

— Je suis la Fantaisie...

J'essayai de vous interroger. Il faisait froid. Le brouillard allait surgir. Vous m'offriez en tremblant votre menue marchandise. Mais vous ne me répondîtes point et, tel une statue, vous restâtes impassible.

Je m'enfuis, honteux de vous avoir dérangé, emportant l'une de vos boîtes d'allumettes.

Quand je l'ouvris, dans un « public-house » à l'odeur de barrique et parmi la fumée des pipes, j'eus la belle certitude que votre âme avait réussi à s'enfuir de cette chapelle de Saint-James de Pentonville où reposait votre corps de futur réincarné.

Il y avait, dans cette boîte jaune, une profusion d'étoiles entourant un J. et un G..., vos initiales de clown célèbre, me prouvant que vous étiez revenu dans la bousculade des temps modernes pour distribuer encore du rire, un rire peut-être désabusé, mais toujours présent.



LE CLOWN AURIOL
(D'après une lithographie de l'époque romantique,)



M. FRANCONI (vers 1820)



LA DYNASTIE DES FRANCONI

Le premier du nom fut Antonio. Cet Antonio Franconi, gentilhomme de cheval et Vénitien, dut précipitamment s'expatrier lors d'un duel où il y eut mort d'homme. Après avoir mené une existence assez trouble, il se réfugia en France où il débuta comme prestidigitateur.

On disait à cette époque (nous étions en 1758 et Antonio avait vingt ans) : un physicien.

Il ne chercha pas d'ailleurs à troubler la célébrité naissante ni à capturer les lauriers de Cagliostro.

Mais, entre trois tours de gobelets et de magie blanche, entre le fameux « passez muscade », la bague perdue puis retrouvée autour du cou d'une colombe, la distribution des fleurs et la multiplication des drapeaux, il eut aussi le loisir de s'intéresser au dressage des animaux et particulièrement des chevaux.

Plus que parfait cavalier, Antonio Franconi, malgré un passé orageux, devait trouver une grande renommée en cette spécialité et devenir le chef incontesté d'une dynastie éclatante et célèbre d'écuyers ou de directeurs de cirque.

Jusqu'à la Révolution, Antonio passa donc son temps en des métiers divers : dresseur d'oiseaux et de taureaux, montreur d'animaux savants, exercices équestres, et enfin animateur d'un cirque à Lyon.

Mais celui-ci disparut dans la tourmente révolutionnaire.

Alors, Antonio arriva à Paris où il devint propriétaire du célèbre amphithéâtre d'Astley, faubourg du Temple.

En plus de ses fantaisies équestres, de ses chevaux comédiens, il ajouta à son spectacle des scènes burlesques comme *la Mort du général Marlborough, Passe-Carreau, Nicodème dans la Lune, les Aventures de don Quichotte,* où toute la famille Franconi pénétrait en piste, une belle famille d'écuyers et d'écuyères se tenant fort bien à cheval pour les délices de tous les amateurs.

Vers 1800, le cirque Franconi s'établit sous les ombrages de l'enclos des Capucins, à côté des restes d'un ancien couvent. Puis il dut à nouveau s'échapper et Franconi céda à ses deux fils la direction du spectacle et de la troupe.

Laurent-Antoine et Jean-Gérard-Henri Franconi furent des animateurs extraordinaires. Laurent excellait dans le dressage des chevaux, l'autre était un habile écuyer et aussi un mime excellent.

Les frères Franconi apportèrent les premiers en piste le « travail équestre » sans selle, présentèrent des chevaux en liberté et notamment cette scène fameuse de « la poste » où huit chevaux sont conduits à la fois...

En 1807, ils élevèrent, à l'endroit exact où s'égosillèrent les trombones du bal Valentino, c'est-à-dire rue du Mont-Thabor, une nouvelle salle qu'ils dénommèrent Cirque Olympique. Parmi de nombreux exercices de voltige et d'équitation, on pouvait applaudir aux exploits du cerf Coco et de l'éléphant Baba.

Coco, après mille tours de manège, sautait avec élégance des barrières de rubans ; puis, au commandement de son dresseur, un Franconi

empanaché de plumes, portant écharpe et culotte collante, le brave cerf, toujours docile, se mettait à genoux. Enfin, il s'allongeait sur le sol, simulant un animal endormi. Franconi, alors, déchargeait à ses oreilles des pétarades de pistolet, sans que Coco remuât une patte ni un œil. Puis le brave quadrupède continuait ses fantaisies en sautant par-dessus huit soldats et quatre chevaux et en grimpant en ballon, vers le ciel du cirque, parmi les fleurs d'un feu d'artifice.

Il fut le héros de multiples pantomimes avec son camarade Baba, qui, lui, jouait aux boules, tournait la manivelle d'un orgue, débouchait une bouteille, dansait la gavotte et tirait au pistolet aussi bien que son maître.

Mil huit cent sept, premier cirque Olympique égayant les Parisiens, tandis que, loin de France, l'empereur livrait des batailles aux Prussiens et aux Cosaques, songeait aux statuts de la Comédie-Française et à son divorce. Sur la piste de la rue du Mont-Thabor évoluaient les chevaux les plus fougueux et les écuyères les plus gracieuses, qui n'étaient autres que Mmes Franconi.

En 1817, le cirque Olympique déménagea à nouveau et retrouva le premier nid d'Astley, faubourg du Temple, ce vieux manège toujours prêt à les accueillir.

Mais, une nuit de 1826, l'établissement fut la proie d'un gigantesque incendie. Les Franconi étaient ruinés...

Toutefois les Parisiens ne les oubliaient pas. Ils savaient ce qu'ils devaient à cette famille de baladins qui, depuis un demi-siècle, les avaient tant amusés.

Aussi, après des représentations à bénéfice et de nombreuses souscriptions, les Franconi purent-ils élever, boulevard du Temple, le nouveau Cirque Olympique.

Ce boulevard du Temple était bondé de bateleurs, de charlatans, de ménageries, d'escamoteurs, de jongleurs, et aussi d'un décor fait de minuscules bâtiments de deux ou trois étages comme on en trouvait dans l'ancien Paris.

Quel étrange « rendez-vous » que ces petites maisons basses se tenant à la file indienne sur le boulevard et dont l'une servit à Fieschi pour y installer sa « machine infernale » qui devait faire cabrer de peur la monture de Louis-Philippe.

Mais, sur ce « boulevard du Crime », on pouvait surtout trouver quantité de divertissements en tous genres, venus là comme à un grand rassemblement afin d'éblouir les foules.

On avait vraiment de quoi se divertir : « mélos » larmoyants et sentimentaux de l'Ambigu Comique, troublants mannequins de cire de chez Curtius, cargaisons de marionnettes, musée ébouriffant de Comus, acrobates et danseurs de corde de « la Saqui » et de « la Malaga », théâtre

des Jeunes Troubadours, tout cela se suivant, s'emboîtant pour un puzzle fantaisiste sur le damier des rues de Paris.

Avec les arlequinades des « Funambules » s'échelonnaient une multitude de cafés dont le plus réputé était celui des Princes, entouré d'immenses montagnes russes de bois et de toile peinte d'où l'on s'élançait à volonté en traîneau pour de foudroyantes glissades.

C'est en cette atmosphère que, le 31 mars 1827, vint s'installer le nouveau Cirque Olympique, remplaçant celui qui avait été détruit un an plus tôt par les flammes.

Il s'était blotti entre un théâtre lyrique et les Folies Dramatiques.

Il possédait une façade rectiligne et des cavaliers de bronze dominaient son fronton.

Il avait aussi de hautes fenêtres, un péristyle vitré orné de lanternes multicolores, de nombreuses barrières pour canaliser la foule et, enfin, au plus haut de son toit, surmontant le nom de Franconi, flottait un immense drapeau tricolore.

Dès que la nuit s'emparait de Paris, le boulevard du Temple montrait alors son vrai visage. Ce boulevard aux lanternes, sous l'éclairage papillotant des rampes à gaz et dans la clarté jaunâtre des lampes à huile, prenait une allure extraordinaire.

La foule, rieuse et bruyante, s'entortillait autour d'un montreur de chiens et de singes savants, applaudissait la parade des pitres de carrefour, un avaleur de flammes, un sauvage emplumé, un monstre truqué et des musiciens ambulants.

Cette foule, où se glissaient de faux Robert Macaire, des belles de nuit, et où perçait déjà le sourire de Gavroche, se pressait joyeuse à l'entrée des théâtres et du cirque.

Parmi les exclamations et les rires on pouvait entendre :

— Demandez l'programme de la soirée !...

— Qui veut du coco frais ?...

— Macarons et meringues...

— Ma belle orange !...

— Limonade glacée !...

— V'là d'la bonne brioche !...

Cris quotidiens des petits marchands du pavé...

Et, dans le tohu-bohu, la gaîté, le tapage et la cohue, le peuple se marchant sur les pieds, et toujours le sourire aux lèvres, attendait son tour pour pénétrer dans les temples du plaisir de cette kermesse monstre, tandis que, dans sa loge, le mime Deburau enfilait son large costume fantomatique de Pierrot, qui allait faire la gloire des « Funambules », et que les chevaux de Franconi piaffaient en cadence à l'entrée de piste...

Sous la monarchie de Juillet, le cirque était en pleine vogue et les

Franconi avaient bien fait les choses, en cédant ce nouveau cirque à leur fils adoptif et neveu Adolphe Franconi.

Adolphe avait eu l'idée d'organiser sa salle, sa scène et sa piste, de manière que l'on pût y présenter ces défilés, ces cavalcades et ces mimodrames militaires, qui firent la fortune du cirque pendant plus de vingt années.

C'était une nouveauté sensationnelle que ce mélange de scène et d'arène.

Des rampes inclinées, pouvant supporter de nombreux cavaliers, reliaient le théâtre à la piste.

En ce décor approprié allaient pouvoir se dérouler des pantomimes ressuscitant les grandes victoires de la République et de l'Empire.

Le Cirque Olympique présenta de nombreuses féeries dont : *le Sac à malices, la Chatte blanche, la Poule aux œufs d'or, Za-ze-zi-zo-zu, les Pilules du diable, le Cheval fantôme,* mais surtout : *l'Empire et les Cent Jours, Cartouche, Austerlitz, la Barrière de Clichy, l'Histoire d'un drapeau* et *l'Enfant chéri de la victoire.*

Coloriés comme des soldats d'étain, des bataillons au complet déferlaient en piste au son des tambours et dans l'éclat des trompettes.

De nombreuses musiques militaires ouvraient la marche à l'infanterie, aux turcos, à la cavalerie et à l'artillerie. Puis, après un défilé impeccable, la bataille s'engageait, l'ennemi restant dans le fond du théâtre, à l'abri des redoutes de cartonnages. C'est alors que crépitait la fusillade. Des nuages de poudre voltigeaient sur la foule enthousiaste ; la canonnade se mettait de la partie, tandis que la cavalerie, lancée au triple galop, envahissait la piste. C'était une mêlée générale d'où s'échappaient des fusées colorées, de nombreuses gerbes éblouissantes, des centaines de feux de Bengale et aussi nos trois couleurs pour une apothéose à la Franconi.

Adolphe présidait aussi aux destinées du Cirque d'Été qui venait d'installer sa rotonde au carré Marigny, et que l'on dénomma un peu plus tard Cirque national des Champs-Élysées.

Mais le vieux patriarche Franconi, celui qui dressa des cerfs, des éléphants, des singes et des hommes, le maître de cette famille d'écuyers célèbres, venait de disparaître juste à l'instant où il allait devenir centenaire. Il avait eu, toutefois, la joie d'assister aux triomphes de son petit-fils et à la prodigieuse réussite du cirque.

Adolphe s'associa avec Dejean et ce fut, pendant des années, une suite ininterrompue de succès.

Les pantomimes militaires se donnaient sur le boulevard du Temple, réservé aux spectacles d'hiver, et, l'été, on ouvrait toutes grandes les portes du Cirque des Champs-Élysées.

C'était un cirque assez miraculeux. Je veux dire par là qu'il avait un caractère inhabituel et tenait un peu de la féerie.

Quatre mille personnes pouvaient s'entasser sur les gradins et, quand les lustres s'illuminaient en faisant miroiter au plafond des anges, des amours et des cavaliers pompéiens, les élégantes en crinolines, les dandys romantiques et les gardes nationaux poussaient des exclamations de surprise...

Il n'y avait plus alors qu'à laisser faire M. Loyal, le premier du nom, qui arrivait déjà en piste en habit bleu de roi, pour y présenter les numéros, et quels numéros ! :

Il y avait les jeunes frères Loisset, les maîtres de l'acrobatie équestre ; Mme Lejars, qui, dans *les Dames Colonelles* ou *la Sylphide*, faisait pivoter avec maestria ses pur sang. Il y avait les « jeux icariens » de la famille Price, « la fête chinoise » des frères Siegrist, « le pas des écharpes » par la belle Fanny Stanley, les cavalcades de Caroline Loyo, une « danse du tonneau » et les sauts de la banderole par Coralie Ducos, et enfin les nouveaux exercices à pied et à cheval du clown Auriol, tandis qu'Adolphe Franconi tenait en main la chambrière.

Le pourtour coûtait deux francs, l'amphithéâtre un franc. Et il fallait voir avec quel enthousiasme le populaire acclamait son clown favori dans le jeu du « Poussah », ou bien Baucher, écuyer à la mode, montant avec adresse son cheval « Partisan », tandis que soixante musiciens, juchés au-dessus de l'entrée de piste, marquaient la cadence.

Les flic-flac, les « Hop !... et voilà ! » s'entre-choquaient sur le tapis-brosse, et Adolphe Franconi, souriant, radieux, maître de lui-même, tournait et virevoltait, en ce cirque romantique, comme un « lion » du jour, sous les regards enflammés de mille admiratrices.

Ce Cirque des Champs-Élysées fut un cirque idéal. Laurent Franconi, profitant de cette vogue, décida, en 1845, d'édifier de toutes pièces un « hippodrome » à ciel ouvert. Il choisit pour réaliser son projet la barrière de l'Étoile. L'idée n'était point mauvaise et bientôt le nouvel établissement ouvrit ses portes. L'hippodrome de l'Étoile était, comme les cirques des jeux romains, de forme elliptique, entouré de gradins, de loges et de tentes blanches et rouges.

L'arène avait près de cent mètres de long et, comme au cirque, se dressait, exactement au centre, une piste ronde et normale.

L'entrée de l'hippodrome ressemblait à un Palais d'Orient et se couvrait de drapeaux et d'oriflammes. On y présenta des courses de chars à l'antique, des courses d'obstacles, des chasses à courre avec piqueurs, amazones, cerf et meute au grand complet. Il y eut aussi de fameuses pantomimes dont le *Camp du drap d'Or* et *Bonaparte au pont d'Arcole*, des carrousels et d'autres divertissements magnifiques où se mêlèrent en piste des régiments de zouaves, une brigade écossaise, des cavaliers turcs et cosaques se livrant un simulacre de combat pour la possession

d'une ville blanche, hérissée de canons, de drapeaux, parmi les flammes de pacotille et la fournaise des feux de Bengale...

Le Cirque Napoléon, sous l'impulsion de Dejean, avec les Franconi comme directeurs artistiques, fut inauguré en 1852 en présence de l'Empereur. La salle était archicomble, ornée de ces décolletés lancés par l'Impératrice et de ces coiffures où le chignon, emmitouflé en un filet, faisait de toutes les femmes de fausses « petites filles modèles ». On y trouvait encore des cachemires de l'Inde, des pardessus mastic, des cravates noires, les bottines à gland de la Païva, le sourire de Cora Pearl, un air d'Offenbach, le crayon de Constantin Guys, les rêves de Baudelaire et le régiment de nez en l'air des habituées de la *Closerie des Lilas* ou du *Château des fleurs*.

Ce fut, dit-on, une soirée fort réussie et l'Empereur se montra satisfait.

C'est sur cette piste que devait débuter Léotard, l'inventeur du trapèze volant, et aussi deux magiciens chinois qui, après avoir avalé de l'étoupe enflammée, ressortaient de leur bouche un cierge allumé, des kilomètres de rubans roses et bleus, ainsi qu'un canard vivant.

C'est sur cette piste encore que mourut Boswell, un fameux clown anglais, après un périlleux exercice à la perche.

Et le nom de Franconi continua, à travers tous les cirques, son petit bonhomme de chemin.

L'un des derniers en date fut Victor Franconi.

Il était dresseur, comme son ancêtre. Il fut même chargé des chevaux de selle destinés à l'Empereur. On le vit longtemps, à l'entrée de piste des cirques, immobile comme une énigmatique cariatide, montrant son haut-de-forme à l'impériale, sa moustache cirée, sa redingote cintrée, ses éperons et sa cravache, semblant rechercher, parmi les bondissements des poneys et les voltiges des chevaux fous, la grande ombre familiale du précurseur, du physicien vénitien et maître de cavalerie : le bel Antonio Franconi, grand gentilhomme du cirque.



LE CLOWN-OISEAU

« Quoi de plus léger que la plume?... La poussière... Que la poussière?... Le vent... Que le vent ?... Auriol ! »

Jean-Baptiste Auriol, le premier des clowns français, arriva sur terre au cœur de cette Occitanie pleine de soleil, où les vieux hôtels de

briques sont dorés comme des croissants, et à deux minutes du Capitole de Toulouse, tandis que sonnaient à toute volée les cloches de la vieille église Saint-Sernin. Quelques jours auparavant sa mère se lançait sur la corde raide en des exercices périlleux.

L'Empire était à son apogée et l'Empereur attrapait au vol encore des victoires. Mais la plus belle fut bien celle remportée par cette famille de baladins baladeurs, mettant au monde comme un fameux tour d'escamotage le plus merveilleux lutin que la France ait jamais connu.

Le 8 août 1808, Auriol ouvrait ses yeux en cette ville rose. Comment voulez-vous qu'un gamin dont la mère accoucha presque dans une culbute aérienne, dont le père était sauteur chez le grand Nicolet, n'eût pas la cabriole dans la peau ?

Toujours est-il qu'il commença à marcher sur les mains avant de se tenir sur ses pieds et qu'il accompagna très tôt ses parents dans l'espace.

A pareille école, ou plutôt avec un père et une maman de cette espèce, il était normal que le jeune Jean-Baptiste devînt rapidement un enfant prodige.

Un ancien danseur de corde et sauteur célèbre, Pierre Forioso, s'intéressa à lui. Forioso avait pris la suite des succès de la Saqui, cette « enragée » comme l'appelait Napoléon, qui virevoltait sur la corde au plus haut des gradins du Tivoli afin d'émerveiller les Parisiens. Forioso aimait son métier. N'est pas funambule qui veut et il faut beaucoup de conscience professionnelle pour risquer chaque jour sa vie en se balançant, suspendu sur un fil, y faire la dînette, y jouer du violon, sauter des banderoles ou des parterres de rubans, passer à travers les flammes d'un cerceau, tout cela à trente mètres de haut et avec rapidité, élasticité et hardiesse. Forioso était un maître ès cabrioles. Tel maître, tel élève. Forioso, funambule de grande classe, forma Auriol, mais l'élève dépassa le maître. On s'en aperçut lorsqu'il débuta en pleine période romantique au Cirque Olympique, dont il devait devenir l'un des piliers, voire la clef de voûte. A cette époque il venait d'atteindre sa vingt-cinquième année, la force de l'âge pour un sauteur. Il avait déjà eu le temps de bondir avec fantaisie à travers toute l'Allemagne, la Suisse, la France et la Hollande.

Le vieux Cirque Olympique, qui abrita ses premiers succès, présentait alors les fantaisies équestres des Franconi et des pantomimes. D'un seul coup, je pourrais écrire sans me tromper : d'un seul bond, Auriol devint célèbre. Il est vrai qu'il possédait plus d'une corde à son arc pour conquérir la renommée. Il était, comme tous les banquistes de sa génération, jongleur, sauteur, acrobate, danseur, mime et écuyer. Avec cette salade acrobatique pas ordinaire, il y avait de quoi faire un excellent clown. Le tout, au cirque, c'est d'y rentrer et de ne jamais en sortir. Auriol ne s'y trompa point, il resta au cirque et, pendant plus d'un demi-

siècle, fit les délices des amateurs ; même vieux il continua ses excentricités mirobolantes, puisque, à près de soixante-dix ans, il passait encore au cirque Fernando. C'est à croire que la voltige, la clownerie et la danse de corde sont des « eaux de Jouvence » extraordinaires.

Cet homme-oiseau, à l'œil mobile comme celui d'un colibri, étonnait les foules par sa facilité et sa légèreté. Il s'envolait littéralement du sol, et Icare ne fut qu'un lourdaud à ses côtés. Il dirigeait son corps dans l'espace aussi bien que ces chérubins ailés qui, vêtus de bleu ou de rose, tiennent compagnie à Dieu le Père au beau milieu du ciel.

Ce personnage aérien fut connu de toute l'Europe et si l'Amérique n'enregistra pas son passage, c'est que les Parisiens voulurent le garder.

Le Cirque Parisien, où éclatèrent ses plus beaux triomphes, dressait sa rotonde illuminée parmi les globes roses, les fontaines ornées de cariatides et les bosquets verts de la plus belle avenue du monde : celle des Champs-Élysées.

Un formidable spectacle allait s'y dérouler. Tout d'abord, parmi les draperies brillantes, les « lionnes » et les dandys » allaient s'installer dans leurs loges sous l'œil amusé du populaire et de ces messieurs de la barrière, impeccables en leur habit bleu ou rouge à la française. Puis, un charivari fantastique éclatait pour saluer l'arrivée en piste de l'artiste à la mode, la belle Caroline Loyo, une écuyère racée, montant avec élégance « Russe », un cheval sauteur et piaffeur. Puis c'était au tour d'Adolphe Franconi, le fameux dresseur qui, avec des gestes de prélat, présentait en liberté des cavales blanches et noires. Il cédait bientôt la piste à un imitateur de grenouilles, à des équilibristes sur carafes, à des voltigeurs et à des jeux icariens.

Des écuyers célèbres, des chevaux enguirlandés de fleurs, des acrobates garnis d'étoiles, des animaux savants continuaient leur ronde, tandis qu'en face le bal Mabille battait son plein et que les musiques, celles de la danse et du cirque, s'entre-choquaient.

Après l'entr'acte où l'on pouvait côtoyer, comme dans tous les cirques du monde, ces personnages exceptionnels sachant si bien se faire obéir d'un éléphant, d'un singe ou d'une panthère, le spectacle reprenait sa cadence endiablée et le rythme de l'orchestre devenait plus trépidant pour accompagner, dès son entrée de piste, l'arrivée de l'homme-oiseau, de cette plume multicolore, de ce lutin orné d'arabesques, de grelots et d'or : Auriol, le clown.

Il avait une chevelure bouclée et blonde comme celles que l'on trouve sur les lithos de Devéria, de fines moustaches relevées en croc, des yeux de rêve et un corps de poupée ; un corps si mince, si fragile que l'on était tout étonné de le voir tenir encore au sol. Mais, n'ayez crainte, il n'en avait pas pour longtemps. A peine en piste, il s'envolait sur une chaise, une table, une bouteille ou un cheval. Pas satisfait, il lui fallait sauter encore

en de multiples sauts périlleux, au-dessus de banderoles tricolores, en un cerceau garni de trente-deux pipes, sans en casser une seule, ou en voltigeant avec élégance par-dessus douze grenadiers battant la charge ou tendant, en dessous de lui, leurs baïonnettes.

Aussitôt à terre, Auriol repartait d'un élan magnifique vers le ciel en quittant ses pantoufles... pour y retomber une seconde plus tard après avoir tourné plusieurs fois sur lui-même.

Infatigable, il marchait alors en prenant comme échasses des chaises renversées, se tenait la tête en bas et en équilibre sur une pyramide de verres et de bouteilles, imitait le singe Jacko, sonnait de la trompe, dansait parmi des flacons, exécutait des entrechats périlleux, valsant, sautant toujours, tout en faisant miroiter son bonnet qu'il semblait avoir hérité d'un fou de cour.

Comme les clowns d'aujourd'hui, Auriol possédait de nombreux costumes, tous plus colorés les uns que les autres. Tuniques jaunes ou bleues, chapeaux tyroliens ou emplumés, collerettes fantaisistes. Mais celui qui servit le mieux sa célébrité reste cette extraordinaire tenue garnie de losanges éclatants, une tenue qui devait donner naissance au « sac », c'est-à-dire au brillant et paradeur vêtement du clown actuel.

Vous croyez, après cela, qu'Auriol avait terminé tous ses exercices. Attendez donc cinq secondes, le temps qu'il prenne sa respiration et qu'on lui amène son cheval favori sur lequel il allait jongler avec des saladiers, recommencer ses sauts périlleux, ses tours d'adresse et de nouveaux trucs pour faire délirer la foule qui l'acclamait.

Alors, après avoir tenu la piste pendant plus d'une heure, le clown voltigeur retournait à terre, sautillant comme ces oiseaux trempés par un orage et étonnés de se trouver sur le sol en ayant brusquement perdu la facilité du vol. Mais Auriol bondissait toujours, ou plutôt s'éclipsait dans une voltige en trouant d'une cabriole le rideau rouge du cirque avant de regagner sa loge et un repos bien gagné.

Si on allait lui rendre visite, on trouvait un homme à la voix douce, superbement poli, rajustant sa cravate à carreaux qui lui donnait l'allure de Musset, ou caressant une chaîne d'or, don de l'une de ses admiratrices. On trouvait aussi avec surprise une affiche électorale, datée de juin 1848, où il sollicitait comme pour une farce les voix de ses concitoyens :

Beaucoup d'honnêtes gens, pour passer brusquement du blanc ou du quasi-blanc au tricolore, ont été obligés de faire un de ces tours de force extraordinaires dont moi, l'homme aux sauts les plus périlleux, je ne me suis pas senti capable. Mais, enfin, le tour a été fait et, comme il doit profiter à la Nation, j'ai applaudi avec bonheur et sans la moindre jalousie...

Après avoir successivement sauté pour quatre ou cinq majestés mortes aujourd'hui et une douzaine de majestés à peu près mourantes, je ne serais pas fâché de sauter un peu pour le peuple, la seule majesté qui se porte bien.

Même dans la vie, Auriol conservait les paroles du clown, c'est-à-dire du philosophe.

On sait qu'il dirigea sous le second Empire un cirque ambulant dont il était la principale attraction. Cet homme-oiseau ne pouvait pas vivre enfermé et préféra le plafond céleste.

Mais Auriol fut-il un homme ou une légende ? On ne passe pas sa vie à bondir dans les airs sans qu'il vous en reste quelque chose. La légende est là. Il disparut en 1881 en exécutant un bond si gigantesque qu'on ne le revit point sur la planète. Ce clown avait bien préparé son coup. Le premier des clowns de France, ce lutin rieur et sautilleur qui manipulait le verbe dans la pantomime aussi bien que des boules, en équilibre sur le dos d'un cheval, s'évada sans laisser aucune trace.

Il doit toujours être au ciel à voltiger, peut-être même encore plus haut, ce qui n'aurait rien d'extraordinaire de la part d'un pareil clown et sauteur.



LE PREMIER DOMPTEUR

Le premier homme qui puisse vraiment se réclamer du titre fort envié de « dompteur » fut bien cet étonnant Henri Martin, qui naquit tandis que la révolution faisait rage, le long du vieux port de Marseille.

Il aperçut peut-être, au cours de son enfance et du haut du balcon de la maison paternelle, tous ces grands bateaux arrivés un soir du bout du monde pour débarquer à l'aube des animaux féroces, tapageurs, étranges, et cela lui donna involontairement le goût prononcé des fauves et du voyage.

Très tôt il s'échappa et devint marin.

Après une foule d'aventures où il fit certainement connaissance avec tous les bouges et les ports du globe, ayant bourlingué sur la face des océans, essuyé la furie des tempêtes et connu aussi les sourires des sirènes, des princesses noires ou jaunes en des limites bariolées et inconnues, il quitta sa goélette et reprit du service sur la terre ferme.

Pas pour longtemps d'ailleurs, puisqu'il devint presque aussitôt gymnaste, puis écuyer. A partir de cette minute, il avait donné son cœur au cirque.

En compagnie d'une troupe équestre, il visita l'Europe centrale, Vienne la Charmante, Buda et la Hongrie, fit un long séjour en Allemagne et, un matin, se profila devant lui une ville où devait se décider toute son existence.

C'était Rotterdam, un Rotterdam bien différent de celui d'aujourd'hui, pas encore encombré de gigantesques ponts de fer, de grues géantes, d'élévateurs, de cuves à mazout et de ces grands paquebots blancs, bleus ou rouges, se plaignant comme des oiseaux blessés sur l'eau profonde du « Waalhaven ».

Cette ville lui rappela Marseille et il décida de s'y arrêter. Après des années de promenade et de voltige au plus haut d'un destrier, il avait bien droit à un peu de repos.

Il admira la tour du *Groot Kerk*, cette vieille église de briques où se cachent les tombeaux d'amiraux célèbres, flâna le long de ces canaux croulant leur eau limpide auprès de bâtisses coloriées comme des jouets d'enfant, admira des files de péniches, traversa des ponts lilliputiens et, parvenant enfin à l'une des portes de la ville, fut tout étonné d'y rencontrer ce qu'il n'attendait certainement pas.

C'était une ménagerie, la ménagerie Van Aken, la plus belle de tous les Pays-Bas.

Elle faisait miroiter sa parade, ses velours rouges, ses arabesques dorées, semblable à un gâteau blanc ou plutôt à une pièce montée pour confiseur géant.

Martin en avait vu d'autres en sa chienne de vie, mais il fut tenté parce que ce jour-là il faisait doux, que le ciel était tendre et qu'il arrivait à un moment précis de son destin.

Comme tout le monde, il visita cette exhibition peuplée de toutes ces bêtes venues d'Asie ou d'Afrique et qui minaudaient dans leurs cages en donnant de violents coups de patte aux spectateurs trop hardis.

Parmi ces fauves redoutables, le plus terrible était bien Atir, tigre royal du Bengale, arrivé récemment de son Inde natale et qui grognait sourdement en montrant des griffes puissantes.

Martin était en train de l'admirer lorsqu'il vit encore mieux.

A ses côtés, en liberté sous l'immense tente verte de la ménagerie, se tenait le joyau de cette collection introuvable, une gracieuse jeune fille, Mlle Van Aken. L'ancien marin en fut chaviré.

Mais une fille de ménagerie ne se livre pas facilement. A cette époque, comme aujourd'hui, les « gens du voyage » ne s'épousaient qu'entre eux.

Il lui raconta ce que l'on peut déclarer en ces entrevues si délicates, où le cœur palpite étrangement.

Il lui dit son émoi, sa passion et, pour l'attendrir davantage, lui fit un récit de son passé et son besoin d'avenir.

Mlle Van Aken, qui était jolie, mais sérieuse, lui répliqua :

— Si vous voulez obtenir ma main, je suis prête à vous la donner, mais... auparavant...

— Il faut voir votre père !...

— Non, monsieur Martin, il faut aller dans la cage dire bonjour à Atir.

C'était un moyen comme un autre de se débarrasser des soupirants.

— Si ce n'est que cela, j'y vais l'instant même, répondit l'audacieux.

Et, sans hésiter, ayant ouvert une petite porte le long de la cage centrale, il pénétra auprès du tigre royal.

A quoi tient la vocation !

C'est ainsi que le père Van Aken trouva son futur gendre, allongé sur une descente de lit vivante et conversant gentiment à travers les barreaux avec la fille de la maison.

On a beau être directeur de ménagerie, on a aussi le droit d'être étonné.

Le père Van Aken le fut si bien qu'il décida aussitôt les noces. Ce fut un beau mariage, un vrai mariage forain qui se déroula au milieu de la ménagerie, parmi les ronrons des bêtes féroces, les claquements de fouets et un charivari de tambours et de trombones. On avait suspendu de grandes guirlandes de fleurs de papier, des flots d'oriflammes, et les invités n'étaient autres que tous ces banquistes du monde, arrivés en costume de piste pour fêter à leur manière ce joyeux événement.

Au dessert, on apporta à la mariée de nombreux cadeaux : un singe de Bornéo piaillant comme un putois, un gentil perroquet sachant dire bonjour dans toutes les langues et un superbe léopard des îles de la Sonde.

Et après des toasts, de nombreux verres de schiedam, et des danses endiablées, tandis que les lions commençaient à s'endormir, chacun retrouva sa roulotte.

La nuit de noces fut ce qu'elle devait être, puisque Martin trouva le bonheur.

Mais de grand matin, en compagnie du père Van Aken, il était debout pour veiller à la nourriture des fauves et nettoyer les cages.

Ce petit manège dura des mois. Patiemment, Martin étudiait les mœurs de chaque animal, leur parlait, les amusait, essayait même de leur faire comprendre que l'homme n'est pas toujours une brute impossible.

Il avait trouvé un langage pour chacun d'eux, les flattait et savait contenter au moment voulu leur gourmandise. Il les soigna aussi et sut s'en faire aimer.

Martin avait ainsi conquis son grade de dresseur.

Comme l'œuf de Christophe Colomb, ce n'était pas difficile, mais il fallait y penser.

Connaissant à fond ses fauves, Atir le tigre, Carlotta la lionne, Néron le lion, il n'hésitait plus à pénétrer en leur domaine. Il tenait aussi compagnie à l'ours brun, à l'hyène rousse et au python géant. Il était devenu très vite l'ami le plus sincère de tout ce joli monde et n'aurait pas donné sa place, même si on lui avait proposé ces frégates qu'il aimait tant ou encore ces coursiers fougueux sur lesquels il avait passé toute une jeunesse d'écuyer.

Il est vrai que la jolie Mme Martin le retenait encore davantage.

Ainsi, de ville en ville, à bord de cette ménagerie ambulante, il suivit les routes incertaines de la « banque ». Pendant de longs hivers, quand la ménagerie ployait sous la neige et que les canaux étaient gelés, il perfectionnait davantage ses procédés, ses méthodes nouvelles de dressage, et il fit si bien qu'au cœur d'un été radieux il se sentit maître de tous ses fauves.

Mais un maître bien particulier, un dompteur n'utilisant pour présenter ses bêtes qu'un vulgaire morceau de bois et un fouet d'enfant. Il aurait pu choisir le pistolet, la torture, le fer rouge. Mais à quoi bon ?

Martin, en vieux voyageur, avait appris que la douceur submerge toutes les rages. Il avait un tel amour pour ses compagnons de cage qu'il lui répugnait de les frapper. En somme, la ménagerie Van Aken était devenue le dernier refuge du paradis terrestre.

Après de nombreuses cavalcades autour de l'Europe, Martin décida de faire visiter la France à son épouse. Ils rapportaient de leurs tournées européennes un nouveau choix de bêtes fauves.

Carlotta, la lionne, avait mis bas plusieurs petits « sur le voyage », on leur avait fait cadeau de « chevaux bleus d'Afrique », d'un lion de Perse, d'une tribu de singes et ils avaient même fait, en cours de route, l'acquisition d'un superbe kangourou.

Atir, le jeune Atir, qui avait porté bonheur à Martin, restait l'hon

ASTLEY'S

OYAL AMPHITHEATRE OF ARTS.

ietor & Manager, Mr, WILLIAM BATTY, Bridge Road, Lambeth, Surrey

ENSED BY THE LORD HIGH CHAMBERLAIN.

GRAND



SPECTACLE

EXTRAORDINARY!

ONTINUED SUCCESS OF MAZEPPA!

FOR SIX NIGHTS LONGER!

pliance t the demand for places to witness MAZEPPA, and on account of the Extensive Preparations for v Militar Spectacle, Lord Byron's magnificent Drama of the **Wild Horse** will be **repeated for lights onger!** when it must be positively withdrawn. On MONDAY next, Nov. 20th, First Night of a series of

ational Military Equestrian Fetes!

Commencing with the Splendid French Spectacle of

HE WARS OF MURAT!

THE GENERAL, PRINCE, AND KING!

ed on a scaleof Splendour and extent surpassing even the productions of the "AFFGHANISTAN WAR," "ENGLAND's MONARCH," "CONQUEST OF GRANADA," &c.

MONDAY, NOVEMBER 13, 1843,

ND DURING THE WEEK,

The Curtain will rise at half-past 6, with **LORD BYRON's**

SPLENDID EQUESTRIAN & DRAMATIC SPECTACLE OF

MAZEPPA,

AND THE

W'ILD HORSE.

L'AFFICHE D'UN SPECTACLE DU CIRQUE D'ASTLEY

PISTE DU CIRQUE ASTLEY (1808)



GRIMALDI
(Gravures populaires, vers 1815.)



J.GRIMALDI
Song in Character - "All the world's in

neur de la ménagerie. C'était maintenant une bête adulte, lourde, solide, à la gueule rose, dont les yeux étincelaient sous les lustres qui garnissaient le devant de sa cage.

La Ménagerie royale débuta en 1829, à Paris, sur les boulevards. C'était une nouveauté sensationnelle pour les Parisiens que ces exercices où un homme semblait risquer avec insouciance sa vie parmi les grands fauves.

Depuis toujours, des hommes avaient vécu avec les bêtes sauvages. Je ne veux me souvenir que de toutes ces « ménageries » installées pour le divertissement des rois et où des « gardeurs » veillaient à l'entretien des fauves, du léopard au lion.

Isabeau de Bavière, François Ier, Henri II et Louis XV possédaient pour leur agrément des bêtes redoutables venues des plus lointaines contrées. Pour amuser ses courtisans, Louis XIV avait fait installer à Versailles un pavillon spécial destiné aux animaux exotiques, et l'on sait que les fossés du château de Vincennes servirent longtemps de « cages » à des fauves de toute espèce.

Quand Martin débuta à Paris, il y avait encore à la barrière du Combat ces présentations tragiques où l'on faisait combattre dans une fosse, sous les cris de la populace, des loups-cerviers contre des dogues, des taureaux luttant jusqu'à la mort.

Tout cela se terminait bien souvent par des étranglements commis par des bêtes devenues furieuses sous le harcèlement incessant de leurs féroces gardiens.

Il est certain, donc, que des hommes vécurent avec des bêtes, mais jamais ces gardiens de ménagerie n'eurent la patience d'aller jusqu'au bout, c'est-à-dire d'apprendre à fond la vie secrète d'un fauve et en même temps à l'aimer.

Aussi, la Ménagerie royale de Martin refusa-t-elle du monde. C'était un spectacle surprenant que d'assister à cette fraternisation des fauves et de l'homme. Après l'audition d'un orchestre de circonstance, un de ces orchestres de foire si bruyants, Martin se présentait au public. C'était un homme vigoureux, au beau visage, ayant une petite moustache noire et une chevelure romantique. Il possédait aussi des yeux aussi étincelants que son tigre préféré.

Il arrivait dans la cage en bras de chemise, laissant éclater un gilet de couleur et un pantalon semblables à ceux portés habituellement par les « dandys ».

Devant un décor rococo représentant un jardin à la nuit, il commençait par l'exhibition de l'hyène.

C'était ensuite l'entrée de Carlotta la lionne, une bonne fille, déjà grand'maman, qui tournoyait en cadence en ce logis étroit de la cage centrale, faisant tout son possible pour satisfaire son maître.

Elle venait lui lécher les mains, grogner bien doucement de bonheur, puis, subitement, ouvrait une gueule démesurée en bondissant sur le bâton que lui présentait Martin. Un jeu amusant commençait alors entre les deux compères. La lionne tenait bon, Martin désirait lui faire lâcher prise. Tout était minuté, calculé, plus que parfait, et le lendemain, à la même seconde, Carlotta jouerait exactement pareille comédie en grognant terriblement.

Les spectateurs, conquis, éclataient en applaudissements.

Alors, Martin, ayant fait regagner sa tanière à la belle Carlotta, s'avançait vers la grille et annonçait :

— Mesdames et messieurs, je vais avoir l'honneur de vous présenter mes meilleurs amis : Néron et Atir...

Aussitôt entraient en trombe, dans une gesticulade effrénée, le tigre et le lion.

Néron, s'aplatissant contre le plancher, poussait des « Aou! aou! » terrifiants... Atir, le tigre royal, s'élançait de toute sa hauteur le long du grillage protecteur, montrant son ventre blanc, ses grandes rayures noires et orange, soufflant plus qu'un chat en colère.

Impassible, Martin « reprenait » ses bêtes en mains, les cajolait, les appelant par leur nom, et l'agitation se calmait.

— Couché, Atir!... En place, Néron!

Têtes baissées, les fauves retournaient à leur coin, comme à leur habitude.

Pareille méthode était bien faite pour séduire les foules. Et le spectacle se terminait par un tableau charmant, presque idyllique. Atir le tigre, bien campé sur ses pattes de derrière, venait, debout, enlacer d'un geste amical les épaules de son maître, posant gentiment sa tête contre Martin, tandis que le brave Néron gisait à ses pieds.

Martin eut un succès fou.

Pourtant, cela n'allait pas tous les jours tout seul. Une fois, dans une ville du Nord, Néron, devenu furieux, le mordit cruellement à la jambe et manqua de lui arracher une main. Un autre lion, aussi farouche, se lança brusquement sur lui et il allait le mettre en pièces lorsque Atir sauva son maître en se jetant à la gorge du roi du désert.

Il arrive ainsi que le vieil instinct de férocité, l'antique appel de la jungle, ressuscite chez les fauves que l'on croit les plus « civilisés ».

Mais Martin, confiant, n'y faisait plus attention. Il était perdu dans un rêve : la fondation d'un « Zoorama », espèce de jardin zoologique. Mais la Révolution de 1830 éclata et son rêve s'écroula.

C'est alors qu'il fut mandé par Franconi, le directeur du Cirque Olympique, qui avait songé à lui pour en faire le héros de l'une de ces pantomimes qui firent courir tout Paris.

En 1831, devant une foule énorme, Martin, déguisé en Indien, foula

le tapis-brosse du cirque. C'était la première fois au monde que des bêtes féroces étaient présentées en piste.

Les Lions de Mysore, tel était le titre de cette pantomime, allait se dérouler avec sa figuration nombreuse, ses rajahs, ses esclaves, ses cavaliers, dans un décor d'Orient miraculeux et aussi avec un Martin combattant des serpents, chassant des tigres et terrassant un lion en folie.

Ce fut un triomphe à la Franconi.

Longtemps, ce drame de jungle et de palais d'Asie tint l'affiche.

Puis, fatigué sans doute de cette comédie, Martin reprit la route à l'ombre de sa ménagerie, avec tous ses bons amis : Néron, Atir, Carlotta.

Il montra ses fauves à l'univers, connut les succès les plus flatteurs, vola aux côtés de la gloire, puis, sagement, bien sagement, vendit sa « baraque » de montreur de fauves pour se retirer en père tranquille, avec son fidèle Atir qu'il avait conservé en souvenir de ses débuts, en ce Rotterdam familier où il put enfin réaliser le rêve de sa vie, fonder un jardin zoologique.

Et puis, heureux, satisfait, il passa le reste de son existence parmi les fleurs, en fumant sa pipe décorée d'un minuscule voilier de fantaisie. Il s'éteignit doucement à quatre-vingt-neuf ans.

Atir, le tigre fidèle, venait lui aussi de mourir, mais la mode des dompteurs était lancée.



LE ROI DES BANQUISTES

QUEL fantastique personnage que cet Américain né en mai 1810, dans un petit village du Connecticut, et qui devait, durant sa longue carrière, étourdir par sa fantaisie et ses trouvailles des millions d'hommes.

Ce grand amuseur, ce roi des banquistes, gagna une fortune considérable avec un nain et un éléphant. Le nain s'appelait le général Tom-Pouce, l'éléphant Jumbo. Ce roi du cirque, ce charlatan du plaisir, c'était Phinéas Taylor Barnum (1).

Il était né dans un cabaret-épicerie de Bethel, au milieu des flacons de whisky, des bocaux de sucre d'orge, des montagnes de pain d'épice et de clous de girofle. Dès l'enfance, la farce, la facétie étaient en lui. Il profitait de ses loisirs pour rechercher des veaux à trois pattes, des serpents cornus et autres spécialités phénoménales qu'il présentait avec le sourire, dans l'arrière-boutique paternelle, aux braves gens du pays, ceux-ci ne se doutant point qu'ils avaient devant leurs yeux un futur amuseur de peuples, un homme qui devait divertir toute la terre.

Lorsqu'il eut atteint sa majorité, Barnum partit pour New-York. Il s'y maria d'ailleurs aussitôt. En sortant de chez le pasteur, il découvrit un cirque misérable portant à son fronton : *Musée de la Centenaire noire.*

Les jeunes mariés y pénétrèrent.

Ils y virent une exhibition lamentable de bêtes malades et, trônant sur un divan bariolé, une négresse ridée, riant aux éclats et portant gaillardement un madras flamboyant comme ceux des créoles de notre Martinique.

Le « bonnisseur » qui faisait au jeune couple les honneurs de son exhibition leur dit :

— C'est la plus ancienne négresse du globe...

L'astucieux Barnum décida aussitôt que la négresse serait la nourrice du général Washington...

Il acheta donc « tante Joice » et inonda immédiatement New-York d'une folle publicité où il était dit que :

JOICE HETH

Négresse âgée de cent soixante et un ans,
ayant appartenu autrefois au père du
général Washington.

Membre de l'église Baptiste depuis cent seize ans, ne pouvait réciter des cantiques et les chanter selon la formule ancienne.

On précisait encore « qu'elle était née près du Potomac, fleuve de Virginie, et qu'elle avait vécu quatre-vingt-dix à cent ans dans le Kentucky ».

Quand les visiteurs arrivaient à la baraque où Barnum faisait ses débuts de montreur de phénomènes, ils trouvaient un document jauni,

(1) Voir *Lectures pour Tous*, de 1899 : Les Millions de Barnum.

truqué, bien entendu, datant du 5 février 1727, attestant que Augustin Washington possédait une négresse du nom de Joice Heth.

Il n'en fallait pas davantage pour que le public fût conquis.

La vieille négresse de Washington fut un porte-chance pour Barnum. Mais un jour, en tournée, « tante Joice » mourut. Barnum vivota en exhibant une petite troupe de ménestrels, de clowns et de comiques, puis, un beau matin, il s'aperçut avec surprise qu'une baraque poussiéreuse, située dans Broadway, était à vendre. C'était le musée Scudder. On y trouvait surtout des collections d'animaux empaillés, allant de la panthère noire au colibri royal, et toutes sortes de souvenirs rapportés du tour du monde par des marins, depuis les casse-tête polynésiens jusqu'aux coquillages roses et tigrés des Célèbes...

Barnum acheta donc la poussière, les collections et le musée et, ayant garni de nombreux drapeaux et bannières étoilées la façade et l'entrée de son exhibition, se mit à jouer de la grosse caisse pour attirer la foule, en dénommant pompeusement sa boutique : « Grand Musée Américain ».

Il est vrai qu'il l'avait un peu modernisée en y ajoutant quelques fauves bien vivants, une troupe de chiens savants, des puces jongleuses et aussi, dans une salle obscure qui devint bientôt célèbre, une tribu de phénomènes où l'on pouvait découvrir la fille albinos, un géant, une naine, des joueurs de banjo et un ventriloque de qualité.

Ce Musée Américain possédait encore toutes sortes de divertissements, une grotte des fées et des miroirs déformants. De quoi rire et s'amuser et surtout faire entrer des millions dans la caisse de Barnum.

Mais Barnum ne restait pas inactif. Il voulait aller de succès en succès et de trouvailles en trouvailles. Chaque jour, toujours à coups de tambour, il annonçait une nouvelle découverte aux populations émerveillées. Ainsi il déclara qu'après des mois de travail incessant et une dépense de dix mille dollars, il avait réussi à saisir et à faire transporter, depuis le golfe du Saint-Laurent, deux cachalots « vivants », mâle et femelle. (Il ajoutait encore qu'après avoir capturé ces « deux Léviathans » il avait construit un petit océan dans son musée, afin qu'ils pussent y naviguer tout à leur aise.)

Une autre fois, il trouva un chien-singe, une sirène, mais la plus grande de ses réussites, son chef-d'œuvre, ce fut certainement la confection, la fabrication, devrais-je dire, du fameux général Tom-Pouce, qui fit courir le monde entier sur son passage.

La gloire de Tom-Pouce est associée à celle de Barnum. Pendant des années ils vivront l'un auprès de l'autre.

Le directeur du Musée Américain cherchait, cette nuit-là, ce qu'il pourrait bien inventer pour séduire son public, après l'avoir gavé de grenouilles à cinq pattes, de moutons à deux têtes et d'un coq fredonnant le début du *Yankee Doodle*, lorsque l'on frappa à sa porte.

— Que venez-vous faire ici à cette heure ? demanda Barnum...

Le personnage répliqua en poussant devant lui un nain :

— Je viens simplement vous présenter Charlie...

Pour l'instant, Charlie Stratton, garçonnet de cinq ans, saluait Barnum.

Le roi des banquistes fut absolument ébahi par la taille de cet enfant : à peine quelque trente centimètres. Il décida sur-le-champ d'en faire un général, et un général pas ordinaire, qui devait gagner des batailles mondiales sous le nom de général Tom Thumb's, c'est-à-dire Tom-Pouce.

Lorsqu'il atteignit treize ans, le général pesait huit kilogrammes et mesurait trente-sept centimètres.

Désormais, il ne grandirait plus beaucoup. Il avait l'apparence d'une jolie poupée vivante, une poupée aux traits fins, à l'allure élégante, aux gestes gracieux et au sourire enchanteur.

Barnum lui avait appris les bonnes manières, la danse, le chant et l'escrime. Il lui avait fait composer aussi une garde-robe sensationnelle où l'on trouvait des habits à la française, des cravates éblouissantes, des gilets de couleur, des bottes bien vernies, des coiffures de prince et des cannes à pommeau d'or.

Le général Tom-Pouce obtint, dès sa première présentation en public, un succès des plus vifs. *Big success*, comme disent les Américains. Il parcourut l'Amérique en tous sens sous les acclamations.

Tom-Pouce était très intelligent. Il avait déclaré un jour à Barnum :

« — Si je reste petit... je deviendrai grand ! »

Il resta petit et devint célèbre, et Barnum put écrire en tête de ses publicités :

SOMETHING NEW UNDER THE SUN.

(Quelque chose de nouveau sous le soleil.)

Le 19 janvier 1844, le général Tom-Pouce, toujours accompagné de Barnum, s'embarquait à bord du *Yorkshire*, un voilier ancré en rade de New-York.

Des milliers d'admiratrices se bousculaient dans le port. Une foule émue agitait des mouchoirs. Le général partait pour l'Angleterre salué par une multitude d'amis. Accoudé au bastingage, le plus petit grand homme du monde ou le plus grand petit homme de l'univers saluait et resaluait en faisant des gestes comme un chef d'État, tandis que palpitaient voiles et cœurs.

Le traversée fut heureuse et, presque un mois après leur départ, apparurent à l'horizon les côtes de l'Union-Jack et la grisaille de Liverpool. Puis ce fut Londres où Victoria était reine.

Barnum trouva même sur son perron un horse-guard de parade venant convoquer, au nom de Sa Majesté, le général à Buckingham-Palace.

Barnum atteignait la gloire ! Et Tom-Pouce avec lui !

Cette réception mémorable eut lieu au palais royal. La reine, entourée de princes et de princesses, attendait avec curiosité l'arrivée de ce petit bout d'homme.

Mais Barnum, qui avait dressé une négresse et mille autres phénomènes, avait bien appris la leçon à son protégé.

Quand Tom-Pouce arriva devant S. M. la reine Victoria, il s'inclina longuement.

Souriante, Victoria fit frissonner sa crinoline de soie et tendit sa main au général, qui la porta aussitôt à ses lèvres. La cour fut bientôt charmée. D'autant plus que ce minuscule général dansait et chantait à ravir et imitait même Napoléon à la bataille de Waterloo. Après un lunch, Sa Majesté offrit à Tom-Pouce, en souvenir de sa visite, une montre d'or, et une foule d'autres présents superbes.

Tom-Pouce devenait célèbre et toute l'Angleterre voulut, bien entendu, admirer ce général de Lilliput, qui avait été reçu par Sa Majesté.

Puis Barnum décida d'aller faire un tour à Paris.

Le Paris Louis-Philippard accueillit avec joie ce minuscule ambassadeur du Nouveau-Monde. On lui envoya même une invitation pour une soirée aux Tuileries.

Cette nuit-là, à la lueur des flambeaux, Tom-Pouce arriva dans une glissade jusqu'au trône du roi-citoyen, le salua de son épée ainsi que le comte de Paris, sans oublier d'exécuter de nombreuses révérences en l'honneur de la reine et de ses suivantes.

Le roi, satisfait, l'invita à souper.

Barnum, dans la coulisse, se frottait les mains et trouvait encore le moyen d'obtenir l'autorisation de pouvoir suivre en voiture les carrosses de la Cour lors d'un proche défilé aux Champs-Élysées.

En effet, il avait eu l'idée de faire confectionner au général un équipage lilliputien : un petit coupé vert et jaune agrémenté de lanternes, tiré par des chevaux miniature et guidé par un cocher de quelques pouces. Il y avait même un piqueur minuscule, portant bicorne, chargé d'ouvrir les portières. Cette voiture, qui défila derrière le cortège royal, fit la joie et les délices des Parisiens, et, comme à Londres, Tom-Pouce devint l'idole de la capitale. Son visage décorait des pipes, des gravures, des estampes et il fut bientôt l'ami de George Sand et du tendre Alfred de Musset. Il lança la mode. Il y avait des friandises à la Tom-Pouce, des chapeaux, des cannes et enfin des parapluies auxquels il laissa son nom.

Il se maria en 1865 avec une Lilliputienne, la délicieuse miss Lavinia Warren. Ils eurent même un baby. Mais celui-ci mourut bientôt d'une congestion cérébrale...

Barnum atteignait le sommet du triomphe, mais il n'oubliait nullement son cher Musée Américain et rapportait de ses voyages mille nouveautés aux Yankees. Il avait même commandé au fameux prestidigitateur Robert Houdin un automate écrivain. Il amena aux États-Unis une famille de Chinois, un panorama sur les obsèques de Napoléon et une fille-chimpanzé. Il trouva aussi sur sa route une chanteuse : Jenny Lind, surnommée le Rossignol suédois, et il eut le temps de monter de toutes pièces un village où l'on fabriquait des réveille-matin.

Après de multiples déboires, des faillites, des incendies, des coups de tam-tam, Barnum, plus solide que jamais, continuait à manipuler des millions, à amuser les foules et à faire tourbillonner autour du globe la joie et le plaisir par ses excentricités et ses fantaisies...

Pour se reposer de ses longs voyages, il allait tranquillement fumer sa pipe en une splendide propriété, «Iranistan», où il avait fait construire, sur ses plans, un palais à l'orientale et où il labourait ses champs avec des charrues tirées par des éléphants...

Il se remémorait les phases multiples de sa vie d'amuseur ; il se souvenait de tous ses tours, de ses multiples farces, il se rappelait qu'il avait importé le premier hippopotame aux États-Unis, le fameux « chat couleur cerise », et que la négresse avait été un filon d'or dans sa ronde de banquiste.

Cet homme, qui était le seul à connaître les adresses des femmes tatouées, des sœurs jumelées et des enfants à deux têtes, n'était pas encore satisfait. Ayant le démon du voyage dans le sang, il lui fallait de nouvelles aventures. Il voulait encore éblouir les foules. C'est pourquoi il se mit dans la tête l'achat d'un cirque. C'est alors qu'il rencontra aux abords de la future cité des buildings la Ménagerie californienne.

Il y avait là quelques voitures disloquées, une toile de tente fatiguée, des oriflammes et des mâts défraîchis, mais, par contre, des fauves resplendissants.

Barnum fut séduit par cette ménagerie pleine de pumas révoltés, d'ours tapageurs, de buffles solides, de loups en colère, de tigres rebelles et surtout par la fière allure de leur dresseur, Grizzly Adams, un vieux Canadien français.

Ce Grizzly Adams, le crâne scalpé, montrait son beau visage de coureur des bois et des forêts. Pendant près d'un demi-siècle, ce curieux garçon avait traqué de la Californie à la sierra Nevada les fauves les plus redoutables.

Adams ne se trouvait lui-même qu'au milieu des bêtes. Tout en montrant à Barnum un phoque géant, il lui déclara :

— Je sens que je n'en ai plus pour longtemps... Achetez-moi donc la ménagerie.

Barnum, enchanté, n'hésita pas. Depuis qu'il avait envie de diriger

ces longues caravanes peuplées de bêtes étranges, depuis la minute où il avait senti le besoin de graviter dans ce fabuleux cercle du monde du cirque, depuis qu'il avait entendu ce mystérieux appel, il ne pouvait plus tenir en place.

Il allait en devenir l'un des plus grands animateurs.

En 1870-1871, Barnum créa donc « la Foire du monde », la World's Fair, un cirque-hippodrome gigantesque, contenant plusieurs pistes et scènes, une galerie de phénomènes et une ménagerie géante.

Ce spectacle forain se cachait sous de vastes tentes et l'on trouvait en cette ville volante plus de cinq cents chevaux, une superbe collection de fauves, un programme sensationnel, en un mot la plus formidable exhibition du globe.

Le papa Barnum, qui commençait à avoir les tempes grises, avait le droit d'être fier. Chaque matin, en nouant sa petite cravate noire, il bombait son torse de directeur de cirque, mais surtout se sentait pleinement heureux de pouvoir régner sur pareille tribu.

A Broadway, le Musée Américain continuait à refuser du monde.

A Bridgeport, il ne pouvait voir la fin de ses domaines et les villages, les palais garnis d'éléphants, le château oriental, la demeure des lions et des tigres, les volières de perroquets, les usines de réparations, les pistes d'entraînement, les magasins de costumes, les garages, les trains rapides et la voie ferrée lui appartenaient.

Ici, au cirque, ce grand seigneur de la piste était encore plus chez lui, parmi les mâts colorés, les étendards flamboyants, les voitures garnies de dorures et d'arabesques et aussi les grandes toiles de tentes qui se soulevaient doucement dans le vent comme un trois-mâts au départ.

Barnum était heureux.

Il donnait aux peuples la joie du cirque et le cirque faisait sa joie.

Quand, de l'entrée de piste, il assistait à la parade qui précédait son spectacle monstre, il s'amusait autant, sinon davantage, que ses milliers de spectateurs.

La *Barnum's Greatest Show*, ayant le vieux banquiste à sa tête, accomplit des prodiges, traversa des océans, se lança à travers des continents pour éblouir diverses foules, ballottant en tous sens ses cargaisons éléphantesques, ses cages tarabiscotées, ses malles de clowneries et d'acrobaties, déversant sans arrêt, comme une fontaine miraculeuse, un jaillissement du plaisir...

L'ancien montreur de phénomènes réussit même à faire venir en Amérique le fameux éléphant Jumbo, idole des Londoniens, un pachyderme géant, fort doux et intelligent, buvant chaque jour son tonneau de bière noire et, le dimanche, son whisky des familles. Il fit pour l'arrivée de cet animal une publicité formidable, l'appelant le « Héros des éléphants », le « Mastodonte du monde » ou le « Grand Monarque ».

En cette fantastique ville ambulante où se prodiguaient les numéros les plus périlleux, les plus hardis, où le public pouvait applaudir les meilleurs des meilleurs, il faut faire une place spéciale à la galerie des phénomènes.

C'était un peu la spécialité de Barnum, son penchant, son péché mignon.

C'est ainsi que l'on vit chez lui, face aux boxes des éléphants et des tigres royaux, les êtres humains les plus bizarres du globe.

Lors du passage à Paris du Cirque Barnum and Bailey, au début du siècle (Barnum en effet avait conclu alliance en 1880 avec la *Bailey Show*), on put admirer une série phénoménale fort alléchante.

Sous la grande toile verte s'allongeait une estrade cerise, bordée d'or, sur laquelle se présentaient tour à tour au public une Lilliputienne de cinquante-six centimètres, la reine Mab, Parisienne de vingt ans à la jolie frimousse et pesant neuf kilos ; Charles Tripp l'homme sans bras, Anna Jones la femme à barbe, James Coffey l'homme squelette, Billy Wells l'homme à la tête incassable, M. et Mme Frank Howard, le roi et la reine des Tatoués, possédant tous deux près de deux mille dessins ou ornements gravés sur la peau.

On y exhibait encore Tomasso, l'homme-pelote d'épingles, un mangeur de verres de lampes, une femme magnétique, un jeune homme à la peau de caoutchouc, des joueurs de miramba, un calculateur électrique, une avaleuse de sabres, un briseur de chaînes et, enfin, Lalou-Lalla et Jojo, l'homme-chien.

Lalou-Lalla était un étrange phénomène. Il possédait, soudé à lui, dans la région thoracique, un second corps sans tête, un corps de jeune fille incomplet. Cet Hindou d'ailleurs ne s'en portait pas plus mal et vivait très heureux avec ces bras et ces jambes adhérent à son thorax. Quant à Jojo, d'origine russe, il avait la face aussi velue qu'un pékinois ou un caniche et les dents pointues comme les crocs d'un sanglier.

Je n'ai pas voulu passer sous silence ces personnages de chez Barnum qui firent beaucoup pour son renom et sa gloire.

C'était la belle époque où la foule yankee se laissait charmer par les mannequins d'un ventriloque, le cake-walk, la nouvelle danse à la mode, et les boniments d'un cow-boy géant abrité sous un parapluie d'escouade.

Les acrobates s'élançaient dans un flot de dentelles et les écuyères ne partaient pour un tour de piste qu'après avoir garni leur épaule droite ou gauche d'un gigantesque flot de rubans. Les clowns eux-mêmes suivaient cette mode de la fanfreluche. Une mode qui avait son charme et que l'on peut regretter, car un passé, c'est toujours de la jeunesse déchue.

Bailey vieillissant forma une association avec les jeunes frères Rigling, encore de nos jours propriétaires de ce cirque d'une renommée mondiale et le plus important « volant » du globe.

Mais, hélas! le vieux papa Barnum n'était plus là pour contempler son œuvre.

Celui qui fut le précurseur du cirque géant, après avoir amusé l'univers et donné à des millions d'êtres humains les joies de la piste, était allé rejoindre, au paradis des phénomènes, le nain Tom-Pouce, l'éléphant Jumbo et aussi la vieille négresse de Washington qui fit le succès du roi des banquistes.



FUNAMBULES ET ACROBATES DU PASSÉ

CHAQUE fois que je me penche vers ces acrobates de jadis, je ne peux éviter une vision venant immédiatement s'accrocher comme une image.

C'est un défilé de minuscules personnages, simplement dessinés

et coloriés violemment. Ils avaient été retrouvés dans un tombeau de la Haute-Égypte, sur les parois d'un sarcophage qu'ils décoraient de leurs fantaisies acrobatiques, comme s'ils voulaient protéger à la façon d'un talisman suprême ce défunt ayant aimé follement ces foules de « cubistes » et de faiseurs de tours peuplant les remparts de la Thèbes colossale de l'antiquité.

Puis, se juxtaposant comme dans un film embrouillé de fausse « avant-garde », apparaissait une petite place de bourg moyenageux avec de vieux logis s'ornant de poutres apparentes peintes en rouge vif comme pour une exécution.

Une fontaine et des anges bleus encadraient des porteurs de torches. Deux grands bûchers orange étaient allumés et, barrant la placette, une mince corde toute blanche grimpait vers le ciel.

Coiffé d'étoiles, un funambule allait partir vers l'infini... Que d'étonnantes visions !...

En étudiant de près l'histoire de l'acrobatie, on peut encore apercevoir, et avec surprise, Charles IX faisant des sauts périlleux au tremplin au beau milieu du jardin de la France.

Que vous le croyiez ou non, c'est pourtant la pure des exactitudes et l'on en trouve la preuve dans cet ouvrage paru à Paris en 1599, dédié à Sa Majesté très chrétienne le roi de France et intitulé :

Trois dialogues de l'exercice de sauter et de voltiger en l'air, dont l'auteur n'est autre qu'un Archange Tuccaro, cabrioleur, et « saltarin » au service du roi.

Tuccaro, baladin royal, maître en l'art de sauter, disait de son élève :

— Ce magnanime roi, et qui ne sera jamais assez loué, était désireux au possible de s'exercer à ces sauts périlleux, ès quels j'avois l'honneur de lui servir de maître.

Ainsi donc, à peine ses noces terminées, en cette Touraine agréable, parmi les ifs taillés, sous un ciel d'une douceur infinie et le long d'une piste sablée, Charles IX, de bon matin, s'élançait, tête en avant, pour des culbutes, des tourniquets peu coutumiers sous la direction d'un Italien volubile arrivé d'Aquila, des Abruzzes natales afin de « mater » le corps d'un roi en l'initiant à toutes sortes de tours d'agilité et de souplesse.

On voit d'ici la scène.

Elle dut être fort curieuse.

Charles IX, en petit déshabillé, prenait son élan, abordait le tremplin brodé d'or, filait dans l'espace comme lancé par une fronde géante, culbutait par-dessus Archange Tuccaro et retrouvait enfin le sol en annonçant, d'une voix un peu essoufflée, le traditionnel : « Hop ! et voilà... »

Pendant ce temps, Tuccaro riait dans sa barbe, mais déclarait à qui voulait l'entendre qu'il était fort satisfait de son élève.

Il paraît que Charles IX devint excessivement adroit en cette spécialité et qu'il arrivait à tourbillonner dans le vide avec une telle sûreté qu'il aurait pu rendre des points à Tuccaro en personne.

A la cour de France, après l'escrime, les tournois, le ballon, les chevaux, la danse et la musique, l'acrobatie devenait de rigueur.

Plus tard, ce seraient les petits chiens savants, les singes dressés, les perroquets jacasseurs et l'impérissable bilboquet.

Ainsi que le prescrivait l'étiquette royale, il était de bon ton d'exécuter une fois par jour son petit saut périlleux.

Les gentilshommes s'interpellaient de cette manière :

— Où en êtes-vous ce matin, mon cher ?

— Je les fais en arrière...

— Moi, en avant !... Je vais attaquer le « saut de singe ».

— Vous en avez de la chance !

C'est alors qu'intervenait Tuccaro, qui, mystérieux comme les secrets de son art, leur déclarait le plus sérieusement du monde :

— Messeigneurs, je suis persuadé que vous réussirez parfaitement dans vos « courbettes ». Mais il vous faut encore plus de « souplesse »...

Et il s'en allait avec gravité vers le roi qui s'agitait en des « sauts de carpe », « de lion », planant quelques secondes avant d'aller atterrir dans les massifs de bégonias de la reine-mère, Catherine de Médicis, qui, figée de stupeur d'avoir mis au monde un pareil fils, restait immobile comme une figure de cire dans l'encadrement d'une fenêtre du château.

Au cours du petit déjeuner qui suivait ses exercices, Michel Nostradamus la calmait en lui faisant les lignes de la main, lui assurant que ces cabrioles étaient excellentes pour la santé de son rejeton et permettraient certainement au souverain d'obtenir des fils vigoureux pour la plus grande gloire du trône.

Mais, pour une fois, Nostradamus fut mauvais prophète, puisque, comme chacun sait, Charles IX n'eut pas de garçons.

Et Tuccaro, avec majesté, continuait ses leçons, ses pyramides humaines, sa marche sur les mains, ses reins cassés, toute une architecture acrobatique, permettant au roi d'exécuter les pieds au mur ou le grand écart afin d'étonner sa cour de gentilshommes.

Puis, fier comme un coq, rouge de plaisir, Archange Tuccaro passait avec un sourire audacieux, un sourire qui voulait en dire long, et, si les gracieux parterres de ce jardin de Touraine pouvaient parler, ils pourraient raconter les envolées périlleuses d'un roi expert en l'art de sauter et aussi celles de toute une bande de courtisans qui, bientôt, composa une fort brillante académie de voltigeurs.

Sous Louis XV, d'autres académies devaient naître. Celle notamment d'un sieur Diego Rossi de Asti, saltimbanque, prince de l'Académie de gymnastique des grands sauteurs de Paris, où, dans un décor

de rocailles à l'italienne, de verdure, de jets d'eau et de statues, il présentait des exercices exceptionnels comme le saut exécuté par-dessus quatre cavaliers et leurs montures, ou encore en cabriolant dans les airs le long d'un mur vivant de soie et de plumes : une douzaine de pages souriants.

Un de ses concurrents, Pierre Magariéni, « danseur de corde et sauteur en force », atterrissait, après une voltige, sur une pyramide de trois hommes, survolait plusieurs chandeliers allumés sans éteindre une seule chandelle, traversait d'une envolée des roues de feu et terminait ses prouesses en se jetant, en un vol gracieux, par delà huit chevaux tenus solidement par des laquais.

Ce fut l'âge d'or des saltimbanques et fabricants de sauts périlleux. La « bâtoude », ce petit tremplin servant à prendre son élan, était roi et la « corde » était reine.

Cette dernière devait atteindre le grand succès vers la fin du XVIIIe, et surtout dès le début de l'épopée impériale, où de nombreux acrobates allaient s'évertuer à l'imposer pour leurs triomphes.

Croyez-vous que l'on puisse posséder le sentiment d'une existence bien remplie, lorsque l'on a amusé tour à tour Louis XVI, la Convention, Bonaparte, le Consulat, l'Empire, Louis XVIII, Charles X, la seconde République et Napoléon III ?

C'est pourtant ce qui advint à la Saqui, cette acrobate extraordinaire qui, au soir de sa vie, racontait tout ce passé d'une voix douce, dans les coulisses de l'Hippodrome où, à soixante-seize ans, elle grimpait encore sur la corde raide.

De quoi narrer une belle page d'histoire à ses petits-enfants...

La Saqui n'y manqua point. Mais elle se souvenait surtout et particulièrement de cette période bénie où l'Empire avait deux ans et où elle venait d'atteindre sa majorité.

Lorsque l'on a vingt printemps, un sourire, de l'agilité et de jolies jambes, pourquoi ne pas les montrer ?

C'est ce qu'elle fit en se balançant sur la corde à vingt mètres de hauteur, au-dessus des jardins du Tivoli, devant des foules enthousiastes.

Elle se tenait sur le fil avec adresse et, de son perchoir, songeait quelquefois à ce petit village roussi de soleil, Agde, où on la baptisa à l'ombre d'une église-forteresse d'où l'on apercevait, en montant sur la tour, l'immensité du bleu méditerranéen.

Ses parents étaient acrobates, peut-être les meilleurs que la France eût jamais connus, des « forains » issus d'une très ancienne dynastie de banquistes : les Lalanne.

Sous le pseudonyme de Navarin le Fameux, son père fit agréablement son tour de France et obtint même l'emploi de premier danseur chez Nicolet. La petite Lalanne devait suivre avec succès les traces familiales.



















EXERCICES ÉQUESTRES CHEZ ASTLEY ET FRANCONI
(D'après une estampe en taille-douce en couleurs de la rue Saint-Jacques, début du XIXe siècle.)



CHARLES S. STRATTON,
GÉNÉRAL TOM-POUCE



MISS LAVINIA WARREN,
ÉPOUSE DE TOM POUCE

LE NAIN STRATTON Surnommé LE GÉNÉRAL TOM-POUCE.

L'ÉQUIPAGE DU NAIN TOM-POUCE

A trois ans à peine, elle débuta dans une pantomime : *Geneviève de Brabant.*

Mais c'était la danse de corde qui la tentait.

Voltiger dans les airs était sa passion.

N'avait-elle pas été bercée sur le fil aérien ?

Elle apprit donc mille équilibres divers dans son refuge de Tours où la Révolution l'avait emportée.

Un matin, elle fut prête. Bonaparte était devenu Empereur des Français. Elle devait participer à sa gloire et conquérir aussi l'Europe, mais avec beaucoup d'adresse et un balancier.

Au Tivoli, parmi les balançoires de la « Fête indienne », tandis que des élégantes jouaient au diabolo, elle s'envolait sur la corde oblique jusqu'à un immense mât de cocagne enguirlandé de drapeaux. Autour d'elle flottaient des ballons. Elle sautait des rubans, des cerceaux, jouait du violon, faisait la dînette et composait, toujours à cheval sur le fil, des mélodrames comme le *Passage du Saint-Bernard* et, plus tard, la *Prise de Saragosse.*

Napoléon, entre deux victoires, vint souvent l'applaudir. Il oubliait la rudesse des combats devant cette fille superbement empanachée montant hardiment à l'assaut du ciel, sous les gerbes éblouissantes des feux d'artifice.

Elle devint la reine des divertissements des fêtes impériales. Napoléon, ravi, médusé par tant d'autorité de la part d'une femme, l'aima autant que Mlle Georges et lui tirait l'oreille comme à un grognard lorsqu'elle revenait sur la terre.

Elle fut pensionnée et privilégiée sous l'Empire et porta le titre de « première acrobate de France ».

La fortune lui faisant risette, elle acheta, boulevard du Temple, le café d'Apollon, qu'elle transforma et qui devint le Théâtre de Mme Saqui. Elle y présentait de nombreux funambules et des pantomimes.

Je possède, en mes bagages de cirque, la copie d'une lettre qu'elle adressa au comte de Chabrol. La voici :

Je, soussignée, veuve Saqui, directrice des acrobates, m'engage envers M. le comte de Chabrol, préfet du département de la Seine, à faire faire le service de deux théâtres de danseurs de corde, pour les fêtes municipales de la ville de Paris, à la Saint-Charles prochaine, dimanche 5 novembre 1826.

Savoir : l'un aux Champs-Élysées et l'autre à la barrière du Trône. Je m'engage à fournir dix sujets pour chacun de ces deux théâtres tant grotesques que danseurs de corde et sauteurs de force et de tremplin. Je m'engage à faire personnellement deux ascensions en plein jour sur la corde, l'une aux Champs-Élysées et l'autre à la barrière du Trône, J'apporterai tous mes soins à ce que le public soit satisfait. Je commencerai et

finirai mes divertissements à l'heure qui me sera prescrite. Je ne mettrai pas, autant que possible, d'interruption dans mes exercices de corde, tremplin et parades.

Le tout pour le prix de mille francs.

Paris, le 19 octobre 1826.

Veuve SAQUI.

Après avoir suivi l'Empire, elle servait Charles X, étant à la fois excellente danseuse et bonne calculatrice.

On la vit une fois traverser la Seine, à la hauteur du Pont-Neuf, sur un fil d'acier bien tendu. Lorsqu'elle se trouva au milieu du fleuve, elle agita frénétiquement deux magnifiques drapeaux tricolores, sous les hurrahs des Parisiens. Après cette prouesse étonnante de la part d'une femme, fût-elle acrobate, elle trouva place dans la calèche royale, qui la reconduisit, par ordre du roi, jusqu'à son théâtre.

Imitant les vieilles comédiennes ne voulant point désarmer, elle parut une dernière fois sur une piste et sur la corde par autorisation spéciale.

Ce fut son apothéose.

La veuve Saqui, née Lalanne, cette nymphe de l'acrobatie, disparut ensuite à tout jamais, laissant pour l'éternité un nom glorieux et le souvenir d'une funambule de talent allant avec audace à l'assaut des constellations.

Tandis que la Saqui étonnait le monde, d'autres acrobates se livraient à leurs excentricités : Mlle Rose, la Malaga, le beau Furioso, la fameuse Sicilienne, la jeune Basquaise provençale, le petit Paillasse de Turin, les frères Ravel, l'Espagnolette, la belle Hongroise et M. et Mme Godot.

Travaillant « au tapis » ou sur la corde, ils s'amusaient, à la force des poignets, aux tours les plus divertissants, depuis l'équilibre sur un chandelier jusqu'à ces contorsions les faisant ressembler à des figures monstrueuses.

Tout voltigeait : rubans, robes à paillettes, chevelures chassées par le vent des jardins impériaux, pour la plus grande joie d'une foule conquise.

C'est alors qu'un chevalier casqué d'or et de plumes roses vint faire un petit tour sur la terre, je devrais écrire entre ciel et terre, puisqu'il était aussi danseur de corde, afin d'étonner l'Europe et l'Amérique. L'Amérique surtout, qui était en enfance, et ne s'attendait pas à pareils exploits.

Il s'appelait Émile Ravelet et se faisait surnommer « Blondin », à cause, paraît-il, de la couleur de ses cheveux. Il était né dans le Pas-de-Calais, pas loin d'un grand port où, sous la bise froide, le long des dunes sablonneuses, les marins fument de longues pipes de terre blanche en observant le gris de la mer et les étoiles marines.

Très tôt, Blondin eut le goût de l'échappée, de l'aventure. Il pouvait 'embarquer facilement ou clandestinement à bord d'une frégate en parance pour les Antilles ou les mers de Chine. En grimpant dans les corlages, il aurait été à son affaire. Mais un autre but se précisait pour lui, un lépart plus discret, moins compliqué, peut-être plus périlleux, mais senant bon toujours cette folle odeur du voyage...

Son grand-père, son père étaient des familiers de l'acrobatie.

Il navigua donc en leur compagnie dans toute la France, comme un ;osse du cirque, entre une grosse caisse, des maillots déteints et de grands nâts rappelant ceux des navires croisant le long de sa côte natale.

Soudain, après de multiples allées et venues entre la Provence et 'Auvergne, l'Anjou et la Bourgogne, il fut en présence de New-York. l était encore gamin. Un excellent acrobate l'avait embarqué un matin)our lui servir de partenaire. Le jeune Blondin se frotta les yeux. New-York était bien là. Il devait y faire une carrière extraordinaire, merveilleuse, et surprendre en passant tous les Yankees.

Pendant des semaines, des mois, peut-être des années, il montra, au)lus haut d'un câble, dans tous les États de l'Union, sa fine chevelure)ouclée, son visage de gamin qu'aurait aimé peindre Fra Angelico et son ıabituelle dextérité en cette danse de corde qu'il avait héritée de sa famille :t qui était pour lui le bien le plus précieux.

Il aurait pu continuer ainsi ses exercices, rester le plus simplement du nonde un petit banquiste, avant de retrouver, au soir de la vie, les côtes le France et le cabaret enfumé des fumeurs de pipe de son enfance.

Mais le destin, ce vieux destin qui s'y connaît en hommes et sait fort)ien les choisir, tendit la main à Blondin pour une aventure qui allait faire le lui le plus populaire, le plus célèbre de tous les acrobates du globe.

Les New-Yorkais apprirent, en lisant leur gazette favorite, un matin le 1859, qu'un exploit sans précédent allait s'accomplir. Personne d'ail-eurs ne voulut y croire.

— Ce n'est pas possible ! s'écriaient les gens, en haussant les épaules... C'est de la folie furieuse. Il se rompra les os. Jamais il n'aura pareille ıudace...

On prétendait, en effet, dans tous les journaux des United States, :t avec grand fracas, qu'un jeune Français allait, sur une simple corde, traverser l'abîme des chutes du Niagara.

Beaucoup furent incrédules.

Blondin, en silence, préparait son matériel, ses rouleaux de cordages, :t filait vers le nord.

Il partait à la conquête de la gloire.

En chemin, il pensait à l'effort qu'il allait devoir accomplir, aux difficultés qui pourraient naître.

N'était-il pas un favori de ces déesses de l'espace, celles qui venaient le

caresser d'un souffle, lui redonner confiance chaque fois qu'il hésita lorsque la corde se balançait trop violemment dans le vent et qu'il sen blait perdre son centre de gravité ?

Mais il savait qu'il pouvait compter sur son fidèle balancier qui, lu aussi, était un souvenir de famille, un véritable porte-bonheur.

Il savait aussi qu'un seul faux pas ne lui serait point pardonné et qu' tomberait d'une fantastique hauteur dans le fracas de la formidable cata racte, perdu à tout jamais. Adieu la vie, adieu la France, adieu l'acrobatie

Mais Blondin, souriant, ne paraissait pas avoir peur du danger. A contraire, il le désirait, l'attendait comme une folle maîtresse.

— Le danger, c'est un orgueil pour nous, m'a déclaré, un jour, u « homme du voyage ».

Tranquillement, Blondin allait à sa rencontre, lui aussi, avec orgueil e surtout avec amour.

Quand, au petit jour, un train chaotique le débarqua auprès de chutes, pour la première fois de sa vie, il eut la sensation du vertige.

Un gouffre sans fin s'étalant devant son regard, un gouffre blan comme la neige, avec ce bruit lancinant, ce grondement de masses d'ea se jetant comme des désespérés vers l'abîme.

Blondin respira longuement, tâta la solidité de sa corde et déball son matériel.

L'épreuve fantastique devait avoir lieu le surlendemain. L'astucieu Barnum avait organisé des trains de plaisir, des hôtels ambulants et de camps volants, afin que la foule américaine pût assister à cet exploi *unic in the world.*

Tout un jour, il surveilla l'opération difficile consistant à tendr son câble par-dessus les mille trois cents pieds des chutes du Niagara, et qu fut réalisée grâce à un vapeur qui transporta la corde d'un bord à l'autre

Et puis il s'en fut dormir, tandis que la foule joyeuse dînait sur l'herb en écoutant des chanteurs en plein vent, des musiciens nègres, des book makers, des charlatans ou des fous.

De bon matin, en ce jour qui devait consacrer son nom, Blondin fu éveillé par des bruits de fanfare venus de la rive canadienne. Là-bas auss des milliers de spectateurs avaient été invités à assister à l'événement et il faisaient voir tout leur plaisir en donnant une aubade à Blondin et au Américains.

A cette seconde seulement, Blondin comprit vers quelle aventure i était emporté.

Mais toute dérobade était impossible. D'ailleurs, ce n'était nulle ment dans sa manière.

Rapidement, il alla s'habiller.

Quand il sortit de sa tente, empanaché comme un dieu sauvage la foule resta silencieuse.

En cette minute émouvante allait se jouer le sort d'un homme.

Lestement, Blondin bondit sur le tremplin de départ, se fit passer son alancier et partit sans hésitation au-dessus du gouffre, se dirigeant vers ι rive canadienne. Il fit quelques pas, puis, avec le sourire, se balança sur n seul pied. Reprenant sa course héroïque, il bondit encore de quelques ιètres, s'arrêta, s'allongea le long de la corde, tenant bien en mains son alancier qui tanguait. Couché sur le dos, il entendait le mugissement du rand fleuve et les clameurs des foules qui, postées sur les deux rivages, ommençaient à hurler leur enthousiasme. Se relevant avec la souplesse 'un chat, Blondin se mit à califourchon, exécuta des voltiges, des « passes » ombreuses et, enfin, tournant et virevoltant, il arriva au milieu de la orde, à mi-chemin entre le Canada et les États-Unis.

L'instant était critique, passionnant. Le câble se balançait tragiqueιent, secoué par le vent, au-dessus du bouillonnement de la cataracte. londin s'était arrêté. Il salua d'un geste les trente mille spectateurs, uis il déploya un immense étendard américain qui flotta dans l'espace, andis qu'un soleil éblouissant venait frapper sa tunique miroitante, son asque d'or et ses plumes roses.

Puis, pas satisfait encore, il reprit son équilibre qui menaçait de se ompre, se pencha vers l'abîme qui l'enveloppait et déroula une longue celle qu'il avait en poche.

En dessous de lui, un vapeur venait de stopper.

Le capitaine, saisissant au vol la ficelle, y attacha une bouteille de in de France que Blondin remonta aussitôt et qu'il but à la santé de ses dmirateurs.

Puis, ayant lancé la bouteille dans le fleuve, il partit vers le Canada.

Quand il sauta sur la terre ferme, dix-neuf minutes s'étaient écoulées epuis son départ.

Sous les bravos, les cris, les « Hip !... hip !... hourrah !... » Blondin fut ccueilli avec ferveur. Les fanfares éclataient. Juchés sur des mail-coaches, es charrettes, des trains, des échelles, la foule l'acclamait sans arrêt, blouie, heureuse, émerveillée par ce petit Français si courageux.

Mais Blondin ne se laissa pas attendrir par son émotion. Il lui fallait eprendre le chemin du retour et il savait fort bien maintenant que ce 'était pas une promenade de tout repos. Après une demi-heure d'arrêt ur le sol canadien, bravement, sans faiblesse, il fila vers la rive 'Amérique.

En huit minutes ce fut terminé.

Là-bas on l'attendait avec plus d'impatience encore. Le délire de la oule américaine ne connaissait pas de borne. En signe de joie, elle tirait es coups de fusil et de pistolet. Les musiques pétaradaient, les applauissements crépitaient en l'honneur du « héros du jour », « le roi du câble », our la première fois, ayant traversé sur une corde les chutes du Niagara.

On le hissa de force dans une voiture et ce fut un défilé triomph sous les vociférations, les envols de bannières, les feux d'artifice, la fou des United States saluant à sa manière celui qui, désormais, allait po voir s'appeler le « héros du Niagara ».

Après cette journée émouvante, Blondin était célèbre. La presse d monde entier avait relaté ses exploits. On y disait notamment, dans u journal de 1859 :

Ce Blondin, l'aéronaute Godard et le général La Fayette sont assur ment les trois Français qui se sont élevés le plus haut dans l'estime et da l'admiration de la nation américaine.

Blondin avait de quoi être fier, mais il restait modeste comme tous l gens du cirque.

Il recommença plusieurs fois cette traversée périlleuse, y ajoutant d nouveaux exercices : par exemple, en faisant, assis sur une chaise, u omelette sur un fourneau portatif ; un autre jour il poussa une brouet en tenant à cheval son jeune fils sur ses épaules.

On raconte que le prince de Galles, assistant à ce dernier exploi fut invité par Blondin à faire le voyage de cette façon et d'une rive l'autre ; mais le prince déclina l'invitation avec beaucoup de politess trouvant la terre ferme plus sûre.

Blondin, après des années de tournées, de succès, retrouva son pay Il emportait en son âme de funambule de glorieux souvenirs, et sa ves de baladin résonnait du cliquetis de nombreuses médailles.

En 1861, Londres l'acclama, puis Berlin et toutes les capitales eur péennes.

A la ville, c'était un homme affable, ressemblant avec sa barbe et s cheveux bouclés à un Musset un peu vieilli, portant un haut-de-forn noir, une longue veste blanche, un pantalon descendant sur ses soulie bien vernis. Il manipulait une canne incrustée d'or, don d'un admirateu Il devint tellement célèbre que de nombreux faux Blondins surgirent e France et ailleurs.

Quant au vrai Blondin, il continuait sa ronde à travers le monc avec son bon sourire, sa corde et son panache.

Il réapparut à Paris en 1877 et, malgré son grand âge, juché e équilibre sur un vélocipède, il s'amusait toujours des frissons des spect teurs. Les yeux bandés, les pieds enfouis dans des paniers, ou la tê enfermée dans un sac, Blondin réalisait toujours d'invraisemblabl prouesses. Vers la fin du siècle dernier, un petit cirque bordelais l'a nonçait encore à son programme.

Il était septuagénaire et personne ne voulait plus croire au vr Blondin.

C'était bien lui, pourtant, montrant toujours son casque de chev lier de la corde raide...

Et puis ce fut l'oubli, le silence... Le héros du Niagara s'en était allé pour toujours amuser l'au-delà.

Il avait dû retrouver là-haut le superbe Léotard, le beau Toulousain, « l'homme volant » qui séduisit des flots d'admiratrices en s'élançant dans les airs, de bâton en bâton, créant ainsi, sous le second Empire, le premier trapèze du cirque, et qui, dans ses Mémoires, déclara que « la femme était la plus belle moitié du genre humain... après l'homme ».



LES DOMPTEURS DE JADIS

La liste des dompteurs est longue, depuis le jour où Martin pénétra pour la première fois dans une cage afin d'y assouplir en douceur un tigre royal.

Les méthodes de dressage se perfectionnèrent sans cesse. Chaque dompteur eut la sienne, la bonne ou la mauvaise.

Heureux furent les fauves qui eurent la chance de rencontrer au passage un maître compréhensif. Mais ils se vengèrent cruellement de tous ceux qui les firent souffrir, un fauve ne pardonnant jamais les mauvais traitements. Toutefois il ne faut pas trop généraliser et imposer cette légende par laquelle les bêtes de la jungle sont les souffre-douleur de cet animal féroce qu'est l'homme. Il existe aussi des fauves redoutables et des dompteurs fort doux.

Mais je crois que, de plus en plus, le dressage tend à s'orienter vers l'amour réciproque entre les bêtes et les hommes et que c'est le meilleur moyen de venir à bout de toutes les velléités des animaux les plus rebelles.

Croyez-moi, en toute ma belle vie ambulante, passée à l'ombre des chapiteaux du monde, j'ai rarement vu un dompteur « massacrant » par plaisir ses pensionnaires.

Des lois précises sont maintenant établies. Des lois nécessaires. Si les hommes n'ont pas toujours compris, il n'y a qu'à les chasser de la piste, comme l'on fait d'un lion ou d'un tigre par trop dangereux.

Mais ce n'est pas ici le but que je désire atteindre.

Je voudrais, en un tour de cage, vous présenter en finesse et en douceur, peut-être même en férocité, tous ces dompteurs de jadis, bombant le torse sous le poids fallacieux de leurs brandebourgs ou de leurs médailles.

Martin ayant fait école, d'innombrables dompteurs surgirent rapidement et un peu partout. Je désire n'en retenir que les plus célèbres.

Voici donc pour la première entrée de cage l'Américain van Amburg, qui suivait la carrière de Martin en jouant, lui aussi, des pantomimes.

A Paris, en 1839, il débuta dans *la Fille de l'Émir.*

C'était un jeune homme blond, aux yeux rêveurs, au corps d'athlète. On lui avait trouvé un rôle à sa mesure. Il simulait un Arabe, devant sauver une petite princesse jetée aux fauves.

A la minute pathétique, deux cages étaient rassemblées. Le traître du drame lançait, dans la cohue des bêtes, l'héroïne. Aussitôt van Amburg apparaissait et pénétrait au milieu des fauves, panthères et léopards, lions et lionnes et aussi une collection de tigres somptueux. Il s'emparait de la princesse et partait à l'assaut de sa ménagerie.

Cela composait des exercices périlleux pleins d'audace où il ouvrait la gueule d'un lion, faisait sauter des léopards, bondir des tigres, les manipulant à coups de cravache, et finalement tous ses élèves venaient lécher leur dompteur en signe de soumission.

Van Amburg eut un sérieux rival en la personne de Carter qui passait au Cirque Olympique dans *le Lion du désert.*

Il possédait des bêtes superbes, était d'une intrépidité folle et n craignait point de lutter avec de souples léopards. Il arrivait même brider un lion et l'attelait à un char. Puis, flegmatique, il sautait sur so dos en souriant.

Tour à tour, Paris put applaudir Charles qui s'allongeait tranquille ment au milieu d'un groupe de tigres et de panthères ; l'Anglais Jame Crockett, qui, après avoir été musicien chez Astley, avait abandonné so trombone pour la cravache, et aussi un nommé Hermann présentant l'Hippodrome un féroce ours blanc.

En cette dangereuse carrière, Batty arriva avec ses cheveux collé « à la manouche ». C'était le prototype des dompteurs de jadis, le tors roulé en un dolman rouge à brandebourgs, de quoi faire rêver toutes le « cocodettes ». Il manipulait les fauves et les cœurs. Mais il sut toujour garder son autorité, même en cette soirée tragique où, après avoir placé s tête dans la gueule d'un lion, il la sortit pleine de sang. Calme, Batt demanda une serviette, s'épongea et continua ses exercices.

Lucas, qui avait appris à ses côtés le rude métier de belluaire, eu moins de chance.

Il avait été engagé à l'Hippodrome pour une série de représentations Une grande cage roulante avait été installée au centre de la piste et l'intérieur bondissait un groupe nombreux de lions et de lionnes. L brave Lucas avait endossé une tunique noire. Quand on est dompteu on sait quelquefois s'habiller.

Dès le début de ses exercices, il eut une appréhension. Ses fauve paraissaient plus nerveux que de coutume. Mais, néanmoins, Luca arriva à leur faire sauter un cerceau garni de roses de papier. Le drame pourtant, allait se dérouler, rapide, brutal, sous les clameurs affolées d plus de dix mille spectateurs.

Lucas en était au milieu de son numéro lorsque, pour une raiso inconnue, une lionne se jeta sur lui de tout son poids et le fit tomber terre.

Comme obéissant à un mot d'ordre, tous les autres fauves se précipi tèrent sur le dompteur. Ce fut une mêlée effroyable. Lucas, les cuisse déchirées, des coups de griffes et de crocs sur tout le corps, appelait a secours. Quant au public, il hurlait de terreur.

Courageusement, l'aide de Lucas pénétra dans la cage et, muni d'un barre de fer, frappa à tour de bras sur les lions et les lionnes, essayant d leur ravir leur proie. Enfin, on sortit Lucas le corps dégoulinant de sang Son visage était blême, ses yeux reflétaient la folie. Chancelant, on l'em porta...

Il ne survécut que cinq jours à cette tragédie... Quant à ses lions redevenus doux, ils furent présentés dans les foires comme des assassins.

La fin du siècle, qui fut marquée par le passage d'un dompteu

noir, Delmonico, connut surtout deux noms impérissables dans le domaine des fauves et des ménageries : Pezon et Bidel.

Leurs baraques pétillaient en cette cité du plaisir qu'était la fête de Neuilly, digne continuatrice des foires Saint-Germain, Saint-Ovide et Saint-Laurent.

Leurs parades étaient les plus somptueuses de la foire et, parmi les rutilantes montagnes russes, les manèges argentés, les chevaux de bois tourbillonnants, les paillettes, le pain d'épice et les mirlitons, les « cloches du voyage » de leur ménagerie résonnaient joyeusement, invitant le public à venir admirer les luttes sensationnelles avec les fauves les plus rebelles.

Il y avait aussi ce vieux cirque forain du père Corvi qui, depuis le second Empire, décorait nos fêtes populaires de ses glaces, de ses verroteries, de son monstrueux clinquant et aussi d'un petit monde en réduction composé de singes et de chiens savants qui se chapardaient des cerises et du sucre à table d'hôte, ou encore mimant cette extraordinaire pantomime animale du *Déserteur*, où un singe était fusillé par des caniches frisottants.

En cette « fête à Neu-Neu », comme on dit à Paris, Pezon et Bidel, maîtres dompteurs, réalisèrent leurs plus beaux exploits, et ils restent inséparables de cette illustre foire aujourd'hui disparue.

Pezon, le premier du nom, commença sa carrière comme dresseur de loups. Le petit Jean-Baptiste était berger sur « ce toit de la France », ces causses du Gévaudan, célèbres par cette bête noire qui, sous Louis XV, y sema la terreur et ne fut attrapée qu'au bout de plusieurs années, après une chasse effrénée donnée par des louvetiers du roi et des escadrons de hussards à cheval.

Jean-Baptiste connaissait cette légende terrible faisant toujours trembler les paysans qui la racontent encore aux veillées d'hiver, quand les routes sont impraticables et que l'on s'engourdit auprès d'un feu clair, un chien de chasse entre les jambes.

Sous Louis-Philippe, des bandes de loups ravageaient furieusement les troupeaux venus au pacage, et l'on avait appris au petit Jean-Baptiste à s'en méfier. Mais ce jeune berger avait le cœur solide et ne craignait pas la « bête noire ». Il le fit bien voir aux habitants de son village lorsqu'on le vit revenir un matin, tenant en laisse un loup superbe. Il l'avait capturé dans une fosse, employant sans le savoir le piège, un grand trou, que les indigènes des jungles birmanes creusent pour chasser le tigre.

Décidément, ce petit Jean-Baptiste Pezon avait du courage et du caractère. Les paysans furent ébahis. Le berger ne s'arrêta pas en si bon chemin. Ayant muselé son loup, il le dressa à toutes sortes d'exercices, lui apprit notamment à faire le beau et la quête. Ainsi, de village en village, de causse en causse, sa tournée paysanne commença sa célébrité.

Il eut alors d'autres loups, rapporta d'un voyage aux Pyrénées un gros ours, acheta un taureau et, l'ayant attaché à une carriole brimbalante, débuta enfin sur les routes de France.

Bientôt sa ménagerie s'agrandit de belle manière. Il eut son premier lion.

Pezon connut enfin le grand succès. Sa ménagerie se surnommait « la première ménagerie de France » et possédait une immense collection comprenant une centaine de bêtes féroces. Il fallait voir ce grand vieillard à la chevelure hirsute, au teint hâlé, portant chemise blanche, ceinture écarlate, pantalon bleu tendre et bottes vernies, manipuler avec amour ses lions géants et claquer du fouet dans la terrible « chasse du feu ».

L'ancien montreur de loups, malgré ses soixante-dix printemps proches, continuait avec audace son travail de belluaire et caressait avec tendresse son favori, le célèbre lion Brutus, dans la gueule duquel il enfouit des milliers de fois sa tête de campagnard cévenol.

Quand il prit sa retraite, laissant à ses fils sa ménagerie, le vieux dompteur sanglota comme un gamin et ne se consola jamais de devoir abandonner ses lions et ses loups.

Bidel fut un tout autre personnage. Sur une photo déjà jaunie, on peut surprendre ce « grand bourgeois de ménagerie » en pantoufles, négligemment assis sur un canapé Louis XV, installé dans sa luxueuse roulotte-salon.

Il a des moustaches conquérantes de colonel en retraite, une paire de binocles et une chevelure de poète.

Quiconque l'aurait rencontré sans le connaître aurait dit de lui :

— Voilà certes un bourgeois cossu après sa petite promenade quotidienne...

Ce n'était qu'une apparence. Si Bidel aimait s'entourer d'un luxe rococo, de tapis imitant l'Orient, de Vénus en stuc, d'armoires à glace démodées, de candélabres désuets porteurs de bougies roses et de lits de cuivre entourés de fanfreluches, un lion de bronze et une fourrure d'ours étendus à terre ramenaient vite à la réalité.

Surprenante réalité d'ailleurs que ce monsieur bedonnant, porteur de décorations, indiquant sur sa carte de visite qu'il était « propriétaire » et qui, durant sa vie, livra de si rudes combats à toute une population rugissante.

Dans sa villa d'Asnières, où la grille s'ornait de têtes de fauves, il n'oubliait nullement les « bagarres » dans lesquelles il avait failli perdre la vie. Il se souvenait aussi de cet accident, cet « accrochage » comme l'on dit en terme de banquiste, où, à la fête de Neuilly, un lion lui sauta à la gorge.

Ce soir-là il faisait une chaleur torride, l'orage planait, un orage de fin juillet, si inquiétant pour les fauves.

Bidel, par malchance, tomba sur le plancher de la cage devant Sultan, son lion géant. L'instant était critique. Bidel se croyait perdu et ne bougeait plus ; le lion, prudemment, fit un pas, puis deux. Enfin, il se rua sur son dompteur pour le déchiqueter.

Tout cela dura quelques secondes. Heureusement, des garçons de ménagerie accoururent avec des bâtons et « chargèrent » le lion. On releva alors le blessé qui voulait à toute force continuer ses exercices...

Bidel se souvenait de cette seconde fatale où, sous les rampes à gaz, la foule bousculait les chaises, dans une panique indescriptible, tandis que Sultan s'approchait en ouvrant une gueule démesurée...

Mais il se souvenait aussi d'autres « entrées » de cage, où, revêtu du frac du dompteur mondain, il partait à l'assaut de ce même Sultan qui, dominé, rugissait de rage dans son coin en secouant sa grande crinière noire devant un décor de sous-préfecture.

En sa mémoire surgissait la lionne Milady, sa troupe de tigres royaux, ses panthères noires et blanches, ses ours, ses hyènes, et aussi des loups, des singes, des perroquets et des chameaux faisant de cette ménagerie foraine la première d'Europe. Il écoutait le son lointain des tambours et des applaudissements, il revivait toute cette enivrante atmosphère de fauves et de parade...

Et M. Bidel, grand bourgeois et fameux dompteur, fermait davantage les yeux sous ses binocles, pour sourire à son passé.



LA CHAINE DU RIRE.

DEVANT le ciel et la mer, sous la lumière éclatante de la Grèce, les comédies grecques, peuplées de machineries impossibles, de bouffons masqués, de trappes de futurs contes de fées, d'accessoires de marbre et de scènes tournantes, apportèrent leur part clownesque

vec ces satyres rubiconds, jovials, quelquefois barbus et ventripo-
ents, sautant en mille cabrioles pour distraire les habitants d'Athènes, e Delphes ou d'Épidaure.

Les mascarades de Dionysos étaient très proches des charivaris de lowns, et ces masques comiques de toile blanche que les acteurs enfi- aient, étaient semblables à ces grosses têtes de cartonnage bariolé ser- ant aujourd'hui aux augustes de cirque pour réaliser une « entrée » de iste, entre deux numéros acrobatiques.

Depuis qu'il y eut des hommes, il exista des comiques.

Rien de plus facile d'ailleurs que d'imaginer le premier clown, en une de ces grottes de la préhistoire, divertissant à sa manière les chas- eurs d'ours et de rennes, en imitant le mammouth, après s'être enduit le isage de terre et d'ocres de toutes couleurs.

Mais il ne subsista aucun témoignage de ce passé si lointain. Par ontre, les légendes immortelles de la Grèce apportent en bouffées mira- uleuses la certitude clownesque par ses envolées de satyres bondissants, achant leur corps en des peaux bariolées de léopards, portant comique- nent de petits chapeaux et manipulant déjà la « batte » qui devait devenir 'instrument habituel du clown parleur.

Il y eut aussi, au cours des fêtes dionysiaques, ces mimes imitateurs lu bruit de la mer, du rire des foules, d'une flûte champêtre, d'un cheval .u galop, d'une brebis égarée, d'un taureau furieux ou du tonnerre pour- hassant les étoiles.

De nombreux bouffons, à tête de vieillards enluminés, aux trognes olorées, aux nez bourgeonnants, composèrent aussi de ces faces comiques roches du bariolage du clown.

Sur une miniature de l'époque de Charles VI, représentant le « théâ- re antique », quatre « comiques », quatre « clowns », exécutent une danse lu plus bel effet. Trois d'entre eux portent ce fameux bonnet pointu, ce « cône » cher au clown parleur d'aujourd'hui. Ils ont aussi des costumes éclatants que portèrent tous les bouffons de rois. Leurs gestes sont sacca- dés, leurs faces grotesques à souhait, et ils ne seraient nullement dépaysés ur nos pistes modernes.

J'ai souvenir de cette coupe ionienne sur laquelle un Silène, le corps entièrement recouvert d'une peau tigrée, saute en bonds désordonnés, oursuivi par une colombe. Il porte un masque d'une drôlerie irrésistible et lui aussi a le droit de parade en cette tribu clownesque.

Un personnage fort populaire en Campanie et chez les Latins, un type comique au nez énorme, possédant de larges oreilles, une bouche grimaçante, fut certainement ce « Maccus » qui donna naissance à une folle dynastie de polichinelles.

Tous les écrivains de l'antiquité le citent, parlent de ce grimacier bossu de deux côtés, le traitant de « sot, d'ivrogne, de gourmand, de

débauché », et son masque est bien proche de celui du Punch anglais, d Kasperl viennois et de notre Polichinelle de Guignol.

Ce Maccus avait un pendant, « Manducus ».

Rabelais dit de lui dans son célèbre Pantagruel :

C'estoit une effigie monstrueuse, ridicule, hideuse et terrible aux petit enfants, ayant les « œilz » plus grands que le ventre et la teste plus gross que tout le reste du corps, avec, amples, larges et horrifiques maschouère bien endentelées, tant au-dessus qu'en dessous, lesquelles, avec l'engi d'une petite corde cachée, l'on faisoit l'une contre l'autre terrifiquemen cliqueter.

Voilà bien, il me semble, les premiers grands ancêtres de la clowne rie. Les suivants n'ont eu qu'à saisir au passage cette chaîne, cette longu chaîne du rire suspendue sur leur tête dans un ciel de joie.

Ils n'auront plus, le jour où ils pénétreront au pays des amuseurs qu'à se souvenir de cette chaîne qu'ils eurent tant de difficulté à prendr et « imiter » leurs déboires ou leurs émotions sur le tapis-brosse, pou qu'instantanément le rire vienne s'y accrocher en un miracle rose.

J'ai aperçu, une fois, une seule, cette fabuleuse chaîne du rire s balançant devant mon âme. Elle chavirait si vite, comme un balancie géant, que j'en fus tout interloqué et que j'en oubliai de la saisir.

Mais je me suis rattrapé en ayant eu le bonheur de pouvoir observe au passage tous les meneurs de gaieté se tendant la main, et c'est pour quoi il m'est possible de vous les décrire aujourd'hui.

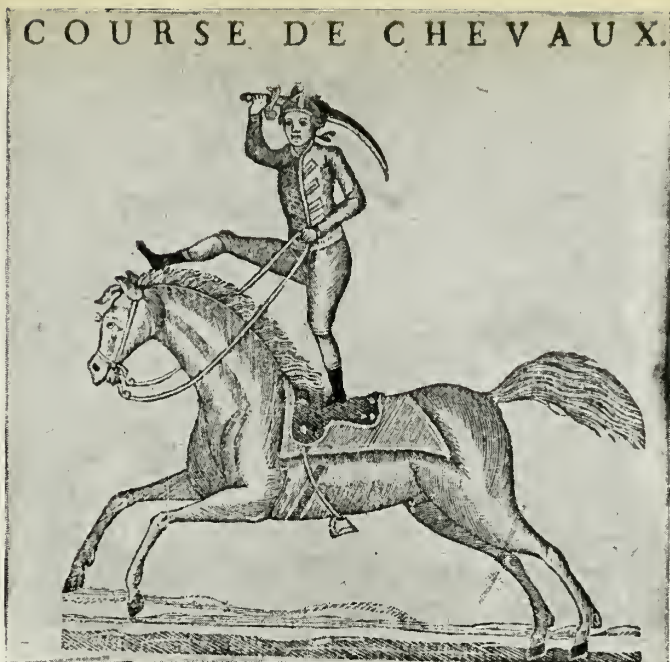
Il y avait là tous ceux que vous connaissez déjà, tous ces amuseur de foires, de Scaramouche à Molière, y compris Becquet le pitre, héro comique de chez Nicolet. On y trouvait aussi les « masques » frivoles e charmants peints par Watteau et Lancret, sans oublier Polichinelle e ses secrets.

Tous les Gilles, les tribus arlequines, les clowns ornés de dentelles tous, vous dis-je, s'étaient donné rendez-vous le long de cette chaîne san fin continuant son va-et-vient pour le plaisir et le bonheur des hommes.

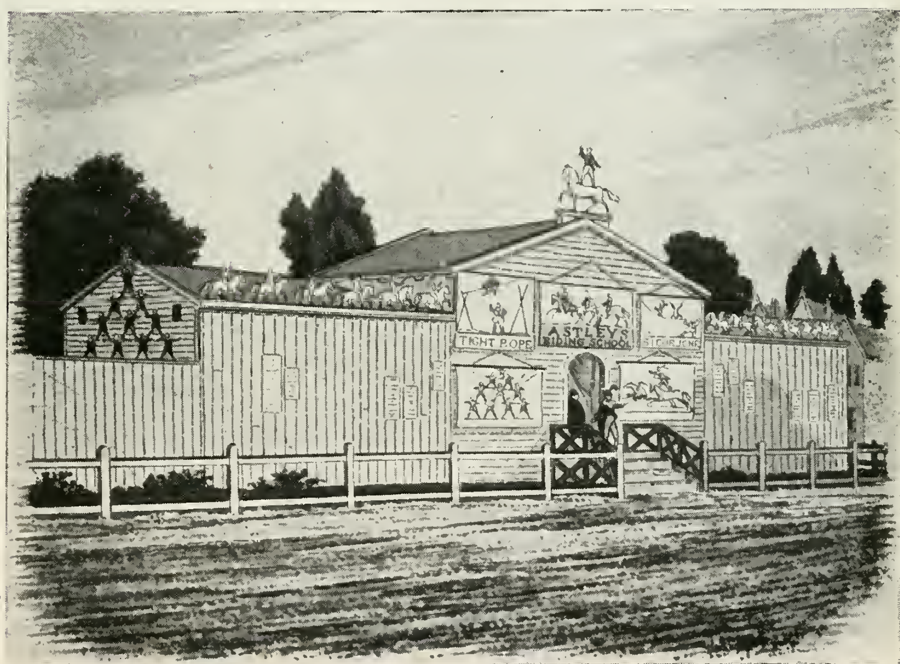
Il y avait même, accroché par sa malice et ses rêves, ce « jester », che à Shakespeare, ce personnage en maillot fantomatique sur lequel zigza guaient mille losanges de couleur et qui jonglait avec son chapeau de fou

Pourquoi vous le cacher ? j'ai vu encore sur cette chaîne une gesti culade fantastique de bouffons, de nains et de « fols », ceux qui tinren compagnie comique aux reines et aux rois dans toutes les cours du monde

J'y ai découvert ce Jehan Arcemalle, avec ses habits si riches en cou leurs qu'ils éclataient plus qu'une toile surréaliste. Il apportait sa dé marche « sautilleuse », son pourpoint citron et son justaucorps vermillon tout en agitant une folie vert-émeraude, croyant toujours distraire so dauphin après trente années de folie auprès des rois de France.



PROSPECTUS. (Fin XVIIIe siècle.)



PREMIER CIRQUE D'ASTLEY



CHEVAUX EN LIBERTÉ...

Rollier, Mitton, Thévenin, Haincelin, Coquinet, autres fous, se livraient à une gigantesque sarabande avec Triboulet, ayant hérité de la barbe de François Ier, et Guillaume Fovel pressant sur son cœur une miniature représentant sa reine, la belle Isabeau de Bavière.

Seul, presque désespéré dans tout ce rire, inerte comme un pantin déchu, Colart songeait à la vraie sagesse de son maître : Charles VII.

Brusquement, la chaîne se stabilisa. Peut-être pour mieux m'inviter à la ronde, peut-être pour me séduire davantage.

C'est ainsi qu'il me fut possible d'apercevoir d'autres personnages plus ou moins grotesques :

Grimaldi, au masque de grenouille et emmitouflé en une robe de chambre à brandebourgs, tenant un chapeau noir de magicien ;

Tom Matthews, avec ses bas à rayures, son pantalon à gros pois et sa collerette de carnaval ;

Gontard, frère d'Auriol par sa livrée à grelots et son bonnet pointu... Boswell, Tom Belling, Tony Grice, Billy Hayden, les Hanlon-Lee, Gugusse et Boum-Boum Médrano... et aussi cette foule de *minstrels* noirs ayant déserté leur Louisiane ou les plantations de leur Caroline natale et continuant à faire des claquettes, à jouer du banjo parmi des bamboulas et des coups de trombone.

Mais voici qu'ils redescendent jusqu'à terre. Les voilà revenus de l'autre monde, me permettant de contempler à loisir comme en un cirque idéal toutes leurs facéties, leurs joies ou leurs misères.

C'est vous, Boswell. Vous avez depuis longtemps déserté ce Cirque Napoléon où vous amusiez si fort la Castiglione, se prélassant en une loge avec sa crinoline à carreaux.

On assure que vous aviez décoré votre soupente de clown d'une de ces statues en grande faveur sous le second Empire qui n'était autre qu'un sauvage emplumé, porteur de flambeaux, prétendant que cela vous porterait bonheur. Vous n'avez pas eu de chance, Boswell, et vos chiens savants furent tôt orphelins, puisqu'un soir, après un périlleux exercice sur une perche volante, on dut vous emporter mourant dans les coulisses où Franconi recueillit votre dernier soupir.

C'est bien toi, Billy Hayden, qui fut l'un des premiers à te couvrir la face de farine, après avoir amusé le globe avec tes grandes chaussures, ton chapeau-claque et ta veste bleu pâle comme une enfant de Marie.

Mais je ne vois pas à tes côtés ce magnifique cochon rose qui te suivait comme un chien et que tu avais dressé mieux qu'un cheval.

Tu ne parles plus, ton sourire semble figé, et tu ne prononces plus avec cet accent si comique : « Il faut battre une femme avec un bâton et un porc avec une paille. »

J'aurais aimé t'entendre raconter, comme tu le fis à Hugues Leroux, un passionné du cirque, cette charmante histoire de la petite demoiselle.

Lorsque l'écuyère, après le saut des rubans, descendait de son cheval pour un repos d'une seconde, tu meublais la piste de cette façon :

— Moi aussi, disais-tu à M. Loyal, j'ai été une belle, une gracieuse et jolie demoiselle.

— Ce n'est pas possible !... répliquait M. Loyal.

— Mais si !... D'ailleurs vous n'étiez pas présent quand je suis venu au monde pour le voir, alors, vous pensez que je suis plus au courant que vous...

— Vous étiez une petite demoiselle, Billy ?...

— Parfaitement ! et joli et mignon tout plein, avec beaucoup de rubans dans les cheveux, des cheveux si bouclés que je m'y accrochais les oreilles...

— Et pourquoi êtes-vous devenu un garçon ?

— Très facile ! Ma bonne se promenait dans un parc avec ma petite voiture. Alors, une laide et affreuse sorcière est venue, tenant par la main un petit garçon. Elle m'a pris, moi, la jolie petite fille, et mis à ma place le petit garçon... C'est pourquoi, monsieur Loyal, je suis maintenant un méchant petit garçon...

Et tu pleurais de rage en pensant, Billy, que tu aurais pu rester toute ta vie une jolie petite fille et devenir écuyère. Charmant Billy, tu n'eus vraiment pas de chance avec ta nourrice.

Mais c'est toi aussi, Tom Belling ; tu possèdes toujours ta perruque rousse. T'empêtres-tu encore dans les accessoires de piste, les mâts de cocagne du cirque et les tapis, pour réaliser ces chutes volontaires qui firent de toi l'un des premiers augustes ?

Vous voici, messieurs les Hanlon-Lee, baladins du monde, sauteurs, acrobates, trapézistes, excentriques qui, après avoir récolté de nombreux lauriers en des tournées triomphales, êtes de nouveau rassemblés, y compris votre frère Thomas le Fou.

Vous ne dites rien, vous ne répondez pas. Vous ne voulez pas que l'on connaisse votre histoire. Et pourtant !...

Vos fantaisies furent si parfaites, si brutales quelquefois, que l'un des vôtres, Thomas, dut, le premier, prendre un billet pour l'au-delà.

Thomas était tombé malencontreusement sur la tête à Cincinnati. Il en gardait une blessure atroce et le crâne fendu. Tant bien que mal, il continuait ses exercices. Vous sautiez tous à pieds joints sur sa pauvre carcasse de funambule estropié.

A chaque fois, ses plaintes étaient cachées par le hurlement des trombones et le bruit de l'orchestre.

— Je n'en peux plus... Cessez ce jeu... Je sens que je vais mourir..., gémissait-il.

Et vos exercices continuaient sous les rires.

Au bout de quelques semaines de ce supplice sans précédent, il

levint fou. Il fallut l'enfermer. Il se tua dans sa cellule en « tournant » in dernier saut périlleux et en retombant sur le crâne.

On ne sut jamais s'il avait voulu, dans un instant de lucidité, se suiider pour échapper à sa vie sans issue.

Thomas a dû vous dire maintenant la vérité et vous êtes tout de nême réunis, c'est le principal.

Mais quels sont donc ces deux étonnants excentriques ?

Le premier porte une souquenille verte brodée de fleurs d'argent ; a face se barbouille de blanc et de rouge, et son crâne est surmonté d'une perruque rousse flottant au vent.

Le second est presque nain, possède un pardessus mastic, un vaste pantalon à carreaux et d'immenses souliers, longs, si longs que l'on e demande si on en verra le bout.

Son cou s'entortille en un foulard de *cockney* de Whitechapel, son iez est légèrement rougi comme les buveurs de whisky, et il fait tanguer un stick de garde du roi...

C'est vous, Boum-Boum Médrano, successeur de Fernando, qui, après avoir combattu dans les rangs de Garibaldi, avez préféré fonder in cirque, dresser des ânes et jongler avec une plume de paon.

C'est toi, Little Tich, pitre de talent, père de ce Charlie Chaplin qui s'empara de tes grandes chaussures et de ton stick.

Petit Tich, pas plus haut qu'une pomme, tu possédais « six » doigts à chaque main, mais aucun public ne s'en est jamais aperçu. Tu allais lans les loges de tes camarades « chaparder » du fond de teint brun que tu te collais rapidement sur le bout du nez, et tu n'avais pas besoin d'autre chose, étant comique naturellement.

La dernière fois que je te rencontrai, tu gigotais en une robe à traîne trop longue, agitant un éventail et imitant une dame de la Cour reçue à Buckingham Palace. Sous ta tunique à chichis, j'observais ton air narquois, ton « sourire en coin » et cette bouche susurrant une romance anodine commençant par ces mots :

Le vicomte du consommé chaud...
Le vicomte du consommé froid...

Et tu allais immédiatement exécuter une prouesse dans l'orchestre en sautant dans la grosse caisse... pour terminer en beauté ton numéro.

Toi aussi, cher Little Tich, tu es accroché désespérément à cette chaîne du rire trop grande pour ton corps de nain, mais tu t'y cramponnes à une bonne place.

Mais, soudainement, tout se brouille devant mon regard, tous les clowns disparaissent.

La chaîne du rire, se colorant comme un arc-en-ciel, vient de reprendre sa randonnée mirifique, en planant haut, bien haut, dans le ciel du cirque.



LE CLOWN 1900

La Tour Eiffel devenait jeune fille, en ce 1900 où le frou-frou éta roi, le « french-cancan » de rigueur, tandis que défilait le cortège d veau gras parmi les masques et les confetti et que les demi-vierg montraient, en d'invraisemblables maillots roses, leurs formes dodues su les scènes du boulevard.

Manches à gigots, chapeaux fleuris, voilettes géantes, boas de lumes, gants beurre frais, mouches... 1900...

Fiacres, omnibus à chevaux, premières enseignes lumineuses, tour- ›urous, bonnes d'enfants laissant flotter leurs rubans... 1900...

Jockey-Club, présidents en chapeau haut-de-forme, modern- :yle entrée de métro, exposition universelle, éventails, carnets de bal, 900...

Mil neuf cent... Quel joli temps !...

Le Nouveau Cirque, chic et select, s'installait en ce faubourg aint-Honoré encore tranquille, attirant son public par des affiches où ne écuyère surannée pivotait sur un cheval emballé et où allait débuter un des plus grands clowns que le monde ait jamais connus : Footit.

Georges Footit avait vu le jour en Angleterre, à Manchester en 1864, l'ombre du cirque paternel, le *Footit Great Allied Circus*, qui venait de ›lanter ses tentes et ses écuries dans le brouillard.

Sa maman, une « femme de cirque et du voyage », câlina doucement e bébé, débarqué dans leur existence vagabonde et marqué d'une étoile .u front.

Les parents n'y firent tout d'abord pas attention. On vit tellement ournellement parmi les étoiles, au cirque, que l'on n'attache aucune impor- ance à un bambin tatoué de cette manière.

A six ans, après avoir joué et dormi parmi les poneys, les tigres et es acrobates, le petit Georges Footit commença l'entraînement.

— Tu seras sauteur, lui avait déclaré son père, tu apprendras tous es métiers du cirque... Après, on verra...

Footit suivit de telles leçons qu'il le devint rapidement, puis aussi lanseur, gymnasiarque et écuyer. Écuyer surtout. Il adorait les che- vaux mieux qu'un jockey. Chaque soir, maintenant, il arrivait en piste, e torse ceint du grand ruban du Derby, portant gaillardement la toque éclatante et de petites bottes fauves bien vernies.

Et sous le « clic ! clac ! » de la chambrière paternelle, Georges s'élançait pour de multiples voltiges au-dessus d'un grand pur sang, aussi beau que ceux rencontrés sur les anciennes lithos de courses célèbres.

Il aimait son coursier et celui-ci le lui rendait bien. Mais la vie s'était chargée de les séparer à tout jamais. Il suffit pour cela d'une vulgaire partie de poker.

Georges Footit était joueur, terriblement joueur. C'est une chose qui arrive. Même chez les clowns.

Une nuit de cirque, tandis que le vent faisait rage, soufflant vio- lemment les lampes de la ménagerie, parmi les fauves énervés, Georges Footit, à l'abri d'une roulotte orange, perdit d'abord quelques centaines de livres sterling.

Acharnée, la partie continua. Les cartes voltigeaient sur les esca-

beaux. Ses partenaires, un auguste, un trapéziste et un simple valet d'écu rie, gagnaient avec insolence.

Mais Georges tenait bon. Il tint si bien qu'il perdit tour à tour un partie de sa garde-robe et enfin son cheval, son compagnon de pist avec qui il avait partagé tant de succès.

Au petit jour, écœuré ou tout simplement dégrisé de la folie d poker, il s'embarquait à bord d'un steamer et vogue la galère, en rout pour la France !

Ce merveilleux personnage du cirque avait, dans un éclair, trouvé s voie. N'ayant plus de cheval, il deviendrait clown. C'est ainsi qu'il début au Nouveau Cirque qui venait d'ouvrir ses portes et où, pendant plus d trente années, il amusa Paris.

Paris vous attendait et vous avez fort bien fait d'y venir. Il y a d ces prédestinations. Vous fûtes bientôt adopté et Paris ne se tromp point : il avait découvert un clown de génie. Sur cette piste pour ger du monde, il allait pouvoir s'en donner à cœur joie.

Il pensait bien de temps à autre au travail du tapis, à la batoud et surtout à cet alezan fougueux qui auréola si fort sa jeunesse. Mais quoi bon ? Il avait perdu. Tant pis... ou tant mieux, comme il disait plu tard à ses intimes, puisque, grâce à la traîtrise d'une dame de pique, avait eu la chance de trouver la fortune ou plutôt la voie du bonheu

Ce clown savait s'habiller. Je veux dire par là qu'il portait « le sac à ravir. Des « sacs » éclatants, colorés comme des feux de bengale. Il por tait aussi l'immense chapeau pointu et un masque blanc, d'un blan si pur que la balafre rouge de ses lèvres paraissait plus sanglante.

Ses yeux ironiques et bridés, l'accent circonflexe des sourcils pro noncé davantage par un noir d'ivoire, et l'immense touffe de cheveu s'échappant de son bonnet donnaient à son visage l'aspect d'un de ce comédiens japonais échappés d'une estampe d'Hokousaï.

Il fallait le voir présenter avec élégance à l'écuyère le traditionne cerceau de papier, avant que la jolie fille, en tutu empesé, s'amusât à le crever d'un bondissement fou.

Footit, dès qu'il entrait en piste, s'amusait autant que le public

Faire le clown était devenu pour lui synonyme de divertissement métier fort agréable quand on l'aime.

Le cirque, ranimé par Astley et les Franconi, conservait alors la plénitude de ses moyens et toute sa saveur. Le cirque restait le cirque

Comment voulez-vous qu'un Footit ne triomphe point en cette atmosphère si particulière, chère à Degas et à ce nain sublime du crayon : Toulouse-Lautrec ?

Aussi se lança-t-il à cœur perdu sur cette piste de son choix, qu'i apparût avec une ombrelle, une batte, une araignée d'étoffe, un trom bone, un fouet, ou encore vêtu en mariée pour barboter dix minutes

plus tard avec la noce au grand complet au beau milieu d'une pantomime aquatique.

Il fut tôt célèbre.

Mais il restait simple, gentil, pas cabotin pour un sou, comme tous les gens de cirque, sachant bien que la simplicité est la plus grande des vertus.

Il avait rencontré comme partenaire un noir du plus beau teint : Chocolat, remarquable sauteur, auguste de qualité, et ils allaient tous deux pouvoir faire fuser de toutes parts leurs pétarades clownesques.

De sa voix métallique, provocante, Footit interpellait Chocolat :

— Vous ne répondez pas : « Oui, mossieu ! » vous répondez : « Deux bouts de bois », à chacune de mes questions. C'est entendu, c'est bien compris... Alors je commence.

Chocolat, ahuri en son habit rouge de pétomane, chapeau-claque enfoncé jusqu'aux oreilles, regardait avec émotion ce paradeur de génie, tourbillonnant autour de lui, mieux qu'un papillon étoilé, en faisant luire son dolman pailleté.

— Vous m'avez bien compris, Chocolat : « Deux bouts de bois. » Voilà, je suis envoyé par le ministre de l'Agriculture. Je parie que vous ne savez pas répondre à mes questions « Deux bouts de bois ». La vie est belle...

— Deux bouts de bois...

— Bien, mossieu ! parfait ! La vie n'est pas belle !...

— Deux bouts de bois !...

— C'est encore mieux que je ne le pensais ! Mais vous avez perdu !...

— Pourquoi ? demandait de plus en plus ahuri le pauvre Chocolat.

— Pourquoi ? Mais parce que vous avez répondu : pourquoi ?

Et, après une magistrale paire de gifles lancée à Chocolat, les deux compères reprenaient leurs culbutes.

Footit imagina de multiples « entrées » : « *le Téléphone perfectionné, la Bonne d'enfant, le Policeman, la Couveuse artificielle* et *le Cheval d'étoffe*.

Pour cette dernière entrée, il arrivait en piste, juché à l'envers sur un cheval d'étoffe, de façon qu'il n'eût devant les yeux que la queue de l'animal. Footit simulait alors une grande surprise.

— Oh ! Oh ! s'écriait-il, affolé, regardez, mossieu Fouilloux... (M. Fouilloux était le « faire-valoir », le régisseur, le M. Loyal 1900 du Nouveau Cirque.)

— Qu'y a-t-il, Footit ?...

— C'est extraordinaire ! C'est inimmmaginable !!!

— Je ne vois pas ce que vous voulez dire, Footit...

— Mais regardez donc, mossieu Fouilloux, c'est...

— C'est quoi ?...

— Eh bien ! c'est que ce cheval n'a pas de tête...

Alors, dans un sourire, M. Fouilloux lui répondait :

— Mon pôvre Footit, tournez-vous donc, vous trouverez la tête du cheval de l'autre côté.

— Tournez vous-même la tête du cheval, répliquait Footit.

— C'est impossible !

— Pourquoi ?

— Parce que.

— Parce que quoi ?...

— En voilà assez Footit...

Et, d'un coup de fouet, M. Fouilloux faisait descendre de son piédestal, et dans une culbute, le clown parleur, qui, enfin, éclatait de rire, après avoir retrouvé les naseaux de son coursier.

Un soir, en une belle nuit de Paris, Footit entra en piste avec un air sombre, il avait vu, derrière le rideau rouge, qu'une spectatrice de qualité avait pris place dans une loge. Cette spectatrice était la reine de Paris, la plus grande tragédienne du jour : Sarah Bernhardt. Elle s'était enveloppée de fourrures, de bijoux, et portait au corsage un énorme bouquet de violettes de Parme.

Pour la première fois, peut-être, de son existence de clown, Footit fut intimidé. Les clowns, tous les clowns, d'ailleurs, on n'a jamais su pourquoi, sont en contemplation devant les artistes de théâtre...

Mais, ce soir-là, Footit eut raison. Il avait devant les yeux une « grande bonne femme » de la scène, dont la renommée était mondiale et la diction impeccable.

Aussi Footit n'hésita plus. Il bondit en piste et, subitement, prestement, de son accent si comique, il imita à ravir avec sa voix nasillarde celle qui faisait pleurer tout Paris.

D'abord interdite, Sarah fit la grimace. Mais Footit mit tant de talent, tant de génie à contrefaire la comédienne du jour que, n'y tenant plus, Sarah, riant aux éclats, lui lança en hommage son bouquet, tandis que la foule acclamait le clown et la reine du théâtre.

Mes souvenirs d'enfant du cirque me permettent de me remémorer ce « vieux Georges », comme l'appelaient ses familiers. Il se promène devant mes yeux dans un brouillard et comme un fantôme, avec, surgissant sans cesse comme un démon, la silhouette noire de Chocolat. Je revis plus tard « l'homme au chapeau gris » dans son bar du quartier Saint-Honoré. Le Nouveau Cirque allait disparaître.

Fatigué, aigri, nostalgique, le sauteur de jadis, l'écuyer racé, le « parleur » franco-anglais vivait à l'abri des bouteilles de gin ou de whisky et sous le clinquant de petits drapeaux paradant parmi des files de verres à liqueur.

On le sentait usé. Par instant, pourtant, il retrouvait un bon mot de



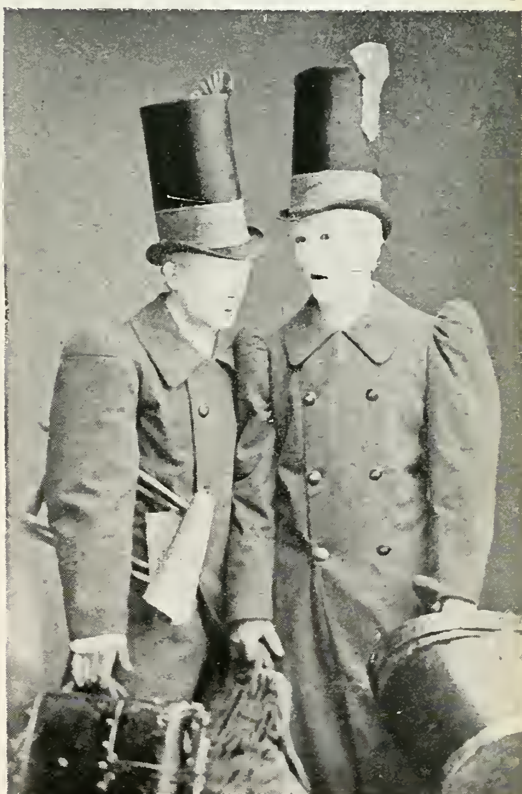
ANNA BRADBURY, écuyère du cirque Franconi.



LA DOMPTEUSE CARLOTTA, du Vieux-Cirque.



POIRIER, trapéziste du cirque Napoléon.



LES CLOWNS HANLON-LEES

COCO CER





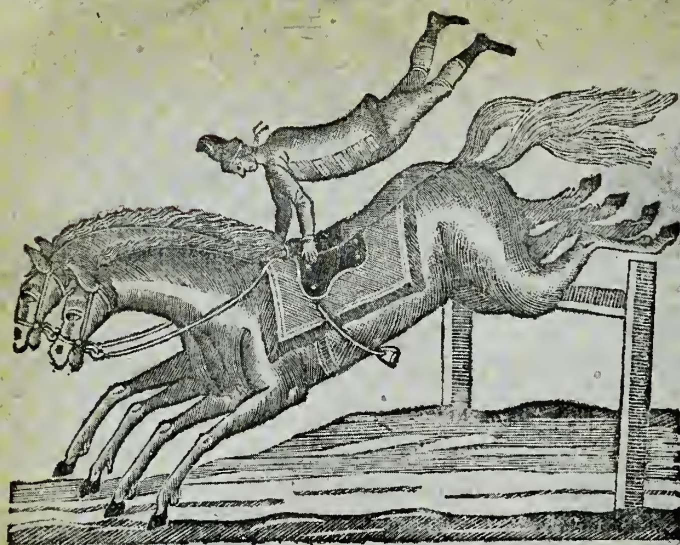
EN-TÊTE D'AFFICHE DU VI

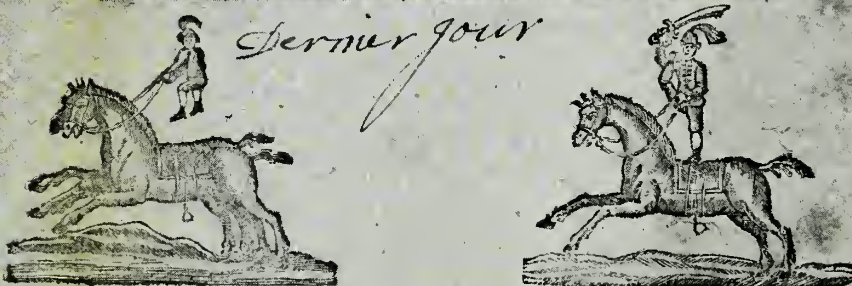
AVANT.





RANCONI. (Époque premier Empire.)





PROSPECTUS PO
UNE REPRÉSEN
TION DE CIRQ
(XVIIIe siècle.)

ÉCUYÈRE.
(Bois de Joinis, époque restauration. Cabinet des Estampes de Paris, 0,28 × 0,28.)



ÉCUYÈRE. Bois de Joinis, époque Restauration.
Cabinet des Estampes de Paris (0,28 × 0,28).

adis et ses yeux miroitaient encore de malice ; ils miroitèrent bien davan-
:age le jour où l'on vint lui proposer de paraître une dernière fois en piste.

On montait alors sur la piste du Cirque d'Hiver une féerie : *les Mille t une Nuits*, avec des nègres, des palais de rêve, des oiseaux, des léo-
›ards, des biches, du clinquant, du panache et d'invraisemblables escaliers.

Footit accepta un rôle de pacha ou d'eunuque enturbanné... Il fut :omique à souhait. Mais ce fut là, sous la voûte étoilée, son dernier éclat le rire.

Discrètement, à cinquante-sept ans, ce clown de génie mourut de ristesse et de désespoir. Deux ans auparavant avait disparu son compa-
gnon fidèle : Chocolat.

On ne l'entendrait plus chanter son refrain célèbre de la *Petite Maison.*

A la maison nous n'irons pas...
A la maison nous n'irons plus...
A la maison nous n'irons jamais pas...
A la maison nous n'irons jamais plus...

Georges Footit s'en était allé comme beaucoup d'autres, laissant :omme adieu un joli souvenir de clown flottant dans les âmes enfantines les anciens gosses de 1900 et un faire-part encadré de noir.

Les obsèques de Footit auront lieu aujourd'hui à 11 heures en l'église Saint-Georges. On se réunira à la maison mortuaire, 6, rue Montaigne.

Septembre 1921.

Ainsi, quand notre siècle devenait majeur, se clôturait, pour un mil-
ième de seconde seulement, une seconde fort émouvante, l'éternelle :haîne du rire et du cirque.



BUFFALO-BILL AND COMPANY

QUAND j'entends au cirque cette bruyante musique de fanfare américaines intitulée *Marche de Souza*, je ne puis m'empêche immédiatement de songer à ce cavalier de légende tirant contr des œufs à la carabine, à cet éclaireur de l'armée du Sud poursuivant

la course un troupeau de buffles, attaquant par surprise des bataillons de Sioux aux plumes d'aigles, saisissant, dans le nœud coulant de son rapide lasso, une cow-girl, et conduisant, malgré les incendies, les embûches et les coups de rifle des hors-la-loi, la diligence jaune de Sacramento, parmi les contreforts des Rocheuses et le long des rives du lac Salé.

« Buffalo-Bill », héros du Wild-West, cavalier intrépide, enfant de la frontière, ami des Indiens et tireur incomparable, ta vie devait se terminer au cirque.

Le colonel W. F. Cody, dit Buffalo-Bill, après mille prouesses qui firent sa gloire, de Californie au Texas, en cette époque trouble de la guerre de Sécession, avait beaucoup vécu parmi les Indiens.

Buffalo-Bill, après avoir lutté contre de nombreuses tribus, notamment celle des Sioux qui était la plus importante de tous les États de l'Union et qui se révoltait encore à la fin du siècle dernier (le Dakota ne fut d'ailleurs vraiment « pacifié » que vers 1908), décida de reconstituer pour les foules d'Amérique et du monde toute sa vie d'aventures, en se présentant avec ses mustangs, ses Peaux-Rouges et ses cow-boys sur une piste de terre brune.

Le cirque Buffalo-Bill était né. C'était avant tout une exhibition de tentes, de tribus où des « squaws » berçaient leurs petits, où de vieux Indiens fabriquaient des pantoufles de perles, des gilets aux couleurs vives auprès de ces chevaux piaffeurs et agiles se croyant encore dans leurs prairies.

Les romans de Fenimore Cooper revenaient à la vie avec ses Mohicans, ses trappeurs, ses cabanes de bois où se glissaient, parfois, les jours de grande neige, un renard perdu ou un coyote furieux.

« Main jaune », « Serpent sacré », « Petit oiseau », « Roi du matin », « Épée de la nuit », tous avaient voulu suivre, dans son immense randonnée, cet homme au visage pâle qui avait su leur accorder de la confiance.

J'ai eu un jour la chance de rencontrer, sur une route de cirque, un grand vieillard rouge qui avait connu Buffalo-Bill. Quand il en parlait, c'était avec émotion, comme s'il allait tout à coup le voir surgir au galop sur une piste incertaine, manipulant avec dextérité sa carabine magique.

Cet extraordinaire animateur, avec son immense feutre gris en bataille, sa veste en peau de daim, sa grande ceinture d'argent et ses hautes bottes de cuir rouge, composait déjà un personnage assez pittoresque.

Mais il fallait observer son visage.

On aurait cru un d'Artagnan vieilli, mais pas encore usé, laissant flotter au vent de longs cheveux bouclés, ainsi qu'une moustache et une barbiche à l'impériale. Il avait aussi un regard d'une douceur infinie, lointain comme les steppes et les déserts de son enfance.

Buffalo-Bill, Paris se souvient de la visite que tu lui fis vers la fin du siècle dernier où tu présentais des chevauchées fantastiques de Peaux-Rouges et aussi ces gars de l'Ouest aux chemises de soie noire ou jaune, chargeant, un cheval entre les jambes, un ennemi imaginaire, parmi le crépitement des carabines et les « ouah ! ouah ! » des Indiens.

Tu étais le plus grand cavalier et le plus fort tireur du globe. Les bisons et les buffles avaient peur de toi, mais tu réussis à rassurer les Indiens. Et c'est pour cela que les Parisiens, l'Europe, toute l'Amérique purent se passionner pour ton « cirque » et ses étranges cavalcades chavirant sous le frémissement des bannières étoilées.

Tu avais aussi à tes côtés une petite fille bien sage, portant une étoile d'argent à son chapeau et qui tirait pendant des heures sur des milliers de boules voltigeuses avec sa carabine de demoiselle.

Tu connus aussi « Buffle blanc », qui régnait sur une tribu de mille deux cents Indiens et qui vit encore, je l'espère, dans sa réserve de Pine-Ridge, dans le Sud-Dakota, en faisant griller des pattes d'ours, des cuisses de chien jaune, apprenant aux jeunes Indiens l'art de porter une toque de plumes, de sauter sur un cheval sauvage, de bander un arc, et aussi en leur expliquant les secrets de ces dessins mystérieux ornant les tentes.

Après ton voyage en Europe, avec ta célèbre diligence traînée par des mules, tu revins vers ton pays natal. Tu voulais retrouver tous les cris de ces bêtes qui charmèrent ton enfance et que tu surprenais en des randonnées merveilleuses, du castor au lynx, en passant par l'aigle royal ou le chat sauvage...

Tu voulais revoir ces milliers d'oiseaux colorés, ces fleurs bariolées se balançant sur la vague mouvante de ta prairie et aussi un pan de ce ciel de Sacramento d'où tu partis un jour vers la gloire...

Ton cirque alors se disloqua. Les tribus de Sioux regagnèrent leurs réserves, les cow-boys leurs ranchs de fortune, et la cow-girl se maria.

Alors, ayant caressé une dernière fois ton cheval favori, tu fermas les yeux à tout jamais. Tu avais soixante-douze ans...

Des tribus entières d'hommes rouges suivirent ta dépouille et ton cheval mourut d'ennui quelques mois plus tard...

Depuis, au plus haut d'un roc, dominant une plaine immense, on peut apercevoir le colonel W. F. Cody, dit « Buffalo-Bill », carabine en bandoulière, se tenant bien droit sur un cheval de pierre, semblant surveiller encore le pays de ses nombreux exploits...

L'Amérique, comme l'Angleterre, adore le cirque passionnément. Il n'y existe pas, tout au moins je n'en ai jamais entendu parler, de cirques stables comme en Europe. Chaque année pourtant, en avril, pour saluer le départ des « tops » à travers toute l'Union, des représentations ont lieu en certaines enceintes, notamment celle de Madison-Square-Garden à

New-York, où les frères Ringling présentent un programme monstre et sensationnel, ou au «stadium» de Chicago où les Cole Bros d'Indiana exhibent leurs performances.

On est loin, aujourd'hui, en Amérique, du vieux papa Barnum, qui pourtant fit des prodiges avec ses wagons, ses chariots, ses navires, ses phénomènes, ses neuf cents artistes et son millier de fauves.

On est loin de ces premiers camps volants, de ces petites pistes nées en Amérique après les succès d'Astley et qui vinrent d'Europe pour faire triompher, de San-Francisco à Philadelphie, le cirque yankee.

On est loin aussi de ce New-York chargé de clippers essoufflés, de voiliers se reposant de la traversée de la Grande Mare au plus creux des bassins du port où débarquèrent tous les « English Gymnasts » en maillot rose traditionnel, les fauves ayant déserté leurs zoos européens, et Blondin et ses paquets de corde rêvant de devenir le héros du Niagara...

Le *Great Eastern Circus* battait son plein avec sa ménagerie et son musée de curiosités.

Sur cette piste, des acrobates moustachus, avec des gestes désuets, s'envoyaient des mouchoirs, puis partaient pour un tour de *Flying Trapeze*, au-dessus de clowns dresseurs de cochons ou d'ânes manipulant la chambrière, tandis que l'écuyère en tutu frais, corsetée comme les élégantes de son temps, franchissait en pirouettant des banderoles de couleurs. On y voyait aussi les tigres, les lions et les panthères de Herr Langel, une belle page du *Old American Circus*.

Déjà Barnum était célèbre à New-York avec son Musée américain et tout ce qui paraissait hors nature, exceptionnel, prenait le nom du fameux *showman*.

Mais il y en eut d'autres, tels que James Robinson, l'écuyer Aaron Turner, qui apportèrent aux premières pistes américaines tout leur amour et leurs talents.

Howes, Myers, O'Brien, Spalding, Cushing, Forepaugh suivirent les traces de leurs aînés.

Cushing et Howes vinrent même, vers le second Empire, exhiber au pays de l'Union-Jack la première troupe d'Indiens que l'on ait jamai vue en Europe.

Puis Barnum et son fidèle allié Bailey devinrent maîtres du cirqu américain.

Aujourd'hui, de Washington à Frisco, du Michigan à la Floric traversant fleuves, déserts et montagnes, une bonne trentaine de « cirq géants » s'évadent chaque printemps de leurs quartiers d'hiver.

Ces *Winter quarter* s'étendent sur de vastes territoires. C'est qu faut une place énorme pour loger les cages, les fauves, les voitures, trains spéciaux, les camions et les grandes tentes des cirques.

Ainsi, le long de l'océan Pacifique, aux environs de Los Ange

sur des milliers d'hectares, se nichent pendant la mauvaise saison les cirques de Al. G. Barnes et Tom Mix.

Des tentes fleurissent comme des villages à Long-Beach, San-Pedro, Santa-Monica, Inglewood, Monrovia, Hollywood, Alhambra, avec tout leur cortège bariolé s'étalant le long de parcs immenses contenant plusieurs fermes de lions, un jardin zoologique et deux stades pour les rodeos.

Le cirque, en Amérique, n'est pas considéré comme une plaisanterie. Ce sont des villes ambulantes gigantesques, qui, chaque année, prennent la route...

C'est là que l'on peut admirer le courage de la « reine des tigres », miss Mabel Stark, qui peut se vanter d'être la première dompteuse du monde. Avec assurance, sang-froid et autorité, elle pénètre chaque jour en sa cage de répétition parmi ses amis du Bengale.

C'est une des rares femmes qui aient pu approcher ces félins. La « Tiger-Lady » fut d'ailleurs blessée plusieurs fois, accrochée par son fameux tigre Rajah. Mais, chaque fois, ses blessures cicatrisées, elle reprenait ses prouesses, en faisant sauter et danser ces évadés de la jungle.

Cette petite femme aux cheveux d'or, aux yeux bleus, ne semble, dans la vie, si vous la rencontrez chez des amis du cirque, qu'une élégante discrète sachant choisir une robe, un ruban, buvant son thé du bout des lèvres et ne prononçant pas une parole.

Mais voyez là donc un matin en cette grande cage californienne pleine de soleil où elle parade, vêtue de blanc, en culotte de cheval, en blouse de soie, cravate flottante et bottes lui montant jusqu'aux cuisses.

Mabel, à cette seconde, devient aussitôt un autre personnage, un être batailleur au sourire radieux, jonglant avec le fouet, les escabeaux et les grands fauves. Allongée sur le sol, auprès du terrible Rajah, qui, lui aussi, s'est accroupi sur cette terre de l'Ouest, elle flatte son tigre favori, lui souffle sur les moustaches et le nez, le caresse, lui parle comme à un grand enfant turbulent qu'elle aime.

Sans crainte, mais toutefois avec prudence, n'oubliant pas les dangers passés, elle lui ouvre la gueule d'où pend une langue rose et, fixant bien en ace ses yeux verts pailletés d'or, Mabel place son avant-bras entre les nâchoires formidables du mangeur d'hommes en prononçant doucement on nom.

Un jour, peut-être, et sans hésitation, elle y placera sa tête. Ce jour-là, demande une place de faveur aux côtés de tout ce peuple miroitant où s jockeys sautent à quatre sur un cheval, où un éléphant fait les pieds au ur, où des hommes déguisés en singes volent dans l'espace, et où le que est roi.

C'est là encore que l'on peut surprendre, au centre d'une ferme-dèle, parmi les poneys savants, les oies et les canards, un couple étonnant :

Mrs. et Mr. Bob Matthews. Cette lady et ce gentleman de la piste peuvent dire qu'ils ont eu une vie bien remplie.

Bob et sa femme, après de multiples acrobaties aériennes, se décidèrent un jour à vivre, non pas de leurs rentes, mais à satisfaire une passion qui rôdait en leurs cœurs. Bob, ancien danseur sur fil de fer, avait eu l'idée de dresser un lion comme un funambule. Cette idée valait toutes les autres. Après tout, pourquoi pas ? On verrait bien.

Ayant recueilli une petite bête fauve, ils l'élevèrent au biberon, et, le soir, l'enfant de lion couchait dans l'écurie, bien au chaud entre un poney et une grande chienne.

On l'appelait King Tuffy.

Chaque jour les vedettes d'Hollywood venaient caresser ce bébé de la jungle, et la petite Shirley Temple, qui n'était pas encore jeune fille, l'avait pris pour compagnon de jeux.

Chaque jour aussi, son père adoptif commençait son apprentissage d'acrobate.

Dès qu'il put se tenir sur les pattes, il savait déjà faire le beau, rouler en équilibre sur un tonneau et venir attraper de sa gueule puissante le morceau de viande que son maître tenait suspendu entre ses dents.

King Tuffy fut un bon élève. Il luttait au corps à corps avec Bob, faisait de l'escarpolette, traversait des cerceaux en plein vol et rugissait effroyablement comme tous ses ancêtres réunis.

Mais, en secret, il n'acceptait qu'un seul ami, Bob Matthews, qui avait su gâter son enfance et le choyer mieux qu'un bébé.

Un matin, Bob installa dans la cage grillagée une plate-forme de danseur de corde, avec deux longs fils de fer surplombant le vide. Puis, satisfait, il fit grimper King Tuffy sur ce perchoir. Naturellement, il accompagna son lion, le flatta davantage, essayant de lui faire comprendre ce qu'il attendait de lui.

D'ailleurs, Bob, en vieil acrobate, devançait le lion et, en équilibre sur le fil, y appelait son élève. King Tuffy roulait de gros yeux, secouait son immense crinière noire et ne démarrait pas de la plate-forme. Pendant de longs jours, patiemment, Bob recommença ses exercices, montrant au roi du désert qu'il était possible de manœuvrer dans le vide.

Une fois, le lion plaça l'une de ses grosses pattes sur l'un des fils. Bob sentit alors une bouffée de joie l'envahir, Tuffy avait compris. Mais le fauve, en secouant la tête, retira bientôt sa patte. Tout le dressage était à recommencer.

Mais Bob Matthews en avait vu d'autres en sa vie errante. Il avait appris à serrer les poings en silence et à conserver, quoi qu'il arrivât, son sourire.

Pendant des mois, il s'attacha à cette idée fixe qui le poursuivait : faire évoluer un lion sur le fil de fer comme un acrobate.

Enfin le grand jour arriva. Dans la cage, le vent chaud semblait apporter avec lui le bruit de la mer. Tuffy et Bob, inséparables, gesticulaient dans les airs.

Tuffy, le lion, secouant sa queue comme un balancier, se dandinait prudemment d'ailleurs, sur les fils aériens. Quand il fut à mi-chemin de son parcours, il poussa un joli « aou-aou » et regarda Bob, semblant lui dire:

— Tu es content, n'est-ce pas ?...

Mais Bob Matthews ne vit pas son lion. A cette seconde, il essuyait des larmes, des larmes de joie couronnant tous ses efforts.

Depuis, King Tuffy fit le tour du monde. Quand je le vis à Londres, il arrivait directement du Japon. Il pourra, dans sa vieillesse, s'il retrouve la brousse du Soudan, raconter de belles histoires à tous les fauves et les émerveiller par ses talents.

Ainsi, en ces « quartiers d'hiver », les cirques, sous le feu des répétitions, préparent de nouveaux visages, de nouveaux exploits, de nouvelles prouesses.

A la *Gœbel's lion Farm*, tigres, lions, léopards, chameaux, singes et kangourous fraternisent.

Partout sautent des acrobates, de tous côtés des clowns s'agitent, des hommes et des filles de cirque rêvent au cœur de l'hiver.

Puis, quand le soleil éclate davantage, c'est le signal de la grande envolée.

Ringling-Barnum quitte la Floride, drapeaux en tête, Tom-Mix Circus and Wild-West s'enfuit de Californie, Hagenbeck-Wallace file de l'Indiana ainsi que le fameux Cole Bros. Les cirques de Al. G. Barnes, Lewis Bros Seils Sterling, Downie Bros, Milliken Bros, Schell Bros, Barnett Bros Russel Bros, Lee Bross partent eux aussi, à la même minute, tandis que Howe disparaît de West-Memphis.

C'est une immense caravane qui se déroule alors sur cette terre américaine. Des trains spéciaux et rapides, des autos, des camions s'élancent sur les voies de fer ou les routes déjà poudreuses. Depuis des mois, leur circuit était prêt, les fauves aussi. Quant aux clowns et aux acrobates, ils attendaient, impatients, ce départ monstre...

Quatre cirques géants : Barnes, Cole, Hagenbeck-Wallace et Ringling voyagent par trains spéciaux, ayant tous leurs rail-roads.

Tous les autres sont motorisés.

Pour ces grandes randonnées sur la route immense, tout est réglé minuté, calculé à l'avance : foin, paille, graisse, riz, sciure, harengs, têtes de chevaux, pain, essence, câbles, rubans, drapeaux, avoine, mâchefer médicaments, tout a été prévu et embarqué pour que les cirques puissent rouler et vivre dès que surgit le grand appel du printemps.

Ainsi, de Pittsburg la Rouge, pleine de feu et de fumée, à la blanche



SERGE

L'AUGUSTE



BANQUISTES DE FOIRE

et sérieuse Washington, de ces petites villes perdues de Tomahawk à Grand-Rapide, de Madison-Square-Garden au Stadium de Chicago, en passant par Niagara-Falls, traversant des moissons naissantes, des villes neuves, des cités monstres, des forêts de cactées, saluant au passage le Grand Canyon, écoutant les chants nègres de Louisiane, le grand bruit du Mississipi et le tic tac de ses bateaux à roues, les cirques d'Amérique, petits ou grands, prennent le départ.

Pénétrons à Sarasota, au Ringling Bros Circus, le plus important des cirques des États-Unis.

Lorsqu'un coup de téléphone ou un télégramme parti du wagon du *Genéral-Manager*, situé en plein cœur de la Floride, est venu surprendre les gens du cirque, tout ce joli monde a répondu présent.

Sarasota est le quartier d'hiver du Ringling Circus ; Sarasota où l'on panse les plaies du cirque, où l'on répare les voitures, où l'on prépare les prochains circuits, où l'on engage les numéros sensationnels, où, chaque jour, arrivent de nouvelles bêtes, où se dressent des milliers de fauves.

Sarasota, où l'éléphant apprend à jouer aux quilles, où un singe imite les jockeys, où un rhinocéros fait le beau après avoir tiré une calèche.

Sarasota en Floride, ville de rêve, cité magique du cirque possédant des trains bolides au garage, une maison des girafes, un temple des éléphants, un palais pour singes et des baignoires modèles pour hippopotames.

Là-bas, sous les palmiers, des hommes et des bêtes vivent en commun, n'ayant qu'un seul but : apporter aux autres hommes la joie et le rire.

En ce paradis exemplaire, si vous cherchez bien, vous trouverez des dortoirs, un restaurant, un hôpital, des manèges, des pistes de répétition, de multiples écuries, des ateliers, une centrale électrique, un bureau de poste, et aussi les sourires des frères Ringling, héritiers de Barnum et Bailey.

Vous y verrez encore des montagnes de roues et de rails, des tentes immenses pliées comme des parachutes d'Apocalypse, et aussi, sur une immense carte, l'heure H, marquée au crayon rouge, cette heure tant attendue par tous les peuples du globe, qui sonnera les minutes de plaisir et la seconde fatidique où les gros sphériques de toile se développeront ou se gonfleront pour abriter les audacieux en tous genres.

Alors, à cette heure-là, sous un vacarme fantastique, ceux du voyage s'en donneront à cœur joie pour débrider votre tristesse. A cet instant béni, ils sauteront, se disloqueront, s'envoleront tandis qu'une dizaine d'orchestres vrombissants les suivront dans leurs exercices pas ordinaires pour mieux faciliter leur effort et vous entraîner, vous aussi, en cette ronde peu commune.

Ce cirque éclatera, comme ces « crackers » de Noël, en un charivari sans fin pour satisfaire les déesses, quelquefois cruelles et souventes

fois rieuses de la piste, et le gigantesque « *Ringling Bros and Barnum* et *Bailey Combined Circus Zoo* » continuera son envolée, se plaçant en tête de tous les cirques américains, pouvant s'enorgueillir d'être aussi le premier cirque volant du monde.

On ne peut s'imaginer l'importance d'un pareil cirque lorsqu'il débarque de plusieurs trains spéciaux ses tentes, son matériel, ses fauves, ses acrobates et ses clowns.

Vu à vol d'oiseau, on reste ébahi devant cette fourmilière humaine, la multiplication des parades, les séries incalculables de voitures-cages et ces nombreux chapiteaux gonflant leurs toiles sous le vent de Californie ou d'ailleurs, en faisant songer à ces fringants voiliers commençant à virer de bord avant de prendre les routes de l'aventure.

Quelle surprise pour un amateur de cirque, un *circusman*, que de vivre au centre de ce cirque géant bien fait pour le séduire !

Parmi une profusion d'étoiles, on rencontre un zébu et son petit, une girafe veillant sur son rejeton, une chamelle allaitant un enfant haut sur pattes et frisé comme un jouet de peluche, une guenon dorlotant son bébé et un jeune éléphant suçant goulûment sa mère à l'aide d'une trompe en miniature.

En un « faux désordre », des centaines de voitures de toutes couleurs font la parade, des tigres ronronnent, les grands mâts s'élèvent, des éléphants se suivent à la queue leu leu comme les petites filles bien sages d'un pensionnat, et le « Big Circus » prépare ses facettes pour de multiples éblouissements.

Il n'y a plus, à présent, de ces voitures tirées par vingt-cinq chevaux et tout ornées de plantes tumultueuses, de femmes figées comme des automates, d'armoiries impossibles, d'anges soufflant dans des trompettes, de colonnes corinthiennes, de lions dociles, et sur lesquelles un orchestre chamarré donnait mille aubades pétaradantes.

Tout est maintenant net, bien laqué et verni comme un yacht flambant neuf, du wagon-salon du *general-manager* à la voiture-bassin des otaries en passant par le chariot-building des girafes.

Parmi ce dédale d'accessoires plus nickelés qu'un comptoir de bar-salon, en côtoyant des montagnes de sciure ou de mâchefer, sous le barrissement d'une équipe de pachydermes ou les grognements des léopards du Bengale, on pense secrètement, en cette ville étourdissante, à cette petite tente de la « centenaire noire » et à cette « ménagerie californienne » démodée qui marquèrent si bien les étapes de la vie prodigieuse du vieux Barnum, fondateur du cirque.

Le cirque volant américain, depuis la ruée des chercheurs d'or vers l'Alaska, a évolué aussi vite que ces petites villes nées le long des fleuves charriant des pépites et devenues de puissantes et florissantes cités.

Quel spectacle étonnant que celui, par exemple, d'une simple

ıoto ornant le charmant *White Tops*, ce magazine d'Amérique spéciale-ent consacré aux cirques, et où l'on voit rassemblé tout le peuple du *ingling Barnum Circus*. Combien sont-ils ? Impossible de les dénombrer.

Au premier rang, assis comme les enfants d'un cortège de mariage, se nt installés les clowns, ces clowns frères des nôtres, et pourtant bien ssemblables avec leurs masques grotesques, leurs faces enfarinées et urs costumes ébouriffants. L'un d'eux câline un fox-terrier déguisé lui ıssi en clown. Des nains à collerettes montrent leurs sourires, celui-ci chibe un chapeau cabossé, cet autre le cône pointu traditionnel, et ce ernier préside en étalant d'immenses chaussures pour géant. Ils entourent ı personnage portant un casque de cuir et vêtu d'une combinaison plus anche qu'un fantôme. C'est l'homme-obus qui, délibérément, chaque oir, surgira d'un tube de canon pour s'élancer vers l'espace dans un saut ui sera peut-être un jour mortel.

Derrière eux, messieurs les chefs de piste, le dresseur de phoques ılonné comme un commodore ou un amiral de fantaisie et sentant le oisson à quinze pas. Et puis aussi les *ringmaster*, les policiers du rque, en tenue impeccable, sanglés comme des officiers britanniques, enant sur leurs genoux de petites poupées précieuses : ces demoiselles de illiput.

On y aperçoit même le haut-de-forme luisant et la cravate blanche de ıasse d'un écuyer célèbre. Puis ce sont les rois de la « banque », les princes ı volant et leurs épouses qui ne craignent point de partir hardiment vers ciel circulaire afin d'y cueillir des étoiles factices en des sauts ultra-érilleux.

Tous ces vagabonds du plaisir sont là, rassemblés au coude à coude our une fête grandiose.

Voici encore, au hasard, un homme-singe décoré de peaux de pan-ıères, les sœurs-léopards, la femme colosse habillée comme un baby, une oupe chinoise immobile comme l'idole jaune d'un temple perdu, les roderies mirifiques d'une bande de sauteurs venue d'une lointaine Hon-rie, les sombreros mexicains, les blouses de soie des faiseurs de rodeos : les turbans fleuris des cornacs d'éléphants.

Et voici encore des comiques, des diables ailés, des casquettes de ıarine, des femmes-girafes, une princesse caucasienne, un géant, le plus etit homme du monde, des contorsionnistes, des funambules, des domp-eurs, des toreros, des nègres, des blancs, des rouges, tout un peuple extra-rdinaire mélangé aux musiciens, aux garçons d'écurie, aux monteurs, sur e fond d'une grande vague mouvante : les tentes du cirque.

J'allais oublier un cosaque, un rajah, et aussi une cow-girl blonde ıaniant le lasso aussi bien que son cheval et prête, avec ses frères et œurs de cirque, à pénétrer en piste pour un spectacle jamais vu sous la étulance cuivrée des trombones et les appels des tambours.

Sur le sable d'un vaste hippodrome, les frères Ringling ont install trois pistes, méthode chère aux volants américains.

Sur ces pistes, ils vous offriront : dix troupes d'acrobates au tapis jongleurs ou contorsionnistes, autant de bouffonneries acrobatiques ains qu'un gigantesque troupeau d'éléphants, d'ours et d'otaries.

Dix-huit troupes de numéros aériens s'envoleront dans le ciel d cirque. Douze troupes d'écuyers et d'écuyères galoperont au sol, san compter clowns ou nains faisant la parade, ainsi que les *Stars of th Circus* : l'audacieux risquant chaque soir sa vie sur le fil de fer, la blond de l'acrobatie équestre, se jetant à l'assaut d'une haie enflammée, et le hommes-comètes s'échappant d'un canon géant...

Tout cela sous l'accompagnement des fanfares et le tintamarre de applaudissements...

Best wishes for a prosperous season.

Meilleurs vœux de prospérité sur le « voyage ».

Mais Ringling et ses confrères savent fort bien qu'ils n'ont pas besoi de souhaits pour triompher. Le tigre qui grimpe à cheval pour un tour d piste sur le dos d'un éléphant, les chiens dressés jouant au ballon, les cow boys du *Wild-West exhibition*, l'orchestre de clowns et de grotesques cette dompteuse bottée jusqu'aux cuisses, tous et toutes, des fantaisiste aux *aerialists*, savent qu'ils ont gagné d'avance...

Même aux alentours du cirque, parmi les marchands de saucisse chaudes, de glace, de fruits, de bière, de bonbons, de limonade, d'éventail ou de chewing-gum, le succès est complet.

Il plane encore longuement sur ces tentes à rayures où s'est logée l cavalerie, survole la grande exhibition de fauves d'où émerge la douceur d plusieurs girafes et la peau géographique d'éléphants ronchonneurs.

Le succès va même s'infiltrer chez le plus étrange des peuples d monde, « the world's strangest people », qui, depuis Barnum, continue ave ses phénomènes son petit bonhomme de chemin, Ringling ayant voul conserver à son cirque ce qui fut le « porte-chance » du vieux banquist du Connecticut.

C'est pourquoi on peut y admirer, logés au côte à côte sur une estrade des sœurs albinos aux yeux rouges, une dizaine de Lilliputiens, deu géantes et un géant, une femme tatouée, l'homme qui tourne sa tête su son épine dorsale, des jumeaux aux faces de chiens, une femme à barbe, u avaleur de sabres et de verres de lampe, un être en smoking possédan trois jambes, la fille-colosse, des sauvages des Philippines, l'homme-sque lette, une fort jolie fille sans bras ni jambes, des cannibales de l'Équateu et des « sœurs siamoises américaines »...

Avouez que tout ce spectacle est assez ahurissant. Mais vous sere encore bien plus étonné en le vivant dans les coulisses du plus grand *Circu in the world.*

Promenez-vous donc auprès de ces longs fourgons contenant toutes
ortes de choses parfaitement inutiles au vulgaire, mais qui seront d'un si
rand secours à celui vivant la tête en bas, les jambes en l'air, à cheval,
armi les tigres, ou sous le ventre d'un éléphant.

Ici, au centre d'une cage de dressage, le roi des lions rugit et fait le
eau sur son escabeau. Après un long tunnel de grilles, un pachyderme,
abillé de velours, d'or et de soie, attend son tour pour prendre place dans
n défilé de cabs, de charrettes, de mail-coaches et de chars bourrés de
rapézistes, de Chinois et de Peaux-Rouges.

Un homme en habit fume négligemment une cigarette ? Ce sera
eut-être la dernière. Tout à l'heure, en piste, il se fracassera le crâne en
ombant du trapèze où il fait de l'équilibre sur une chaise.

Voici des chevaux se dressant, pattes vers le ciel, prêts comme
égase à quitter la terre, emportant en croupe des filles roses aux yeux
e nuit.

Des femmes trois fois géantes, aux trognes rouges, tanguent à petits
as. Ce sont des clowns sur échasses. Puis, subitement, ils allongent leur
lure démesurément ? Et c'est alors, à leur suite, une nuée prodigieuse de
owns nains, d'excentriques à carreaux, de fantaisistes extraordinaires
orteurs de grandes casquettes, de petits chapeaux, s'étoffant le corps en
ette tenue réglementaire du clown, ce « sac » de toile qui fit fureur au
ècle passé et qui leur donnerait un petit air vieillot, s'il n'était aussi
blouissant qu'un parachute de soie blanche descendant dans un ciel
'été.

Le clown d'Amérique est un personnage assez burlesque.

Il sert surtout à meubler la piste avec des « gags », des culbutes, des
ucs se voyant de loin et à effet, soit en se faisant suivre par un chien
éguisé en lion, soit en se travestissant en girafe d'étoffe avec un compère
our simuler les pattes de devant, ou encore en imitant un faux Napoléon
yant comme épaulettes des régimes de bananes. Je vous le dis, tout est bon
our faire rire, à condition de savoir s'en servir : la tenue du policeman,
elle d'un évadé de Sing-Sing. L'un d'eux, Otto Griebling, porte gaillarde-
ent, et à l'envers, un casque à la romaine, un pantalon de clochard, une
ravate sans faux col et tire sur des cibles imaginaires avec une carabine
'enfant. Bill Hardig, lui, est vêtu de blanc et porte autour du cou une
ollerette, une fraise comme les mignons Henri III. Il est souriant et de
rands losanges de couleurs s'étalent sur ses bras et ses jambes. En vou-
z-vous d'autres ? Hortsel Wells avec son pantalon à carreaux, ses pan-
oufles, sa livrée et sa casquette de chasseur d'un faux Maxims ; Lester
wens, tendre, sentimental, culbutant sans cesse dans le rêve, accompagné
e Kinko aux jambes trop longues, enfouies en un maillot noir, et portant
ır sa tête de singe un chapeau claque 1890.

Ils sont tous là avec leurs faux crânes, leurs godasses énormes ou

minuscules, leurs pantoufles de sauteurs au tapis, leurs âmes de mus
ciens, leur rouge aux lèvres, leurs cravates gigantesques, leurs manières d
fous et leur ahurissement quotidien.

Voyez celui-ci qui a trouvé bon de se costumer en bonne d'enfa
pour promener en une petite voiture une demi-douzaine de jeun
chiens.

Contemplez ce *band*, cet orchestre au complet fait d'excentriqu
aux épaules trop larges, aux chapeaux cabossés, porteurs de grosse caiss
de pistons ou de trombones, et s'étourdissant eux-mêmes en des accor
bruyants et cuivrés.

Regardez celui-ci qui n'a pas trouvé mieux que de se coller un casq
d'explorateur sur le sommet du crâne, et celui-là possédant, en place
chaussons, des pattes d'étoffe palmées comme une oie.

J'ai même rencontré un jour un clown d'Amérique : Emmet Kell
Il était célèbre dans tous les États de l'Union avec son allure de *tram*
son melon peint de blanc sale, sa défroque déguenillée de vagabond, ex
bant une barbe de vingt-trois jours, un nez rouge, des cheveux fous
un air de ne jamais être présent.

Emmet Kelly avait un tic, une passion ; dévorer sans cesse en pis
croûtons de pain ou feuilles de choux. Le plus curieux de cette aventu
est qu'il forçait les spectateurs à l'imiter. Emmet Kelly, avant d'êt
clown, avait été longtemps caricaturiste dans les journaux d' U. S.

C'est une référence et une explication.

Lui, qui ne parlait jamais en piste, ouvrit un jour la bouche po
m'annoncer, avec le sourire :

— La clownerie, *my friend*, ce n'est pas une blague, c'est mi
blagues !...

C'était un garçon doux et mélancolique, aux allures de petit emplo
de magasin, bien sage et peu tapageur, et personne n'aurait jamais c
en le croisant dans l'existence, qu'il colportait du rire pour des millio
d'Américains.

Malgré moi, en songeant à ces cirques du Nouveau-Monde, d
images défilent :

Je vois la belle Olga Céleste faisant bondir ses panthères. J'aperç
sous sa tente Alfredo Codona, le roi du trapèze volant, devenant dire
teur équestre d'un cirque, avant que sa nostalgie ne le conduisît
suicide.

Voici Clyde Beatty et son bon sourire de grand dompteur, attaqua
avec adresse son vieux camarade le lion Ménélik. Voilà les éléphants
Robinson, les chevaux endiablés de Tom Mix, les grandes roulottes ch
marrées d'aigles, de portraits et d'étoiles des frères Cole, et Ringling com
tant ses millions.

C'est bien vous, mademoiselle Annie Laurie, la « chérie du cirque

qui suspendez au trapèze votre grâce acrobatique, sans souci du gouffre qui vous entoure, le tout enveloppé de dentelles roses. Et vous, Berta Benson, vous servez-vous toujours d'une ombrelle comme balancier afin d'exécuter vos prouesses sur le fil de fer ?

Et toi, Mighty Martha, femelle d'hippopotame, ouvres-tu toujours ta gueule immense en ton appartement privé de la cage roulante où tu donnas le jour à un fils ?

Tous sont là, les sans-nom et les glorieux, les risque-tout et les comiques, les poneys en colère et ces grandes filles de girafes.

Je vous retrouve tous, vos images m'entourent, des images bousculées par des éléphants poussant des fourgons, des hommes hissant les *tops* blancs dans un fouillis de cordages, des nègres tirant de toutes leurs forces sur les grandes toiles des cirques qui bientôt s'agiteront dans le vent comme des maisons fragiles pour abriter Jennie Rooney, l'impératrice de la corde volante, et Dorothy Herbert, la blonde étoile partant à cheval à l'assaut des flammes.

Dans un charivari géant d'acrobates, de fauves et de clowns, le cirque américain a pris la route.

Et les *Railroad and motorized circus*, poursuivant leurs folles randonnées, filent à toute allure sur la carte de l'Union, égrenant au passage des noms d'aventure, la leur, la plus belle: Idaho, Vancouver, Toledo, Windsor, Charleston, Oil City, Batavia, Miami, Columbia, Havana, Minerva et aussi ce vieux Sacramento où Buffalo-Bill parut pour la première fois en conduisant sa guimbarde jaune, qui fit tant pour le triomphe et les futurs succès de l'American-Circus.



ENGLISH-CIRCUS

M*ERRY Christmas* ! ...
London's greatest Christmas Circus...
Walk up !... Walk up !...

C'est pour Noël que s'ouvre à Londres, et pour trente-cinq jours seu-
ment, la grande saison des cirques.

En cette période de houx, de masques à barbe blanche, de crackers, e boules brillantes, la rue londonnienne se colore de gardes du roi, de ajahs en grande tenue, de princesses indiennes portant leurs bijoux u bout du nez, de gentlemen agrémentés de narcisses et aussi de « minsrels » noirs de suie, de ventriloques, d'acrobates, de lanceurs de flammes, xcentriques du trottoir prenant comme terrain de leurs exploits la otonde de Piccadilly-Circus.

Le cirque s'infiltre partout, sur les trottoirs, dans les public-houses t même dans les antichambres de Buckingham-Palace.

Le cirque, pour Noël, est roi.

Mais, où l'on est certain de le voir éclater dans toute sa splendeur, 'est à l'Olympia, un hall immense se dressant aux confins de Londres t servant habituellement aux courses de chiens, à l'exhibition de robots, u à des concours hippiques.

Pendant trente-cinq jours, le cirque aura ici droit de cité. Et quelle ité ! une City magique, pleine de merveilles et de surprises.

Je m'étais niché, pour mieux le surprendre, dans une pension de amille perdue, une petite maison de briques qui ornait son ventre 'un jardin couvert de neige. A l'intérieur on trouvait une baignoire, n téléphone et aussi un bar décoré de guirlandes, d'étoiles et de tonneaux e whisky.

Il y avait encore un grand feu de bois, ce qui aurait plu à Dickens. n somme, une maison parfaite pour mieux goûter les joies futures du irque.

Mais je ne vous ai pas tout dit. On y apercevait aussi dans les couirs des malles et des valises, arrivées le matin même de Berlin, de Paris, e New-York ou de Yokohama.

Cette pension de famille menait à sa manière la vie d'artiste, en ecevant le dompteur de Californie, le clown espagnol, la patineuse à oulettes du Michigan et tous les fantaisistes de la terre.

Une bonne pension de famille.

C'est pourquoi, en descendant pour le breakfast, je rencontrai, auour d'un arbre de Noël qui avait poussé dans la nuit, des citoyens du onde. Et quels citoyens !...

Une troupe chinoise frileuse comme un colibri, des clowns peu baards et mélancoliques, un ventriloque enroué, des trapézistes se faisant ne scène de ménage et un dresseur de lions doux comme un agneau.

Vraiment j'avais eu de la chance ! J'étais déjà au cirque.

Je n'avais plus qu'à traverser un immense pont de fer survolant *Addison Road Station* pour retrouver la piste de l'Olympia.

C'est ce que je fis.

L'*Olympia Circus*, à mon arrivée, ouvrait ses portes au lord-maire, lord Lonsdale, aux ladies et à la gentry, venus pour déjeuner.

C'était une coutume, ici, que de faire débuter la *season* de l'Olym pia par un lunch de mille couverts où étaient conviés les gentlemen d Londres et les personnalités les plus marquantes du monde du cirqu

A deux pas des écuries et des loges de clowns, sous une tente de toi rose, parmi les oriflammes et sous l'œil impassible de horse-guards d parade, on pouvait retrouver ainsi autour des tables une princesse authen tique, une demi-douzaine de lords, tenant gentiment compagnie à l reine de l'acrobatie aérienne, au prince des écuyers ou à l'empereur de excentriques.

On avait aussi l'occasion d'y admirer le sourire et le haut-de-form gris du captain Bertram Mills, l'incomparable animateur du cirqu anglais.

J'avais hérité à ma table de trois compagnons. L'un était dresseu d'otaries et ressemblait à ses phoques avec de bien belles moustaches blan ches. L'autre arrivait de Berlin, où il venait de faire tournoyer des torche enflammées. Le troisième, je l'ai appris depuis, exerçait une professio peu courante de « courrier du roi » et possédait, paraît-il, une valise déco rée de trois lévriers d'or, lui permettant de franchir sans dommage toute les douanes du globe.

Leurs noms n'ont aucune importance. Nous étions d'ailleurs noyé parmi cette foule de convives portant habit ou robe du soir à midi tapan Mais cela ne manquait pas d'allure, surtout sous la toile d'un cirque.

On aurait cru assister à un grand mariage, à une réception fabuleus et j'étais surtout fort étonné de ne pas apercevoir un seul invit exécutant le grand écart sur une table ou pirouettant dans les airs.

Je pensais donc qu'il y aurait du nouveau au dessert. Mais les gen de cirque, intimidés peut-être par la gentry qui les entourait, restaien sages comme des images, tandis que les horse-guards, sabre au cla et raides comme des figures de cire devant l'aristocratie britanniqu continuaient leur métier de soldats du roi.

Bien curieux cirque, en vérité, pensai-je secrètement : les vélum roses, le lord-maire en grande tenue, les dandys monoclés et le camélia d capitaine Mills pendant tristement à sa boutonnière, tout me sembla bizarre et manquait un peu d'éléphants, de crottin, de tapis de coco, en u mot de cirque.

J'avais tort. A la minute précise où tout semblait sombrer, écla tèrent les accents d'un *scotch-band*, et un charivari pas ordinaire fait d coups de carabine, de roues de loterie en mouvement, de grincements d manèges et d'aboiements de montreur de phénomènes.

Un tapage extraordinaire se déchaînait, mélangeant comme pou un jazz monstre les rugissements des lions, le bruit des sabots d'un gigantesque cavalerie, les sifflets des montagnes russes, la musique d orgues de foire, une mélopée où le cirque anglais surgissait du somme

avec ses grandes toiles, ses banderoles de soie et son clinquant de rêve. Le lunch se terminait.

Le captain Bertram Mills, ayant alors salué ses invités, remit son chapeau haut de forme gris-perle, arrangea sa cravate à pois, redressa son camélia, jeta son cigare et pénétra dans la fête du cirque.

C'était une *fun fair* bien anglaise, avec des tirs à surprise, des toboggans, des jeux de petits chevaux, des loteries où l'on pouvait gagner le portrait du prince de Galles.

Dans une cohue de baraques de toiles, les bonimenteurs se démenaient comme des diablotins pour attirer la foule.

— Venez voir et admirer les filles-girafes...

— C'est ici le baby éléphant...

— Les mystères de l'Est mystérieux, plus étrange que les nuits d'Arabie, vous seront dévoilés !...

— Voici les plus belles filles de Paris...

— Le sphinx vous dira votre avenir...

— Qui n'a pas son lapin rose ?...

— L'homme qui fume avec les yeux est ici...

— Le plus petit homme du monde vous attend...

— *Two pence*... et vous gagnerez la bouteille de gin...

— *Merry Christmas* !... *Ladies and gentlemen*...

Petits marchands, speaker au bagout de cockney, nègre distribuant des gris-gris, danseurs hawaïens, motos de la mort, femmes à deux têtes, pythonisses, glaces déformantes, bonbons acidulés ; roi du sandwich, appareils automatiques, manipulateur hindou, parfums turcs, fille-aquarium, balançoires multicolores, chevaux de bois à musique, tous et toutes étaient là, serpentant autour de l'*Olympia-Circus* comme pour mieux l'enserrer en un tourbillon de plaisir, tandis que des milliers de spectateurs s'installaient autour de la piste.

On m'avait recommandé de ne pas manquer la parade, qui est un des moments les plus particuliers de l'*English Circus*. Pour l'instant, j'avançais prudemment dans les coulisses, entre deux cages où sommeillaient des tigres. Des écuyers passaient avec leurs chevaux. Un long cortège de clowns, faisant miroiter un char rutilant de glaces, me barra la route.

Je fus refoulé devant une « maison du mystère » pleine de chausse-trapes, de glissades et de courants d'air. Une loterie jonglait avec ses couleurs. Les winchesters crépitaient. Des éléphants, portant des filles parées de plumes blanches, se frayaient un passage en ce hall géant où l'on rencontrait encore des breaks, des mail-coaches bien vernis, des *maids* versant du thé de Chine, et le prince Zumalak ressuscitant la vie des hommes de la brousse équatoriale.

On trouvait de tout ici : écuries, garages, bars, restaurants, salons

de thé, dancing, bureaux de tabac, postes et cabines téléphoniques, mélangés aux phénomènes, aux bateleurs, et même à une ferme pour crocodiles miniature.

En ce Métropolis-Circus, je pouvais, parmi la cohue, distinguer la haute stature de The Great Omi, le seul homme bleu du monde, qui, après avoir servi Sa Majesté comme officier de l'armée indienne, finissait son existence en montrant ses tatouages prodigieux.

Il se dirigeait vers cet antre phénoménal où étaient déjà rassemblés ses frères et ses sœurs, une espèce de trou immense, une cuve de bois au centre de laquelle devisaient en famille une tribu de Lilliputiens, deux géantes aux plumes roses et aux cuisses énormes, un homme-automate, une charmeuse de serpents, un avaleur de montres et aussi ces mystérieuses figurines asiatiques venant de « Main Street », cette rue d'un village birman, niché au nord de Burmah, où elles vivaient dans des cases de bambous en attendant la venue du tigre mangeur d'hommes.

Ces déesses n'étaient autres que les femmes-girafes portant d'étonnantes parures, des turbans soyeux et aussi cette longue cangue de colliers de cuivre entourant leur cou démesuré.

Dominant la foule, des filles gigantesques se frayaient un chemin pour entrer au cirque. C'étaient, elles aussi, des phénomènes, mais artificiels, des danseuses sur échasses.

Des musiques endiablées continuaient leurs sarabandes. En ce tohubohu formidable, il était impossible de distinguer le bruit de la parade qui, maintenant, allait pénétrer en piste.

Je me précipitai dans le cirque et j'eus aussitôt le vertige.

C'était un cirque sans fin, énorme, balançant à vingt mètres de haut, sous des rubans géants, une myriade d'appareils acrobatiques, d'échelles souples, de filets, de projecteurs, tissant ainsi un fabuleux décor fait de nickel, de soie, de corde et de lumière.

Et puis il y avait aussi la piste. Une piste inondée de blanc pur, attendant avec impatience tous ses hôtes.

Le captain Mills, installé auprès du cercle rose, s'empara d'un minuscule sifflet d'argent, salua la foule qui l'entourait et commença, en grand artiste du cirque, son chef-d'œuvre.

Derrière lui se tenaient, à l'entrée de piste, deux hommes en habit noir, chapeau haut de forme vissé solidement sur la tête, ses directeurs : les frères Schumann.

Le captain Mills souffla alors dans son sifflet. Le *Christmas-Circus* allait commencer sa ronde.

Pendant tout le spectacle, le captain et ses deux aides resteraient ainsi figés à la « barrière », comme ces pilotes des grands navires, fidèles au poste, observant les meilleurs numéros internationaux.

Scoth-Band en tête, la parade démarra. Elle était accompagnée

par plusieurs orchestres qui, du haut du cirque, marquaient la cadence.

Des laquais en perruque poudrée, revêtus d'une livrée de velours bleu à épaulettes d'or, guidaient la marche du merveilleux cortège, conduisant vers son destin, et à travers la piste éblouissante, une «folie» de cirque composée de clowns étoffés de soie, d'acrobates aux muscles solides, de bêtes inconnues et de voitures du passé.

Dès le début, le public était conquis et les applaudissements éclataient.

Des clowns chatoyants tirant sur des rubans faisaient évoluer un char aux ailes de cygne, un char lumineux de conte de fées, sur lequel avait pris place le plus vieux clown de la terre, montrant au passage son sourire, ses quatre-vingts ans, sa perruque rousse à trois pointes et les galons bleus et rouges de son costume de piste.

Des nains fabriquaient des culbutes, un auguste de couleur s'agitait en de multiples sauts périlleux, des personnages à grosse tête de carnaval, des chevaux de toile, un géant sur échasses, des chiens dressés, tout cela voltigeait autour de Whimsical Walker, ce grand-papa des clowns qui continuait, en manipulant une lance orange, à sourire, d'un sourire d'enfant incrusté sur un masque de vieillard.

Parmi les cabrioles et les rires, les clowns disparurent de l'autre côté de la piste, comme s'ils avaient été avalés par un enchanteur. Mais, derrière eux, la parade continuait à déferler, lançant sur le tapis-brosse un troupeau d'éléphants, somptueusement empanaché de dorures, de plumes et de princesses-cornacs.

Puis ce fut l'entrée d'un jeune tambour-major, un gamin de treize ans, porteur du bonnet à poil, rutilant en son dolman rouge à brandebourgs, dirigeant une musique militaire où dominaient les trompettes et les trombones géants.

Une aventure étourdissante, exceptionnelle, se développait. Tous les faiseurs de joie, tous les audacieux, toutes les bêtes savantes fraternisaient en un défilé étrange, apportant à la foule leur salut avant de se livrer à la piste enchanteresse.

Je restais silencieux, interdit, un peu stupéfait, admirant tour à tour ce peuple curieux, tâtant mon cœur pour être bien certain qu'il n'avait pas éclaté.

A présent, le cercle magique du cirque venait d'être pris d'assaut par des amazones, plus fières qu'Artaban, montant des chevaux pommelés, aux harnais miroitants. Puis des cow-boys aux grands chapeaux, aux chemises de soie, les suivirent.

Le tapis-brosse se peuplait de phoques, de lamas, de zèbres et aussi de voitures baroques, de calèches, de chiens footballeurs, de chimpanzés, de jongleurs, de trapézistes en grande tenue, et d'une troupe chinoise brillante en ses kimonos précieux.

Pendant une demi-heure, le défilé trépidant continua, au son des musiques installées sur les perchoirs du cirque. Enfin, après le passage d'une diligence traînée par des mules, Bertram Mills reprit sa place à la barrière et donna un nouveau coup de sifflet.

Rapidement, les laquais en perruque firent la haie et le premier numéro entra en piste.

First appearance in England ou bien *Welcome Return to Olympia*, annonçait le programme. Pendant des heures, sans aucune interruption, les meilleurs artistes du globe allaient se livrer à leurs prouesses.

Danseurs sur fil de fer, carrousel de pur-sang, acrobaties d'Extrême-Orient, sauteurs magyars, pigeons dressés, phoques jongleurs, ours automobilistes et aussi une otarie jouant l'hymne royal, rien ne manquait pour provoquer du merveilleux.

On avait la chance d'assister à une marée du cirque, une marée acrobatique ou clownesque, se brisant sans arrêt sur les rebords de piste en laissant sur le tapis des formes humaines ou animales, belles comme ces coquillages que l'on trouve à la nuit, au bord des plages noyées de lune.

A l'entrée de piste, le captain au chapeau gris, immobile, ayant toujours derrière lui ses deux comparses en habit, participait au spectacle. Il ne quitterait sa place qu'après le dernier numéro.

Les projecteurs, à présent, balayaient le ciel, essayant d'atteindre un avion rouge tournoyant sous lequel une fille en maillot tendre risquait sa peau sur un trapèze. Puis, en haut d'une longue tige de bambou, à quinze mètres de haut, un officier de marine de fantaisie se tenait en équilibre sur les mains, tandis que voltigeaient sur un fil de hardis bicyclistes.

Voici les chevaux en liberté, un fou sur une échelle volante, des girls aux sourires en série, beautés blondes et bouclées vivant de leur audace et de leur courage, en s'accrochant nerveusement à des cordes gesticulant dans le vide.

Préférez-vous l'homme qui tombe sans arrêt, le sosie du chimpanzé ou encore des cosaques du Kouban, chargeant, parmi les coups de fouet, dans un bruit de carabines ? Vous avez le choix. A votre gré, vous pouvez jeter votre dévolu sur cette gamine, ce « génie juvénile », tenant en équilibre cinq boules étoilées et deux bâtonnets, ou ses cinq sœurs, manipulant des massues scintillantes comme des phares.

Mais la grande cage se montait.

On y verrait les éléphants jouer au crocket, des tigres traversant des cerceaux de flammes et une jeune femme, bottée de cuir rouge, à cheval sur un lion, sans souci du danger.

C'est alors que pénétrèrent les clowns.

Entre les poseurs de grilles, de tapis ou d'accessoires de piste, ils « meublaient » le spectacle.

Certains portaient des grosses têtes de mi-carême, ahurissantes et démesurées. D'autres lançaient des pétards qui éclataient au-dessus du public en une pluie de confetti.

Et Whimsical Walker, l'ancêtre, allait, de place en place, serrer les mains des enfants.

Je profitai de ce faux entr'acte pour filer dans les coulisses.

A la hauteur des stalles des populaires, après avoir gravi de multiples escaliers, j'arrivai enfin parmi les loges d'artistes. Le fabuleux décor s'était évanoui. Le rêve venait de s'éteindre. Je n'avais plus devant mes yeux que des hommes et des femmes peinant souvent durement, abrités entre ces murs de briques suintant d'humidité, auprès d'un fouillis invraisemblable de valises et d'animaux. Ici une patineuse américaine tapait à la machine ses lettres d'amour. Là, un écuyer célèbre cirait ses bottes. Plus loin, un acrobate geignait sur une entorse. C'était une atmosphère d'usine, triste et décevante, mais où se mêlaient les paillettes vertes et roses d'un costume de clown, ce qui me permettait de l'accepter.

Des Japonais me frôlèrent. En ouvrant cette porte, je vis une équilibriste berçant son bébé comme toutes les mères du monde. Un perchiste passa avec un seau d'eau. Le corps enveloppé d'un peignoir, la tête entourée d'une serviette éponge, un trapéziste en sueur débouchait de l'escalier.

— Tu vois, me dit-il, mon dos est trempé, mon costume complètement mouillé comme si j'avais pris un bain. C'est pas le moment de se plonger dans les courants d'air. On est sûr d'y récolter une broncho... et le reste...

— C'est dur, la piste..., murmurai-je...

— S'il n'y avait que cela. Mais ce sont ces diables d'escaliers... Compte un peu, grimper dix fois par spectacle quatre étages et en faire autant pour descendre. C'est éreintant... On n'en sort plus...

D'ici nous entendions les applaudissements de la foule et un léger bruit de fanfare.

— Ce sont les éléphants qui entrent en piste !... déclara le trapéziste. Ce sont des veinards d'habiter au rez-de-chaussée. S'ils veulent ma place, ils n'ont qu'à le dire... Je suis prêt à la leur donner.

Le trapéziste entra dans sa loge. Il défit rapidement son maillot bleu pâle, un peu comme un homme qui changerait de peau, puis, après un coup de serviette, enfila, pour voiler sa nudité, un superbe pardessus en poil de chameau.

— On a vraiment tous des drôles de vies au cirque !... dit-il en s'asseyant sur une chaise de clown, une de ces chaises presque cubiques et aussi blanches qu'une colombe.

— Mais, cette vie, on l'aime. Alors, y a pas moyen d'en sortir ?...

— Tu m'as compris !... Tiens ! J'ai un copain qui parle huit langues... On lui a offert une bonne place aux wagons-lits, c'est encore pourtant du

« voyage ». Eh bien ! il a refusé, il préfère la sciure de la piste... C'est naturel. Tu as vu les girls faire le Railway d'Écosse, crois-tu que c'est rythmé, et l'éléphant qui fabrique des équilibres sur des bouteilles, c'est magnifique !...

Déjà la piste, avec ses efforts et ses joies, le reprenait. Ce soir, quand il sortira du cirque, il demandera en passant au portier galonné s'il a du courrier dans sa case. Il trouvera une lettre expédiée du bout du monde qu'il enfouira dans sa poche comme un voleur, en la serrant fortement, de peur qu'elle ne disparaisse.

Et puis, le long des grands murs noirs, il s'enfuira dans le brouillard vers son hôtel en croisant un policeman, des girls grignotant des sandwiches, et tous ses camarades redevenus presque des hommes comme tout le monde. Je dis presque, car il leur restera toujours, sur un coin du visage, un peu de blanc gras, des yeux étincelants, très en dehors de la vie, et cette ride plissant les lèvres, héritée le jour où ils ont frôlé la mort...

Alors, dans une pièce chaude, assis sur une malle, l'homme du voyage retrouvera un peu de quiétude et pourra sortir sa lettre de sa poche.

Il apprendra ainsi que sa sœur s'est mariée à Los Angeles avec un écuyer, que son frère, l'antipodiste, vient d'avoir un troisième enfant, que sa mère l'attend toujours en ce village espagnol, proche des sierras, et qu'il ferait bien de signer un contrat de trois semaines pour le cirque de Stockholm...

Confiant maintenant en sa destinée, le trapéziste pourra enfin sourire avant de se mettre à table à minuit, comme tous les acrobates de cirque.

— Alors !... tu rêves..., me dit en clignant de l'œil le trapéziste qui avait récupéré et commençait à s'habiller, moi, il faut m'excuser, mais je n'en ai vraiment pas le temps !... Le rêve... connais pas !.. *Good bye...*

En le quittant, je tombai dans les pattes d'un chimpanzé tenu en main par son dresseur et qui montait l'escalier mieux qu'un homme. Des filles bardées de plumes et de strass descendirent bruyamment, comme des enfants chassées du collège un jour d'été.

Au rez-de-chaussée, auprès d'un box illuminé, un box où, sur de la paille fraîche, jaune comme de l'or, des étalons blancs écoutaient les cris d'admiration des connaisseurs, je pénétrai en une loge étroite, allongée comme un couloir.

Là traînaient en désordre des accessoires grotesques de clown : une tête de coq géant, des pieds de cartonnages et ces grosses figures de carnaval peintes grossièrement, faisant tant d'effet en piste.

Devant une table, se regardant dans la glace, le plus vieux clown du globe, Whimsical Walker, souriait à son passé, tandis que son chien à collerette sautillait comme un jeune fou.

« Whim », comme l'appelaient ses amis, le père Whim était un dodu

ɔersonnage, un clown boursouflé, rond comme un tonneau, plus rond encore sous son costume de satin et ses manches bouffantes, un costume bleu, blanc, rouge, comme un drapeau, qu'il portait comme ses ancêtres, es clowns anglais du vieux cirque d'Astley, avec grâce, en « mainteneur » l'une clownerie perpétuelle.

Je voyais donc dans une glace cette grosse tête lunaire aux grandes èvres rouges, aux yeux surmontés d'accents circonflexes de fantaisie, et lont les joues se coloriaient de V orangés.

Brave papa Whimsical, soufflant plus qu'un phoque en sortant de piste avec sa lance, cette lance avec laquelle il menaçait les enfants ter-ribles ! J'observais ce vieillard se souriant à lui-même après plus de oixante-dix années de cirque et trouvant encore la force d'enfiler ce faux crâne à perruque rousse où flottaient des rubans.

Devant ce grand-père enfariné, je songeais à tous ceux qui, depuis Astley, firent tant pour le temple enchanté du cirque. Je retrou-vais mille visages anciens et, parmi eux, celui de Sanger qui se para du itre de « lord », un des plus facétieux directeurs du cirque forain. C'est lui qui peignait en blanc ses éléphants, qui transformait de jeunes poulains en zèbres à coups de badigeon. Il fit fortune et devint célèbre en présentant ous son *tops*, c'est ainsi que se nomme le « chapiteau » en Angleterre, l'huître qui fume », mais on ne sut jamais si c'était la cigarette, le cigare ou la pipe. Il fut même reçu à Windsor par Sa Majesté la reine Victoria. Whimsical Walker aussi, d'ailleurs. C'est pourquoi, devant ui, je songeais à Sanger.

Whimsical m'aperçut enfin, il se détourna sur sa chaise, me tendit sa main dodue, puis, ayant retiré sa perruque, me dit ses joies de revenir ainsi une fois par an auprès de cette piste qu'il aimait. Il habitait quelque part, dans la *country*, une chaumière pleine de fleurs et bor-dant la Tamise. Chaque année, quand allaient sonner les cloches de Noël, il pliait soigneusement dans une grande valise son costume de clown, ran-geait ses bâtons de maquillage et sifflait son fox. Alors, il arrivait à London pour se donner, comme il disait, un peu d'illusion et retrouver une jeunesse à jamais perdue.

— Vous avez été reçu vous aussi par Sa Majesté, Whim ?

— Ce fut le plus beau jour de mon existence. J'eus cet honneur en effet et je lui ai même présenté mon âne dressé, ce qui la fit beaucoup rire. La reine Victoria aimait les clowns...

— Et aussi les ânes ?...

— Peut-être, soupira-t-il... J'ai été aussi reçu par tous les présidents d'Amérique, du Sud et du Nord...

Puis, essoufflé, il respira davantage et commença son démaquillage.

Pendant trente-quatre jours encore, ce vieil homme pourrait jouer au clown...

Ce fut son chant du cygne. Quand le cirque ferma ses portes, la « season » finie, Whimsical Walker se retira comme il en avait l'habitude, mais, l'année suivante, on ne le revit plus en piste. Il y avait une tombe de plus dans le cimetière de son village.

Quand je le quittai, un *God save the King* faisait dresser les spectateurs sur leurs banquettes. Le spectacle se terminait. Déjà les ouvreuses retiraient leurs perruques d'argent et leurs costumes de velours rouge. Les marchandes de programmes accrochaient au vestiaire leur uniforme de clownesses, les éléphants reposaient dans leurs boxes, les crocodiles dans leur cuve et les poneys de Shetland absorbaient leurs larges rations d'avoine. Le cirque se vidait comme une outre trop gonflée. Mais une fête encore plus particulière allait se dérouler dans un coin du hall.

Au garde à vous, comme une troupe bien stylée, les équilibristes de Chine, les perchistes japonais, le dresseur de chevaux hongrois, les trapézistes mexicains, l'auguste italien, le dompteur de tigres du Bengale, les cornacs d'éléphants, tous et toutes attendaient dans l'ombre l'arrivée du captain Bertram Mills.

Quand celui-ci entra, suivi de ses deux fils, il fut salué par de nombreux : « Hip ! Hip ! Hurrah !... » Alors, comme un général distribuant des décorations, Bertram Mills passa devant le front de sa troupe de cirque. S'arrêtant devant chaque artiste, il le remerciait d'être venu d'aussi loin pour faire triompher la piste anglaise, lui demandait s'il avait fait bon voyage, le félicitait de son numéro et lui remettait en souvenir de son passage à l'Olympia des photos de ses camarades de cirque, un bijou ou des fleurs...

Le captain n'oubliait pas non plus d'aller rendre visite aux fauves, à ses chevaux, à cette cavalerie surprenante dont il était si fier.

Il se vantait, et il y réussit, d'acheter des bêtes superbes, mais indressables, et de les présenter quelques semaines plus tard dans son cirque.

Il dépensa des milliers de livres sterling afin de satisfaire cette passion. Il en avait une autre.

Quand venait le printemps, que les parterres de Cambridge ou d'Oxford commençaient à se tapisser de fleurettes, Bertram Mills prenait la route avec son *tops* voyageur, un chapiteau si transparent que l'on se serait cru à l'intérieur d'un sphérique. Il l'avait décoré de longues guirlandes fleuries, d'arbres nains, de drapeaux, de pavillons et aussi des armes de la vieille Angleterre.

Ses écuries ambulantes, tout son campement avec sa centaine de petites roulottes blanches et de voitures restait un chef-d'œuvre du genre sur lequel flottaient bien haut le *british-flag*. Il avait autour de lui un état-major surprenant allant du *general-manager* à *l'equestrian Director*, en passant par le « veterinary »..., et « The Earl of Lonsdale » et « the Lord Darsbury » en restaient les présidents d'honneur.

Les cirques de Bertram Mills, le captain au chapeau gris, de l'Olympia ı *tops* baladeur, étaient les plus importants de l'Union-Jack.

Un jour, il n'y a pas très longtemps, le captain mourut. Ses funérailles ırent, dit-on, le reflet de toute sa vie vouée au cirque.

Son corps reposait dans un break de chasse. Derrière suivait son cheal favori, puis ses fils, sa cavalerie, les éléphants, des musiques de cirque ›uant des marches funèbres et enfin tout ce peuple bariolé qu'il avait tant ımé et qui pleurait le meilleur des animateurs des pistes mondiales, trop ›t disparu.

Les cirques du captain n'étaient d'ailleurs pas les seuls de l'Unionack. On pouvait aussi rencontrer sur les routes d'Écosse ou du pays de alles les *tops* de Chapmann, Pinder, Fosset et ceux des héritiers de eux noms célèbres : Sanger et Astley.

Tous ces cirques étaient bondés de dompteurs, de jockeys, de clowns t d'acrobates. Ils avaient aussi, le long de leurs immenses toiles, leur oo-circus, peuplé de tous les fauves de la terre.

Le « Chapmann's Circus » était un peu une succursale pour ce grand ıarchand d'animaux qui prétendait que les fauves, tout comme les ommes, devaient gagner leur vie.

C'est pourquoi il les exhibait en ses cirques volants, après les avoir ressés en une ferme-école qui faisait briller ses cages à une vingtaine de ilomètres de Londres.

Il présentait sous ses *tops* un sketch : *la Famille heureuse*, omposée d'une pyramide de tigres, d'ours et de lions, des éléphants ıusiciens, des ours polaires acrobates et d'une girl rose dansant au milieu e dix lions d'Abyssinie.

Son zoo contenait deux cents singes, seize tigres, des chimpanzés, louze zèbres, cinquante lions, dix ours blancs, plusieurs panthères, dix éopards, des kangourous, des porcs-épics, des serpents et sept éléphants. es dompteurs : le captain Bob Perry, Jack Cody, Sydney Howes, Clarke 'occupaient de tout ce joli monde, tandis que Ginett surveillait une avalerie sans fin.

On trouvait chez lui les bêtes les plus diverses et il n'y avait rien de lus curieux, parmi les fracas des cabs et des bus, que de venir dire bonjour cette ménagerie en magasin située en plein cœur de London.

En cette minuscule boutique bleue de Tottenham Court Road, c'est à que j'appris que le serpent se vendait au mètre, que lorsque les chimanzés avaient la goutte au nez ils ne tardaient pas à mourir et que les ieilles ladies étaient amoureuses des perroquets.

A l'abri d'une cage de verre, Chapmann donnait ses ordres. C'était ıne boutique pareille aux autres, semblable aux marchands de weed ou de bière noire, mais on y vendait des fauves. Ils étaient là, l'ailleurs, attendant derrière leurs barreaux la clientèle, un peu sur-

pris du bruit de la rue et de tous ces bus rouges passant avec fracas

Je vis chez lui des hyènes, de longs serpents visqueux, des rhésu sacrés, des cacatoès fleuris d'un panache de plumes, et aussi cette pan thère de Java, noire comme la tanière de sa jungle.

Chapmann adorait aussi les oiseaux. Il en possédait des millier jacassant dans des cages dorées et composant ainsi une mélodie de Tropiques.

Sa ménagerie était la plus réputée d'Angleterre.

Chaque semaine Chapmann allait à West-India-Dock s'accouder a bastingage des grands navires arrivés dans la nuit d'Afrique, des Indes d'Australie ou de Chine.

Sans dire un mot, il notait sur un calepin de Lilliput des mot étranges.

« Zeelandic. Sydney : cent quarante perroquets, vingt kangourous.

» Calcutta : trois mille oiseaux siffleurs, deux rhinocéros, cinq élé phants.

» Marseille : quarante-sept familles d'orangs-outangs.

» City-Harward, Bombay : mille singes, dix panthères. Un lot d pythons.

» Themistocles. South Africa : deux babys éléphants, huit girafes deux hippos. »

Si l'on avait pu ouvrir ce carnet, on y aurait trouvé à la fin les nom d'une clientèle mondiale et aussi ceux des traqueurs de fauves isolés dan des brousses dangereuses ou des jungles pleines d'inquiétude, un calepi sentant lui aussi l'odeur du voyage.

Mais master Chapmann a abandonné son carnet. Il est parti de cett terre, rejoignant au ciel Prince, Olaf, Pasha ou César, ses vieux amis le lions, tandis que son cirque continuait sa ronde ambulante.

Une fois, aux alentours de Wimbledon, célèbre par ses championnat de tennis, s'offrit à mon regard le *Continental Circus* de Carmo.

Le frère aîné de Carmo exhibait à travers le monde un formidabl numéro d'illusionniste, avec deux mille kilos de bagages, de trucs, d décors, des géants, des Lilliputiens, des nains, des girls, et il se permettai la fantaisie de faire disparaître instantanément un éléphant pour le rem placer par un tigre.

Le cadet, plus modeste, s'était contenté d'un cirque.

Un cirque élégant, bondé de roulottes et de voitures-cages. La rou lotte orange abritait la caisse, les bleues formaient le salon, la chambre à coucher et la cuisine de Carmo. Toutes les autres servaient de loges d'ar tistes, de magasins, ou bien contenaient des fauves.

En patinant sur le sol trempé de pluie, on apercevait les six Plum Puddings, des poneys gambadeurs aux plumets de généraux, des mon tagnes de grilles par où surgiraient les tigres, des échelles rouges, de

ścabeaux jaune d'œuf, des jockeys doublés de soie, un clown fumant n cigare géant et un éléphant promenant son bébé. Un cirque bien roche de tous les cirques du monde, mais rigide et flegmatique, comme on maître, un *english-circus* baladeur...

Un jour de Boxing-Day, le jour des cadeaux, j'eus aussi l'occasion e faire connaissance avec le *Royal Agricultural Circus*, logé dans un uartier extrêmement populaire de Londres.

On y croisait des vieilles au nez rougi par le whisky, portant des hapeaux à plumes fort comiques, des cockneys en chandail, foulards utour du cou, des petites filles blondes habillées de rose, des soldats nanipulant leur stick de bambou, des girls aux allures de poupées mécaiques, des conducteurs de cabs, des marins, en un mot un peuple symathique des faubourgs.

Là aussi, comme à l'Olympia, une *fun fair* déroulait tous ses erpentins de manèges, une grande roue illuminée et un toboggan se ortillant autour d'un phare géant. C'était une fête bon enfant, surpeuplée, revant de baraques de plaisir à bon marché, avec des chevaux de bois olorés comme des berlingots. Une belle fête populaire, dont l'animateur 'était autre que William Wilson, responsable du *Circus and world's 'air at the Royal Agricultural Hall.*

William Wilson connaissait l'art et la manière de distraire es foules. Il était devenu rapidement le roi des amuseurs de ces êtes du plaisir, et on l'appelait en famille le « Général Bill Wilson ».

Sous ses lunettes d'écaille et sa moustache en brosse, c'était un fameux nanager. Il avait passé une grande partie de son existence dans les foires 'Angleterre, où ses parents du temps de la reine Victoria étaient les ionniers de la photographie.

Ce Barnum londonien vécut donc dès son enfance parmi les « Mounain Railways », les balançoires, les manèges de clinquant, ce qui décida de a vocation.

Il aimait les fauves, les clowns, les bonimenteurs, les grandes mahines à vapeur et chaotiques emportant sous les globes roses des wagons u des traîneaux dorés pour un tourbillon de dix minutes, et il se spécialisa ite dans ce « business » de la fête foraine et du cirque.

Son cirque de Christmas était peut-être l'une de ses meilleures réusites. C'était un cirque sans plafond, sans toiles de tentes, un cirque en iberté. Un cirque ayant pour décors ou plutôt comme « toile de fond » 'immensité d'une fête foraine en mouvement.

Il fallait y arriver quand la foule était déjà installée sur les gradins, lors que, parmi les clic ! clac ! des fouets, les bons mots des clowns et le ourire de l'écuyère, un grand murmure venait submerger la piste.

Un murmure échappé de la fête, fait de ces mille bruits divers commençant au jeu de massacre pour se terminer par le cri d'une girl épou-

vantée d'avoir montré ses mollets en descendant de la « chenille

Ce cirque encastré dans le paysage de la foire était une belle trouvaill Mais William Wilson pensait aussi à la piste. Comme le Captain Mill il savait choisir des numéros internationaux et l'on put voir chez l Alfred Court, l'un des premiers dompteurs du monde, des dresseurs e renom, des acrobates célèbres et une cavalerie impeccable.

C'est sur sa piste que chaviraient des clowns à l'ancienne mod maquillés comme des acteurs chinois, traînant des chapelets de sa cisses, ou bien encore cet auguste au corps sans tête, cherchant de s mains gantées de blanc son visage de carton ayant roulé dans l sciure.

Cet humour typiquement britannique fabriquait ainsi des perso nages inconnus sur le continent, des personnages endossant des acco trements extraordinaires, posant une ombrelle ou une cage d'oiseau sur leurs chapeaux, traînant des animaux de fil de fer avec des cordag de marine et, surtout, se collant sur la face une telle quantité d blanc, de noir ou de rouge qu'ils devenaient instantanément des êtr de cauchemar.

Mais le rire, cette folie divine, surgissait quand même, et quan master Swallo, maître de manège en habit noir, venait d'un coup de fou libérer la piste des clowns qui l'encombraient, la foule, rieuse, en oublia tous ses soucis, devant les culbutes de ces comiques.

Le cirque et les clowns restant le plaisir favori de tout le Royaum Uni.

On pouvait encore apercevoir, il y a quelques années, un aut cirque de Christmas. Il s'était terré loin, très loin dans le brouillard jaun sous la voûte du Crystal-Palace où le célèbre Blondin dansa sur l corde pour fêter son inauguration, aux environs de 1860.

Quand on y arrivait, transi de froid, on trouvait un véritable pala des mirages, un palais paraissant abandonné où, sous une verrière sa fin, un collectionneur baroque avait remisé un bric-à-brac pour natu morte surréaliste.

On défilait devant des statues aux yeux vides, d'Apollon à la Rei Victoria. Lovés comme des pythons, des navires détruits par le tem s'effritaient en leurs cages de verre. Une pagode en ruines protégeait de s clochetons des oiseaux mités et une fontaine de cristal tenait compagn à des mannequins automates décidant, pour un penny, de votre aven

C'était une parade froide, déjà dans l'autre monde, une para flottant dans le vent, en vous apportant par instants des relents échapp du second Empire. Enfin, après la vision imprévue de machines infe nales pouvant vous offrir votre portrait aux rayons X, on atteignait l cirque.

Ce jour-là je n'y aperçus que des enfants écoutant la musiqu

presque religieuse, d'un grand orgue manipulé par un géant moustachu qui s'était enroulé le torse dans un dolman rouge soutaché d'or.

J'assistais aux ébats de clowns claquant des dents, à des cascades d'acrobates multipliant leurs sauts pour se réchauffer et aussi au galop d'un bon vieux cheval de manège qui retrouvait ses élans de jeunesse afin de mieux lutter contre les piqûres du gel.

On avait une folle envie de descendre avec eux en piste pour se dégourdir, mais on se rattrapait en applaudissant davantage et plus fort que de coutume.

Une vague polaire envahissait le cirque du Crystal-Palace et l'on était étonné de ne pas voir tomber la neige et les clowns se déguiser en statues de glace.

Mais le destin fit curieusement les choses pour rétablir l'équilibre.

Une nuit, le Crystal-Palace fut entièrement détruit par un gigantesque incendie...

Ainsi se termina la carrière de l'un des plus anciens *Christmas-Circus* d'Angleterre.

Mais tous les autres, plus que jamais, continuent à vivre. Dès que le printemps tressaille, ils l'accompagnent comme les hirondelles, peuplant les chemins de leurs gros ballons de toile, de leur caravane de fauves, d'acrobates et de clowns.

On peut même, de-ci de-là, observer des campements étranges où brillent des feux autour de voitures naines, de chevaux mal étrillés, et où des filles aux défroques criardes dansent dans la nuit, autour de coffres de pirates.

Les derniers *gipsies* d'Angleterre, eux aussi, avec leurs tambours et leurs singes dressés, ont pris la route des cirques.



ZIRKUS

Je ne suis jamais allé au *Zirkus Busch*. C'était, paraît-il, avec Krone, le cirque le plus célèbre de Berlin. Mais j'ai vu sa rotonde se dresser le long de la Sprée, toutes portes fermées. Peut-être le Zirkus Busch avait-il eu des ennuis ou bien était-il parti en vacances ? Toujours est-il que je n'ai

jamais rencontré les laquais chamarrés d'or groupés à l'entrée de piste, le long des tentures lourdes, saluant l'arrivée à cheval de Paula Busch dont on m'avait un peu partout vanté les mérites.

Mais il n'y a pas que le Zirkus Busch à Berlin. On y trouvait de ces Zirkus peuplés de musiques militaires, avec des garçons de cage au garde à vous en leur dolman rouge, des hommes et des femmes bottés et des chefs de manège au crâne rasé, mâchonnant leur cigare, puis se cassant en deux au passage des femmes du monde.

Il existait aussi des cirques plus populaires, plus proches de cette foule, se bousculant dans les faubourg noirs, où Rudolph, en manteau de cuir, enlaçait une Greta si blonde que tout autour d'eux semblait s'illuminer.

C'est là qu'un jour je me suis perdu, au nord, à l'est ou à l'ouest de Berlin.

Greta et Rudolph étaient devant moi. En suivant le couple, j'arrivai bientôt au centre d'une kermesse, d'un Berlin inconnu.

Des orgues de Barbarie lançaient leurs moulinets de musique nostalgique, Kasperl jouait du bâton. Ici, dans le dos de toiles mystérieuses, on présentait un vampire, et là, sur un ring, un lutteur vainqueur recevait pour prix de sa victoire, et à la mode allemande, une immense couronne de lauriers entourant sa tête et son torse comme un pneu d'auto bien gonflé.

Des loteries avec l'as de cœur tournoyant, des canaris en leur cage, des manèges de pauvres aux chevaux de bois décolorés, et aussi les « mystères de la grossesse », dévoilés par deux excentriques paradant derrière une lanterne magique, composaient un pittoresque à bon marché.

En cette fête de faubourg, un petit Zirkus avait monté sa piste en plein air, le long d'un grand mur de briques, sur un fond de maisons ouvrières et d'usines.

Quatre roulottes, une toile de tente pour loger un poney, des oies, un porc et des chiens savants. Et puis une entrée de piste en velours pisseux, seul luxe de l'établissement. Des bancs de bois entouraient le cirque, et des mâts, droits comme des gibets, servaient à suspendre un trapèze de mauvaise fortune. On y trouvait encore, en cherchant bien, des échelles, des cerceaux et des chaises ne pouvant être utilisés qu'ici et un clown si sale, si usé, derrière son tambour, qu'on l'aurait pris pour un fantôme d'un autre monde.

Devant un public enfantin, le spectacle démarra. Il fut ce que sont toutes ces présentations de banquistes, malgré les promesses alléchantes d'une affiche dessinée par le « Direktor » et où l'on surprenait un écuyer dressant un cheval, un cow-boy jouant du lasso, des chiens s'enroulant dans un tapis, des perchistes simulant des matelots, le tout sous l'œil impassible d'un Indien de fantaisie aux grandes plumes blanches.

Sur la piste de terre, un poney galopa, sauta des barrières et rentra vite à son écurie. Des oies, guidées par la chambrière du clown, firent aussi un petit tour et s'en allèrent.

Un chien, la tête enfouie en un masque chevalin, exécuta des sauts périlleux en arrière, barbota dans le peu de sciure qui restait en piste et fila dans les coulisses.

C'était vraiment un cirque misérable, un cirque dans la détresse avec des acrobates à surprise, je veux dire des acrobates tombant sans force du trapèze, et l'on était étonné que les oies, le chien et le poney n'eussent pas été encore dévorés par les clowns affamés...

Quand on quittait cette piste, on était étourdi et l'on cherchait à oublier en se plongeant davantage dans une autre misère, celle de la rue..., mais les cirques se suivent et ne se ressemblent pas.

J'ai fait la connaissance, un jour, dans la richesse et l'éblouissement de ses parades, d'un cirque des Mille et une Nuits, tenu en laisse par le plus grand animateur du Zirkus : Hans Stoch Sarrasani, surnommé le Maharajah.

Après avoir fait le banquiste, Sarrasani, s'installant un peu partout, était devenu rapidement l'animateur d'une grande piste internationale. D'ailleurs, au fin fond des choses, la vraie « nationalité » du cirque, c'est toujours cette diversité de drapeaux fabriquant l'unité de la piste.

Comment voulez-vous qu'il en soit autrement : une Chinoise de cirque met au monde un enfant à Londres, l'équilibriste mexicain a sa sœur à Vienne et lui travaille au Japon ; le clown espagnol possède une belle-mère à Berlin, un hôtel dans le Pas-de-Calais, et sa femme l'attend en Avignon.

Je vous jure que c'est l'extrême vérité, mais ce n'est pas tout : dans la même famille d'acrobates, le père est Grec, la mère Allemande, les gosses sont nés un peu partout : Paris, Moscou, Leipzig et Stockholm, au hasard des engagements.

Même la lionne d'Abyssinie, la tigresse du Bengale ou cette éléphante du Soudan ont mis bas à bord d'un navire anglais, d'un train américain ou d'une ménagerie française, loin de leurs jungles natales.

C'est donc au cirque qu'ils pouvaient vraiment tous se retrouver avec un petit air de famille.

Pensez que chez Sarrasani on pouvait rencontrer cinq cents artistes appartenant à quarante nations différentes ; quant aux fauves, n'en parlons pas, c'est plus compliqué encore.

La première fois que j'aperçus ce cirque, ce fut sous un ciel d'une tristesse infinie, mais ce cirque était éclatant, coloré, avec des allures de palais persan, un vrai cirque à l'orientale avec ses tigres, ses zèbres, ses esclaves, ses éléphants et, dominant la piste de sa haute stature, un géant maquillé comme une Mauresque, au regard étrange, portant aux oreilles

des anneaux d'or, Sarrasani en personne, sanglé comme un lord et costumé en maharajah, un maharajah de soie blanche.

Je n'ai jamais compris pourquoi Hans Stoch avait pris cette passion de porter un uniforme oriental. Peut-être trouvait-il que cela faisait plus couleur locale ? C'était, en tout cas, un grand personnage du cirque, et il le fit bien voir au cours de ses nombreux spectacles.

Sarrasani n'était pourtant pas prédestiné au voyage. Il était issu d'une famille bien bourgeoise.

Mais, très vite, il déserta la maison familiale pour débuter au cirque Ciniselli. Ne fut-il pas aussi, dans sa jeunesse, clown ambulant et miséreux, présentant des singes, des chiens savants, un âne et un porc dressé, sans oublier les oies, sur les routes de Toscane et d'Autriche ?

Puis, s'étant marié, il acheta un petit cirque. Il ne se doutait pas que, quelques années plus tard, il fréterait des navires, posséderait le cirque de Dresde, un autre cirque en bois, une construction démontable, deux chapiteaux de toile, des milliers d'animaux et une horde d'éléphants.

Mais Sarrasani, avec de la volonté, gagna solidement la partie et peut-être que, sous ce costume de parade, ce géant botté de blanc voulait oublier toutes ses misères en se donnant à lui-même les trompeuses apparences d'une Altesse d'Orient.

Je le vois toujours, bombant le torse sous les arabesques brillantes de son dolman, coiffé d'un turban royal agrémenté d'une aigrette, les jambes emmitouflées en un pantalon blanc à l'indienne.

Tout cela était assez carnavalesque, assez tape à l'œil, mais nous étions au cirque.

Il tenait en main ce petit crochet recourbé dont on se sert en piste pour guider et manipuler les pachydermes, et avait autour de lui, justement, un troupeau de dix éléphants. Il y avait là Mary, sa favorite, et aussi Rosa qui tua deux de ses cornacs.

Si on lui avait demandé de choisir entre son costume de maharajah et ses éléphants, je suis persuadé qu'il aurait jeté son dévolu sur ces derniers.

Les éléphants, c'était sa vie... Ces bêtes énormes étaient parvenues, avec leurs yeux microscopiques, à se faire comprendre et aimer de ce magicien de la piste.

Quand il fit, en cachette, son testament, après avoir croisé trois bossus, car Sarrasani était extrêmement superstitieux, il régla l'ordre de ses funérailles et décida, s'il décédait outre-mer (comme s'il en avait eu le pressentiment), qu'on ne devrait rapatrier son corps en Allemagne que lorsque tous ses éléphants auraient rejoint leurs boxes européens.

Sarrasani fut exaucé. Il mourut à Sao-Paulo au cours d'une vaste tournée en Amérique du Sud, et ses cendres ne furent déposées en son pays natal qu'à la seconde où tous ses favoris retrouvèrent le vieux cirque de Dresde.

Chez Sarrasani, j'ai vécu plusieurs jours, absolument libre, à bord de son cirque géant, cette fantastique ville ambulante, de quoi faire chavirer les mieux accrochés, les mieux préparés à la joie profonde de la découverte.

Chez lui c'était l'aventure à perpétuité. Une aventure peu commune et, sans en avoir l'air, magnifiquement organisée, une aventure d'une ampleur telle que, pendant des années, on en garde un rude coup au cœur.

Tout d'abord Sarrasani, ne voulant rien faire comme tout le monde, avait créé pour son cirque une piste de dix-sept mètres.

Son luxueux chapiteau, joliment décoré de lanternes chinoises, de fleurs de feu, d'ampoules multicolores, pouvait contenir sur ses gradins plus de dix mille spectateurs.

On pouvait assurer que ce cirque était, en Allemagne, le modèle du genre.

Il ne fut jamais dépassé d'ailleurs, ni par Krone ni Kludsky qui, pourtant, essayèrent.

Mais le « maharajah » veillait lui-même à l'ordonnance, à la tenue, à la beauté de son chapiteau.

Quand on le croyait auprès des chèvres et du cochon rose qui, dans la vaste ménagerie, protégeaient, dit-on, les fauves de la maladie, il était déjà auprès de ces folles dynamos tournant en un bruit de moteur d'avion sur le flanc de voitures vertes et blanches. Allait-on l'atteindre qu'il partait à nouveau, escamoté dans le dos d'un éléphant par un cornac fidèle, et répétait en piste un nouveau numéro.

Là, au moins, vous étiez sûr de le voir ! Vous vous étiez trompé. Il avait encore disparu. Sarrasani était insaisissable.

Ce fut donc une chance que de pouvoir pendant quelques minutes « tenir en main », comme un fauve, ce grand directeur, cet animateur lançant chaque soir sur sa piste tous les pays du monde assaisonnés de merveilleux.

Hans Stoch Sarrasani faisait toujours débuter son spectacle par une parade monstre, où flottaient et fraternisaient les pavillons de toutes les nations du globe, et notamment les couleurs appartenant aux pays de ses nombreux artistes.

Le programme était copieux, très exotique, Sarrasani adorant le mélange des races et des civilisations, et se terminait toujours par cette *Attaque de la malle-poste* où de véritables Indiens chargeaient à cheval la vieille diligence de feu « Buffalo-Bill ».

Mais je crois que ce qui comptait, chez Sarrasani, c'était cette atmosphère prenante, si particulière des coulisses, éclatant dans toutes les ruelles de roulottes et autour des grandes cages...

— Bonjour !... me dit-il en français en signe de bienvenue...

Mais il s'arrêta vite, parlant imparfaitement notre langue.

Nous étions le long d'une barrière blanche d'où surgissaient des ifs taillés en boule. La nuit arrivait. Le palais persan allait faire jaillir ses mille feux...

Pour ne pas être obligé de continuer à parler en petit nègre, je m'évadai. C'est ainsi que s'offrit à moi l'un des plus curieux souvenirs de ma vie de cirque.

J'allais pouvoir me perdre à ma guise parmi deux cents voitures, ouvrir à volonté les tentes de fortune afin d'y découvrir vingt-deux éléphants, cinquante lions, une vingtaine de tigres, mille animaux divers, et surtout faire connaissance avec des centaines d'inconnus venus du bout du monde parce qu'un maharajah les avait convoqués et attendus en un palais persan.

Je butai tout d'abord contre ce petit avion blanc comme une mouette servant à la publicité du cirque. Chaque jour, son pilote, en folles acrobaties, survolait de nouvelles villes, balançant des oriflammes, un trapéziste et des prospectus...

Puis apparurent ces files de roulottes, blanches et vertes, tassées les unes sur les autres, avec, par-ci par-là, du linge pendu, des seaux vides, et tous ces petits escaliers de cinq marches si faciles à monter, mais si compliqués quelquefois à descendre, lorsqu'on manque d'habitude.

C'était un domaine étrange, que je connaissais bien pourtant, mais qui fut toujours pour moi, chaque fois que j'y ai pénétré, une nouveauté.

Un vélo d'acrobate traînait, avec, à ses côtés, un gros chien-loup.

Une tigresse, tenue en laisse par un jeune dompteur, passa comme en un songe. Un éléphant, couché sur le mâchefer garnissant le sol, agitait ses grandes oreilles.

Des poneys, rutilants de plumes et de harnais scintillants, paradaient comme de jeunes garçons habillés de neuf.

Tout un peuple, celui du cirque, se préparait à entrer pour la *Ixième* fois en piste...

Dans quelques heures, ils apporteraient sur le cercle rose leurs fantaisies prodigieuses.

Mais, auparavant, ils terminaient leur toilette, réparaient un accessoire, brossaient leurs costumes, et les clowns retiraient de leur petite valise leurs bâtons de maquillage.

C'est ainsi que, brusquement, je me trouvai face à l'un de ces petits escaliers de roulotte sur lequel un nain était assis. Ce nain n'était pas plus petit ni plus grand que les autres nains.

— *Do you speak english ?*... lui dis-je par hasard...

Car, au cirque, on est bien obligé, pour une première rencontre, d'employer toutes les langues avant de trouver la bonne, tout au moins pour converser.

— Non !... me répondit le nain, j'suis d'la place Clichy !...

— Ça alors !... excusez-moi... j'aurais cru...

— Mais y a tellement longtemps que j'ai quitté mon secteur natal que j'm'en souviens comme en un rêve... Depuis j'ai toujours navigué avec le cirque et dans tous les pays... J'suis l'seul Français de la troupe. C'est pour moi, poûr moi tout seul que, tous les soirs, flottent nos trois couleurs. Ça fait tout de même quelque chose !... Croyez-moi...

— Ce soir nous serons au moins deux Français sous le chapiteau !...

— C'est bien ce qui me fait plaisir à moi, le nain de cirque, de penser qu'il y a dans une ville étrangère un des miens qui tressaille en voyant éclater le reflet de sa patrie. Mais jamais les Parisiens, les Bretons ou les Provençaux perdus dans le monde ne se sont doutés que c'était un petit bonhomme comme moi qui représentait la France. J'suis comme qui dirait un ambassadeur. J'suis pas grand, mais j'en suis fier... Notez bien, en passant, qu'un drapeau, c'est très joli. Ça brille, c'est du clinquant, mais une fois qu'il est roulé, c'est comme une femme qui dort. Et puis y a tellement de drapeaux en piste pour la parade que je ne sais pas si on voit le mien. Ça s'embrouille, toutes ces couleurs. Ça devient une gerbe de nations, une grande famille...

— C'est peut-être pour cela que le cirque doit être aimé !

— J'en sais rien !... reprit le nain, moi je l'aime pour des tas de bonnes choses, les copains, mes amis, tous ceux qui sont gentils ici avec moi...

— Quels sont vos amis ?

— Les girls sont chouettes, mais il faut leur parler en cachette, sans cela on risque une amende, elles me donnent des cigarettes et puis y a aussi un grand nègre

— Et puis encore ?

— Je n'ai plus d'autres amis !...

— Alors ! le nègre et les girls ?

— Oui ! ceux-là seulement... Vous croyez que ce n'est pas assez ?

Je suivis le nain dans sa voiture. C'était une cabine étroite, comme toutes les autres. Le long de la cloison, il avait épinglé des cartes postales en couleurs représentant New-York et ses buildings. Au fond, le lit s'étalait avec un édredon d'un jaune criard. Sur une table on pouvait trouver une photo d'homme en danseuse.

— J'ai plus de quarante ans de cirque. Tenez, cette photo, c'est un souvenir de mes débuts, quand je faisais la danseuse à cheval. J'avais un beau tutu rose... Mais ça n'a pas duré longtemps. Un jour je me suis brisé les pattes, alors, maintenant, estropié, j'fais le comique, c'est moins dangereux... Je n'ai plus de cheval, mes « guibolles » sont cassées, mais j'ai toujours le tutu...

Je regardais ce petit bonhomme si courageux, qui, une larme à l'œil, se

mouchait bruyamment dans un mouchoir de comique de café-concert pour que je ne pusse m'apercevoir de son émotion.

Puis, devant mon silence, il bourra une pipe et me reconduisit jusqu'à la porte de sa « verdine ».

Je louvoyais maintenant dans ce guêpier du cirque, à travers ces ruelles attirantes, sautant des cordages, enjambant des escabeaux et tous ces accessoires si parfaitement inutiles au commun des mortels.

C'est alors que je fus attiré malgré moi vers un extraordinaire campement. Le long d'une tente s'élevait un chant d'une douceur infinie. Je venais de débarquer chez les Somalis du cirque. Assis sur le sol, de la même façon que leurs frères les pêcheurs de perles s'accroupissant à l'avant des boutres, toute une tribu était rassemblée.

Ils souriaient tous comme des enfants, des enfants enveloppés d'étoffes blanches, faisant mieux ressortir leur beauté noire.

Ils chantaient pour oublier qu'ils étaient en Europe, pour mieux retrouver un coin de leur pays natal, accompagnés par le rythme d'un tambour.

Je vis une face ridée de vieux chef, une face de sorcier surmontée d'une chevelure crépue, des têtes de jeune garçons zaranigs aux yeux de femme et une princesse noire, le corps couvert de gris-gris, d'amulettes et de colliers de verre.

Ils chantaient dans la tiédeur du soir un de ces refrains nostalgiques de l'Arabie heureuse, celui qu'ils murmuraient dans les jardins de dattiers, le long des grèves immenses, des îles mortes, ou encore en attendant le retour des pirogues bourrées de nacre.

Auprès d'eux se développait un mirage semblable à celui qui vous assaille lorsque, après une longue journée de marche dans le sable brûlant, on croit voir apparaître à l'horizon une petite mosquée blanche avec sa tour en pain de sucre.

Dans leurs regards, toute la mélancolie du Sud surgissait, chargée de nuages lourds, d'une mer scintillante, de cases enfumées, de trafiquants d'esclaves et de tribus hostiles.

— Salam..., Salam..., répétait le cheik...

— Salam..., Salam..., reprenaient ses fidèles...

Et le tambour battait plus fort comme pour couvrir le rugissement des lions affalés dans une cage proche...

— *Allah il allah !... Mohammed rassoul allah !* fredonnai-je....

— *Allah il allah !... il allah... il allah,* reprirent-il comme dans un songe.

Puis le tambour s'arrêta, brisant le charme, tandis que le cheik me donnait l'accolade.

Je trouvai successivement sur ma route un jeune Japonais faisant les

reins cassés, des musiciens tchèques accordant leurs instruments, des clowns suédois dînant autour de cinquante-trois hors-d'œuvre et une fille du Caucase sellant son cheval de guerre...

Des Djiguites passèrent au grand galop. Une bande d'otaries se précipita goulûment sur un seau débordant de poissons et, sous une voiture, une grande chienne rousse allaitait ses petits en fermant les yeux.

Captivé, emporté malgré moi par cette magie particulière qui rôde toujours le long des cirques ambulants, je marchais comme un automate, cueillant au hasard une flopée d'images exotiques.

Je venais à peine de quitter l'Afrique et déjà la Chine était là. Une Chine paradeuse, clinquante, étoffée de soie et de fleurs. Une Chine de cirque, plus belle que l'autre, tout au moins aussi émouvante. Ici, plus de pagodes bleues, de génuflexions de mandarins, ni de ces palais souterrains et introuvables où gisent des déesses endormies. C'était une Chine brillante, vivante, celle des placettes de Pékin, des faubourgs de Shanghaï, où les amuseurs jaunes provoquent des miracles en balançant des corps d'enfants-acrobates parmi des drapeaux, en faisant papilloter des éventails multicolores le long des jonques, ou encore en extirpant de leurs manches des fleurs irréelles sous l'œil inquiet d'un policier européen.

Qu'ils s'appellent Hay-Yung, Jutta, Triang ou Mina, les filles et les hommes jaunes, enveloppés de robes féeriques où se tordait une Asie frénétique, défilaient avec leur panache fleuri en s'évadant de leur voiture.

Et, aussitôt, comme mises en mouvement par un ressort secret, les poupées aux yeux bridés jonglaient avec des armes miroitantes, des sabres de pacotille, ou encore avec ces tridents qui, dans un cliquetis, tournoyaient en cadence pour un drame millénaire.

Cette Chine brodée des paravents s'agitait, se « chauffant » les muscles, en une dernière répétition, avant d'aller s'éblouir sous les projecteurs. Ils souriaient, eux aussi, ils souriaient toujours, de ce sourire énigmatique qu'ils transporteraient en piste. Ce sourire faisant partie d'une troupe chinoise, au même titre qu'un cheval appartient à son écuyer.

Ils étaient là, se tordant sur le sol souillé de mâchefer, faisant des équilibres, des tours d'adresse, se tenant par les mains, ou encore pirouettant, le corps cambré en deux, sur les pieds de leurs complices.

Puis, après de multiples exercices où la souplesse avait une large part, les lutins d'Extrême-Orient, souriant encore, arrêtèrent leurs exploits.

Ils s'interpellèrent alors comme des oiseaux, puis s'éclipsèrent, comme un escamotage savamment organisé...

Je croisai un nègre du Congo soufflant dans un harmonica, une amazone de grand luxe à l'air sévère, portant fleur à la boutonnière tout en manipulant une cinglante cravache.

Le peuple du cirque s'offrait en entier, comme pour une provocation.

Une roulotte barrait le chemin.



SERGE

LE CIRQUE FORAIN



L'OLYMPIA-CIRCUS DE LONDRES

SE

Cette roulotte était semblable à toutes les autres, avec ses coloris vert et blanc la coupant en diagonale comme un phénomène, et de grandes lettres de cuivre rouge mettant en relief le nom du maharajah. C'était pourtant là que palpitait le cœur du cirque. Sans cette roulotte, le cirque n'aurait plus eu qu'à fermer ses portes et aller vers l'agonie.

Elle abritait en ses flancs les contrats d'artistes, le budget de publicité, les stocks d'affiches surprenantes, l'ordre d'achat d'un groupe de fauves, les factures de paille ou de foin, la nouvelle du débarquement d'une géante ou les prix des réparations d'une tente et des moteurs.

Quand je pénétrai en ce cœur, un homme rieur m'accueillit en me tendant les bras.

Le cirque, je vous le répète, est une grande famille et l'affection en est la base.

Je n'avais jamais vu cet homme, et pourtant il me recevait comme un frère, un cousin, un ami de toujours.

C'est assez réconfortant d'être ainsi sûr, où que vous vous trouviez perdu sur la face de la planète en folie, de rencontrer ces asiles étoilés pleins de sourires et de compréhension.

— Le cirque est fait pour rassembler les hommes et les fauves, me dit-il... Je sais que vous êtes un homme de cirque... Vous êtes chez vous...

Je n'en avais jamais douté. Mais j'étais heureux d'entendre prononcer une nouvelle fois ce que j'avais déjà ouï dire en toutes langues.

— Vous savez aussi, reprit-il, que le cirque a besoin, pour sa bonne marche, d'animateurs possédant de la poigne et du caractère...

Je le savais aussi. Mais je ne voulus point l'interrompre.

— Qu'il soit de n'importe quelle nationalité, le cirque est avant tout le cirque. Pour vous, pour moi : Circus, cirque, Zirkus, c'est exactement la même chose. Cela a la même consonance qu'hôtel, se prononçant de la même manière sous toutes les latitudes, c'est une formule internationale. Mais notre hôtel est à la volante, une maison baladeuse qui a beaucoup plus de charmes ! N'est-ce pas votre avis ?...

Je ne l'écoutais déjà plus, regardant fixement une petite photo qu'il manipulait comme une fleur...

— Vous vous demandez, reprit-il, ce que j'ai entre les mains. Simplement la reproduction de la tombe d'un grand poète qui aimait beaucoup la France... Heinrich Heine... Il y est mort, d'ailleurs, après lui avoir voué toute sa tendresse... Mais ceci nous éloigne du cirque, tenez, regardez ces magazines. Ce sont les journaux mensuels du *Zirkus Sarrasani*. Car, en plus du grand tremblement de terre d'un cirque volant, il faut aussi penser à laisser des traces de notre passage, pour que les foules se souviennent davantage et retrouvent ainsi les images de ceux qu'ils ont choisi, comme j'essaie de revoir quelquefois un grand poète endormi... Le

cirque est une passion pas comme les autres. Sans passion, on ne peut aimer le cirque. Je suis un passionné...

Par la fenêtre de la voiture, j'observais le remue-ménage qui déjà commençait à envahir les pistes de mâchefer. Des hommes et des bêtes de toutes latitudes allaient bientôt s'accoupler pour aller cueillir des bravos sur le cercle magique, en cette usine monstre bondée d'écuries, de ménageries, de vestiaires, de magasins, de bars, de cantines, de garde-robes, et d'un box pour éléphants.

— Vous êtes d'Europe centrale !... lui dis-je...

— Mieux que cela... J'ai appris en vivant à travers l'univers qu'il existe surtout des hommes...

— De cirque..., ajoutai-je.

— La vie est aussi un cirque avec beaucoup d'autres hommes qui ont besoin de rire... Tenez, vous me faites penser à cet artiste que j'allais engager et à qui je demandais sa véritable nationalité, parce qu'avec certains d'entre eux on ne sait jamais ! Mais celui-ci était sûr de ne pas se tromper. Savez-vous ce qu'il me répondit, me fixant de son beau regard de trapéziste :

— Je suis acrobate... Mon pays c'est le cirque !

— Cet homme rose se fourvoyant avec ivresse, tous les soirs, dans une envolée au plus haut du « chapiteau », ne voulait, lui aussi, n'être qu'un homme parmi tous les autres. Voilà la grande vérité. Tenez, « chapiteau » signifiant si joliment nos toiles volantes, se prononce exactement de la même façon en français qu'en allemand... Le cirque est un grand pas fait par les hommes pour que surgisse un peu plus d'amour. C'est une religion sans contrainte, avec beaucoup de déesses et de dieux appelés chez nous : courage, volonté, rire, adresse, persévérance, harmonie et beauté.

» Le cirque continue sa ronde sans souci des lois de la pesanteur, sans crainte de faire un faux pas, puisqu'il sait que désormais il ne pourra jamais sombrer... »

Le chef de l'état-major de cette grande piste ambulante venait de fouiller dans un tiroir et en retirait des photos qu'il jeta en vrac sur le dessus d'une table.

— Voici des animateurs !... Jetez-y un coup d'œil, voulez-vous ?... Voilà Océana allongée sur son fil aérien comme sur un divan, Sévérus et Agoust, les jongleurs, la jolie Erminia Chelli, une Vénitienne adorant le trapèze et l'équilibre, Claire Hériot, une dompteuse 1900... tous disparus...

— Et cet homme à cheval ?...

— Le plus grand, le plus célèbre des maîtres du cirque à l'allemande Ernest Renz..., qui, lui aussi, a son histoire. Après la longue suite des siècles, après ce grand sommeil du cirque, un Français, Defraîn installa, vers la fin du XVIIIe siècle, à Vienne, un spectacle bien proche d

cirque. Les Français vinrent alors nombreux apporter chez nous les joies du cirque : Jacques Tourniaire, les frères Loisset, Foureaux et aussi Dejean, l'ancien chef du Cirque olympique.

» C'est ainsi, vers 1850, que Renz fit son entrée. C'était un ancien danseur de corde et un bon écuyer, descendant d'une très ancienne famille de bateleurs. Il créa un « cirque équestre », et il eut un succès fou. Depuis, vous connaissez la suite, plus de quarante cirques rayonnent en Europe Centrale. Les principaux sont ceux de : Hagenbeck, Kludsky, Krone, Strassburger, Busch, Schumann, Gleich et le nôtre : Sarrasani... »

L'homme, toujours souriant, s'arrêta.

La nuit, bientôt, allait nous surprendre. Elle se jetterait de toutes ses forces sur les grandes toiles, submergeant d'un vaste manteau d'ombre les caravanes, les animaux et les acrobates.

Bientôt aussi, le cirque tout entier s'illuminerait, faisant gesticuler ses girandoles, ses étoiles électriques, tandis que des projecteurs iraient cueillir de leurs longs faisceaux blancs des régiments de drapeaux juchés comme des équilibristes en haut des mâts.

Le chef d'état-major sortit alors de son fauteuil, tourna un bouton et la cabine de cirque se colora d'orange.

— Croyez-vous que l'on est bien ici ! soupira-t-il en revenant s'asseoir. Je donne volontiers tous les appartements luxueux du monde pour une simple roulotte de cirque. C'est encore là où l'on est le mieux...

» Avez-vous songé une seule fois, reprit-il, à ce qu'il faut par jour à un cirque de notre importance pour qu'il puisse bien vivre ? Les tonnes de nourritures diverses qu'il engouffre comme un monstre vorace, mélangeant la sciure à l'essence, la viande à la paille, les poissons, le riz, les bananes, l'huile, le pain, le fourrage et le reste. C'est inimaginable. Le cirque est un enfant terrible dévorant tout sur son passage. Mais il n'y a pas que cela. Nous avons encore à le protéger contre mille dangers possibles pouvant foncer sur lui à chaque seconde. Le plus grand, le plus grave de tous, c'est l'incendie. »

L'homme ne souriait plus maintenant et son regard trahissait son émotion.

— Il y a à peine quelques semaines, lors d'une tournée en Belgique, un accident épouvantable endeuilla notre piste.

» En pleine nuit, le cirque endormi fut surpris par l'incendie. Il avait pris soudain sur la toiture d'une tente où l'on remisait le fourrage des éléphants de l'Inde. Ce ne fut, d'abord, qu'une étincelle, puis un long serpentin de flammèches, enfin, brusquement, brutalement, d'énormes gerbes rouges se précipitèrent vers le ciel.

» Sous un long panache de fumée, le feu dansait dans le box des éléphants. En quelques secondes, ce box était devenu un brasier géant où vingt-deux éléphants, impuissants à s'évader, grillaient dans une four-

naise de paille, de poutres et de toiles enflammées. Ce fut atroce que cette vision de prisonniers enchaînés, en train de brûler vivants.

» Pourtant l'un d'eux parvint à s'échapper.

» Fou de douleur, il s'enfuit aussitôt en lançant de formidables barrissements de terreur. On voulut le poursuivre, l'arrêter, le soigner. Mais, comme ces indigènes de Malaisie possédés par un démon, il fonçait droit devant lui sans s'inquiéter des obstacles qu'il brisait furieusement sur son passage.

» Il arriva enfin auprès d'une citadelle bordée de fossés profonds. Sans hésiter, l'éléphant s'y précipita de son énorme masse et s'enfonça, les jambes atrocement brisées, dans la vase. Des soldats de garde l'achevèrent aussitôt à coups de carabine, pour mettre un terme à ses souffrances. Celui-ci était mort, bien mort, peut-être déjà au paradis des fauves. Mais d'autres s'agitaient comme de malheureux pantins sous les lueurs rouges de l'incendie, qui, déjà, gagnait du terrain.

» L'auto-pompe du cirque, à son poste, faisait tout son possible pour enrayer la vague de feu. Un cornac de l'Inde, après s'être mis en prières, sauta alors dans le brasier, insouciant du danger, pour aller libérer les bêtes. La première qu'il sauva fut une éléphante. Mais la bête refusait farouchement de sortir du cercle de flammes qui l'environnait. Elle voulait sa compagne.

» Le cornac, avec cet instinct profond que possèdent tous les primitifs, comprit aussitôt. Il sauva encore l'amie de cette éléphante capricieuse. Alors elles disparurent rapidement toutes deux dans un nuage de fumée, étourdies, à demi asphyxiées, tandis que, dans une voiture voisine, des singes hurlaient lamentablement, montrant leurs faces tragiques de bêtes désespérées.

» Partout l'effroi régnait parmi les bêtes. Les lions poussaient de longs « aou ! aou ! » comme des sanglots. Les chevaux, sentant le danger les menaçant, ruaient sans arrêt dans leurs écuries. Seuls, les phoques et l'hippopotame semblaient pour l'instant ne pas s'en apercevoir, tranquillement installés qu'ils étaient dans l'eau croupie de leur bassin roulant.

» Le maître du cirque, Hans Stoch Sarrasani, était là aussi, donnant ses ordres au milieu d'acrobates et de clowns luttant tous contre ce génie malfaisant : le feu.

» Sa douleur était immense. Les animaux qu'il adorait le plus au monde étaient là, à quelques mètres, boursouflés, couverts d'atroces brûlures, la peau pendant par lambeaux, les yeux injectés de sang, morts carbonisés, et gisant sur le sol comme de gros ballons noirs.

» Le bilan de cette nuit fatale se chiffrait par la destruction d'un troupeau de sept éléphants ; Mary, l'éléphante favorite, fut sauvée. Mais d'autres allaient mourir. Après cet incendie, pendant des jours entiers, Sarrasani ne fut plus lui-même. Il allait et venait dans le cirque comme un

animal traqué, ne pouvant effacer de son âme l'atroce tragédie de cette nuit enflammée où disparurent ses chers compagnons. Il crut qu'il allait succomber de désespoir. Encore aujourd'hui, quand on parle de ce box en feu, c'est pour lui le plus tragique, le plus affreux de tous ses souvenirs...

— Et les rescapés ? demandai-je.

— Ceux-là ont eu de la chance. Quelques-uns sont encore en traitement. Voulez-vous les voir ?...

Après un dernier ordre aux dactylos, nous partîmes dans la nuit du cirque.

Autour de nous, le peuple du voyage était en ébullition. On croisait des nègres, des chimpanzés, des Chinoises fleuries, des Hindous couverts de glaces miroitantes, tous se préparant à une fantastique parade.

— Les Sioux qui sont au cirque, me dit l'homme qui venait de retrouver son sourire, proviennent des « réserves » de Pine Ridge dans le South Dakota. Le commissariat indien de Washington ne nous a donné l'autorisation de les exhiber que contre un fort dépôt d'argent, actuellement dans une banque à New-York. Tous ces hommes rouges ont, de plus, à leurs côtés, les suivant dans tous leurs déplacements, un officier du Service spécial des territoires indiens veillant sur leur nourriture, leur couchage et aussi leur état physique.

» Par contrat, si l'un d'eux meurt sur la route, nous devons immédiatement rapatrier sa dépouille. »

Nous venions de pénétrer sous une immense tente verte.

— On croirait, me dit-il, levant les yeux vers le ciel, un capitonnage pour un fauteuil géant... Regardez comme c'est joli...

Sous la lueur des lampes, ce plafond de toile, avec le jeu des ombres en mouvement, fabriquait une étrange fantasmagorie.

— Le vent est aussi un danger pour le cirque. Quand l'ouragan se met à siffler, il vous enlève un chapiteau comme un fétu de paille. Aussi faisons-nous attention à l'amarrage.

Nous étions dans la galerie des fauves, avec toutes ces grandes cages-roulottes offrant un kaléidoscope de tigres, de lions, de panthères, de pumas, et même de gentils ours à collier, toute une jungle choisie et surprenante.

— Voici Œdipe, notre hippopotame. En piste il traînera un char doré pour la parade... C'est le seul hippo dressé du globe...

Nous suivions le long couloir de toile, observant au passage l'immense cavalerie d'étalons, les hongrois, ceux d'Andalousie, les minuscules poneys de Shettland ou encore les gros et puissants chevaux venus du Hanovre, tous mélangés en compagnie de harnais, de selles et de plumets multicolores.

Ici un bouledogue était à l'attache. Là je retrouvais les chèvres et le cochon, rose comme une fleur de papier, rassemblés dans un enclos parmi

un amas de malles américaines et servant de porte-bonheur au cirque.

Tout un monde animal se livrait ainsi à mon regard, un monde bien tranquille, attendant, lui aussi, son entrée en piste.

Il n'y manquait ni les chameaux de Sibérie, enveloppés de fourrures laineuses, ni les zèbres indiens immobiles comme les idoles de leur pays natal, ni les zèbres piaffeurs rayés à la façon des tigres.

Tout à coup s'offrirent les éléphants.

Ils étaient rangés en file, comme un régiment pour une prise d'armes, étalant sous la voûte verte de leur tente l'imposante masse de leurs corps. Ils se balançaient doucement, à la façon d'amnésiques, lorgnant de leurs yeux clignotants un cornac cuivré apportant le foin ou encore poussant un tonneau rouge, monté sur deux roues, contenant de l'eau où les pachydermes pourraient à leur aise se désaltérer en y trempant leurs trompes.

Cela composait une muraille vivante assez impressionnante. Ils balançaient sans arrêt leurs corps de mastodontes, de quoi donner mal au cœur aux filles sensibles.

Un dompteur en chandail clair arriva en courant, puis continua sa course. Un laquais en uniforme chamarré, le suivit. Une éléphante avança sa trompe, quémandant une gourmandise.

— Voici nos rescapés ! déclara mon guide.

Éloignés du troupeau, quatre éléphants revenaient à la vie. Badigeonnés de chaux, ils avaient pris l'apparence d'éléphants sacrés meublant le cortège fabuleux d'un empereur siamois.

— On a fait pour eux l'impossible... Je crois qu'ils seront sauvés... Mimbo !

Un éléphant remua une oreille, avança une patte, comme s'il avait compris.

— Tu pourras bientôt reprendre tes exercices et marcher sur les bouteilles en équilibre... Mais tu ne verras plus ta sœur de piste qui jouait si bien de la grosse caisse... Au revoir ! et bonne chance !...

L'homme, rieur, parlait aux éléphants comme s'il avait eu affaire à de grandes personnes.

A la sortie de la tente brillait le feu d'une lampe tempête. A nouveau nous retrouvâmes cette vision de voitures, de roulottes, de mâts, de tentes et de cordages si semblables dans tous les cirques du monde, leur donnant à tous l'aspect de frères jumeaux.

— Nous avons tout juste le temps d'aller saluer les hommes rouges, déclara l'homme en tirant sa montre. Dans une demi-heure la parade s'ébranlera... Venez vite !

Les Peaux-Rouges, contrairement à la plupart des artistes qui ne soupent qu'après le « travail », dînaient déjà en famille au restaurant du cirque.

J'eus, en les apercevant, une étonnante surprise. Je m'attendais à

rencontrer ces visages tatoués, si chers aux romans de la prairie, ces personnages auréolés de longues plumes d'aigle et la ceinture garnie de haches et de flèches, attendant avec impatience l'arrivée de la diligence contenant un trésor californien.

Mes Indiens de cirque, tout au moins pour l'instant, n'avaient pas cette allure.

J'avais affaire à des êtres silencieux, vêtus comme les émigrants en route vers l'Ouest, avec des chemises à carreaux, des vestes de cuir, des pantalons de velours et des bottes de cow-boy décorées de fleurs.

Les « squaws » ressemblaient à ces romanichelles des tribus bohémiennes s'étoffant le cou en des foulards voyants, arborant des corsages criards et des robes à pois. Il y avait ausi le sorcier, l'homme de médecine de la tribu. En tout, une trentaine de rouges. Tous, sans bruit, absorbaient leur repas, sans attacher d'importance à ces « visages pâles » venant les surprendre en leur antre.

Pourtant, j'aperçus un blanc qui leur tenait compagnie. C'était leur interprète, un fameux cavalier qui conservait aussi, prétendait-il, le rifle authentique de Buffalo-Bill et la photo du grand ancêtre des cow-boys.

— *How do you do !...*

— *Very well ! Tanks !...* Voici mes amis ! me dit le cow-boy, je dois veiller sur eux. Permettez-moi de vous présenter le plus ancien de mes hommes rouges : Corne-Noire... Malgré ses soixante-dix ans, c'est encore un gaillard... Jadis il a combattu les blancs. En vieillissant il s'est tenu tranquille...

J'entendis alors, s'évadant des lèvres du cow-boy, des paroles gutturales, une espèce de jappement, un appel comme ceux devant surgir auprès de ces tentes en peau de daim, nichées le long des forêts du Grand-Nord...

Corne-Noire quitta alors son banc.

Il était aussi grand qu'un totem. Lentement, il arriva vers moi, me fixant d'une façon bizarre, un peu comme un fauve de ménagerie observant avec inquiétude son dompteur.

Puis il me tendit la main. C'était la première fois que je me trouvais en face d'un homme rouge.

Il me semblait retrouver toute une épopée ; une cohorte de rêves enfantins avec des charges de chevaux sauvages, le cri de guerre des tribus empanachées de plumes, la grande rivière verte, la montagne jaune, la chasse au grizzly et aussi le bruit lancinant du tam-tam...

Mais Corne-Noire était devenu un vulgaire civilisé, mâchait du chewing-gum et partait tous les samedis de sa « réserve » pour aller faire ses provisions de sel, de tabac ou de viande fumée en pilotant une vieille Ford.

Tout semblait s'écrouler.

Pourtant, ce gilet de perles aux couleurs violentes, ces tresses noires ornées de rubans, cette fierté inscrite sur son visage, son regard fixe de coureur des bois... et cette boucle dorée s'accrochant à cette oreille fine, cette oreille devant déceler si facilement à distance l'arrivée d'une hermine, d'un renard ou d'un caribou, tout cela n'était pas encore truqué et semblait bien éloigné de la civilisation des buildings...

Corne-Noire n'avait pas desserré son étreinte. Il gardait ma main dans la sienne et nous nous regardions sans mot dire, essayant de nous comprendre...

Je pouvais mieux, ainsi, le contempler, admirer un louis d'or d'Amérique suspendu à son cou comme une médaille de la Vierge, essayant de sonder davantage son âme indienne.

Enfin il se décida à parler.

Son beau visage de roi de la prairie s'anima. Mais il ne prononça en anglais qu'une simple phrase, une phrase décevante.

— *Morning !... Boy !...*

Puis, sans doute satisfait, il me quitta pour reprendre sa place parmi sa tribu. Tout à l'heure, en piste, il serait plus volubile. Lors de l'attaque de la diligence, il pousserait de nombreux « Ouah ! Ouah ! », bondirait comme un forcené et lancerait le tomahawk, la face peinte comme ses ancêtres...

Mais j'emportais de lui une image saisissante, une image introuvable ailleurs, celle d'un vieil Indien perdu avec ses frères rouges dans le gouffre de la civilisation.

Je cherchais l'homme rieur. Il avait disparu. Mais déjà aussi, les Indiens, après un *go out* retentissant, abandonnaient le restaurant suivis de leurs *squaws* et du cow-boy...

Alors des coups de carabine éclatèrent, des fanfares, des orchestres, des musiques retentirent. Un bruit formidable envahissait les coulisses du cirque.

Devant les roulottes se rassemblaient des chars, des cavaliers, des éléphants chamarrés se préparant à composer un long cortège, parmi des envolées de drapeaux.

En tête je retrouvais Corne-Noire, à cheval sur une cavale sauteuse, un de ces petits chevaux nerveux de la Prairie américaine, tenant bien droit sous le vent la hampe d'une bannière étoilée. A ses côtés paradaient cow-boys et cow-girls. Derrière, venaient tous ses frères et sœurs environnés de plumes, de perles, et les pieds chaussés de mocassins de peau d'élan.

Sur une diligence du Far-West trônaient des trapézistes et des jongleurs. Dominant un mail-coach, une troupe chinoise au grand complet offrait toujours ses sourires. Les Somalis accompagnaient les chameaux,

et le nain du cirque, juché sur un éléphant, faisait flotter nos trois couleurs...

Un coup de sifflet strident perça la nuit.



Alors la grande parade, agitant la guirlande bariolée de ses hommes, de ses drapeaux, de ses voitures et de ses fauves, pénétra sous la grande toile du cirque qui venait subitement de s'illuminer...



LE PARADIS DES FAUVES

— Si tu vas un jour à Hambourg, m'avait déclaré François Fratellini dans un sourire, ne manque pas Stellingen !...

Ainsi les gens de cirque se donnent mille tuyaux concernant « le voyage » : la meilleure pension de famille de Londres, un savetier ber-

linois fabriquant d'incomparables bottes de piste, le plus parfait restaurant de Madrid, et ce magasin de Vienne où les artistes sont sûrs de trouver tous ces trucs divers, ces accessoires flamboyants servant aux jongleurs, de la massue scintillante à la boule étoilée.

— Va à Stellingen... c'est la campagne !... me répétait François en sa loge lilliputienne de Médrano, cette cave sous le cirque où l'on mettait le rire en bouteilles.

Puis il ajoutait :

— Tu en seras émerveillé...

— Mais qu'y a-t-il donc dans ce bled ?...

— Tu le verras bien...

Et les clowns riaient en m'indiquant encore que je n'avais qu'à prendre le tram jaune n° 7 qui s'arrêtait devant la *Central-Bahnhof* et qu'il me conduirait directement.

Quand l'avion de Berlin me déposa pour la première fois à Hambourg, j'avais oublié l'ordre du clown. Mon premier soin fut de m'entortiller en ce vieux quartier de Sank Pauli décoré de filles, d'accordéons et de marins et aussi d'une boutique étonnante où un astucieux avait mis en montre des pipes en plâtre ébouriffantes et des lanternes de navires montrant leurs feux vert et rouge de bâbord et de tribord.

En cette ville encore libre et de marine, j'étais assez à mon affaire, chaloupant comme tous ces bourlingueurs arrivés la veille à bord d'un courrier du Pacifique. Je me glissai le long des *English Bars* et des *American*, et descendis comme un chat les dix marches de pierre menant à ces *Bavaria* dont les enseignes teintaient la nuit d'un rose frauduleux.

— *Schön !* disaient les filles, tandis qu'un gars en béret, évadé d'un palace flottant, ouvrait son sac bourré de souvenirs, de coquillages, de fétiches et de geishas de papier...

Un phono tournait un air écœurant.

Au loin, du côté d'Altona, tous les grands navires en partance crachaient vers le ciel de longs panaches noirs. On entendait encore le murmure d'une guitare, le son d'un verre brisé, le cri d'une fille traquée, un coup sec de pistolet que l'on vide et un chant de marine fait de grincements de treuils, de grues haletantes, de jurons, de vent sifflant dans les toiles tendues, et aussi du flic-flac continu de l'eau allant buter contre les coques des bateaux à l'attache.

J'entendis même, cette nuit-là, après être allé me perdre devant le corps d'assassins en cire, des musiques aigrelettes et tyroliennes scandant la marche de percherons qui, tournant sur une piste de pacotille, enlevaient sur leur dos de jolies Frida, écuyères pour la frime, montrant, à qui voulait les admirer, des dessous prometteurs.

C'est autour de cet hippodrome factice que, subitement, je me souvins de « Stellingen ».

Et le lendemain apparaissait la surprise que les clowns avaient voulu me faire : le paradis des bêtes, le jardin des fauves d'Hagenbeck, le plus grand zoo du monde.

En franchissant la grille de cette jungle artificielle, je remerciai le dieu du cirque de m'avoir permis de faire connaissance avec un aussi surprenant domaine, seul et unique en son genre, faisant d'Hagenbeck le plus important des marchands de fauves de l'univers.

Je ne vous dirai pas combien coûte un tigre adulte ou un lionceau, le cours des bêtes variant comme le caoutchouc ou la livre sterling, mais ce qu'il m'est possible, c'est de vous emmener en ma compagnie autour de ce *Tierpark*, où, pour la première fois, des fauves furent présentés en liberté sur les parterres et les rochers d'une jungle idéale de cette contrée hanséatique.

« Un paradis pour les bêtes », fredonnais-je en me dirigeant vers le bungalow blanc directorial, tandis que des autruches à cou rose et des dromadaires laineux passaient, dédaigneux, à mes côtés.

Quand j'ouvris la porte du bungalow, je fus extrêmement étonné de ne pas être reçu par un chimpanzé à lunettes ou bien encore de ne pas surprendre une girafe tapant à la machine à l'aide de ses grandes pattes...

J'étais dans une pièce garnie d'un téléphone, d'un planisphère et de deux toiles romantiques. Sur une table traînaient de multiples télégrammes échappés du bout du monde.

Un petit homme chauve, affable, se dressa.

— Les frères Hagenbeck, me dit-il, s'excusent de ne pouvoir vous recevoir, mein Herr... L'un est en Suède, l'autre aux Tropiques... Mais, quand ils reviendront, ils se feront un plaisir... Désirez-vous un léopard, un tigre ou un éléphant ? Nous possédons actuellement un lot de serpents incomparables ! Mais chacun a ses préférences !...

— Je viens simplement visiter le *Tierpark*... Je suis un homme du cirque !...

— Alors vous pouvez dire que vous avez trouvé le bonheur... Nous avons aussi deux cirques géants : l'un est en tournée en Hollande, l'autre en Norvège. Ils ont à leur bord quatre cents artistes, cinquante lions, trente tigres, vingt-cinq éléphants et six dompteurs. Ce sont les cirques volants les plus formidables avec ceux de Krone et Sarrasani... Il existe trois Hagenbeck : Hagenbeck-Stelligen, Hagenbeck-Hambourg et Hagenbeck tout court. Un de nos cirques a traversé l'Europe, l'Asie, l'Afrique, les deux Amériques, et a même planté ses tentes au Japon... Mais, dans le fond, c'est toujours la même famille... Tenez, voici devant vos yeux les débuts de notre ménagerie modèle...

Je fixais sur le mur les deux vieilles toiles romantiques jaunies et patinées.

— C'est une arrivée d'animaux d'Afrique chez Hagenbeck ; c'est joli, n'est-ce pas ?

Sur les quais de Sank-Pauli, le vieux port de Hambourg, des hommes débarquaient d'un navire des autruches valseuses, une dizaine de bébés éléphants et une cargaison de girafes...

— C'est le plus ancien souvenir que nous possédions ! Vous savez certainement que Gottfried Hagenbeck, le grand-père de Heinrich et Lorenz, les propriétaires actuels du *Tierpark*, était installé à cette époque sur le port comme marchand de poissons.

Pour attirer sa clientèle, il exhibait dans ses vitrines des coquillages géants, des bêtes monstrueuses, des étoiles de mer et quelquefois des méduses.

Une fois, un bâtiment revenant de l'océan Glacial débarqua une baleine morte, des rennes, des cachalots et des phoques vivants. Gottfried Hagenbeck, séduit, acheta le tout et présenta ces animaux de l'Extrême-Nord. C'est ainsi que débuta la ménagerie Hagenbeck.

— Mais les tigres, les animaux d'Asie, d'Afrique ?

— Ayez un peu de patience !... le vieux papa Hagenbeck, ayant eu du succès avec ces bestioles polaires, décida de faire des expéditions diverses sur notre planète, d'où il rapporta de quoi meubler une nouvelle arche de Noé. Karl, son fils, fit le commerce des animaux rares, construisit, à Stellingen, le *Tierpark*, mais, contrairement à l'habitude, décida non pas d'enfermer les fauves dans des cages, mais de leur confectionner des plates-formes à l'air libre, parmi des plantes et des rochers, séparés du public par d'immenses fossés et où les bêtes sauvages retrouvaient un peu l'atmosphère de leurs jungles et de leurs savanes... Depuis, tous les jardins zoologiques du monde copièrent Hagenbeck.

Le téléphone résonna.

— Excusez-moi une seconde... Allô !... Oui... *Ja*... *Yes*... London... *No !*... *five* « caméléopards »... *two tigers*... *Yes*... *Thank you, sir*... *and to-morrow morning*... *Just a minute, please*...

L'homme chauve posa le téléphone...

— Fräulein Ida, donnez-moi le dossier des animaux dressés... Parfait... Merci... Allô ! London, six tigres... *all right*... *O. K*...

Le téléphone fut raccroché.

— Nous travaillons avec tous les pays du monde. Rotterdam, Anvers, London, New-York, Paris câblent sans arrêt... Nous possédons des rabatteurs dans toutes les jungles, des traqueurs posent pour nous des pièges en Birmanie, aux Indes et au Soudan... et nous sommes « accointés »... Comment dites-vous en français ?

— En liaison, en relations...

— C'est cela, avec les vieux trafiquants chinois d'animaux de *North Bridge Road* à Singapour... Ainsi, pas une bête vivante ne nous échappe...

— Et ceci ? dis-je à l'homme chauve, montrant du doigt une photo où un vieux monsieur à barbe blanche, souriant, fleur à la boutonnière, chapeau gris en bataille, faisait faire le beau à un gigantesque phoque...

— Le grand patron ! M. Karl Hagenbeck, en compagnie du joyau de notre collection animale, un éléphant de mer pesant cinq mille livres. Nous avons actuellement quatre mastodontes semblables. L'un deux vient d'être acheté par les frères Ringling... Mais voulez-vous visiter ou plutôt venir dire bonjour à nos pensionnaires ?...

Et c'est ainsi que je suivis l'homme de confiance d'Hagenbeck qui m'entraîna dans les jardins au pas de chasseur.

Les minutes sont comptées au pays des fauves. Il faut faire vite pour vendre un python, un ours ou des phoques. La concurrence joue et les dompteurs sont pressés. Nous venions de traverser à toute allure un pont japonais rouge et or, dominant des centaines de « fleurs animales », des grues roses et des marabouts en liberté.

— Quel métier passionnant! dis-je à mon guide, que de fournir ainsi aux cirques et aux zoos un colibri, une girafe ou un bison...

Mais l'homme chauve ne me répondit pas.

Il surveillait deux garçons de cage qui, avec délicatesse, posaient sur l'herbe tendre, en plein soleil, deux jeune chimpanzés.

— Nous les acclimatons !... Le voyage les a un peu fatigués... Nous craignons pour eux la pneumonie, les singes meurent tous de ça ou encore de méningite... C'est dur d'acclimater un chimpanzé... J'espère que ces deux-là vivront !... En tout cas, nous ferons le nécessaire pour les sauver... Quelle vie !...

— La plus belle !...

— C'est bien ce que je pense !... Sans cela, je vendrais des automobiles ou des primeurs ! Mais, que voulez-vous, on ne se refait pas ! Les fauves et le cirque, quand ça vous prend, il est bien difficile d'y échapper... et c'est bien pour moi le plus joli des commerces...

— Combien avez-vous d'animaux au *Tierpark* ?...

— Une trentaine de lions, treize tigres, une douzaine d'éléphants, cinq panthères, neuf léopards et vingt-huit ours...

— Vous êtes précis...

— Pour aujourd'hui seulement ! Demain, tout peut changer... Nous attendons l'arrivée du *Batavia,* venant de Sydney avec une cargaison formidable, un véritable zoo flottant : kangourous, quelques milliers d'oiseaux des îles, trois rhinocéros et plusieurs éléphants, sans compter les orangs-outangs... Tenez, ouvrez cette porte...

C'était une porte vitrée donnant sur une vaste serre encombrée de multiples plantes tropicales... A l'intérieur, on étouffait.

— Vous vous intéressez aussi aux plantes rares ? dis-je, curieux.

— Pas tout à fait... Cela complète l'illusion. Regardez donc cette mare...

— Je ne vois rien!

— Fixez bien ! elle devient vivante !

A fleur d'eau, un alligator de l'Amazone venait de surgir, montrant une mâchoire redoutable.

— Voici aussi des crocodiles du Gabon, poursuivit, volubile, mon cicerone, des tortues géantes, mais ce n'est pas tout... Dans ces cages de verre vous trouverez de vulgaires vers à soie... Nous venons avec eux de réaliser une expérience. On leur a donné des feuilles de mûrier trempées dans de l'aniline. Sur cinq cents, cinquante seulement ont survécu ; mais ils tissent maintenant de la soie bleue...

— C'est assez extraordinaire! murmurai-je, un peu inquiet, à l'homme chauve.

J'avais l'impression que ma raison allait chavirer définitivement. Mais le petit homme continuait, comme un bonimenteur, à me vanter ses collections.

— Voyez cette bête peu courante, presque inconnue en Europe, c'est une araignée du Japon. Elle fait un excellent ménage avec les fourmis tricolores. Admirez en passant ces feuilles vivantes, ces faux débris de bois qui ne sont autres que des phasmes, ces insectes extraordinaires de Java.

J'allais de surprise en surprise. François Fratellini, en se maquillant la face dans sa petite cellule de Médrano, ne se doutait pas qu'à quelques milliers de kilomètres, j'étais en train de trouver le bonheur, le vrai bonheur.

Allongé dans son cube transparent, un python énorme, bleu et rose, mesurant dix mètres de longueur, était en train de fasciner, à l'aide de ses yeux diaboliques, de véritables yeux d'hypnotiseur, un minuscule cochon de lait qui commençait à croire à la sorcellerie africaine.

— Quand il l'aura avalé, il restera tranquille pendant quelques mois !

Et l'homme chauve ajouta, avec le sourire :

— Il en profitera aussi pour changer de peau... Par ici, la sortie.

Au dehors, il faisait un temps idéal. De petits nuages blancs flottaient sur la grande soierie bleu tendre de ce ciel d'Europe. Je pensais que, la veille, j'avais failli mourir en avion, entre Berlin et Hambourg, dans une tornade diluvienne. Tout cela parce que j'avais voulu obéir à un clown, tenté par ce mot « Stellingen » prononcé par un roi du rire...

Ici les bêtes semblaient heureuses, pas le cochon de lait, bien sûr, mais toutes les autres... J'en avais la preuve en voyant gambader des zèbres, des lamas de Mongolie et des biches. Seul, dans son coin, un renne semblait nostalgique. Il pleurait tous ses frères, vendus l'hiver dernier à un hôtel de l'Engadine et qui devaient, pour la circonstance, être attelés à un traîneau.

— Voici nos oiseaux!... Écoutez ce magnifique concert. N'est-il pas le plus mélodieux de la planète ? reprit le petit homme...

En une volière géante se poursuivaient, en bonds gracieux, tout ce que la terre peut compter d'oiseaux chanteurs. On y trouvait même ces oiseaux-mouches rubis ou topaze, si lilliputiens qu'ils auraient pu faire leur nid en une main d'enfant.

Tour à tour je pus admirer des girafes faisant le grand écart, des castors ressemblant à des gnomes poilus, un gnou bleu rageur, furieux, si en colère qu'il chargea et fonça tête baissée contre sa clôture à notre approche. Sur une pyramide de rochers artificiels, des cynocéphales poursuivaient une femelle montrant les dents à cette tribu de singes en folie. Ici, dans l'eau translucide d'un bassin, se développaient les arabesques savantes de lions de mer de Californie, noirs et luisants comme un fétiche aux yeux de verre de Guinée. Des pingouins baladeurs partaient en promenade. L'aventure, la belle aventure me poursuivait.

J'étais devenu muet, contemplant en silence nos frères « inférieurs » essayant, sur une bande de terre d'Europe, de continuer quand même à vivre loin de leurs tanières, de leurs trous, du coin où ils avaient été capturés vivants, donnant ainsi aux hommes une belle leçon de philosophie.

L'homme chauve me rappela à la réalité.

— Voici nos éléphants !...

Il n'avait pas besoin de me le dire. On les voyait. Ils étalaient leurs peaux rugueuses, si ridées qu'aucun vieillard ne pourrait se vanter d'en posséder de pareille. L'œil de l'éléphant m'a toujours étonné. Que vous soyez devant, derrière ou à ses côtés, il a toujours l'air de vous poursuivre de ce regard brillant plus qu'une perle japonaise.

— J'ai l'œil sur vous ! semble-t-il dire...

Et c'est exact. On sait, en ménagerie, qu'un éléphant a de la mémoire, qu'il se souvient fort bien des douceurs et des coups et qu'il reconnaît sans erreur possible les hommes de bonne ou mauvaise qualité.

Devant nous, les six éléphants, un pied attaché par des chaînes monstrueuses, se dandinaient sur leurs trois jambes libres avec un mouvement de va-et-vient, comme une grosse marée grise.

Je vis ainsi, avec étonnement, avec émoi, en quelques heures, ce que Rubens s'était ingénié à peindre pendant des années lorsqu'il composa, avec Breughel de Velours, ce paradis terrestre où sont rassemblés tous les animaux de la création.

Mais il y avait en plus les mufles et les oreilles tournoyantes des hippopotames, la fourrure immaculée des ours blancs, la beauté tapageuse des léopards de l'Inde et la queue ratisseuse d'un fourmilier.

— Voilà les grands fauves ! prononça mon guide avec emphase, comme s'il voulait me faire sortir d'un rêve perpétuel.

— Les grands fauves ! répétai-je machinalement comme une poupée de ventriloque...

— Les grands fauves et leurs tanières modèles...



SERGE

EN PLACE !... SULTAN...



LES JEUNES TIGRES...

Il n'y avait plus aucune barrière, pas une grille ni un barreau. Un seul fossé, large de huit mètres, nous séparait d'un groupe de lions et de tigres qui, nonchalants, s'étaient accroupis les uns sur le sable, les autres sur le tronc d'un vieil arbre mort, devant la paroi d'un immense rocher artificiel.

Tout à coup un tigre se dressa. Il avait flairé l'homme. Il s'étira, renifla longuement, fit ses griffes, se passa une patte sur la moustache, puis, comprenant sans doute qu'il n'était toujours qu'un prisonnier, détourna la tête de dépit.

Ce grand seigneur de la jungle, de toutes les jungles, en vieil Asiatique qu'il était, ne voulait plus attacher d'importance à des bipèdes blancs.

Un peu plus loin, six lionceaux folâtraient sous le ventre chaud de leur maman, tandis qu'on entendait de longs « Aou ! aou ! » venus d'une cage proche, le cri de la brousse de leur père, un grand lion à crinière noire...

— En voulez-vous encore ? me demanda le petit homme.

— Puisque je suis venu exprès pour cela !

— Alors, continuons !... Vous allez observer maintenant des phénomènes.

Ce ne fut pas long. Au centre d'un bassin d'eau glauque et croupie, des masses de chair flasque se dressaient : les éléphants de mer du pôle Sud. Le plus gros avait cinq mètres de long et dévorait chaque jour ses deux cent livres de poisson... C'étaient des figures monstrueuses, semblables à ces géants aquatiques de la préhistoire, mais des bêtes fort douces et comiques avec leurs moustaches les transformant en vieillards gâteux de deux mille cinq cents kilos...

Nous en étions là de notre visite zoologique, lorsque la *Fräulein* du bungalow blanc, essoufflée, vint dire quelques mots à l'homme chauve.

Ce dernier alors s'excusa :

— Je suis obligé de partir... J'ai Amsterdam au bout du fil et il faut que je réponde à des télégrammes d'un cirque anglais, d'un traqueur de Java et d'une ménagerie suédoise... Continuez sans moi. D'ailleurs vous en verrez bientôt la fin. A part nos cuisines pour les fauves et l'infirmerie, il vous reste à voir notre école de dressage. Mais vous pouvez y aller seul.

Le petit homme chauve s'enfuit alors au pas de course, oubliant de me dire au revoir. Il n'y avait plus aucun visiteur. Le zoo avait bouclé ses portes. J'étais seul, bien seul, parmi les bêtes sauvages. Une étonnante sensation m'envahit, une grande sensation de plaisir, d'un plaisir indéfinissable fait d'angoisse, de joie, de quiétude, de tendresse.

Lentement, observant toutes les bêtes qui m'entouraient, je refis pas à pas le tour de ce domaine magique, si miraculeux qu'aujourd'hui encore j'en garde profondément le plus joli des souvenirs.

J'appelai une lionne au passage, fredonnant une chanson du désert.

Et la lionne vint droit sur moi. Mais, surprise par l'immense fossé, elle s'arrêta, interdite, dans son élan amoureux. Je marchais doucement. Alors la lionne me suivit à distance, comme une sœur fidèle. Un chimpanzé me tendit la main ; un éléphant, sa trompe majestueuse ; et un pélican me salua en claquant du bec.

J'étais bien en un pays curieux et ne regrettais pas d'avoir risqué ma peau pour ce « paradis terrestre » de Stellingen, où les fauves semblaient avoir retrouvé en moi un des leurs.

Le soir tombait. J'ouvris enfin une nouvelle porte. J'étais maintenant à l'intérieur d'un amphithéâtre où, devant quelques banquettes, on avait monté une cage.

A l'intérieur de cette cage, un vieux monsieur vêtu d'un dolman gris orné de nombreuses décorations s'amusait, sous la garde de deux molosses danois, à faire exécuter un tour d'escarpolette à des tigres et des ours.

Ce grand-papa des fauves était sans âge. Aussi bien soixante-dix que quatre-vingts ans.

Du fond de l'école de dressage, j'écoutais sa voix autoritaire, donnant ses commandements. Les mains libres, il allait et venait, comme au milieu d'enfants réjouis pour une grande fête de famille. Pas de fouet, pas un revolver, pas d'inutiles pétarades. Ici la paix était signée depuis longtemps et pour toujours entre les bêtes et les hommes.

Le vieillard ne m'avait pas encore aperçu. On a évidemment d'autres choses à faire, lorsque l'on se trouve environné d'une pyramide de lions, de tigres et de pumas.

Toutes ces bêtes, obéissantes, grimpaient sur des boules ou des escabeaux, sautaient à travers des cerceaux, se tenaient en équilibre sur les pattes arrière et regagnaient enfin leur place après une chiquenaude ou une caresse de leur dresseur.

— Népali !... Bonjour, mademoiselle !

Le dompteur venait de parler en français à une tigresse royale.

Celle-ci quitta son coin, avança une patte et se mit en marche vers le vieillard, devant lequel elle allongea sa beauté.

— Maharajah !... *Platz !...* cria en allemand le belluaire à un tigre venant de bondir vers lui...

— *Platz !... Platz !... Achtung !...* Maharajah, disait-il plus fort en le menaçant gentiment de la main. Et Maharajah, conquis, retrouvait son escabeau.

J'en profitai pour appeler de mon coin d'ombre l'homme aux fauves.

— Monsieur Fritz Schilling..., dis-je timidement.

Interloqué, le vieillard tourna la tête en même temps que tous ses fauves.

M'approchant, je fis ainsi connaissance avec le plus vieux dompteur de l'univers, Fritz Schilling, qui connut en sa jeunesse le Paris de 1900, l

quadrille du Moulin-Rouge et gardait de la Goulue et du *French-Cancan* le plus étonnant des souvenirs.

Ce dompteur modeste passait ses dernières heures terrestres à faire danser les ours, jongler les phoques, voltiger les panthères et valser les lions.

Il avait dans le regard, un regard qui, à la fin d'une existence, ne peut pas trahir, de grands reflets de bonté.

— Où sont tous les enfants que j'ai dressés dans ma longue carrière? semblait-il dire. Que sont-ils devenus ?

De tous ses fauves, un seul était revenu, un tigre. Vendu à un cirque américain avec un groupe, il était le plus beau, le plus fort du numéro de fauves. Il « marchait » bien, exécutait comme un dieu la danse serpentine. Mais un jour, sans aucune raison apparente, il devint fou furieux. La folie, chez les fauves, est bien connue. Dès que cela arrive, il faut s'en séparer, sous peine de mort. On renvoya le tigre à « Stellingen ».

Dès qu'il revit son ami Schilling, le tigre se tint tranquille et retrouva la paix.

Fritz Schilling fit alors rentrer dans leurs habitations tous ses pensionnaires. Assis tous deux sur des escabeaux de la ménagerie, nous regardions les grandes grilles envahies par la nuit.

— La prison va disparaître dans l'ombre, me fit-il comprendre à mi-voix.

En un mauvais français, il m'expliqua l'amour qui le liait à ses bêtes, tous les soins qu'il fallait avoir, toute la patience dont il avait besoin pour triompher. Il n'oublia pas de me dire aussi qu'une fois, en France, dans sa belle jeunesse maintenant détruite à jamais, un lion à crinière rouge lui avait tué trois de ses chiens et l'avait blessé dangereusement.

— J'ai eu un choc des nerfs... et ça s'est passé, déclara-t-il simplement...

Puis, la nuit nous environnant, il alla auprès d'une cage et prononça, toujours en français, mais très doucement, comme dans un murmure, comme pour un secret :

— Bonsoir, mademoiselle...

On entendit alors un frémissement, puis une longue plainte. Enfin un cri doux s'échappa, suivi d'un rugissement de plaisir.

La reine de la jungle de Stellingen, la tigresse favorite de Schilling, faisait ses adieux, me saluant à sa manière, à mon départ du « paradis des fauves ».



LES ANDREU-RIVELS

CIRQUES MONDIAUX

PARTOUT, à travers le globe, sur le long planisphère de notre terre, les cirques sont autant de points de repère du plaisir. Partout, d'Australie au Japon, de Chine au Canada, d'Italie en U. R. S. S., de toutes parts, les cirques poursuivent leur ronde sans fin pour la joie des hommes.

Les uns vivent chichement au jour le jour, les autres ont d'opulents comptes en banque. Mais tous, petits ou grands, traversent la vie sans inquiétude, sachant bien qu'avec une piste tout est sauvé et que l'on peut aller de l'avant.

Bousculant les barrières et les frontières, ils apportent avec eux l'explication d'un avenir possible. Mais combien sont ceux qui ont voulu ou qui ont daigné le comprendre ?

Ils donnent ainsi la preuve formelle, irréfutable, aux plus sceptiques des sceptiques, que tout peut fort bien tourner en rond à condition de s'en donner la peine et de le vouloir.

Un cirque, c'est un miracle de volonté. C'est aussi un shaker géant manipulé avec une adresse surprenante. Le cocktail du cirque n'est-il pas le meilleur au monde ?

Et c'est pourquoi les peuples, assoiffés de bonheur, se précipitent tous au cirque quand ils en ont l'occasion.

En Espagne, cette occasion leur est offerte par deux cirques importants : le Cirque Price, de Madrid, et le Circo-Américano. Mais il existe aussi de nombreux petits chapiteaux virant de Castille à la Catalogne et de l'Estramadure aux sierras.

D'autres s'installent dans les arènes, ayant pour plafond le ciel immensément bleu, quand les toros sont morts et que les toreros vont remercier la « Vierge noire » installée dans les couloirs sombres des torils.

La piste devient alors une corrida de cirque et, si un acrobate y tombe ensanglanté, du haut d'un trapèze, le sable étanche aussitôt son sang, pour ne pas en perdre l'habitude.

Les plus curieux, les plus pittoresques des cirques espagnols restent bien ces jolies caravanes hautes en couleur où des personnages à la Goya font ballotter devant une Tolède ensoleillée leurs défroques bohémiennes et toujours somptueuses.

Ils vont de fête en fête, rencontrant sur leur passage des paysans noueux, aux visages ridés comme de vieilles figues, des pénitents blancs aux cagoules monstrueuses, croisant des manades de chevaux et de toros, où de jeunes audacieux s'exercent à l'art de la banderille sur des bêtes inhabiles, avant de parader en calèche ou ailleurs sous le costume rutilant du torero bien-aimé.

Ces cirques semblent garnis de misère, d'atroces souffrances. Mais les gueux en loques qui les peuplent n'ont pourtant pas abandonné l'espoir.

On a le cœur bien chevillé au cirque et l'on sait, sans se tromper, qu'il existe toujours, au croisement d'une route, quelquefois imaginaire, un chemin blanc comme une mariée, menant vers le bonheur...

En écrivant ces lignes, je songe à ce petit cirque ambulant qui promenait sa détresse aux confins des sierras et atterrit même, une nuit pleine d'étoiles, chez les gitanes d'Andalousie.

Celles-ci, pour le recevoir, avaient mis leurs plus beaux atours. Cette nuit-là, les acrobates mangèrent à leur faim. Ils firent même un festin de bohème dont ils se souviendraient toute leur vie. Puis, après, ils reprirent leur route chaotique, le père poussant la voiture disloquée, la mère tirant un vieux canasson et les gosses dormant dans la guimbarde.

Mais cette nuit passée chez un peuple de magiciens leur porta chance. Peut-être, d'ailleurs, une vieille gitane s'était-elle penchée en secret sur ce petit cirque et avait décidé de son sort...

Toujours est-il que les gosses de ce cirque d'España devaient façonner l'un des plus beaux numéros du monde. N'est-ce pas, Polo, Charlie et René Rivels, vous qui réalisiez un si parfait exercice de trapèze volant et qui, sous votre nom d'Andreus, apportiez à la piste de nouveaux clowns acrobates musicaux ?

Quand nous nous promenions ensemble dans ce Londres où l'on voyait éclater sur tous les murs ces affiches géantes annonçant votre venue, vous pensiez aussi à votre Espagne natale, à ces sierras jamais oubliées, à votre maman, la belle acrobate, à votre père aux yeux perçants, volontaires, et à ce cirque paré de velours rouge terni qui abrita votre jeunesse de galopins du monde.

« Il ne faut pas être « feignant » au cirque », disait l'auteur de vos jours en plantant les mâts, tandis que vous allongiez sur le sol les sacs de sciure, que votre mère activait le feu de campement et que le cheval broutait l'herbe rase.

Vous fûtes tous trois élevés à cette bonne vieille école foraine, la véritable école des banquistes, et cela vous a pleinement réussi.

Vous êtes devenus un numéro international.

Vous parlez cinq ou six langues, vous faites les clowns, les danseurs, les musiciens, les équilibristes et les trapézistes. Tous les secrets du rire, vous les possédez à fond. Mais où donc les avez-vous dénichés ?

Simplement à bord de cette petite caravane perdue dans les sierras d'Andalousie.

Tu te souviens, Charlie, quand tu faisais l'acrobate en travesti et que tu montais, déguisé en petite fille, sur les épaules paternelles ? Tu te souviens de ta sœur qui mourut en Suède, sur une route de cirque, au moment où elle aussi allait cueillir des lauriers ?

Aujourd'hui, vous êtes « vedettes internationales », vous avez vos voitures particulières, des complets du bon faiseur, quelques petites fortunes en banque, et papa et maman vous attendent bien sagement à la sortie du cirque comme par le passé, maman continuant à faire cuire les frites et les biftecks, papa Andreu surveillant votre « forme » avec le regard d'un artiste contemplant son plus beau chef-d'œuvre.

— J'ai beaucoup travaillé dans ma vie, mes enfants, disait-il. Faites comme moi...

Et c'est peut-être pourquoi, partout où vous étiez engagés, de l'Olympia de Londres au Wintergarten de Berlin, on vous trouvait deux fois au programme. En première partie, vous vous balanciez au trapèze volant sous le nom de « Rivels Trio ». Toi, Charlie, tu faisais le comique, tandis que tes frères, vêtus de maillots roses étoilés, lançaient leurs corps dans mille voltiges.

Tu avais réussi à ressembler si parfaitement à Charlie Chaplin, à emprunter ses gestes, sa démarche, son accoutrement, que le public s'y trompait.

Tu possédais comme ce comique des mines ahuries, des cheveux frisés, et tu maniais le stick aussi bien que le génial clown de l'écran.

En seconde partie, la transformation s'était opérée. Vous reveniez tous trois en piste sous le costume des Andreus, des clowns dans la bonne tradition du cirque, des clowns sachant tout faire, même des bons mots.

René, en jouant de la guitare, portait le « sac » à ravir et un bonnet de clown scintillant de miroirs sur lequel était brandie une vaste plume blanche...

Polo, au pantalon trop large, à la veste démesurée, possédait à présent une face de comique et une perruque rousse...

Quant à toi, Charlie, tu avais engouffré ton corps en un superbe maillot rouge descendant jusqu'à terre, collé sur tes narines un faux nez écarlate, peint tes lèvres et ton menton de blanc pur, et posé sur ton crâne une chéchia en équilibre instable.

Ainsi préparés vous pouviez, très à votre aise, provoquer cascades, acrobaties diverses et fantaisies clownesques. Vous les réussîtes si bien que, comme dans un conte de fées, la fortune vint vous sourire sous différentes formes et que vous eûtes aussi beaucoup d'enfants, des enfants qui pénétrèrent en piste dès qu'ils purent marcher et qui arrivaient déguisés en petits clowns...

Vos loges étaient bruissantes d'éclats de rire ; vous aviez trouvé le moyen de vivre dans la joie, cette joie qui n'atteint sa vraie puissance qu'auprès des pistes. Mais vous saviez aussi en donner.

— C'est compliqué, le cirque ! me disait l'un d'entre eux. Mais quelles satisfactions quand on triomphe !

Vous avez superbement triomphé.

Et les foules qui, pendant longtemps, se souviendront de vos clowneries ne se seront jamais doutées qu'elles applaudissaient trois petits banquistes évadés des sierras.

***

Copenhague, Bruxelles, Stockholm possèdent leur cirque. Amsterdam aussi. Ce dernier était excessivement curieux. C'était un cirque pour

amoureux de la piste, un cirque à la hollandaise qui aurait plu à Rembrandt, lui qui se fourvoyait dans toutes les kermesses avec bonheur.

Il était né le long de ces canaux pleins de voiles et d'eaux tranquilles et venait éclore chaque année avec les tulipes.

Il était peint en blanc et bleu et, sous son chapiteau resplendissant, un chapiteau d'homme du monde, couvert de fleurs, le cirque Kavalios apportait aussi la luminosité de ses cuivres, la blancheur de sa piste, le luxe de ses écuries et le décolleté de ses tentures...

Son animateur, un grand mécène hollandais, Van Lerr, l'avait couvé avec tendresse, un peu comme Molier berçant son cirque d'amateurs de la rue Bénouville.

Il avait su rassembler une cavalerie de premier ordre. C'était avant tout un cirque pour le cheval. Un cirque où la haute école était de rigueur et où six étalons syriens s'envolaient comme les coursiers du prophète.

Dressage en liberté, saut par amazone de soupeurs à leur table, écuyers racés, présentation d'un cheval géant et parodies équestres, voilà le cirque hollandais Kavalios.

C'était aussi un cirque extrêmement méticuleux quant à la propreté.

Chaque fois qu'un cheval lançait, dans une ruade, un peu de sciure blanche sur le rebord bleu de la piste, un valet chamarré d'or se précipitait pour brosser le col du cirque, à la façon d'un gentleman essuyant avec précipitation la cendre de son cigare tombée sur le revers de son habit.

Kavalios était un cirque de rêve où le cheval venait s'amuser à jouer au clown ou à l'acrobate. Un merveilleux cirque d'amateurs, où les hommes en frac et les femmes endiamantées applaudissaient le cheval-roi.

A des milliers de kilomètres, un autre cirque ouvrait ses portes, mais avec un public fort différent.

C'était une foule rieuse, comme dans tous les cirques du monde, mais plus colorée, vêtue d'une façon surprenante. Les hommes portant de grandes vestes de cuir, des chemises à carreaux de chasseurs de fourrures et de longs pantalons. Ils tenaient à la main ou sur leurs genoux des casquettes. Les femmes étaient en cheveux ou avaient étoffé leur tête d'un foulard rouge flamboyant. Leurs jupes et leurs corsages étaient gais ; leurs jambes se terminaient par des sandales, ignoraient le bas. C'était une foule enthousiaste, venue pour rire, une foule extrêmement populaire, très à son aise et laissant déborder sa joie aux farces des clowns. Pas loin du cirque, on pouvait découvrir la statue de Pouchkine, les quinze coupoles écarlates, vertes et bleues, de la basilique Wassily-Blajenny et Kitaïgorod rempli de Tartares en armes, montés sur de petits chevaux de Mongolie.

Ce cirque était installé sur l'autre rive de la Moskova, juste en face du Kremlin faisant épanouir le mirage de ses palais crénelés, de ses dômes

multicolores où doit toujours rôder le parfum barbare du fantôme d'Ivan le Terrible.

Ce cirque moscovite, cirque d'État, faisait voltiger sa tente au centre de bâtisses décorées comme des toiles cubistes de ronds rouges, de losanges jaunes et de rectangles blancs.

Autour de lui s'accrochaient un stade, des cinés, un théâtre pour enfants, des bibliothèques, des restaurants, des pivnaïas, une salle de boxe, un aquarium et une tour d'où l'on pouvait se précipiter de trente mètres en parachute.

Il y avait même, parmi d'autres jeux et attractions, un guignol contenant plus de trois cents personnages sans compter l'éléphant et le ballon dirigeable.

En ce « parc de la culture », le cirque était bondé. Dans le fracas des fanfares, des milliers de spectateurs pouvaient prendre place. Ce cirque donnait deux séances par jour.

On pouvait y applaudir aux exploits d'un tireur à la carabine, de chiens dressés, à la montée d'une boule mystérieuse gravissant une longue spirale qui, en atteignant le faîte, s'ouvrait subitement en laissant apparaître une girl rose.

Carrousel de chevaux, jongleurs, clowneries, cosaques endiablés ramassant des mouchoirs en piste sans quitter leurs chevaux lancés au grand galop, danses caucasiennes ornées de verroteries, de longs manteaux multicolores, de petits bonnets brodés et de musique d'Orient, voilà le spectacle de l'un des cirques du pays de Gogol, là où Douroff, clown et dompteur célèbre, triompha.

L'Australie, l'Afrique du Sud, la Chine sont sillonnées aussi de cirques ambulants. Aux Indes on rencontre les chapiteaux du Karlekar-Circus, d'Hamstrong, de l'European Royal Circus, beaucoup d'autres encore.

C'est à Bombay, à l'ombre violente d'un *tops*, que naquit un petit Hindou au profil de prince que l'on surnomma Kannan. Kannan vécut toute sa vie dans les cirques. Ses parents étaient acrobates et faiseurs de tours. Ils connurent les publics européens et indigènes de Calcutta et surtout ce petit village de Népal plein d'une population frissonnante après l'arrivée d'un tigre, qui fut d'ailleurs tué par un officier du district. Ce jour-là, le petit Kannan regarda le tigre mort avec épouvante. Kannan, ayant assisté aux derniers instants de cette bête traquée, se rappelait ce long regard lancé par un fauve à l'agonie. Mais, ce qui l'avait le plus frappé, c'est que, dans ce regard, il avait fait connaissance avec la mort.

Ce jour-là aussi, Kannan, coiffé d'un turban rose, dansa pour la première fois sur la corde. Ses parents en étaient fiers. Aussi, après ses tours, lui permit-on d'assister à un combat entre une mangouste et un cobra, et aux exploits d'un fakir qui faisait disparaître, dans un panier empli de sabres et de yatagans, un jeune garçon comme lui.

Sur toutes les routes de l'India-Circus, Kannan, souple comme une panthère, continua donc à montrer aux populations ébahies ses talents de sauteur et de danseur de corde.

Il grandissait de cirque en cirque, vivant au milieu de ces étonnants Européens, les uns volant comme des oiseaux, les autres se lançant dans l'espace pour un triple saut périlleux en automobile. C'est ainsi qu'il décida de faire mieux encore, en essayant de les surpasser. Il jeta sa corde dans le Gange et la remplaça par un long câble de caoutchouc lui permettant d'obtenir plus d'élan pour ses sauts périlleux. C'était risqué. Un millième de seconde d'inattention et il n'y avait plus qu'à ramasser un corps pantelant, au cou craqué comme celui d'un lapin à qui l'on aurait brisé la nuque. Kannan n'ignorait pas ces dangers. Mais il n'avait pas peur de la mort, sachant que tous ceux de sa caste s'en vont tout droit vers le ciel, un ciel acrobatique plein de fleurs et d'oiseaux.

En souvenir de sa ville natale, Bombay, il se fit surnommer Bombayo et, tournant sur son câble, s'en fut vers le succès.

Quand je l'abordai, en un grand cirque international où il passait en vedette, il m'offrit tout d'abord son sourire, son mystérieux sourire d'homme de couleur. Il était adossé aux côtés du rideau rouge qui, dans quelques minutes, allait l'engloutir.

Il portait un somptueux costume hindou de soie blanche, galonné d'un bleu de nuit et constellé de brillants. Il avait recouvert ses épaules d'une cape immense, soyeuse, qui lui donnait l'allure d'un conspirateur venu du soleil.

Un turban à l'indienne complétait l'ensemble. Je voyais luire ses prunelles et, sans le vouloir, je compris soudain que cet homme était condamné à mort.

Mais Bombayo ne voulait pas y penser, ou plutôt faisait semblant de ne pas y penser.

Il écoutait les flonflons venus de piste : une marche de son pays l'invitant à une folle sarabande.

— Mister Bombayo, c'est à vous ! vint annoncer un régisseur.

— *All right !... Good bye, sir...*

Ce furent les dernières paroles que je l'entendis prononcer. N'ayez crainte, il ne se rompit pas ce soir-là le cou sur son caoutchouc aérien. Il eut encore le temps de faire son tour du monde et d'amuser des millions d'êtres. Après l'Amérique, le Japon, les Indes, l'Australie et l'Afrique, il arriva une nuit à Hambourg. Il devait débuter le lendemain. Tout était prêt. Une publicité monstre avait été faite sur son nom.

Alors, brusquement, sans aucune raison apparente, Bombayo l'Indien rompit tous ses engagements, déchira ses contrats, fit ses malles et s'embarqua pour son Inde natale. On crut qu'il allait revenir. Mais lui seul savait.

Lui seul avait deviné le but qu'il allait atteindre. Une grande langueur s'était emparée de lui. Il restait des journées entières enfermé dans sa cabine. Il ne commença à en sortir qu'après avoir dépassé Aden. Comme un colibri, il cherchait le soleil.

Quand il débarqua à Bombay, il fut enivré de bonheur. Il marchait comme un homme ivre, ses jambes le soutenant à peine, mais il était radieux. Alors, il s'enferma à nouveau dans un palace et ouvrit ses malles. Il étala ses affiches, son costume de piste, ses programmes... Tout son passé de cirque. Et puis, tout doucement, il se sentit mourir. Il eut alors un faible sourire et s'en alla rejoindre tous ses dieux, dans une jungle perdue, comme le tigre du Népal...

***

Je n'ai pas l'intention de vous proposer le tour du monde, mais en tournant autour des cirques, le monde vient à nous, même la Suisse.

Qui aurait cru que ce charmant pays, où les bestiaux à clochettes fleurissent quelquefois leurs cornes de guirlandes et de rubans, avait donné naissance à un cirque pouvant rivaliser avec les meilleurs d'Europe ?

C'est pourtant ce qui est arrivé au cirque Knie. Ce cirque volant était bien fait pour la séduction. Ses parades étaient éblouissantes avec des défilés impressionnants. Tout d'abord on apercevait un géant en bicyclette, puis des musiciens, ensuite des porteurs d'étendards, des cavaliers, une tribu d'éléphants, des zébus, des lamas, des chameaux, un jeune dieu vivant à l'abri d'un palanquin, encore des musiques, des princesses persanes, tout un monde auquel j'étais habitué depuis toujours, mais dont je ne pouvais me lasser.

Ce cirque était dirigé par les trois frères Eugène, Charles et Frédéric Knie. Ils avaient autour d'eux une nombreuse famille de Knie. Frédéric faisait danser les ours polaires sur une boule et dressait des chevaux de race. Charles s'amusait à un tour fort dangereux pour un directeur de cirque. Il s'allongeait sur un tapis, appelait un éléphant, et celui-ci posait l'énorme masse de sa patte sur sa tête.

Charles, impassible, restait figé au sol mieux qu'une statue, mais ensuite, pour se rattraper, se tenait debout en gesticulant sur le crâne de l'éléphant qui ne bronchait point. L'équilibre était rétabli.

Quant à Eugène, le troisième des frères Knie, je ne me souviens pas de ses prouesses. Peut-être vivait-il dans l'ombre de la piste en y tirant les ficelles les plus compliquées, celles de la bonne marche du navire. Car le cirque était un beau navire, un quatre-mâts du voyage, élégant, fièrement campé, faisant luire au plus haut de son chapiteau la petite croix blanche d'Helvétie.

Tous les membres de cette famille, de Rolf à Éliane, du plus petit au plus grand, vivaient à cheval, sur le dos d'un tigre ou, comme Charles, entre les pattes d'un éléphant. Belle famille de cirque, en vérité, une famille vieille d'un siècle, dont l'ancêtre était venu à la piste par amour. Comment voulez-vous après cela que ce cirque ne fût pas parfumé d'une belle aventure ?

Quand on pénétrait sous ce chapiteau, on était aussitôt profondément ému. Tout l'esprit du cirque y crépitait en folles étincelles.

Tout le cirque palpitait avec ces ours et ces tigres nouveau-nés, cette petite Chinoise gracieuse, cet Hindou langoureux, cette pyramide d'acrobates, le masque de Fips l'auguste, ces monstres de carton pour la pantomime et aussi cette longue file de voitures pleines de fauves.

Le spectacle était particulièrement copieux ; on pourrait dire presque parfait, et les Knie avaient le droit d'en être fiers. Ils avaient, comme Sarrasani, le goût de l'exotisme. Sur leur piste se rassemblaient la magnificence d'une troupe venue de Chine, les envolées périlleuses de trapézistes d'Italie, les lassos virevoltants de cavaliers créoles, le dandinement continu des chameaux d'Arabie, la fougue des petits poneys d'Angleterre, la beauté des pur sang montés par une famille d'écuyers espagnols, l'énorme masse des éléphants savants, la ruse des tigres, la férocité des ours polaires et les rugissements des lions.

Un grand spectacle de cirque où se produisait encore une troupe de fakirs et d'équilibristes hindous balançant, en haut de bambous vertigineux, leur corps cuivré d'acrobates.

Et puis il y avait surtout cette atmosphère spéciale que les cirques volants traînent toujours avec eux, atmosphère prenante que connaissent bien les fidèles de ces temples en plein vent.

En rôdant dans les coulisses du cirque, dans le méli-mélo des grilles et des voitures-cages, je fis connaissance avec un diable d'homme. Il portait le grand feutre gris, presque blanc, des vedettes des rodeos, un feutre aux larges ailes, introuvable chez les chapeliers. Son torse était moulé dans une chemise de soie jaune. Il portait autour du cou un vaste foulard aux couleurs voyantes, noué fort négligemment.

Ses jambes se laissaient entourer d'un pantalon de velours à côtes, comme ceux des chasseurs, mais d'où pendaient, sur les côtés, des franges de drap bariolé, et il avait ajouté à cette tenue disparate des bottes de cuir fauve ainsi qu'une large ceinture bouclée d'argent où s'accrochait l'étui d'un petit revolver.

Cet homme était le maître des fauves. Toute sa vie s'était passée parmi les pachydermes, les tigres, les ours ou les lions en colère.

Il savait mieux que quiconque faire donner la patte à un éléphant, lui faire ouvrir la gueule ou encore dresser la trompe.

Les lions furent longtemps ses meilleurs amis, les ours, de bons

amarades, et les tigres, des copains. Quant aux singes, il les couvait de sa endresse.

Un personnage peu courant, assez extraordinaire, adorant les bêtes, nais rarement les hommes.

Mais je ne vous ai pas encore montré son visage. Ce dompteur, qui vait dépassé depuis longtemps la cinquantaine, possédait une bonne face n peu rougeaude de paysan du canton de Berne, surmontée d'une tignasse londe ébouriffée. On y trouvait aussi un nez en l'air, un sourire de vainueur caché sous des moustaches en brosse d'où surgissaient des poils lancs, et deux yeux bleu-faïence, deux yeux ayant conservé comme niroir magique des reflets de ses cavalcades autour du monde.

Sa voiture, où il nichait entre ses entrées de piste, était une roulotte omme les autres, et pourtant c'est là où, pour la première fois de mon xistence, je découvris exactement la définition du mot : aventure.

Au-dessus d'une table traînaient des magazines du monde entier. ous le lit, un chien était couché et le long des cloisons pendaient des ifles et des carabines.

Tout cela sous un ciel d'Europe, au centre d'un cirque. Mais, malgré noi, sous l'emprise de cet homme, j'allais partir en des jungles compliuées, en des savanes étonnantes, tout en cueillant au passage des ports itanesques et des villes de rêve.

Son nom, vous l'apprendrez peut-être, sachez dès à présent qu'il tait, sur notre planète, l'un des rares traqueurs de bêtes fauves encore ivants.

— Nous sommes seulement deux ou trois sur la terre à pouvoir nous norgueillir de ce titre envié, m'avait-il dit sourdement, comme un peu êné de cette confidence. Deux ou trois à connaître ce pays perfide où l'on use pour faire tomber des fauves en des pièges.

Une carrière dangereuse, mais aussi que de souvenirs, certainement es plus beaux !

Je regardais l'homme qui souriait en faisant tournoyer son passé.

Si Jules Verne avait imaginé de lancer ses héros en quatre-vingts ours autour du globe, si les avions rapides permettent d'accomplir cette andonnée en quatre jours, j'ai réussi, grâce à cet homme prodigieux, à n'aventurer en soixante minutes sur toutes les faces de la terre. Ce fut, ans aucun doute, l'heure qui compta le plus dans ma vie de cirque.

Une heure captivante, entraînante, une heure au cours de laquelle 'appris davantage à aimer les fauves en sondant le cœur d'un homme.

N'importe quelle latitude, tous les grands navires, les cases des sorciers nègres, les palais imposants d'Asie, les railways soufflotants du Mexique, les buildings d'Amérique, les défilés du Soudan, les forêts vierges de Guinée et les jungles de Birmanie, tout lui appartenait en un onge.

Après tout, il l'avait fort bien mérité, après avoir risqué des centaine de fois sa peau en des brousses où l'herbe à éléphants vous grimpe jusqu'a visage et où, sous un ciel de feu, le danger vient soudainement vou assaillir.

Mais l'homme ne laissait soupçonner aucune émotion. Seuls, ses yeu continuaient leur fabuleux manège, en tourniquant longuement comm ces oiseaux de mer perdus, attirés par un phare.

Accoudé à sa table d'osier, je me précipitais avec fougue vers ce nou veau mirage accompli par le cirque.

Des lèvres de l'homme s'évadaient des phrases merveilleuses décri vant des bêtes étranges, des populations insoupçonnées, des terres et de mers lointaines, si lointaines, qu'on devinait en lui l'immense regret de n pouvoir jamais y retourner.

Mais on était emporté sur la route immense, la route sans fin d ruban du voyage.

Nous partîmes d'abord pour les Indes, l'un des meilleurs terrains d chasse du monde avec le Soudan.

Les cloisons de la roulotte avaient disparu, le cirque aussi. Je n voyais plus que le traqueur à cheval sur un éléphant tatoué, au milieu d'u cornac et d'un boy enturbanné, partant, carabine en bandoulière, vers l repaire du tigre, dans la jungle.

Il avait laissé la plupart de ses bagages à Bénarès et était mont droit vers le nord, fonçant vers le Tibet, en refusant poliment l'hospita lité des maharajahs.

En cours de route, il avait aperçu l'Inde brillante, celle qui rutile a cours des fêtes de « Durbar », avec des filles ployant le cou sous le poids d mille colliers d'or, des déesses en robe rose accroupies devant des temple gardés par des lions de pierre. Il avait pu assister à ces rites étranges o des danseuses, pour captiver les démons ou *Kali*, ornent leurs têtes d masques horribles, aux yeux proéminents, en surchargeant leur coiffur des fleurs de l'été. Il avait vu des hommes fous et ensanglantés roule volontairement sous des chars, des ruelles populeuses où flottait le fana tisme, des drapeaux éclatants, et quelquefois le choléra.

Il avait quitté tout cela pour « faire » du tigre. Il avait risqué le fièvres, la morsure des serpents, l'attaque par surprise des léopards qui s jettent sur vous comme des balles, pour aller installer son camp à l base de l'Himalaya sous un régiment de fougères arborescentes, à l'abr des forêts de bambous et de figuiers.

Il savait se faire respecter des indigènes, était reçu mieux qu'u dieu dans les villages par les natifs et, ayant repéré l'emplacement o rôdait le tigre, plaçait ses pièges et ses trappes.

Il y avait plusieurs façons de « faire » du tigre, mais la meilleure, pou l'avoir en bon état, c'était encore la cage de bambou entourée de lianes o

le félin venait se précipiter sur l'appât, généralement une chèvre ou un jeune buffle ligoté.

Il existait encore la fosse profonde, creusée en terre et recouverte de feuillages, mais le fauve, en y tombant, risquait de s'y blesser dangereusement.

L'homme du cirque connaissait bien tout cela.

Il savait surprendre les panthères, les buffles et les singes dans leurs repaires les plus impénétrables. Il avait entendu, dans la nuit, ces bruits de feuilles froissées indiquant sûrement la venue d'un tigre. Il avait aussi recueilli de nombreuses fois, au moment de la mousson, des fauves nouveau-nés, mourant de faim, les avait cajolés comme des enfants, et ils s'endormaient avec lui, sur son lit de camp.

Quand on veut du tigre, de l'éléphant, il faut s'armer surtout de patience. Il faut savoir encore se frayer un chemin parmi cette végétation puissante et combattre toutes les forces hostiles qui vous entourent.

Il ne comptait plus sur son corps les morsures de toutes sortes et les cicatrices, souvenirs des jungles perdues.

Il ne voulait plus penser qu'à toutes ses captures et à ce jeune chimpanzé égaré qui lui tendit la main en croyant retrouver son père.

Tout défila : les marécages où l'on s'enlise, les sources glacées chantant sous le soleil, les brouillards du matin, les papillons voltigeurs, les perroquets étourdis et ces petits villages abandonnés par les indigènes, reconquis par des tribus de singes...

En ses narrations, il passait du rhinocéros à la panthère noire, pour ne pas dire du coq à l'âne, mélangeant tous ses souvenirs pour me les offrir en un bouquet de confidences.

Il fit surgir ainsi un petit ballon rose flottant aux côtés de sa maman hippopotame, des girafes s'enfuyant à l'abri de bosquets de mimosa, des mandrilles donnant une volée à leurs épouses, ainsi que le cortège d'un roi nègre agrémenté de tam-tams et de l'étendard vert du prophète.

Les pachas coiffés de peaux de léopards, les rhinocéros chargeant dans les hautes herbes, les ponts de lianes, les fétiches introuvables et les bêtes affectueuses, tous étaient venus à son rendez-vous en cette roulotte de cirque volant.

Tous les fauves devinrent par la suite ses amis. Il avait su les assouplir en les aimant.

L'homme s'était arrêté de parler. Le long cortège des bêtes et des fauves devait rôder en son âme.

Mais il reprit vite la conversation pour ne pas succomber à la tentation de bondir sur un paquebot pour retrouver la jungle.

Il me décrivit la vie d'un camp ambulant, d'un zoo miniature dans la brousse où la jungle. Cette vie ne comportait pas seulement la capture.

Il fallait aussi songer à la fabrication de cages solides afin de pouvoir transporter et loger les fauves.

Avec de l'ingéniosité et de la patience il y arrivait. Ses boys abattaient bambous ou bois de teck et, bientôt, dans le zoo de fortune, c'était un rassemblement de demeures primitives où les bêtes, encore ivres de liberté, tournaient comme des folles ou chargeaient furieusement contre les parois de leur nouvelle prison.

C'est à cette seconde exactement que débutait vraiment le métier de traqueur de fauves. Il fallait parler aux animaux, les flatter, les adoucir, les amadouer, les apprivoiser en un mot, essayer de leur faire comprendre que l'homme était, lui aussi, une bonne grosse bête, pas toujours méchante.

L'homme choisissait leur nourriture, observait leurs tics et leurs défauts, surprenant aussi leurs qualités et contentant leur gourmandise.

Et puis, un soir, c'était le départ. Des chariots à Buffalo emportaient leur cargaison animale. Après des jours et des jours de voyage, après tous les coups durs de la brousse, un grand port d'Asie ou d'Afrique se dressait.

Cette fois-ci, pour le traqueur, c'était le commencement des ennuis. Il fallait faire passer à bord d'un navire les gros et les petits éléphants, les girafes, les volières d'oiseaux des îles et les caisses de pythons.

Une fois à bord, il était nécessaire de grouper les cages, un peu comme dans un cirque, et d'emmagasiner toute cette population disparate. Les éléphants iraient tanguer, enchaînés, dans la cale, face aux léopards, aux panthères et aux tigres. Les oiseaux seraient installés sur le deck, à l'air libre, pour qu'ils puissent vivre. Les girafes, elles aussi, seraient logées sur le pont, le seul endroit à leur hauteur. Les singes demandaient beaucoup de soins, ayant comme les hommes le mal de mer et s'acclimatant difficilement à de longs voyages en mer. Le traqueur savait par expérience que le chimpanzé ou l'orang-outang étaient les animaux les plus délicats à transporter et que beaucoup mouraient en cours de route. Aussi veillait-il à ce que leur tanière voyageuse fût la plus parfaite possible..

Il lui était aussi nécessaire de songer à se munir de multiples approvisionnements allant du fourrage à la viande, des graines de toutes sortes à mille friandises réservées à ses pensionnaires, sans oublier l'eau douce. Au cours de la traversée, il fallait veiller au confort des fauves, continuer à s'intéresser à eux comme à des bébés indociles que l'on chérit plus que tous les autres.

Les fauves, malins ou rebelles, jouaient aussi des tours. Les singes, notamment, avaient la manie de l'évasion et allaient se percher en haut des mâts ou se cacher au plus profond du navire. Un python, après un violent coup de roulis, brisa sa caisse et s'enfuit. Le tangage fit se blesser une panthère dans sa cage. Des éléphants devinrent furieux. Toutes les bêtes supportant mal ces longs parcours.



SERGE

LE MONTAGE DU CIRQUE



LES ACROBATES

SER

Enfin, après des semaines de voyage, le traqueur apercevait enfin, à l'horizon, des feux glauques ourlant la nuit: le port d'Europe.

Son premier but allait être atteint et, à l'étonnement d'une foule marine, il débarquait ses grandes cages bourrées de toutes les bêtes de la création.

Mais il lui faudrait encore, avant de repartir pour d'autres jungles, dresser tout ce joli monde, apprendre au tigre à répondre au commandement, demander gentiment à l'éléphant de bien vouloir imiter les danseuses, et faire tenir en place Roméo, Sultan, Prince et les autres lions géants.

Depuis sa jeunesse, où il s'était embarqué pour le Soudan avec des fous de brousse, l'homme que j'avais devant moi avait vécu dans l'inquiétude, le danger perpétuel, avec beaucoup de courage et aussi de la joie.

La joie de pouvoir, dans un élan presque fraternel, s'approcher d'un grand fauve, sentir sa peau rugueuse et le cajoler en attendant qu'il détournât son beau regard de bête apprivoisée en poussant un cri de satisfaction.

L'homme avait à son actif quinze années périlleuses de jungle et trente ans de dressage.

De quoi faire frémir les plus audacieux.

Il était devenu un petit père tranquille, un peu casanier, ne voulant s'intéresser qu'aux bêtes. Il partait tout le long du jour à la ménagerie, regardait ses amis affalés dans leur box et savait comprendre mieux que quiconque leur langage.

Les fauves, tous les fauves, de l'éléphant au lion, connaissaient bien son vieux manteau de cuir et sa petite casquette bleu marine. Les fauves l'aimaient, et il leur rendait bien cette affection.

Ce vieux dompteur, célèbre dans le monde des cirques, des zoos et des ménageries, paradait encore en piste au milieu de quinze lions berbères, secouant son vaste sombrero pour un salut, après que son favori eut fait l'équilibriste sur une boule.

Il sentait bien que la vieillesse arrivait, qu'il lui faudrait, malgré lui, quitter cette cage centrale et ses fauves et aussi ces jeunes lions qui s'étaient endormis dans ses bras.

Aussi, pour en conserver plus encore le souvenir, regardait-il de ses grands yeux bleus toutes ces bêtes, à la façon d'un amant cherchant à incruster pour toujours en son âme la vision d'un être chéri.

Aujourd'hui, je sais qu'il se cache en un zoo européen, où il a accepté un poste de gardien, afin d'être toujours au milieu des fauves.

Si vous désirez son nom, je puis fort bien vous le livrer. Il appartient au cirque.

Cet homme, le traqueur de bêtes dites féroces, le dompteur de tous les animaux du monde, s'appelle Sailer Jackson.



CIRQUES DE FRANCE

Les Français ne possèdent pas, dans leur ensemble, comme les Américains, les Anglais ou les Allemands, un goût prononcé pour le cirque. Ils le considèrent un peu comme un spectacle enfantin, le populaire s'y amuse, une élite « joue » au cirque, mais il n'y a pas

un grand courant, un engouement frénétique pour la piste, comme en Europe centrale, aux United States ou au pays de l'Union-Jack. Un jour viendra pourtant où l'on s'apercevra que le cirque est le premier de tous les spectacles et qu'il dépasse de mille coudées le cinéma, le music-hall ou le théâtre.

Malgré tout, la France possède plusieurs cirques stables et de nombreux chapiteaux, continuant tous, chacun à leur manière, la tradition du fameux Cirque Olympique.

Tour à tour s'installèrent en la capitale différents hippodromes : ceux de l'Étoile, de la Porte-Dauphine, et enfin celui de l'Alma, ou se déroulèrent de nombreuses pantomimes.

Puis, plus près de nous, arrivèrent le Nouveau Cirque, le Cirque Fernando, devenu Medrano, le Cirque de Paris, tandis que le vieux Cirque Napoléon prenait le nom de Cirque d'Hiver et que naissait l'Hippodrome-Palace. Cahin-caha, le cirque s'accrochait avec ses pistes.

Il y eut même, vers 1880, un fantaisiste, qui, possédant un manège à deux pas de l'avenue du Bois, décida de le transformer, pour une nuit chaque année, en un cirque idéal, une chapelle de la piste : le Cirque Molier.

C'était un manège fort simple, sentant le crottin, coloré de toiles vertes et roses, avec une piste bien ronde et une tribune de bois où les belles filles du Café Anglais et de l'Américain étaient obligées de montrer leurs fins dessous en grimpant sur une échelle pour retrouver ce perchoir improvisé. Molier avait recruté son public parmi les amis du sport hippique et aussi en ce Tout-Paris élégant et fin de siècle où le prince de Sagan passait avec morgue. En somme le monde et le demi mélangés. De quoi amuser la cravache de Molier, le vieux centaure, qui préférait, ô combien ! ses écuries, sa piste et ses chevaux.

Mais il fallait bien qu'il eût un public et il l'avait choisi. Molier était un fantastique personnage, sorti tout droit d'un crayon de Caran d'Ache. Un petit bonhomme sec, vibrant, autoritaire, batailleur et gueulard, avec, en plus, des allures de colonel en retraite manipulant avec dextérité la chambrière, les cavales et les hommes en habit. Molier « pétait du feu » et ne se laissait pas marcher sur les pieds. C'était un ironiste de premier ordre que cet écuyer ayant pour violon d'Ingres le moulage de mains de plâtre et la naturalisation d'oiseaux des îles.

Il le faisait bien voir lorsqu'il collait un vulgaire balai ou un râteau entre les mains de ces gens du monde, recrutés pour un soir, et qui, en habit rouge, remplaçaient les valets d'écurie.

Chez lui aussi, les gentilshommes devenaient acrobates, hommes-serpents ou équilibristes. On y trouvait encore une femme-clown, un hercule : le « rempart de la Roumanie » et le fameux « pas de deux ».

En cet hôtel si particulier de la rue de Bénouville, Ernest Molier était un prodigieux animateur.

Il avait la science du cirque et l'amour du cheval.

L'a-t-il aimé, cet « Arlequin », ce pur sang russe si joliment pommelé à qui il faisait faire à merveille le pas espagnol !

Il forma des écuyers, des écuyères, tous amateurs, et Blanche Allarty, debout sur un cheval sans selle, sautant des barrières, montrait au public sa beauté acrobatique, ses grands yeux bleus et son sourire.

Elle sourit si bien à son dresseur qu'elle l'épousa, avec ses chevaux et son cirque. Aujourd'hui encore, la « tante Blanche » se promène sur les vestiges de ce passé pas si lointain, retrouvant les fantômes des chevaux dans les écuries vides, les vieilles oriflammes et la piste désertée à tout jamais.

Elle n'a qu'à quitter son salon où sont suspendues des torchères second empire, des masques de noix de coco et des lances du Zambèze, descendre un petit escalier accroché au-dessus d'une cour, pour fouiller à son aise autour d'une piste abandonnée, en essayant d'y découvrir des pantomimes équestres déjà oubliées, les débuts de Cécile Sorel, les belles manières d'un siècle finissant et le haut-de-forme de Molier.

Mais, chaque fois, la « tante Blanche » remonte vers son salon avec un peu plus de tristesse. Le cirque Molier a disparu.

Molier, avec ses moustaches conquérantes, pouvait se permettre de dresser un python royal, des étalons, des chameaux, et des hommes du monde.

Ce « chevalier de haute école » amusa pendant un demi-siècle un Paris déjà englouti, et il est allé le rejoindre.

Mais son nom subsiste. Il l'a glorieusement laissé au premier cirque d'amateurs français.

Il n'était pas nécessaire d'observer Molier plus de cinq minutes pour le juger.

Ce petit homme, grand personnage de cheval, se démenait derrière ses portes closes, pétaradant, hurlant, jetant des ordres, lançant partout des coups de chambrière, tandis qu'une foule élégante attendait au dehors, en une soirée de printemps, le bon vouloir du maître de maison.

Cinq secondes avant l'ouverture de son cirque, il répétait encore, faisant poser un ruban et ratisser pour la centième fois la sciure de la piste. Puis, sûr de lui, il partait, de sa démarche de cavalier, vers la grille qu'il ouvrait enfin à la foule qui se bousculait pour pénétrer chez lui, tandis qu'il lissait ses moustaches de satisfaction.

J'assistai à sa dernière nuit de cirque. Molier baissait la tête, un peu songeur. Avait-il deviné que, bientôt, il lui faudrait quitter le rebord rose de sa piste, tous ces chevaux favoris et sa belle chambrière à poignée d'or ?

Il regardait, de l'entrée du cirque, toute cette assistance brillante, juchée, blottie, installée un peu partout sur des chaises de paille, le long



ANTONET ET BÉBY.

d'une échelle et même, ce qui était de bon ton, sur le rebord de la piste. Cette nuit-là, tous ses chevaux se rebellèrent. Mais il les dompta. Cette nuit-là, Blanche Allarty, l'écuyère de jadis, observait avec tendresse un Molier toujours vainqueur.

Mais, une autre nuit, le cirque s'écroula comme un château de cartes.

Molier était mort. Il ne subsiste plus qu'un manège, toujours vert et rose, et des albums de photos sur lesquels une ancienne écuyère se penche parfois quand vient le printemps.

***

Le Cirque de Paris, qui fut l'un des plus importants de la capitale, abritait un couple de clowns unique au monde : Antonet et Béby. C'est du Cirque de Paris que date leur premier triomphe. C'est là qu'Antonet, génial clown parlant, tira avec le plus de force les ficelles de son pantin d'auguste : Béby.

Depuis Footit et Chocolat, on n'avait pas vu en piste deux clowns se « mariant » aussi bien. Un clown et un auguste éblouissants, il faut l'avouer, c'est une chose assez rare, même au cirque.

Antonet était un « grand monsieur » de la clownerie internationale, connaissant profondément la manière de manipuler les foules. Quand on avait la chance de pouvoir pénétrer en sa loge du Cirque de Paris, on trouvait un homme au visage de jockey vieilli, enfilant un peignoir de bain multicolore, au milieu d'un débarras extraordinaire.

Sur la petite console qui lui servait de coin de maquillage traînaient des fards, du blanc gras, du noir, un peigne, de la poudre de talc et une glace.

Le long d'un mur reposaient une guitare merveilleuse, un piston argenté et un violon enrubanné auquel était accroché une espèce de tambour lilliputien, et argenté. Il y avait aussi des malles et des valises. Les clowns ont toujours eu beaucoup de malles et de valises, elles sont quelquefois vides, mais ils aiment à s'entourer de ces accessoires qui leur rappellent de longs voyages.

Et puis, en tirant un rideau, apparaissaient d'extraordinaires costumes de piste, « les sacs » du clown parleur, pétillants de paillettes, de broderies, éclatants, si lumineux qu'on aurait cru un feu d'artifice immobilisé par surprise.

Antonet était fier de ses costumes et il y apportait tous ses soins en compagnie de son épouse, une petite femme aux oreilles serties de diamants, ancienne trapéziste en renom. J'allais oublier le chapeau, un cône blanc supportant un panache de fleurs roses du plus bel effet.

Parmi ce fouillis clownesque, Antonet gesticulait, sifflotait, jonglait avec un archet, avant de se blanchir la face et d'y mettre le point final : une pointe de rouge au bout du nez.

Antonet était un créateur. Avec ses augustes, il inventa plus de cinquante « entrées de piste ». Il fut aussi le premier à lancer, du temps du Cirque Franconi, le costume à carreaux des excentriques, et c'est encore lui, un peu plus tard, qui créa le clown miroitant, en exhibant en

piste un « sac » pailleté de son invention. Il fut encore le « professeur » de nombreux clowns et augustes et fit, en Amérique, la découverte de Grock...

Antonet, comme tous les grands artistes, était un homme modeste. A la ville, vêtu toujours de gris clair, on aurait pu le prendre pour un commis-voyageur en cigares de luxe ou un placeur de chiens de race. Mais son journal de réunions hippiques dépassant de la poche de son veston en faisait un entraîneur ou un bookmaker. Antonet, d'ailleurs, ne le cachait point ; il adorait les courses. C'était un joueur, et un beau joueur puisqu'il n'y perdit ni son esprit, ni son talent. Je crois bien que, ce qui lui plaisait le plus, c'était la galopade des chevaux fous avec, par-dessus, les couleurs éclatantes des casaques des jockeys.

Antonet était un clown distingué, de grande race, se présentant comme un maître de ballet. Il se souvenait qu'il aurait pu, s'il l'avait désiré, ne jamais être clown. A vingt-deux ans, à Valencia, il abattait son premier toro devant une foule en délire. Pourtant Antonet n'était pas prédestiné aux corridas.

— Je suis né, m'avait-il déclaré un jour, je suis né, je crois, en 1872, aux environs de Milan, naturellement en un cirque ou mon père était directeur du célèbre Cirque Guillaume...

Car le vrai nom d'Antonet était Guillaume. Il avait de qui tenir. Tous ses ancêtres, depuis qu'Astley avait ressuscité la piste, s'étaient distingués au cirque, depuis ce Luigi Guillaume, le formidable écuyer, jusqu'à son grand-père Natali, qui fut un mime fort connu.

A six printemps, en la ville de Torino, le petit Antonet débutait en piste. Pour la circonstance, on l'avait costumé en postillon. Il était fier de son gilet rouge et de sa culotte bleu-ciel, mais surtout de sa chambrière du bout de laquelle il présentait huit poneys en liberté. Plus tard, il devint écuyer, sauteur à la bâtoude, et commença à faire « l'auguste » lorsqu'il atteignit ses dix-sept ans. A cette époque, il parlait déjà plusieurs langues et avait accompli son tour du monde. C'est alors qu'il se décida à abandonner la piste pour tenter sa chance comme torero.

Une fois, Antonet s'empara devant moi d'une boîte à violon lui servant de secrétaire, en extirpa des liasses de photos, puis en garda deux entre ses doigts.

La première était une photo de femme, une élégante Andalouse maniant l'éventail. La seconde, un jeune et brillant toreador...

— Alors ! me dit-il en éclatant de rire, tu m'as reconnu ?...

Comment reconnaître un homme atteignant la soixantaine sur ces épreuves ?

— La femme... c'est moi !... Le torero... c'est encore moi ! déclara-t-il en s'esclaffant. On aime le déguisement au cirque et j'avais parié que je me promènerais travesti en femme. J'ai gagné mon pari. Quant au

torero, c'est une autre histoire. Je ne craignis pas, dès l'aube, le jour de la corrida, d'aller au devant du troupeau choisir les plus dangereux.

» L'après-midi, entouré de ma brillante cuadrilla, c'était le défilé en calèche sous les fleurs et les bravos, et puis l'entrée dans l'arène avec cinq ou six taureaux à travailler à l'aide de ma muleta rouge sang... Mais cela ne dura point. Étant tombé amoureux et ma fiancée tenant à ma vie, je fis le clown pour toujours et par amour... »

Ainsi, Antonet fut tour à tour enfant du cirque, sauteur-équilibriste, écuyer, auguste, toreador et enfin clown. C'est dans cette dernière incarnation qu'il devait le plus séduire les foules.

Dès son entrée de piste, d'un seul geste, d'un seul sourire, d'un seul salut, il avait gagné la partie.

Antonet apportait avec lui l'esprit et le panache. En somme, un mousquetaire empanaché de la clownerie maniant la batte du clown comme une épée. Ses reparties fusaient. On sait au cirque que le véritable animateur d'une « entrée comique », ce n'est pas l'auguste, mais le clown.

C'est lui le « faire-valoir », le meneur de jeu. Sans lui, tout s'écroule. Sans un clown de talent, rares sont les augustes de valeur. Combien d'augustes ont cherché vainement toute leur vie un bon faire-valoir ! Il n'existait qu'un seul Antonet dans le monde et tous les augustes qui défilèrent à son école y ont appris l'art du clown.

C'est assez compliqué que de donner une claque, un coup de pied quelque part, une réplique ou un bon mot arrivant pile et à temps.

Antonet était passé maître en cette matière. Il fallait le voir tourniquer en piste comme un cheval fougueux, pétarader d'ironie, lancer son sourire vainqueur et clamer sa maîtrise. « Un grand clown ! » vous diront tous les autres clowns, et ils ajouteront : « Peut-être le plus grand. » Il était bien le descendant de ces farceurs de la *Comedia dell' arte*, et cachait sous son masque l'âme de Scaramouche.

— Qu'est-ce qu'on fait ce soir? disait-il à son fidèle partenaire Béby : la boxe, l'automobile, la musique ?

Deux minutes avant d'enfiler son costume, il ne s'était pas encore décidé. Mais, dès son entrée, l'improvisation allait bon train, jaillissait magnifiquement, faisant partir le rire de toutes parts.

Son « entrée » favorite était ce sketch à transformations où il imitait, comme Frégoli, de multiples personnages. Il était fou de plaisir de pouvoir, pendant vingt minutes de piste, singer tour à tour une dizaine de personnes, du mari trompé à la femme fatale, en passant par le vieux beau, la bonne et l'agent.

Il s'amusa un jour à se faire les têtes célèbres de Verdi, des rois d'Angleterre et d'Espagne et d'un général en renom.

La vie d'Antonet fut une vie de clown bien remplie. Il gagna une

fortune à la loterie, manqua d'être écrasé au cirque par une « auto-bolide », risqua sa peau dans une cage aux lions, tua des crocodiles au pays de la fièvre jaune, fut directeur de théâtre en Amérique du Sud, connut tous les cirques du globe, et sema du rire pendant près d'un demi-siècle.

La dernière fois que je le vis, il était étendu sur un petit lit, dans un minuscule appartement de la place des Abbesses, à Paris. Antonet venait de mourir. On me laissa seul avec lui. Une cruelle maladie l'avait endormi à tout jamais. Ce clown, qui parla avec volubilité toute son existence, ne put, pendant les dernières semaines qu'il eut encore à vivre, prononcer qu'avec difficulté quelques phrases. A la clinique où j'étais allé le voir, il me dit avec effort :

— Je suis foutu... C'est fini... Je ne reverrai plus le cirque...

Mais comment voulez-vous accepter qu'un être de rêve, presque irréel, puisse disparaître ?

Pourtant, il était là, devant moi, déjà roidi dans la mort, avec une tête devenue si réduite, si minuscule, qu'on aurait cru une tête d'enfant posée sur un corps d'homme.

Je frissonnais pour la première fois devant un clown et je pensais malgré moi à la scène d'Hamlet où il bravait en piste le fantôme de la mort en lui lançant des coups de batte et des tartes à la crème.

Mais hélas ! cette fois-ci, la mort s'était bien vengée et avait emporté à tout jamais l'un des plus beaux, l'un des plus merveilleux clowns d'une génération.

Ce jour-là, Béby, plus que tout autre, comprit la perte immense que venait d'avoir le cirque. Ce jour-là aussi, Béby pleura longuement son camarade disparu.

Quand il suivit son cortège funèbre, il devait se remémorer toutes leurs farces et croyait encore entendre une voix claironnante lui fredonner comme pour un défi :

— Alors, Béby... qu'est-ce qu'on fait ce soir !!!

Béby, l'auguste, avait perdu son maître. Béby, aux côtés d'Antonet, était un remarquable, un excellent auguste. Sa loge du cirque de Paris contenait un petit bric-à-brac semblant échappé d'un bazar du Temple ou d'un « décrochez-moi-ça » de Whitechapel.

On pouvait tout d'abord apercevoir une perruque rousse provocante surmontée d'une rose pompon. Puis un melon gris, des chaussures vertes d'une longueur démesurée et une montre-bracelet pour géant.

Sur un rayon se prélassaient une foule de chapeaux ou de casquettes, de quoi faire le bonheur d'un collectionneur astucieux. Combien y en avait-il ?... Inutile d'en faire le calcul. Le haut-de-forme cabossé tenait compagnie à un sombrero mexicain et un chapeau de paille à une casquette miniature. Il possédait aussi des quantités de maillots de diverses

couleurs, des pantalons d'une taille éléphantesque et des vestons dignes de Gargantua.

C'est que Béby était large d'épaules, mieux qu'un athlète. N'avait-il pas été acrobate dans sa belle jeunesse, lorsqu'il sautait sur les épaules de ses frères à l'ombre de ce petit Cirque Toscan qui faisait évoluer ses roulottes dans la région ensoleillée de Mazamet ? Là, il fit ses débuts avec la vie d'artiste.

Aristomedo Frédiani, car Béby s'appelle ainsi, naquit chez les Frédiani, une vieille, très ancienne famille de banquistes que l'on avait surnommés « les rois du tapis ». Certains sont encore de brillants sauteurs. Béby est devenu auguste pour de multiples raisons. Mais, tout jeune, il pouvait se permettre l'acrobatie, et l'acrobatie équestre par-dessus le marché, l'une des plus périlleuses.

Les Frédiani furent les seuls à pouvoir exécuter un numéro casse-cou où trois acrobates, juchés les uns au-dessus des autres, se tenaient bien droits sur le dos d'un cheval tourbillonnant. Béby avait la place de choix, celle du ciel, c'est-à-dire en « troisième hauteur », au plus haut de cette pyramide humaine.

Cela n'allait pas sans risques et il y eut de nombreuses chutes. Mais le papa Frédiani ramassait les gosses, frottait les bosses et reclaquait du fouet dans les arènes ensoleillées où le Cirque Toscan s'était emparé de la piste. Béby avait le métier d'acrobate à cheval dans le sang. Un jour, il quitta l'Occitanie pour le Caucase.

A dix-sept ans, il avait été engagé, comme grand écuyer, à bord du célèbre Cirque Nikitine. Avec ses frères, il étourdissait les populations qui pourtant s'y connaissaient en acrobaties à cheval et, pour terminer ses exercices en beauté, exécutait le double saut périlleux, un travail unique au monde. Vous pensez si les Caucasiens bottés et les Caucasiennes, voilées comme des mariées, devaient applaudir frénétiquement ces audacieux venus de France !

Béby, toujours à cheval, fit ainsi son tour du monde, de l'Asie Mineure au Grand Nord Canadien. Si vous aviez eu le temps de l'écouter, entre un banjo et un saxophone, il vous aurait raconté mille aventures cueillies sous toutes les latitudes ; ses débuts de vedette chez Barnum, où il fit la connaissance de la plus petite négresse du monde, pouvant transformer un chapeau de géant en appartement ; les plats épicés au piment d'un buffet d'une gare frontière mexicaine ; comment il débuta avec son cher Antonet à Tarragone, devant un verre de liqueur absorbé chez les Capucins, et la difficulté qu'il eut à photographier, entre les jambes d'un ami, des Indiens aux grandes plumes.

Il vous aurait étourdi, avec son inimitable accent de Mazamet, en vous narrant ses chasses contre les serpents à sonnette, sa grande émotion, lorsque, dans un ouragan californien, il dut se cacher sous une voiture, tan-

dis que le cirque était arraché par le vent et que des éléphants, pris de panique, s'enfuyaient comme des fous. Il se rappelait l'Autriche, le Danemark, l'Italie, la Russie et même La Havane; se souvenait de tous ses camarades morts ou vivants, ou de cette petite Chinoise de vingt ans qui se tua dans un cirque espagnol en faisant le « saut pour la vie ».

Mais, ce qu'il ne vous dira point, c'est qu'en faisant de multiples sauts périlleux il eut les bras cassés, les jambes brisées, une clavicule broyée et les hanches démises, et qu'à partir de cette minute un estropié de la piste n'a plus qu'à abandonner le cirque ou y faire l'auguste.

C'est ainsi que le public hérita d'un bouffon prodigieux.

— Par la Madone !... pour faire un bon auguste, vous dira Béby, il faut savoir où placer ses mains, son chapeau et trouver un maquillage, Il faut aussi encaisser des gifles, glisser sur un œuf, recevoir des coups sur la tête, mais j'en ai pris l'habitude.

Il en prit tellement l'habitude, il fit son métier si naturellement, qu'il devint rapidement un grand clown. Il remisait dans son âme de multiples entrées clownesques. Et, croyez-moi, ce n'est pas toujours facile de se souvenir de ce méli-mélo dont voici un modeste aperçu, trouvé sur l'un de ses calepins : « *La Traviata*. — Boxe. — Fakir. — Les meubles qui se cassent. — La poupée mécanique. — Les gâteaux, le chapeau et les bouteilles, les grelots et les sifflets. — Parodie de la lutte. — Un piano qui joue tout seul et qui part tout seul. — Le cheval d'osier. — La comtesse reçoit. — Elle et lui. — Cigarette, pomme et chaise. — Les violons cassés. — Parade d'Amour. — Hamlet. — Le baromètre. — Les œufs dans les places. — La guitare en anglais. — La poupée au cou qui s'allonge. — Caro del Sol. — Le verre avec une main. — Les seaux d'eau. »

Tout cela, qui peut vous paraître un « charabia de cirque », est un langage très clair pour le clown. Un coup d'œil rapide sur son calepin et il retrouvera aussitôt mille trucs pour provoquer le rire, cette folie passagère, ce désordre de la joie. Il y a aussi les blagues, qui permettent d'enchaîner ou de « meubler » la piste. En voici une entre Antonet et Béby :

LA TÉLÉVISION

LE CLOWN. — Voici un téléphone perfectionné avec la télévision. Avec lui, vous pouvez apercevoir tout ce que vous désirez. Vous n'avez qu'à demander le numéro que vous voulez. Tenez, je vais demander l'Opéra. Voici l'Opéra...

L'AUGUSTE. — Faites voir, donnez-moi le téléphone-télévision... C'est magnifique... Quelle jolie fille !

LE CLOWN. — Assez ! rendez-moi l'appareil. C'est à moi. Oh ! que c'est joli... Quelles belles jambes ! Quelle gorge, quelle taille, quel

beau profil ! Vous voyez, avec ce truc on peut voir tout ce que l'on veut...

L'AUGUSTE. — Je voudrais voir ce que ma femme fait à la maison !

LE CLOWN. — Très simple ! demandez le numéro à la demoiselle. Le 95-17... Tenez, le voici... Prenez l'appareil !...

L'AUGUSTE. — C'est bien le 95-17 ? Ça y est, je la vois, c'est ma femme. Comme elle est gentille, quel amour de femme... c'est un véritable trésor, jamais je n'en trouverai de pareille. Tiens ! Tiens ? qu'est-ce qui se passe ? On sonne chez moi à onze heures du soir...

LE CLOWN. — Eh bien !... c'est naturel...

L'AUGUSTE. — Tiens ! c'est mon cousin Arthur... il embrasse ma femme...

LE CLOWN. — C'est bien naturel...

L'AUGUSTE. — Naturellement... il s'assoit sur mon divan tout neuf...

LE CLOWN. — C'est naturel... voyons !...

L'AUGUSTE. — Il touche ma femme, ils s'amusent et ils regardent ma photo en rigolant...

LE CLOWN. — C'est parce que tu es drôle...

L'AUGUSTE. — Il la prend par la taille, il l'embrasse, est-ce que c'est naturel, ça !...

LE CLOWN. — Oui et non...

L'AUGUSTE. — Et ça dure toujours...

LE CLOWN. — Fais voir !...

L'AUGUSTE. — Trop tard !...

LE CLOWN. — Qu'est-ce qui se passe ?...

L'AUGUSTE. — Ils ont éteint la lumière... Je vais me venger...

LE CLOWN. — Qu'est-ce que tu vas faire !...

L'AUGUSTE. — Vendre le divan !

Béby, l'ahuri, l'auguste aux yeux blancs, aux jambes arquées d'ancien écuyer, « enchaînait » fort bien, donnait un clin d'œil complice à la malice d'Antonet et, s'empêtrant en ses propres jambes, s'allongeait pour une « cascade ». Il arrivait parfois en piste en virtuose avec des perruques monstrueuses, des chapeaux de fou, des pantalons ou des corsets de femme, mais il n'oubliait jamais d'amener avec lui cet ahurissement quotidien qui lui allait si bien. Une fois, il me montra une lettre qu'il gardait précieusement, comme un trésor.

C'était une missive jaunie adressée à l'un de ses frères dont Pierre Loti était le parrain. L'ami de Rarahu, le brillant officier de marine, avait vécu par plaisir au milieu des acrobaties des Frédiani, y avait même fait un numéro de trapèze et était devenu leur intime. Béby se rappelait fort bien cette soirée où, à la lueur tremblotante des quinquets, en ce petit cirque de toile, un grand voyageur venait leur apporter son affection sous une pluie de bouquets. Aujourd'hui Béby est toujours auguste. Il a de nouveaux partenaires et beaucoup de talent. Mais il ne pourra jamais



ALFRED COURT.

effacer de sa mémoire la vision des « acrobaties à cheval » de jadis et le rayonnement d'Antonet, le clown empanaché (1).

Marseille agitait, de la Belle de Mai à l'Estaque, la guirlande colorée et populeuse de sa foule. Du haut du pont transbordeur, perdu

(1) Béby a aujourd'hui comme partenaire MAISS, un excellent clown parleur.

dans le bleu céleste, on pouvait apercevoir les grands navires en partance et ceux qui, à la Joliette, se reposaient de leurs longues randonnées parmi tous les pavillons du globe. Sur le Vieux-Port, des barques multicolores se balançaient autour d'un cargo blanc plein de poulpes et de sardines. Un autre était pansu d'oranges. Tout le long du quai ensoleillé, face à Saint-Victor où dormait une Vierge noire, s'étalaient des bars ornés de perroquets, de nègres, d'accordéons et de filles.

Ils portaient des noms de bonne fortune comme *L'Oriental*, *Colonial-Bar* ou *A la Pente douce*, afin de mieux attirer leur clientèle. On trouvait encore un ciné miteux, avec la caisse installée sur le trottoir, et un tir où les pipes en terre chaviraient tandis qu'un noir aux moustaches blanches rechargeait les carabines.

Oursins, coquillages, bistros italiens, avec jambon cru et olives noires, marchands de fougassettes, tout était là... Pourtant, il y manquait un cirque.

J'allais bientôt le trouver en escaladant le grand raidillon grimpant à la plaine où il submergeait de sa masse géante le torpilleur miniature faisant, « à la marseillaise », le tour du monde sur un bassin. C'était un vaste cirque de toile, un beau navire de clinquant, poussé en une nuit au centre d'une fête foraine : le Zoo-Circus. Ce Zoo-Circus était typiquement marseillais. Ses deux animateurs, Jules et Alfred Court, ayant vu le jour en ce rond-point du monde. Tous deux, dès l'enfance, avaient été tentés par la vie du cirque, ces dorures factices, ces fauves hurleurs et ce vagabondage perpétuel. Très jeunes alors, ils s'évadèrent et exécutèrent au sol, au bout d'une perche ou sur un vélo, mille fantaisies pour gagner leur existence baladeuse. Ils firent notamment, sur la petite reine, c'est ainsi que l'on surnommait la bicyclette, un numéro extrêmement dangereux où ils disputaient une course : « la roue de la mort » au-dessus d'une cage remplie de lions.

C'est vous assurer que Jules et Alfred, insouciants de leur peau, avaient décidé de risquer l'impossible pour avoir le droit d'obtenir leur grade d'hommes de cirque. Mais leur bel amour, avec « le main à main », c'était la barre fixe où ils récoltaient de nombreux succès. En accomplissant d'étonnants sauts périlleux, ils firent ainsi le tour d'Europe et de l'Amérique.

C'est loin de France qu'Alfred Court fit ses débuts avec les fauves. Il avait rencontré, chez Ringling-Barnum, les fameux Codonas et fonda avec eux le Circo Europeo. Parmi les artistes se trouvait un dompteur de couleur manipulant des lions. Un matin, ce dernier abandonna toute la troupe, le cirque et les fauves. D'autorité, Alfred Court remplaça au pied levé le dompteur noir. C'est là qu'il connut la première atteinte de cette passion devant envahir toute sa vie.

Finis pour lui le « looping the loop », les acrobaties à bicyclette ou en

auto ; une profession beaucoup plus périlleuse le guettait et allait s'emparer définitivement du petit Marseillais de bonne famille qui, un jour, s'évada autour du monde.

Après d'étonnantes aventures, des antipodes aux tropiques, les frères Court étaient devenus les maîtres d'un nouveau cirque ambulant : le Zoo-Circus. Un bien joli cirque en vérité, où je fis leur connaissance. Jules était toujours vêtu de noir, mieux qu'un notaire, et portait un chapeau melon d'excentrique. Alfred, lui, adorait les complets à carreaux, les chapeaux mous, et n'oubliait jamais de poser une perle à sa cravate. Jules s'était spécialisé dans le pilotage de ce navire de toile. En termes de cirque, il faisait l'« avant-courrier », c'est-à-dire s'occupait de l'affichage, des emplacements et de l'administration.

Alfred avait préféré la piste et ses fauves. C'est lui que je revis le plus souvent à travers les cirques mondiaux. Mais, ce jour-là, les deux frères me firent les honneurs de leur chapiteau. Ils me présentèrent successivement leur cavalerie, leurs troupes chinoises et marocaines, leurs clowns, leurs phénomènes, et aussi d'immenses cages où rugissaient toutes les bêtes de la terre.

Ce cirque marseillais, qui possédait ses quartiers d'hiver en Guyenne, à Miramont, ne vécut que quelques années. Là-bas, dans cette si belle campagne de l'Agenais, les frères Court avaient établi un vaste campement s'étendant sur plusieurs hectares, avec des hangars, des ateliers de réparations, des écuries, de quoi loger le matériel des chapiteaux du Zoo-Circus, la cavalerie, les caravanes et aussi les lions, les tigres, les pumas et les ours de toutes couleurs.

Mais Alfred Court avait été repris par le démon du voyage et le Zoo-Circus disparut. Seulement, ce jour-là, le Cirque Mondial venait d'hériter d'un grand dresseur de fauves. Tour à tour, on le vit avec ses bêtes au Wintergarten de Berlin, à l'Olympia de Londres, au Madison-Square-Garden de New-York et dans tous les cirques de Paris.

Alfred Court avait réalisé un numéro de grande classe en associant dans la cage six lions d'Abyssinie, trois ours polaires, deux ours noirs, deux tigres et des léopards. Il appelait cela « la paix dans la jungle ».

Avec ténacité, une patience inlassable, Alfred Court avait réussi ce tour de force de présenter côte à côte les bêtes les plus diverses et les plus ennemies. Ce somptueux numéro de fauves fit, lui aussi, son tour du monde.

Il ouvrait la gueule aux lions pour y placer sa tête, faisait danser les tigres, et sa petite ourse à collier, Violetta, venait gentiment chercher un baiser de son dresseur du bout de son museau.

Mais la seconde la plus belle de ce fantastique numéro de fauves, c'était lorsque, tous feux éteints, dans le cirque, la grande cage s'illuminait. Sous des dizaines de projecteurs et de réflecteurs, les fauves, réunis sur une pyramide d'acier peinte en rouge, attendaient le commencement,

le hop !... précis d'Alfred Court, pour dresser leur corps souple vers le ciel, en faisant le beau.

Alfred Court, fouet en main, contemplait alors avec joie ses pensionnaires et particulièrement deux petits léopards rageurs, tigrés, fort indociles, et qui, pourtant, avaient répondu à l'appel de leur maître en faisant, eux aussi, les équilibristes sur des boules étoilées.

Dans la grande cage, sous des feux éblouissants, les fauves et leur dresseur, avant de regagner les coulisses, n'avaient plus qu'à récolter de nombreux applaudissements.

Je n'ai jamais vu, et Dieu sait si, depuis un quart de siècle, j'ai fréquenté mille cirques, un numéro de fauves aussi parfait, aussi émouvant, avec une seconde plus exceptionnelle que celle-ci, où l'homme paraissait soudé à ses bêtes comme pour une grande fête de famille.

A cette seconde, Alfred Court devait songer au chemin parcouru depuis l'époque où il faisait l'acrobate dans le Trio Egelton, ce qui lui valut de récolter des mois d'hôpital dans une ville brûlante des tropiques, d'avoir les membres brisés et de quitter le ciel du cirque pour le sol des grandes cages. Mais, à tous les degrés du cirque, Alfred Court avait conservé son audace. Il avait même acquis l'amour des fauves. Combien de fois ai-je pu le surprendre dans sa ménagerie, conversant familièrement avec ses bêtes et ce vieux mangeur d'hommes, Bengali, un tigre royal géant que, seul, Alfred Court pouvait approcher !

Il n'était vraiment lui-même qu'au milieu de ses fauves et je puis vous assurer que le meilleur moyen de bien le connaître était encore d'aller lui dire un petit bonjour parmi un groupe de lions en folie. C'est d'ailleurs ce que je fis un jour. Si je vous raconte cette histoire, c'est parce qu'elle illustre bien la fantaisie de ce monarque des fauves.

Quand je pénétrai dans la cage, Court avait, étalé à ses pieds, un splendide groupe de lions et, derrière lui, se balançaient sur des escabeaux deux ours bruns de belle taille.

Insouciant et cigarette aux lèvres, j'avançais vers le dompteur pour lui serrer la main, sans m'occuper le moins du monde des animaux. Furent-ils jaloux ?... Je l'ignore. Toujours est-il que, brusquement, brutalement, à la minute où j'allais atteindre le dompteur, un lion détourna la tête, ouvrit la gueule pour un splendide rugissement, se dressa sur ses pattes et commença à tourner mieux qu'un fou autour de la cage en entraînant toute la bande.

Je me vis alors perdu en un tourbillon de fauves affolés ; ces messieurs de la jungle tournoyaient maintenant en tous sens et en bonds désordonnés. Tout cela se produisit en quelques secondes, des secondes qui auraient pu être tragiques, des secondes dont je garde encore le souvenir. Qu'auriez-vous fait à ma place ? Inutile de chercher la porte de sortie ou un fouet. Alors, sans hésiter, je hurlai en toutes langues des





mots sans suite, espérant me faire comprendre des rois du désert, essayant surtout, en rugissant comme eux, de les calmer de leur folie subite. Mais je me méfiais surtout des deux ours bruns, qui, à mon avis, étaient bien plus dangereux que tous les lions réunis. Non pas que je mésestime le lion en colère, sachant fort bien depuis toujours qu'une bête devenue furieuse a ses forces décuplées. Mais j'ai toujours eu de la méfiance pour les plantigrades, qui sont faux et sournois et attendent que vous soyez en difficulté pour vous scalper. J'avais eu tort de m'inquiéter, les ours restaient bien sages sur leurs escabeaux, en regardant les lions continuer leurs excentricités. C'est alors que je pensai à Alfred Court. Entre deux sauts de lions, je l'aperçus enfin, aplati contre les grilles de la cage et souriant toujours. Sans bouger, il me cria :

— Ce n'est rien !... Pour moi ils ont eu peur de ta cigarette... Et puis, ils ne sont pas encore très habitués... Sors maintenant... ils vont se calmer... Puis il ajouta : Après, on recommencera...

Alfred Court avait de l'audace.

Peut-être aussi avait-il voulu donner à sa manière un baptême de fauves à un amateur. Mais il y avait déjà longtemps que j'avais été baptisé de cette façon.

Et quand je revins à la charge, au grand étonnement d'Alfred Court, les bêtes, cette fois, se tinrent absolument tranquilles....

Un jour j'appris qu'en secret Alfred Court était en train de réaliser son rêve, un rêve fort dangereux qui consistait à dresser trente panthères arrivées récemment de leur jungle. En principe, la panthère est indressable.

Mais Alfred Court voulait réaliser un dressage unique au monde, afin de couronner par cet exploit toute sa dangereuse carrière.

Il s'était logé dans une espèce d'usine abandonnée où il avait remisé toutes ses voitures-cages, ses escabeaux, son matériel; tout cela débordant de foin, de sciure, avec, dans un coin, des têtes de chevaux sanguinolentes.

Parmi ce fouillis de voitures, une cage se dressait, et Alfred Court, en salopette de cuir noir, faisait virevolter comme un gamin son fouet à manche court, à l'aide duquel il s'était fait obéir des bêtes les plus redoutables.

Quand il m'aperçut, il vint à moi, lâcha son fouet et, plongeant ses mains dans la paille fraîche d'une voiture-cage, en extirpa plusieurs petites boules vivantes qui n'étaient autres que des tigres nouveau-nés.

Joyeux, il les caressait avec amour. Puis, ayant soufflé sur le nez de la mère-tigresse qui ronronnait de plaisir, il m'emmena vers de petits « sabots » rouges se suivant comme des roulottes de romanichels.

C'étaient ici les demeures des belles de Birmanie, de Chine, de Ceylan, de Perse ou de l'Oural, des belles agressives, aux grands yeux vert d'eau,

montrant leurs crocs et leurs griffes, leurs museaux roses ainsi que leurs merveilleux pelages.

Malgré soi, on était aussitôt transporté en un autre monde, un monde étoffé de plantes géantes, d'arbres nains, de fleurs rares à travers lesquelles se faufilaient perfidement des ombres inquiétantes, tandis que l'on entendait l'appel tragique d'un indigène, les cris de peur des sapajous et que s'enfuyaient au grand galop les petits mammifères d'une jungle perdue.

En observant, à travers les barreaux, cette demoiselle somptueuse arrivée de l'autre bout de la terre, je voyais luire, dans les paillettes de ses prunelles, tout son passé de liberté, sa joie de sauvageonne quand elle se vautrait dans le sable chaud, l'ivresse de ces randonnées nocturnes lorsque la lune souriait à travers les zigzags des bambous et qu'elle cherchait auprès d'une mare scintillante à se mirer sous les étoiles...

Celle-ci frottait, d'une patte fine, son museau de princesse d'Asie. Celle-là, paresseusement étalée sur le dos, sommeillait, oubliant sa cage et les hommes blancs. Toutes les autres, lorsque nous nous approchions de leurs cellules roulantes, montraient leurs têtes, un peu comme ces folles enfermées à tout jamais et qui ne respirent la vie qu'à travers un judas.

Elles nous suivaient de leurs beaux regards, essayant peut-être de comprendre pourquoi on les avait arrachées à leurs jungles, gardant encore, profondément incrusté en elles, l'effroi des pièges et des traqueurs, tous les souvenirs d'un dur voyage dans la nuit d'une cale de navire, et cherchant encore l'explication de cette grande cage, l'étroitesse de leur logis, et aussi ce qu'elles auraient pu appeler la « barbarie des hommes »...

Je contemplais avec émotion toutes ces majestés prisonnières, attiré malgré moi par leur beauté. Une panthère, plus que tout autre animal, est peut-être le plus séduisant des ambassadeurs de ces parcelles de terre lointaine où les grands fauves vivent à l'air libre.

Malgré moi, devant toutes ces cages où elles gisaient, indolentes, j'avais une folle envie de rompre leurs attaches, de les libérer. Mais où seraient-elles allées ? Dans la jungle d'une ville inconnue d'elles. Une jungle peut-être plus atroce que la leur, où elles auraient été abattues sans pitié au premier carrefour... Alors ! à quoi bon... Autant la cage, en attendant mieux...

Mais Alfred Court avait deviné toutes mes pensées.

— N'est-ce pas qu'elles sont belles ! me dit-il... Tiens, regarde.

Sans aucune crainte, il passa sa main pour une caresse, sur un pelage tigré, prononça un nom de Chine, et la bête, en fermant les yeux, lui offrit en réponse un cri d'une douceur infinie.

— Voilà des mois que je vis avec elles. Je crois que, bientôt, nous pourrons tout à fait nous entendre avec ces petites sauvages... C'est un

résultat. Je les soigne, je leur donne leur nourriture, j'étudie aussi leurs « mentalités »... Bientôt, peut-être...

Mais Alfred Court ne termina point sa phrase. Dans sa prison-cage, une panthère noire chargeait contre les barreaux, soufflant de rage, en poussant de ces miaulements si perçants qu'on aurait cru entendre un bruit de scie.

— Celle-ci n'est pas la douceur même... C'est une Javanaise ! Te rappelles-tu celle que je possédais au Zoo-Circus, qui était si malade que j'avais été obligé de la tuer, parce qu'en se plaignant, la nuit, elle empêchait toutes les autres bêtes de dormir... Celle-ci est de la même race... Seulement, elle est solide... et c'est un caractère.

Ainsi, côte à côte, nous visitâmes tous les « sabots » où reposaient pour plusieurs millions de panthères. Puis, Alfred Court pénétra dans la grande cage, reprit son fouet, ajusta les bretelles de sa salopette de cuir et attendit tranquillement l'arrivée de ses pensionnaires.

Ce fut un étrange spectacle que cette première confrontation entre un homme et des panthères. L'homme essayant d'imposer ses méthodes. Les fauves, indociles, n'acceptant pas le dressage.

Mais, à force de volonté et avec beaucoup de patience, Alfred Court réussit, après de longs mois d'efforts, à devenir maître de son pensionnat.

Cette panthère siamoise sautait entre deux escabeaux et au commandement, la fille de l'Oural se dressait en équilibre sur une boule, la chinoise marchait à reculons sur deux pattes, toutes les autres obéissaient, trouvaient leur place, mais elles gardaient en elles-mêmes un je ne sais quoi indéfinissable de leur jungle natale, peut-être un fol esprit de rébellion, d'accrochage, et aussi ce désir secret de bondir sur une proie, vieilles habitudes de combats et de luttes.

Alfred Court, qui, pourtant, était courageux, sortait quelquefois de sa cage le front en sueur, semblant lassé par instants de ces éternelles attaques où l'on sent les fauves prêts à vous sauter à la gorge ou à la nuque.

Mais il repartait à l'assaut avec prudence, tout en conservant son sourire. Un jour son numéro fut au point. Alfred Court triomphait. Avec ses cages, ses voitures et ses panthères, il partit pour New-York.

Il débuta dans la grande enceinte de Madison-Square-Garden, chez les frères Ringling. Mais, deux jours plus tard, il dut sortir de la cage, la face ensanglantée, ayant de nombreuses déchirures sur tout le corps.

A peine rétabli, avec beaucoup de cran, il recommença aussitôt ses dangereux exercices.

A présent, l'ancien acrobate de « l'Egelton-Trio », l'animateur du Zoo-Circus marseillais, continue sa passionnante existence parmi les fauves. Il en a d'ailleurs des milliers puisqu'il est devenu le grand manager de la ménagerie de Ringling-Barnum, le premier cirque volant améri-

cain. Et, toujours auprès de ses panthères, le premier dompteur du monde, heureux, songe parfois à son Marseille natal et sourit à la vie (1).

***

L'ancien Médrano, le cirque rose, est inséparable de 1900. C'était un cirque bon enfant, sans aucune prétention, du vrai cirque en un mot.

Son animateur n'était autre que Boum-Boum, un clown de talent.

Boum-Boum, après avoir servi avec les troupes de Garibaldi, faisait le pitre chez Fernando, un petit chapiteau de toile ayant tendu ses voiles de cirque à l'orée de Montmartre, piste au pied de cette butte qui n'était encore, sous le second Empire, qu'un prétexte à une invasion de guinguettes, de marchands de galette et de bals des champs.

Tandis que le « Radet », le dernier moulin montmartrois, moulait encore son blé, Boum-Boum paradait gentiment en un superbe costume étoilé, montrant sa perruque rousse et ses moustaches en croc. Fernando se modernisa. On construisit un cirque de pierre, afin de stabiliser davantage le petit cirque volant débarqué par hasard aux limites de Paris, et Boum-Boum, heureux propriétaire et directeur, lança sur cette nouvelle piste ces acrobates désuets, ces écuyères aux tutus de papier qui enchantèrent si fort toute une génération et dont un nain de génie, Toulouse-Lautrec, traça des arabesques impérissables.

Ce cirque-là continuait la belle et bonne tradition des banquistes et on pouvait toujours y respirer ce parfum pénétrant dont s'inonde le vrai cirque.

Cahin-caha, l'ancien Médrano suivit son petit bonhomme de chemin, s'imposant toujours davantage à sa clientèle populaire, une clientèle faite de ces Parisiens narquois et ironistes venus là avec enthousiasme pour y applaudir à la beauté encerclée de Rose.

Tout cela c'était avant-hier.

Hier encore, l'ancien Médrano avait du charme, beaucoup de charme. Il y eut aussi un jour un « Médrano voyageur » qui donna énormément d'espérance, mais sa vie fut si brève qu'il vaut mieux ne pas parler de ce cirque mort-né.

C'est pourquoi je ne veux me souvenir que de cet ancien Médrano où les heures étaient belles et où l'on pouvait errer sans contrainte dans les coulisses, du bar à l'écurie, de l'entrée de piste aux loges des clowns, en se grisant de liberté, comme à bord d'un cirque volant.

Le vie y était moins mécanisée, moins automatique, et on y ignorait encore l'invasion des girls, de la musique syncopée et des chanteurs sans voix.

Devant le grand rideau rouge où se tenaient tour à tour les maîtres

(1) Alfred COURT vient de regagner la France.

du manège : MM. Hassan, Conche et Loyal, le cirque avait établi une solide barrière à l'emprise du music-hall ou du caf'conç'... Le cirque restait le cirque.

Tout son peuple étourdissant gravitait en cet étroit espace délimité entre deux portes et où l'on trouvait le plus ahurissant des défilés, de la dresseuse de pigeons au kangourou boxeur, des antipodistes aux éléphants savants, en passant par des écuyers paradeurs.

Jamais, en un cirque stable, le monde du cirque ne resplendit autant que dans les coulisses de l'ancien Médrano. Cher vieux Médrano, cher Boum-Boum, combien, déjà, l'ont regretté ! Combien d'acrobates ou de clowns exilés autour du monde ont pensé en secret à ce cirque de leurs débuts. Médrano !... Quel pavillon pour une piste ! Médrano, que de joies perdues, que de bonheur anéanti, en ces temps saccadés qui vont trop vite !

Mais il subsiste tout de même un parfum de souvenirs, un parfum survolant la vieille coupole et qui finira bien un jour par la traverser afin de redescendre en piste, s'accrochant à nouveau aux loges, aux écuries, et dans ce long couloir circulaire qui virent, à une époque pas si lointaine, tant de merveilleux...

C'est en cet ancien Médrano que j'ai pu, avec facilité, approcher la plupart des clowns et des grands banquistes de la terre, que ce fût dans le fouillis d'une troupe chinoise, entre deux poneys, ou encore en escaladant cet escalier de poupée qui s'élançait vers les loges.

C'est là que je fis connaissance avec Bubu, un chimpanzé savant portant un maillot de coureur cycliste, un pantalon de gentleman, des chaussures d'excentrique, et qui se permettait le luxe de tenir en équilibre sept boules et cinq bâtonnets, tour prodigieux, jamais accompli depuis par un chimpanzé.

Il passait ses journées à vivre dans la paille aux côtés d'un fox complètement aveugle. Tous deux faisaient bon ménage et, quand arrivait la nuit, avant de s'endormir, Bubu devait déverser à son compagnon fidèle toute la pluie de bravos qui l'avait accueilli en piste.

Mister Bubu arrivait du Danemark, accomplissant avec son maître et de grandes valises son tour des cirques, un peu étonné quelquefois des lumières brutales, et de ces villes-standard, si lointaines de sa Guinée natale. Il n'était heureux que, lorsque, auprès d'un régime de bananes, qui était toujours suspendu dans sa loge, on lui retirait son carcan, c'est-à-dire ces vêtements inventés par les hommes et qui gênent si terriblement les chimpanzés.

Redevenu nu, libre comme dans sa forêt des tropiques, il sautait de joie, poussait des glouglous affectueux, et tirait en s'amusant la queue et les oreilles du chien aveugle, qui se laissait faire, sachant bien que Bubu était en ce monde son seul ami.

Et puis aussi, sans que l'on eût besoin de le lui demander, il s'emparait du ballon d'enfant traînant sur une table, d'une bouteille de lait, d'un peigne ou d'un cigare et, spontanément, réalisait mille équilibres.

— Bubu a l'équilibre dans la peau, m'avait confié son dresseur. C'est un tic chez lui, une nécessité, si vous le désirez, de s'emparer de tout ce qui lui tombe sous la main et de se le poser sur la tête, sur un pied, comme un excellent jongleur...

Et c'est ainsi que Bubu réalisa le plus étonnant des numéros d'animaux que l'on pût apercevoir en piste. Qu'est-il devenu ?... A-t-il succombé depuis longtemps à la méningite foudroyante guettant journellement les chimpanzés ?... A-t-il retrouvé sa forêt natale ?... Autant de questions sans réponse. Bubu, le roi des anthropoïdes, à disparu du cirque.

On ne verra plus sa face velue aux grandes oreilles, ses yeux malins et ses lèvres immenses. On ne surprendra plus ses tours incomparables de bête savante. Bubu a quitté le cirque sans espoir de retour.

D'autres animaux prirent possession de sa loge, comme ce fameux kangourou boxeur, au collier serti de diamants, qui connaissait mieux que personne tous les coups défendus du noble art.

« Aussie », tel était son nom, était une bête fort douce qui avait été capturée dans les Alpes australiennes par un chercheur d'or. On l'avait prise à sa mère quand elle n'était pas plus grosse qu'un rat. Une jolie miss lui servit de nourrice et, lorsqu'elle put enfin se tenir toute seule, elle débuta, gants aux pattes de devant, entre les cordes d'un ring, contre son professeur.

Mais cet animal bondissant ne se servait pas de ses gants pour combattre. Il utilisait avec adresse, en s'appuyant sur sa queue, ses pattes de derrière qui, dans un élan magistral, allaient frapper pour le compte son partenaire.

Combien de fois, après chaque combat, ai-je vu « Aussie » suçant bien tranquillement son biberon, tandis que, dans un coin, le maître du kangourou, en faisant la grimace, massait son thorax ou ses jambes endolories.

Pour une fois, le dompteur avait reçu une solide correction, et « Aussie », en trois rounds de deux minutes, avait bien vengé tous ses frères et sœurs des jungles.

En cet ancien Médrano, les clowns les plus célèbres, les acrobates les plus renommés arrivèrent jusqu'à moi pour mille confidences. Petits ou grands drames de piste surgirent enroulés dans le vaste rideau rouge de l'entrée de piste que j'avais devant les yeux.

Tout un peuple s'offrit ainsi, pendant des années, sachant bien que le petit homme au chapeau melon posé sur l'oreille avait au cœur l'amour du cirque, et c'est pourquoi, de cet ancien Médrano si évocateur, je puis en recomposer aujourd'hui certains personnages.

Le premier qui vient à ma rencontre est de taille. Il peut se vanter d'être un doyen du cirque mondial. A lui seul il totalise près de soixante-dix années de piste. C'est un chiffre !... J'aperçois son bon sourire de père tranquille, sa mèche napoléonienne s'évadant de son chapeau pointu de clown parleur, et ses yeux ridés cachés sous la violence d'un fard trop rose.

Ce bon gros clown qui, lorsqu'il s'échappait du cirque, donnait l'impression d'un commerçant aisé, n'était autre qu'Ilès, le brave papa Ilès.

Quand on lui demandait des nouvelles de sa santé, il vous répondait :

— Ça boulotte !... Quand ça ne va pas, on le fait marcher !...

Il descendait d'une grande famille de cirque. Sa mère, Cavagna Ciniselli, était une célèbre dresseuse de chevaux.

Après avoir vu le jour à Stockholm, en face du cirque, il débuta à deux ans en piste à Saint-Pétersbourg en imitant Napoléon. Depuis, il en a conservé la mèche. Ilès, en excellent banquiste, fit tous les métiers du cirque : la voltige à cheval au Japon, l'équilibriste sur chaises en Allemagne, le clown à Londres et à Rome, le cycliste comique à Paris et l'acrobate au tapis un peu partout. Il était fier de ses exploits de cirque et se vantait surtout de ceux de son grand-oncle Ciniselli qui réalisa, en 1742, un numéro d'écuyer sur des vaches.

Ilès était aussi un tendre, un vieux sentimental.

— Quand je vais au théâtre voir un drame, disait-il, je pleure comme une midinette.

Il pleura bien plus le jour où tous les clowns de Paris vinrent fêter ses cinquante ans de piste. Brave papa Ilès, qui ne songeait qu'à bien marier sa fille !

Aujourd'hui, il a remisé sa souquenille de clown parleur et endossé la défroque de l'auguste. Il a même oublié son nom d'Ilès, ce nom qu'il fit triompher à travers le monde, afin de s'incorporer à un trio de clowns dont l'ancêtre venait de disparaître et pour qu'un autre nom glorieux de cirque pût continuer sa ronde.

Bien bel exemple de modestie clownesque (1).

Quand je le revis, il avait abandonné son masque blanc pour le nez rouge de l'excentrique. Sa mèche pendait toujours, mais son long chapeau pointu avait été remplacé par un gibus en accordéon et ses paillettes s'étaient envolées, faisant place à un habit trop large dans lequel il s'empêtrait...

Mais il avait conservé son bon sourire, celui qu'il eut toujours et qu'il conserva pour l'éternité...

Mais voilà l'éléphant marchant sur des bouteilles, des phoques comédiens, un guanaco sauteur, et ce curieux et fantaisiste Nello, l'un des meilleurs « parleurs » français.

(1) Ilès le clown vient de mourir.

Nello, tout jeune, adorait la bicyclette. En sa bonne ville d'Arles, sous le regard attendri de Mistral, il s'élançait comme un démon pour le tour de ville et, pour ne pas en perdre l'habitude, continua sa randonnée à travers le monde.

Seulement, s'il avait grandi, son vélo avait rapetissé et il lui était facile de le mettre dans sa poche.

C'était sur un véritable vélo de Lilliput qu'il apparaissait en piste, s'étant costumé pour la circonstance en garde du roi avec l'immense bonnet à poils, le baudrier blanc, sans oublier le kilt à carreaux.

Tout le monde le prenait alors pour un Écossais pur sang et ce comique à perruque rousse faisait mille bons mots et du meilleur cru.

Quand il se trouvait à cheval sur le guidon de son partenaire, on l'entendait murmurer doucement :

— C'est là où j'ai passé toutes mes vacances !... Croyez-moi, c'est beau, la vie d'artiste... un café crème à tous les repas... Et ça continue...

Cela n'a pas continué. Après avoir fait les beaux jours des cirques de Londres, promené sa carcasse de comique de Berlin en Afrique du Sud, Nello, un matin, enfourchant sa petite bicyclette, voulut revoir ses arènes, ses figuiers et les belles Arlésiennes...

Il y est toujours. Et personne ne se doute, en Arles, que le directeur de cet hôtel construit sur les vestiges du Forum n'est autre qu'un ancien comique à bicyclette.

Quand il s'ennuie de la piste, car cela lui arrive, il va fouiller dans sa cave où il découvre un vase gallo-romain, une amphore, un crâne, mille débris d'une période héroïque.

Il a ainsi un petit musée personnel et bien authentique au milieu duquel resplendit toujours son vélocipède pour bébé qui lui rappelle tous ses succès. Et peut-être qu'un jour proche, fatigué de servir des bouillabaisses à longueur de journée, il se décidera à regrimper sur son vélo pour reconfectionner du rire, le seul plat se digérant bien.

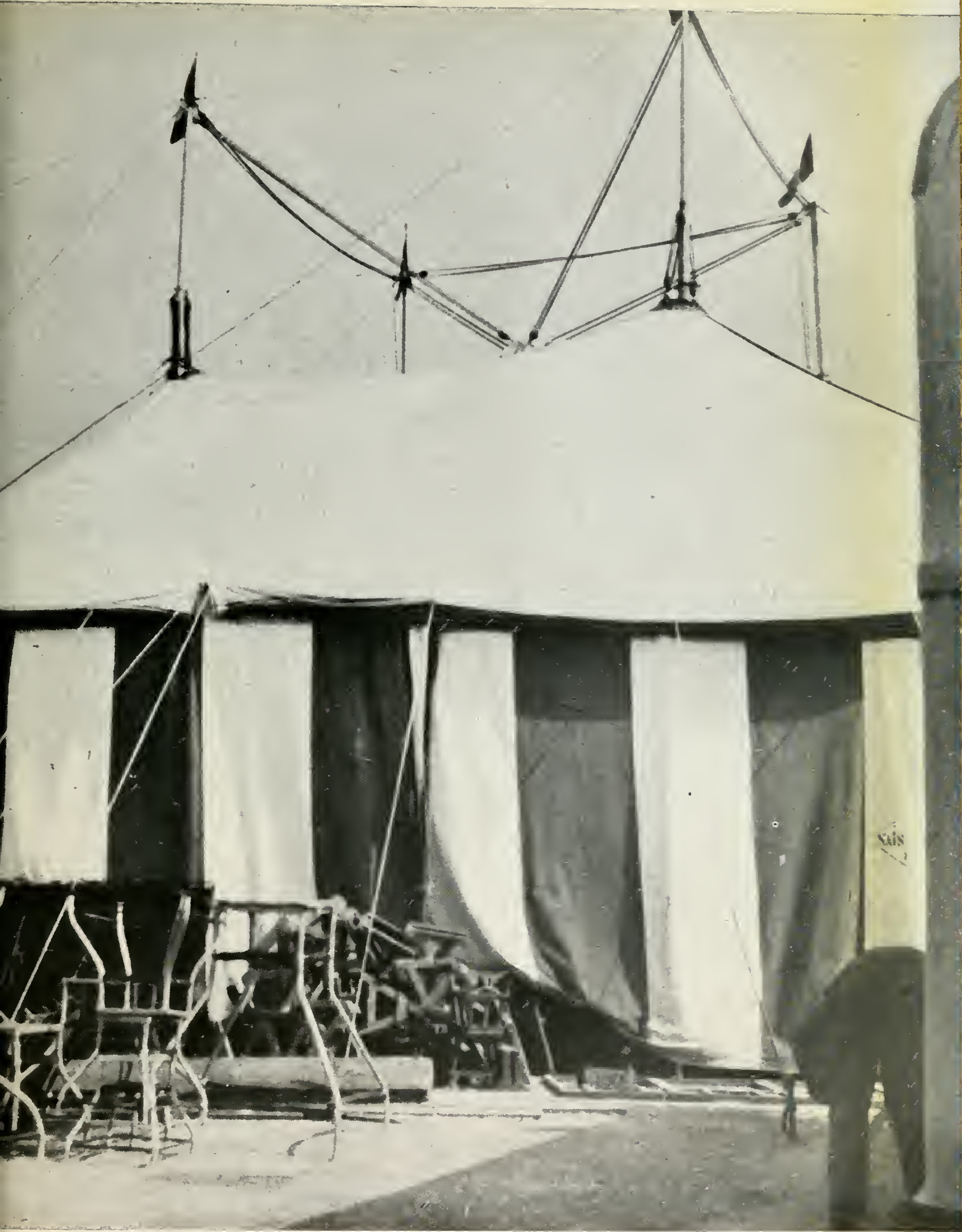
Mais vous voici tous, mes bons amis les comiques, les écuyers et les équilibristes.

Te revoici, Porto, auguste facétieux, avec ton costume de toile jaune comme le sable, ton mouchoir rouge et ton chapeau de paille de travers. Je retrouve soudainement tes mines ahurissantes de grand comédien des pistes, tes pommettes saillantes et ton faux crâne roux.

Je revois le bon compagnon du cirque, le noble Portugais arrivé un beau soir à Paris, pour y moudre de la joie à la volée.

En as-tu entendu des cascades de rire !... En as-tu amusé des publics, avant d'aller à tout jamais t'endormir, en mourant loin de ce Paris qui t'avait choyé et que tu avais tant aimé !

Tous sont là, de l'antique amazone grimpant toujours sur son cheval,



SERGE

LE CIRQUE VOLANT

SERGE

L'ACROBATIE PÉRILLEUSE





NEW-YORK TIMES

SERGE ET SON LION GÉANT



SERG

LA CARAVANE...

à soixante-dix-sept printemps, jusqu'à cet écuyer vêtu à l'espagnole pour faire cabrer une cavale de rêve.

Mais, parmi eux, parmi cette longue file d'artistes, se détachent quatre grands noms du cirque international.

Ceux-là ont connu les palaces, les publicités imposantes, les succès de toute nature et surtout ont eu le bonheur d'apporter à la piste le meilleur de leur talent. Tous ont droit à la vedette.

Mais ces quatre hommes sont pourtant bien différents. L'un est jongleur, le second trapéziste, les deux autres : excentrique et funambule.

Comme pour une fantastique partie de poker, ils se sont installés tous les quatre devant mon âme.

Le jongleur arbore son beau sourire, ses cheveux à la Botticelli, sa veste de soie, et manipule ses boules de couleur comme un alchimiste.

Le trapéziste, empanaché de plumes roses, se balance sous une perruque bouclée et sous les apparences d'une girl ayant failli épouser un lord.

L'excentrique, enfoui en une vaste veste à carreaux, jongle avec des gants blancs, en exhibant sa face monstrueuse de grenouille.

Quant au funambule, culotté de rouge et or comme un torero, il livre son teint basané et ses contorsions aux déesses de l'espace.

Tous quatre ont amusé des rois et des cargaisons de populo. Tous quatre, vagabonds du monde, avaient caché dans leurs valises tous les secrets du plaisir. Tous quatre ont connu la gloire... Les voulez-vous ? Les voici. Ils ont pour noms : Rastelli, Barbette, Grock et Colleano.

Enrico Rastelli, quand il entrait en piste, brillait aussitôt comme une folle enseigne lumineuse. Je l'aperçois sautillant comme un démon pour attraper en plein vol ses boules étoilées. Par instants, on aurait pu le prendre pour un phoque, tellement il était souple. Ce dieu de la piste semblait être arrivé au monde pour apporter la preuve que rien n'est impossible à l'homme, même pas la folie de la jonglerie. Je dis bien folie, car cette extraordinaire profession fatigue extrêmement l'œil et le cerveau. En cette folie, Rastelli était passé maître. Rien ne lui résistait. Il fabriquait avec ses boules, ses bâtonnets ou ses torches enflammées, des jets magnifiques pleins de style et d'harmonie, et l'on était surpris de ne pas le voir suivre dans leur envolée tous ses instruments de piste.

Toujours souriant, ce blond enfant d'Italie était né au cirque et vivait pour le cirque, rien que pour lui.

Sans cesse en répétition, il se perfectionnait chaque jour davantage. A peine débarqué du paquebot ou du rapide, il sautait sur ses boules, bâtonnet aux dents, afin de ne pas perdre la « forme ».

Je ne l'ai jamais vu un instant au repos. C'était un être tout en mouvement, en perpétuelle recherche d'un tour inédit, essayant indéfiniment les tours les plus imprévus.

Monsieur Rastelli, que de boules voltigèrent vers le ciel sous votre nom! Vous étiez le seul au monde à pouvoir expédier dans une valse aérienne neuf objets. Cela composait un tourbillon aussi beau qu'une fusée de feu d'artifice, un de ces tourbillons presque irréels bien proches de la magie. Vous fûtes un enchanteur de la piste, un magicien de la jonglerie. Vous passiez dans la vie avec une discrétion peu coutumière pour un aussi grand artiste.

A votre sortie de piste, à peine étiez-vous enfoui, ruisselant de sueur, sous votre peignoir, que vous vous éclipsiez à toute allure vers votre loge. Là, encore, subitement, vous repreniez aussitôt votre entraînement. Il fallait vous arracher des mains vos ballons, comme à un enfant terrible, pour que vous vous teniez cinq secondes tranquille. Mais, ces cinq secondes écoulées, vous rejongliez de plus belle. Je vous vis pourtant bien sage. Il est vrai que vous aviez ce soir-là les mains encombrées de valises et de bouquets.

Vous passiez comme un lutin charmant auprès du grand rideau rouge, afin de dire au revoir à tous vos camarades de piste. Mais, ce soir-là, vous ne vous doutiez pas que cet au revoir se transformerait en adieu. Quelques jours plus tard, vous disparaissiez en Italie, emporté en quelques heures. On prétendit que vous fûtes empoisonné. On raconta mille histoires. En vérité, exténué, rompu, fatigué, écrasé par des années d'un effort sans précédent, vous trouvâtes enfin le vrai secret d'aller rejoindre dans l'espace vos boules tricolores, en projetant votre âme à l'assaut de ce ciel vers lequel votre regard s'était si souventes fois perdu.

Rastelli, les morts ont rudement de la chance de posséder en leur longue cohorte un pareil enchantement. Je crois, je suis même persuadé que tous les anges du Paradis, grâce à vous, doivent se distraire pendant les heures creuses en jonglant à vos côtés avec toutes les plumes de leurs ailes, tandis que vos balles merveilleuses, en tournoyant, fabriquent pour les vivants étonnés des mondes nouveaux et inconnus.

***

Ce grand jeune homme blond, aux yeux presque sataniques, est immobile comme une figure de cire. Il porte un complet gris bien coupé et une cravate aux coloris tendres. C'est un élégant, un charmeur. Il le sera davantage en piste après ses métamorphoses. Il a autour de lui un régiment de malles. Si un rat d'hôtel y fouillait, il serait fort intrigué d'y trouver une perruque de femme, des fards de toutes sortes, des plumes roses, un soutien-gorge rutilant, des bracelets et des robes de prix. Tout cela appartient au jeune homme. Curieux jeune homme, en vérité, direz-vous. Vous serez beaucoup moins intrigué lorsque vous apprendrez qu'il triomphait en piste sous le pseudonyme de Barbette.

Cet étrange homme-femme, ce travesti de cirque, fit palpiter bien des cœurs jusqu'à la seconde fatale où, après son fantastique numéro de



BARBETTE.

trapèze volant, il revenait saluer sans perruque, montrant sa face d'homme posée sur un corps de jeune fille.

Ce curieux phénomène avait débuté sur les champs de course américains comme funambule. Son partenaire l'avait déguisé en fille. C'est une formule assez courante au cirque que ce subterfuge. C'est même une tradition que d'habiller ainsi les jeunes acrobates à leurs débuts, ce cos-

tume donnant plus de charme et de relief aux tours de forces. Le costume féminin lui plut tellement qu'il l'adopta et qu'il n'arriva plus à s'en passer. D'ailleurs, il savait fort bien qu'en Chine ou au Japon des tragédiens célèbres interprétaient des rôles féminins. Barbette n'hésita pas !... Il resterait femme à la piste. Mais c'était, surtout pour un trapéziste, d'une réalisation délicate. Barbette y réussit à merveille et trompa pendant de nombreux soirs tout son monde. Il fallait voir avec quels soins cet aphrodite du trapèze volant surveillait son maquillage et son travestissement.

Des heures avant de pénétrer en piste, il était déjà dans sa loge, ayant auprès de lui son habilleuse repassant ses accessoires emplumés.

Dans l'après-midi, après un coup d'œil à ses affiches où son nom s'étalait en lettres géantes sous une litho de fille se cachant derrière un éventail, Barbette, en combinaison de coureur olympique, s'était promené sur le fil de fer et suspendu à son trapèze, tout juste le temps de vérifier la solidité des câbles.

Et puis, comme une femme du monde, il s'enfermait dans la cabine étroite d'une loge d'artiste afin de provoquer l'illusion.

Continuant des traditions millénaires, un homme allait patiemment commencer sa métamorphose. La tête entourée de linges blancs, prenant ainsi l'allure d'un chirurgien, Barbette se regardait soigneusement devant sa glace.

Après le fond de teint, il extrayait d'un tube de couleur un vert émeraude éblouissant qu'il se passait sur les paupières.

Puis c'était au tour des lèvres. Enfin, les yeux bien faits, il lissait son torse de poudre.

Petit à petit, le jeune Américain devenait une girl du plus bon teint. Alors, délicatement, Barbette s'emparait de sa perruque, une perruque bouclée superbement et, la posant sur sa tête, complétait ainsi l'étonnante silhouette.

Quand il était au plus haut de son trapèze, il prenait des mines effarouchées de vierge, se pinçait les lèvres et poussait de petits cris de grande dame énervée.

On aurait cru qu'il était destiné à porter des frou-frous. S'amusant à cache-cache avec lui-même, comment vouliez-vous que le public ne s'y trompât point.

Est-ce un homme ?... Est-ce une femme ?... L'énigme ne pourrait être résolue qu'à sa descente des cintres.

Pendant quinze minutes de piste, une « fille » extraordinaire, réfugiée sur un trapèze ou se promenant comme un somnambule sur le fil aérien, jouera avec le danger.

Le boy du Texas, devenu une girl à l'américaine, s'envolera dans les airs, bondira en de multiples acrobaties, défiant ainsi la mort avec une jolie tournure.

L'homme-femme du cirque, sous ses bijoux et son masque, sourira alors de ce sourire acrobatique quelquefois si tragique, en émerveillant son public,

Un jour, dans une ville marine du Nord de l'Europe, Barbette, attaqué par une douloureuse maladie, une paralysie des jambes, fut transporté dans une clinique. Il croyait pourtant se sauver. En buvant du vin de France, Barbette souriait encore.

Mais, implacable, le mal continuait son œuvre.

Finis les beaux contrats, la vedette, la gloire... C'était une loque qui gisait maintenant sur un lit d'hôpital. Pour en sortir, il vendit toutes ses malles, ses costumes, ses bijoux... Bientôt, n'ayant plus rien, il fut presque chassé de son lit de torture.

On le rapatria au Texas. Ce grand artiste de l'acrobatie y retrouva une petite ferme pleine de fleurs des champs.

Là, Barbette, redevenu un garçon, se jeta en larmes dans les bras de sa vieille maman...

Et depuis, quelquefois, se traînant misérablement, Barbette va fouiller dans un placard pour en extirper une perruque blonde, qu'il caresse tout doucement en songeant à son prodigieux passé.

***

Colléano, comme Barbette, jouait tous les soirs avec la mort. Quand cet homme s'élançait sur le fil de fer pour un saut périlleux, on ignorait toujours si ce n'était pas pour un adieu. Il frôlait continuellement le danger.

Cela ne l'empêchait point d'ailleurs de vivre. Mais il conservait sur son visage un je ne sais quoi de mélancolique, un regard de bête perpétuellement traquée.

Colléano était Mexicain. Il avait le visage basané et les cheveux noirs de ces hommes du Sud. Il connaissait ces petites villes blanches juchées sur un piton doré parmi les cactus géants ; ces villages où se dressent devant les portes d'immenses croix noires et ces longs couloirs d'eau garnis de bateaux, de fleurs et de guitares. Il avait connu enfant les belles échappées de son Mexique natal. Il avait connu aussi très vite tous les succès en dansant périlleusement sur le fil de fer.

A la ville, on avait affaire à une sorte de « danseur mondain » bien élevé, à un mannequin habillé sur mesure, une beauté olivâtre vivant de palace en palace aux côtés d'une femme mystérieuse devant lui servir de secrétaire et dame de compagnie, peut-être bien de compagne tout court.

A peine avait-il quitté la piste qu'il disparaissait, englouti littéralement dans le tourbillon des capitales, et on n'entendait plus parler de lui.

Peut-être s'endormait-il comme un oiseau sur un fil de fer tendu dans sa chambre d'hôtel. Peut-être encore exécutait-il des bonds extravagants sur son lit, de quoi ennuyer tous ses voisins. Mais je pense qu'il vivait surtout « bourgeoisement », comme l'on peut vivre en un palace, entre un ascenseur et une baignoire qui se vide, la sonnette et la femme de chambre, et le regard courroucé du portier.

Colléano, à certains moments, devait se demander pourquoi sa destinée l'avait conduit aussi loin de ses pampas, loin de ses montagnes de rêve, où l'on découvre des cases blanches sous des palmiers, et des filles parées de broderies et de colliers se dirigeant vers ces petites églises à l'espagnole, derniers vestiges des conquistadores.

Il avait gardé de sa terre chaude l'amour des couleurs violentes et, quand il pénétrait en piste avec sa cape, sa culotte rouge de torero, beaucoup de femmes, malgré elles, se sentaient attirées vers ce danseur beau comme un dieu et qui allait une nouvelle fois risquer sa vie.

Ce grand charmeur professionnel calculait tous ses gestes et surveillait le plus petit des détails vestimentaires.

Quand il saluait du sombrero, on avait l'impression qu'il avait dû répéter des centaines de fois devant une glace. Il retirait sa cape avec la fougue d'un matador et, d'un seul bond, grimpait sur son fil aérien.

Là, c'était une tout autre histoire. Le chiqué était terminé. Il n'y avait plus, en équilibre sur le fil, qu'un bel acrobate préparant des prouesses virevoltantes comme un ballet d'opéra.

Un soir, au cirque, j'avais à mes côtés, dans les places, un vieil acrobate usé. Depuis plusieurs jours, il venait assister à ce prodige quotidien d'un Colléano frôlant sans cesse la mort.

Ce soir-là, quand la musique s'arrêta et que le danseur prit son élan pour tourner son saut périlleux, le vieil acrobate s'empara brusquement de mon poignet en le serrant fortement. Peut-être était-il le seul dans la salle à comprendre le danger.

Colléano, courbé sur son fil, manœuvrant comme un marinier se méfiant du bord glissant de sa péniche, préparait son envolée périlleuse. Le vieil acrobate ne respirait plus. Dans la salle, un grand silence planait. Alors, on vit un corps étoffé de rouge et blanc tournoyer dans l'espace, puis retrouver miraculeusement, une seconde plus tard, le fil qu'il venait de quitter. Le vieil acrobate, me lâchant le poignet, soupira :

— Il a de la veine d'être encore en vie... C'est le truc le plus fou que je connaisse... Si par malheur il avait loupé son coup, il était bon pour l'au-delà...

Colléano n'ignorait point, dans son triomphe, qu'il revenait de loin ou, mieux, qu'il avait failli disparaître à tout jamais. Il se doutait bien qu'un soir on n'aurait plus qu'à ramasser en piste un acrobate gisant, pantelant, sur le sol avec la nuque entièrement brisée.



GROCK.

C'est pourquoi la foule qui l'acclamait pouvait trouver sur son visage un tel accent de gravité qu'elle en était subitement bouleversée et qu'elle redoublait de bravos envers le beau Mexicain qui n'avait pas craint pour la séduire de risquer la mort dans une pirouette pour une seconde de beauté.

***

Grock est un nom flamboyant dans le ciel de l'excentricité. On a le droit de l'aimer; on peut aussi fort bien le détester, mais on ne peut rester indifférent devant ses fantaisies, même si ces dernières, archiconnues ou trop répétées, semblent parfois désuètes.

Grock réussissait à faire rire avec mille trucs échappés du cirque, et il avait conservé, lorsqu'il abandonna la piste pour le music-hall, ses vieilles blagues d'ancien auguste et sa démarche de clown.

Il revint pourtant au cirque, un soir de l'ancien Médrano, et c'est en piste où son talent pétilla le mieux. Il se souvenait de ses débuts avec Antonet...

— Mon maître !... fredonnait-il avec émotion.

Il se rappelait cette journée tragique où il errait, désabusé de tout, sans travail, peut-être bien sans un sou en poche, sur les quais de Buenos-Aires... et où il trouva sur sa route le théâtre San-Martin. Un bien beau théâtre qui devait décider pour toujours de son destin.

Ce fut là qu'il fit la connaissance d'Antonet.

— Je suis un bon musicien, lui dit-il, si vous le vouliez, nous pourrions peut-être faire les clowns !...

Antonet accepta.

Ils débutèrent ensemble à Marseille sous le nom de Bric et Broc. Pendant plus de sept années, Grock fut le fidèle auguste d'Antonet, reçut mille paires de claques et apprit son métier.

Puis il s'évada..., les clowns, comme certains ménages, ne pouvant rester indéfiniment associés.

Mais Grock conserva toujours au fond de son cœur le souvenir de celui qui le fit débuter en piste et lui apprit à la perfection l'art et la manière de jongler avec du rire.

Grock, clown ou plutôt excentrique international, possédait à fond tous les systèmes, toutes les combinaisons, tous les échafaudages avec lesquels on peut prodiguer de la joie. Il aimait le travail bien fait comme un bon compagnon. Tous les pays connurent sa frimousse au menton proéminent, son crâne en bille de billard et cette houppelande à carreaux dans laquelle il s'entortillait, en laissant passer quelquefois un bout de gant blanc.

Ainsi, il avait l'apparence d'un être de cauchemar, d'une espèce de bête habillée en homme, trimbalant cette immense valise dans laquelle il avait caché un violon si minuscule que la farce éclatait aussitôt.

Il fut célèbre par ses « sans blague », ses mines cocasses et sa malice. Il fit tressaillir des majestés, pâmer d'aise de vieilles ladies, s'amusa de tous ses publics en les amusant, et Grock devint rapidement célèbre.

Quand, un après-midi plein de soleil, je pénétrai sur la piste de Médrano, il y avait un vieil homme assis sur le rebord rose.

Cet homme regardait les stalles vides, les entrées de piste désertes, et, tout en manipulant ses grosses lunettes d'écaille, foulait avec délices le tapis-brosse. C'est qu'il y retrouvait une partie de sa jeunesse. On a beau être célèbre, on ne peut oublier quelquefois certains souvenirs. C'est sur ce tapis, du temps de Boum-Boum, qu'il avait cueilli ses premiers succès. C'est de là que son destin lui fit prendre un départ devant l'entraîner longuement autour de la terre, en lançant ce faiseur de rires sur des routes bien plus lointaines que celles empruntées par Pulcinella.

Grock, car c'était lui, ce monsieur doctoral, était perdu en un songe. Il retrouvait son chapeau claque, son premier faux crâne, son habit râpé et ses grandes chaussures de simple auguste, et aussi l'autorité et la superbe d'Antonet, cet animateur de génie qui le guida si bien vers le pays des excentriques.

J'étais surpris de ne pas entendre s'échapper de ses lèvres ses fameux « sans blague », et de ne pas le voir s'emparer de son petit violon ou jongler avec ses gants.

Mais Grock était redevenu un être semblable à beaucoup d'autres, aux cheveux grisonnants, aux rides déjà prononcées, un homme de soixante ans, M. Adrien Wettach.

Il me raconta la vie besogneuse de son père, horloger et moniteur de gymnastique en ce canton de Berne où il passa toute son enfance. Il me parla de sa vieille maman, qu'il chérissait toujours, et qui vivait sur les bords de la Marne, en un pavillon décoré d'un piano et d'un buste de son fils.

Le clown qui fit rire l'univers n'était plus qu'un grand sentimental, un enfant vieilli, un peu gêné peut-être d'avoir fait autant de blagues dans sa diablesse de vie pour mieux la gagner.

— Tu n'es bon qu'à amuser le monde, lui avait déclaré un jour sa maman, alors, continue...

Et il avait tendrement écouté celle qu'il vénérait. Il n'avait pas eu à s'en plaindre, loin de là. La vie avait été plus que souriante après les déboires du début. Il possédait, sur la Riviera italienne, un petit Palais des Mille et une Nuits plein de rocaille, de jets d'eau, de jardins et de fleurs. Un palais dont se serait contenté un prince du sang et qui abritait l'empereur du rire.

Là, Grock oubliait sa vie trépidante de banquiste. Quand il voyait une grenouille ouvrir ses grandes lèvres, il lui disait gentiment :

— Bonjour, ma sœur !...

Et la grenouille, étonnée, fermait son bec pour se précipiter au plus profond d'un bassin. Il cueillait de nombreux bouquets, faisait venir une vigne dont il était fier, réparait lui-même un toit ou son électricité,

bricolait sur un moteur, arrosait ses parterres, bêchait son potager en devenant tour à tour jardinier, maçon et viticulteur.

Grock aurait pu facilement s'allonger sur un « transat » et écouter la chanson du vent. Il l'avait fort bien mérité. Mais il aimait le travail manuel.

— Je suis un type dans le genre de Louis XVI... J'adore la serrurerie.

Il n'adorait pas que cela. Casquette sur la tête, vêtu en paysan, il se promenait dans la campagne d'Imperia, admirant les vignes se dorant au soleil, promenant sa carcasse de clown sur la route poudreuse, parlant aux arbres, aux insectes et aux nuages.

Quelquefois aussi, pioche en mains, il aidait les campagnards en leurs durs travaux, et cet homme simple, peu tapageur, rentrait chez lui avec la satisfaction du devoir accompli et un grand coup d'air dans le cœur.

Grock aimait les hommes comme des frères, tous les hommes sans exception, et c'est sans doute la raison pour laquelle il choisit ce métier où, en déballant du rire, il lui était possible de les approcher tous.

Son plaisir était d'aller apporter de la joie aux humbles.

L'excentrique, dont une publicité plus que tapageuse inondait la radio, les enseignes, les murs, les journaux de toutes les capitales du monde, aurait fort bien pu utiliser une visite au chevet des malades ou parmi les enfants pauvres pour satisfaire davantage son rayonnement publicitaire en convoquant journalistes, radiophonistes, photographes et caméras.

Mais Grock ne le voulut point. Chaque fois qu'il se précipitait vers le populaire, c'était avec discrétion.

Par hasard, je l'aperçus un jour, débarquer d'un taxi, s'engouffrer dans les couloirs d'une école et amuser sur un tréteau de fortune, pendant une heure, une multitude de gosses, enchantés d'une pareille aubaine.

— Ce n'est pas possible ! disaient les parents, que ce soit là le fameux Grock... Il est riche à millions !... Jamais il ne se dérangera pour les pauvres !... C'est un sosie... un imitateur... mais ce n'est pas lui !

C'était pourtant Grock qui, entre deux contrats, avait répondu gracieusement présent à leur appel.

Je crois ainsi avoir mieux campé mon personnage. Mais il reste le Grock en piste, l'excentrique capable de faire son numéro en dix langues différentes, le pantin cocasse aux oreilles et au nez rouges, au col trop large, chahutant avec tout, cherchant dans son immense valise ce qu'il avait dans la main, jonglant avec un archet ou un concertina, Grock avec un K, comme il le disait si bien, ce Grock qui fut si étourdissant que l'on se demande aujourd'hui s'il a vraiment existé.

Mais on ne raconte pas le numéro de Grock. On ne peut narrer une entrée de clown. Tout cela ne vaut que par la fantaisie du moment, cette

antaisie si impalpable que je me demande quelquefois, en pensant à ui, si je n'ai pas eu affaire à unvéritable spectre grimaçant et musical.

Mais je sais qu'il vit quelque part dans le monde et qu'il doit coninuer à tirer sur son accordéon des sons si nostalgiques qu'il a décidé, comme un bénédictin, de ne plus sortir de chez lui.

Entre un chien et une bouteille de bourgogne, il entr'ouvre alors de emps à autre sa grande valise d'excentrique et, instantanément, des rires normes s'en échappent; les rires qu'il recueillit en bon collectionneur travers l'univers et qui viennent maintenant l'entourer, pour mieux rotéger sa solitude...

***

Le Cirque des Cirques, qui fit éclore son « hippodrome géant » n 1937, au Grand-Palais, prépara tout naturellement l'arrivée du plus eune des cirques de Paris : le cirque Rancy des Champs-Élysées. Le Cirque des Cirques marqua un effort dans l'évolution de la piste, tout n voulant renouer la tradition des vieux hippodromes parisiens.

Sur une piste immense, le Cirque des Cirques présenta des courses le chars à l'antique, des symphonies aériennes et un spectacle à la Barnum.

Il y avait aussi une tour métallique géante, servant de perchoir au M. Loyal du Cirque des Cirques qui n'était autre que Natol, un parfait iffiomane qui, de quinze mètres de haut, annonçait au micro les numéos tout en faisant la parade avec l'auguste Tony.

On pouvait trouver dans les coulisses le haut-de-forme, le fumeigarette et le monocle de Jean Houcke, sa fille Nadia sellant son cheval our une future voltige et ses deux fils, Maurice et Gilbert, costumés en gladiateurs.

Parmi les acrobates et les clowns, on avait aussi la surprise de tomber ubitement sur une cavalerie qui, pour la première fois au monde, débuait en un cirque.

C'étaient de petits chevaux rappelant fort bien ceux des Indiens de Buffalo-Bill, mais des chevaux racés et nerveux, vrais enfants de Camargue, apportant en piaffant une chose rare : la distinction.

La chevalerie du Midi : la nation gardiane venait d'arriver des Saintes-Maries-de-la-Mer, La Mecque des gitans, amenant avec eux tous es parfums troublants de la bohème.

Gardians et Arlésiennes en costumes de fête, délaissant les mas où es chouettes étaient clouées par les ailes, abandonnant les marais infestés le flamants roses et de castors, et aussi cette petite église-forteresse où lormait sainte Sara, patronne des Bohémiens, inauguraient à leur manière

le Cirque des Cirques sous la conduite de leur félibre : le marquis de Baroncelli.

On pouvait voir éclater en piste des chemises à carreaux, briller des éperons d'argent, flotter ces fichus de couleurs chers aux petites-filles de Mireille, et pétarader la cavalerie.

Toute la Camargue était là avec sa fière allure, ses chevaux blancs ses Arlésiennes parées comme des princesses et ses gardians manipulant le *seden*, ce lasso de cuir servant à attraper en pleine course les chevaux sauvages. Il n'y manquait qu'un peu du bleu méditerranéen, un coucou de Camargue et les rubans des « caraques » ou des gitans pour que la fête de la nation gardiane fût complète.

Puis, tout à coup, après un défilé, des jeux éblouissants commençaient avec le tournoi des écharpes, l'épervier, le jeu des oranges et du bouquet, sans oublier la ronde des roses..., des jeux porteurs de soleil sentant bon le fenouil et le romarin, des jeux qui, même au centre d'un cirque, palpitaient étrangement sans perdre de leur saveur.

Rien que pour cette étonnante vision, « le cirque des cirques » valait le déplacement. Mais il y avait encore tout un fabuleux spectacle et la bousculade folle des chars à l'antique...

Le Cirque des Cirques, qui n'avait ouvert ses portes que pour quelques semaines, les ferma à la minute prévue. Il subsistait toutefois le mirage d'une cavalerie de Camargue enveloppée de poussière d'or et d'un cirque géant parisien.

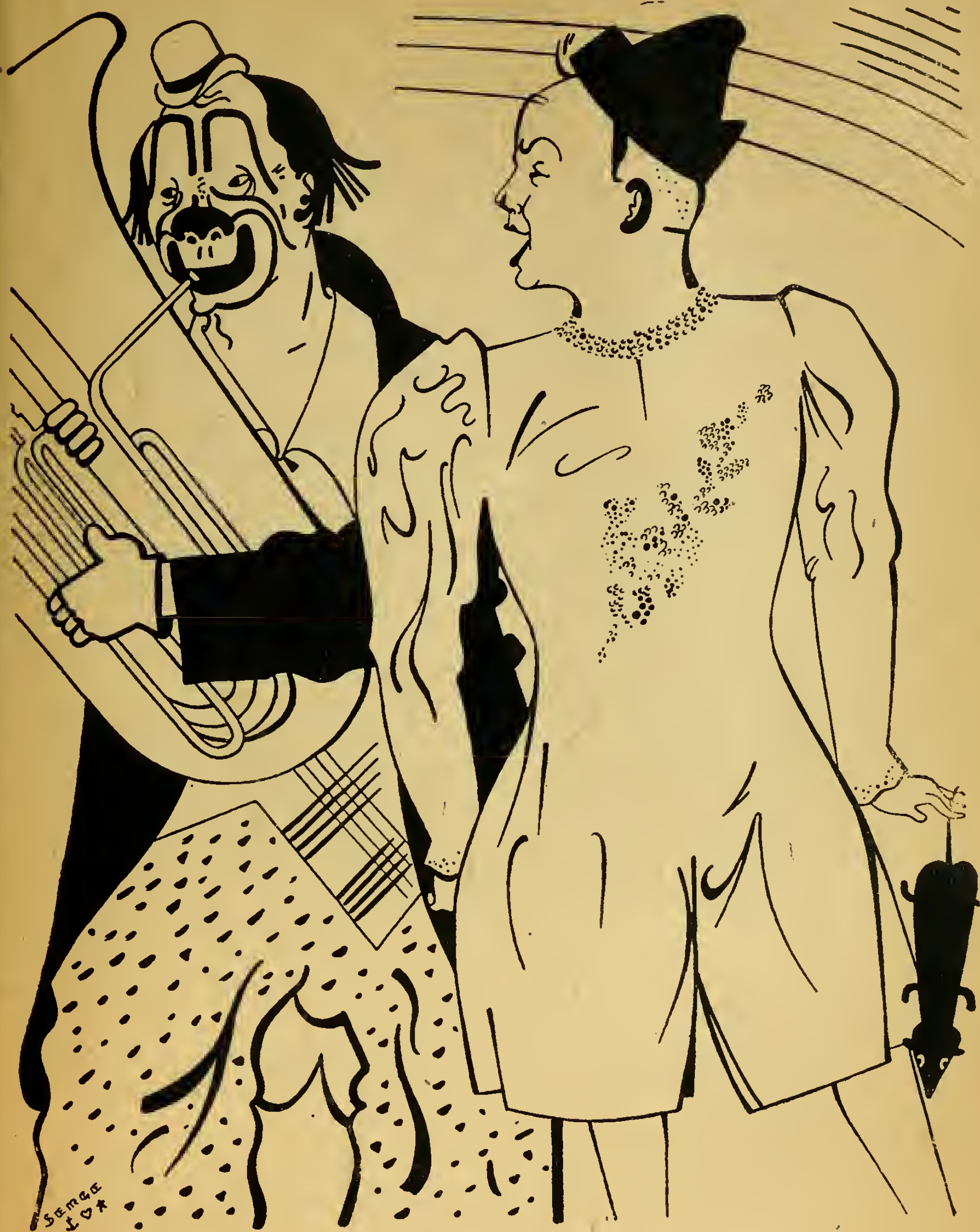
C'est pourquoi je ne fus pas étonné d'apprendre quelques années plus tard la naissance, sur l'emplacement du Cirque des Cirques, d'un nouvel établissement, le Cirque des Champs-Élysées, le plus jeune cirque de Paris, portant comme enseigne le nom célèbre d'une piste romantique.

Ce nouveau cirque n'avait pas les dimensions énormes du Cirque des Cirques. Mais il était imposant. Il s'était logé dans un des bouts du Grand-Palais et l'on pouvait y trouver, à sa barrière, pendant les sketches des clowns, tenant compagnie au directeur, André Rancy, un vrai M. Loyal en habit bleu, l'un des descendants du premier du nom.

Loyal y avait droit. Il avait, lui aussi, bien mérité de la piste, ayant été jongleur de classe et auguste de talent...

Dans les coulisses, on rencontrait les clowns Bilboquet et Mylos ainsi qu'Albert et François Fratellini. Les Fratellini, encore un nom glorieux des pistes. Que de souvenirs s'attachent à leur nom !...

Ils continuaient, malgré la mort de Paolo, l'ancêtre, et en compagnie d'Ilès, leurs facéties clownesques. Quand je pénétrais en leur loge du Cirque des Champs-Élysées, je pensais à une autre loge, cette petite soupente de l'ancien Médrano où ils vécurent si longtemps parmi des poissons d'étoffe, un chameau de carton, une foule d'instruments de musique et des malles de costumes, tandis que Goliath, le nain, surgissait



LES FRATELLINI.

d'une penderie comme un diable d'une boîte. Pour atteindre les trois clowns, il fallait descendre plusieurs marches, soulever une tenture volante, et l'on était surpris aussitôt par l'atmosphère bien spéciale qui y flottait.

On se serait cru dans une roulotte, mais une roulotte enfouie dans une cave. Cela tenait aussi du grenier poussiéreux d'un château oublié. Un fabuleux désordre y régnait, peut-être bien le désordre de l'art. J'y

ai compté une cinquantaine de perruques et de faux crânes s'étalant sur une planchette comme un curieux musée anatomique, plus de cent vingt chapeaux de toutes formes et de tous pays, un gigantesque caravansérail de grelots, de grosses caisses, de tambours, de pistons et de guitares, des pluies d'étoiles rouges, vertes et blanches, des cascades de diamants, un ruissellement de perles, ainsi que d'étranges pantalons et redingotes ne pouvant être utilisés que par des phénomènes ou des clowns, tout cela se submergeant sans oublier les parapluies, les parasols, les chiens en fil de fer, les haches de carton, le marteau truqué, la scie à musique, l'araignée géante, le papillon multicolore, des peaux de lapins et un éléphant de toile laissant pendre comme un désespéré une jolie trompe caoutchoutée.

C'est en cet antre montmartois, parmi ce « décrochez-moi ça fantastique », que les trois frères se maquillaient comme des écoliers bien sages avant d'entrer en piste. Contrairement à d'autres clowns, les Fratellini avaient besoin d'un important matériel, allant de la voiture de pompiers aux trucs de prestidigitateur, pour réaliser pleinement toutes leurs fantaisies.

Ils ne voyageaient qu'avec des kilos de bagages, et je vous jure que ce n'était pas une petite affaire que d'emballer pour de longs voyages toute cette collection fort hétéroclite.

C'est ainsi que je fus fort surpris, en pénétrant en leur loge du Cirque des Champs-Élysées, de ne plus trouver tous ces accessoires. C'était une loge de fortune, à la capitaine Fracasse, avec une grande fenêtre comme celles de Versailles donnant sur l'avenue la plus belle du monde. Tout cela était clair, fort gai, vaste, et je crois bien que les clowns s'y sentaient un peu perdus.

Ce fut François qui vint à moi. Il avait déjà enfilé un « sac » framboise et posé sur son crâne son petit chapeau rouge.

— Tu sais, me dit-il tristement, que Paolo est mort !

Après des années de séparation, on comptait ainsi les disparus et les vivants du cirque.

— Ce fut terrible !... me dit-il, tout était désorganisé. On ne trouvait plus personne pour s'occuper des morts. Nous avons construit son cercueil et c'est moi qui l'ai enfermé dans sa boîte en y plantant les clous... J'en garderai toute ma vie l'affreux souvenir !..

Subitement, je revoyais Paolo, l'ancêtre, avec sa bonne bouille de notaire facétieux, son monocle au long ruban noir, ses grands pieds d'étoffe et sa défroque de maître d'hôtel. Je le retrouvais aussi quand il était nu jusqu'à la ceinture et qu'il plongeait comme un canard sa grosse tête rasée dans une cuvette en s'ébrouant pour enlever le fond de teint couvrant sa face de clown. Je le voyais encore dans sa villa du Perreux, feuilletant avec tendresse sa collection de livres rares dans laquelle on

pouvait trouver une édition unique de *L'Art de sauter*, de Tuccaro, datant du xve siècle.

Je me souvenais aussi que ce Sicilien de naissance m'avait un jour parlé de son grand ami Footit en termes si affectueux qu'il en avait eu la larme à l'œil. Et il avait ajouté :

— Un grand clown parisien et du Nouveau Cirque !.. Hélas ! maintenant, c'est fini !...

Hélas ! aussi pour toi, Paolo, ta ronde de clown est terminée.

Tu ne pensais pas à cette minute que le brave Ilès prendrait la place vide dans ce trio célèbre...

Mais les clowns n'ont qu'un seul droit, c'est celui de savoir sourire perpétuellement.

Aussi, François reprit-il rapidement son assurance après m'avoir narré la disparition de son aîné.

Albert arriva alors, pipe au bec, comme à son habitude, puis bientôt Ilès, et le nouveau trio fut ainsi au complet.

Après les évolutions d'une troupe chinoise, ils iraient meubler la piste du Nouveau Cirque des Champs-Élysées et amuser leurs fidèles.

Pour l'instant, Albert, en chemise, enfilait un maillot de jambes garni de longs poils, gardant toujours à la bouche sa pipe de merisier. Dans un angle, assis sur une malle, Ilès s'ingéniait à remonter un plastron et à s'étoffer les mains de gants aux doigts immenses.

François s'était déjà évadé.

Ilès et Albert en firent bientôt autant.

Je restais seul en cette loge contenant, en ajoutant les âges de ces capitaines du rire, près de deux cents années de cirque.

Des écharpes folles venaient m'assaillir, mille souvenirs cueillis auprès d'eux et autour des pistes... Je vis ainsi se dresser le chapiteau de toile du Cirque Fratellini à bord duquel je fis l'auguste en compagnie des trois frères, d'une bande de singes et d'un régiment de tigres, tandis que toute une grande famille de filles, de fils, de neveux et de cousins s'échappait vers les roulottes fumantes après de multiples acrobaties.

C'est auprès d'eux que j'appris mieux encore les secrets liant tous les banquistes de la terre.

C'est en « tournant » avec les trois clowns, en ce cirque si familial, que j'ai compris qu'un grand amour se promenait à toutes les secondes sous le chapiteau, faisant fraterniser ce si joli peuple de la banque, qu'il soit officier de marine de fantaisie, acrobate au tapis, trapéziste chinois ou tigre du Bengale.

C'est là aussi que j'ai participé à leurs espoirs et à leurs souffrances.

C'est encore là que j'ai conquis définitivement le droit de pouvoir porter le titre d'« homme de cirque ».

Et, croyez-moi, c'est encore le plus beau du monde.

C'est un laissez-passer imprévu et charmant, un passeport infaillible permettant d'aborder les routes de la vie avec un peu plus de joie dans le cœur et d'avoir la certitude que, quelque part, sur la terre immense, dans les régions les plus lointaines, des amis fidèles pensent toujours à vous comme vous pensez à eux, même après des années de séparation.

Le cirque est façonné, sans en avoir l'air, d'une grande philosophie, mais d'une philosophie souriante et toujours en mouvement, une philosophie s'enfuyant sans cesse pour ne pas avoir à révéler au vulgaire les secrets de ses dieux.

François Fratellini fut toujours, du plus loin que je me le rappelle, un petit lutin sautillant. Il avait, dans sa belle jeunesse, été sauteur à la bâtoude à l'Hippodrome et écuyer. Il avait ainsi conservé de ses voltiges un petit air aérien et des allures de gymnaste.

François, de plus, était Parisien et Montmartois, puisqu'il avait vu le jour boulevard de Rochechouart. C'est un des rares clowns nés à Paris. Il en garda toute sa vie le charme et le sourire. S'il hérita de ses ancêtres le côté commediante à l'italienne, il sut le masquer sous les blagues et l'ironie parisienne. Et cela composa un mélange nullement désagréable.

Avec ses frères, il fit, comme tous les artistes de cirque, des voyages sans fin, des voyages où l'on arrive à mieux comprendre ces bipèdes humains quelquefois si féroces.

Il lui en était resté au fin fond du cœur une douce mélopée, lui permettant de s'apitoyer davantage sur le pauvre sort des hommes, et il comprenait en secret, un secret bien gardé, qu'il ne trahit jamais, que la vie n'était faite que du bonheur que l'on pouvait donner.

Aussi, en piste, fut-il toujours un provocateur du rire, sachant bien qu'il ne se trompait pas, que ce soit à Hambourg, Moscou, Berlin, Madrid, Amsterdam, partout où le cirque avait voulu l'appeler.

Mais c'est avant tout à Paris, son village, auprès de cette butte Montmartre, qu'il se livra le mieux au cirque. Il passait un temps fou à son maquillage, s'enduisant la face de blanc gras, comme ces sorciers de l'Oubangui se préparant à une danse religieuse. Puis, s'emparant d'un pinceau pour l'aquarelle, il le trempait négligemment dans un flacon d'encre de Chine et, avec des gestes de dessinateur japonais, il traçait dans une arabesque ses longs sourcils. Alors il se poudrait, une poudre, disait-il en riant, tenant mieux que celle de toutes les femmes, et partait joyeux vers le cercle enchanté.

Albert l'impossible, Albert le fumeur de pipe, le fantasque et le trublion, se collait à la « six quatre deux » du rouge, du blanc et du noir, puis enfilait une perruque aux cheveux fous, et, chaque fois, réussissait un chef-d'œuvre de fantaisie et de fantastique. Mais sous son visage d'excen-



RARADE CHEZ FANNI.

trique, on pouvait quelquefois lire sa détresse paternelle, le deuil d'une fille unique enlevée trop tôt à son affection.

Les Fratellini vivaient une existence fort familiale auprès de femmes suivant leurs ombres, chacun de leurs gestes ou de leurs pas, des femmes à l'antique ou façonnées comme la maman de Bonaparte.

Ils faisaient sauter sur leurs genoux de nombreux gosses, fils, filles,

neveux ou nièces. Ils recueillirent même de petits abandonnés et les élevèrent comme leurs propres enfants.

Ainsi, depuis toujours et longtemps encore, les Fratellini continueront, pour leur bon plaisir et pour le nôtre, la série de leurs excentricités. Souhaitons-leur à tous longue vie, car un clown qui meurt, c'est toujours beaucoup de bonheur d'anéanti.

***

Parmi les cirques volants sillonnant, chaque printemps, les routes de France, on peut en citer les principaux, anciens ou nouveaux : les cirques Bureau, Plège, Périer, Lamy, Pinder, Rancy et le Zoo-Circus dont j'ai déjà parlé. Certains ont eu et ont encore des fortunes diverses. Si cela n'était pas ainsi, ils n'auraient pas le droit d'être des cirques.

Je veux retenir de ceux-ci le cirque Bureau, un bon vieux cirque de France, possédant ses quartiers d'hiver pas loin de cette Touraine enchanteresse et qui est devenu célèbre dans les provinces les plus reculées.

Sous la direction de Glassner, un parfait dresseur de chevaux, le cirque Bureau, quand arrive le beau temps, s'évade vers les campagnes françaises. La dernière fois que je le rencontrai, ce fut en une ville ensoleillée où il apportait les charmes de son chapiteau. Un chapiteau coloré, entouré d'une foule de tentes et de voitures, d'acrobates et de chevaux. Seuls, les fauves n'étaient pas du voyage. Mais Glassner n'y tenait point. Sa passion, c'était la cavalerie. Lui et sa femme ne vivaient que pour avoir la joie de pénétrer en piste sous les flonflons d'une musique de foire, et mener en cadence, du bout de leur chambrière, des bêtes réputées indomptables. Ils y réussirent à merveille.

Mais en leur cirque, où le cheval était roi, ils avaient fait aussi une large place aux numéros périlleux, du trapèze volant à la bicyclette de la mort, en passant par les clowns.

C'est chez eux que je retrouvai un « vieux » clown de France, l'un des Plattier, un rôdeur international des pistes qui, pendant de longues années, fit avec son frère les délices des foules en exhibant leur numéro comique de M. et Mme Rossignol. C'est une ancienne parodie, bien connue autour des cirques, où les clowns ne font que siffler.

L'un est en habit, porte de longues moustaches, une barbiche impressionnante ainsi qu'un chapeau claque. L'autre arbore une robe à volants, s'est entouré la tête d'un bonnet orné de rubans et de plumes, laissant entrevoir de temps à autre un maillot rose, et le duo commence.

Le duo des oiseaux amoureux. Un duo si comique qu'il put depuis près de cinquante années résister au déjà-vu. C'est une vieille blague de cirque, parfaitement irrésistible, et qui fait déferler le rire autour d'elle.

Ce soir-là, il manquait un des frères. La vie les avait séparés.

Mais celui qui tourbillonnait en piste apportait avec lui comme le

fantôme de l'absent, comme si, après des années passées ensemble, il n'avait pu briser leur longue liaison.

Les Plattier furent de très grands clowns, trop peu vus en France. Ils naviguèrent d'Angleterre en Amérique en passant par l'Europe centrale, mais on les vit rarement à Paris.

Ils gardèrent de leur passage sur tous ces territoires un accent indéfinissable, qui est peut-être bien après tout celui du cirque, mélangeant dans leur conversation tous les langages, et l'on était soudainement étonné d'y retrouver le ton du Picard ou du gars du Dauphiné. Les frères Plattier appartenaient eux aussi à une très ancienne dynastie du cirque de France. Ils en étaient les derniers rejetons. Mais comme nul n'est prophète en son pays, ils avaient jeté leur dévolu sur le monde.

Je suis certain, à ma dernière rencontre avec l'un des Plattier, qu'il ne comprit pas ou qu'il ne voulut pas comprendre, comme un rêveur qu'il était, toute l'émotion m'ayant saisi quand je l'abordai. Les gens du cirque restant souvent des simples ou de grands innocents. J'avais beau lui murmurer qu'il était un clown de grande classe, un personnage en dehors de la vie, il faisait semblant d'ignorer mes paroles. « Le cirque n'est pas du théâtre, semblait-il me répondre. Seul le silence compte... et aussi la beauté du geste... »

Je m'en étais si bien aperçu en le voyant en piste, tenir des milliers de spectateurs par une grimace ou une cabriole, montrant son « sac » bleu-pastel, son crâne blanc de clown parleur entouré d'une écharpe cerise, confectionnant ainsi un chef-d'œuvre qu'aurait pu signer sans hésitation M. Manet en personne.

J'avoue que ce Plattier, que l'on ne verra peut-être plus jamais en piste, est, avec Antonet, le clown parleur qui fut le plus séduisant du monde.

Mais voici que résonnent les appels cuivrés des cirques forains, ces cirques de pacotille, les plus clinquants que l'on connaisse, avec leurs glaces, leurs panaches miroitants, leurs châteaux forts de paillettes et de plumes, avec leur long défilé de clowns de la rue et de filles emmitouflées de peaux de lapin.

— Les premières sont à six francs... Nous avons des secondes à quatre francs et les troisièmes sont à deux francs... N'hésitez plus une seule seconde... le spectacle est à l'intérieur... Nous éteignons les lumières et l'on commence..., hurle le bonisseur, tandis que grosse caisse et tambours continuent leur raffut infernal.

Paris possède deux cirques forains : Zanfretta et Fanni. Tous deux appartiennent au spectacle de la foire. Depuis des lustres, ils ont comme point de mire la fête du Trône.

Chaque année, ils apportent leurs décors de bois et de toile, ce décor qu'aucun peintre, même le plus habile, ne pourra jamais rendre.

Ces cirques sont si lumineux, si éclatants, qu'ils dominent fort aisé-

ment toutes les autres parades de la foire. Chez Zanfretta, le blanc submerge tout. Chez Fanni, on est voué au rose et aussi aux glaces étincelantes.

Les Zanfretta, « rabouins » du cirque, composés du père, de la mère et des filles, sont avant tout des équilibristes au tapis ou des danseurs de corde.

Chez Fanni, on descend des écuyers et des dresseurs de chevaux et, pour tout l'or du monde, on ne voudrait y délaisser la tradition. Ainsi, Mme Fanni ne voulut donner sa fille qu'à un dresseur de poneys, et son petit-fils Dodor, dont elle est si fière, commença à trois ans à manipuler la chambrière.

Chez les banquistes et les forains, on respecte l'héritage des ancêtres. Combien de fois me suis-je trouvé nez à nez avec cette gaillarde en tablier noir, aux cheveux collés à la manouche, au visage de belle bohémienne, qu'était Mme Fanni ! Elle n'avait pas sa langue dans sa poche et n'aurait pas craint de se coltiner avec n'importe quel hercule de foire.

Mais j'avais réussi, je le crois tout au moins, à l'amadouer. Pour me parler, elle changeait sa voix comme un ventriloque, et c'est avec beaucoup de douceur qu'elle me contait les dernières aventures de son petit-fils, qui se mettait des bouchons dans le nez ou passait ses journées en s'allongeant dans la paille des écuries avec un python géant.

Mais, dès qu'elle me quittait, elle retrouvait son autorité de directrice de cirque en plein vent et l'on pouvait l'entendre hurler sous son chapiteau :

— Alors ! Cholot... Tu les as montés ces mâts !... Est-ce que les chevaux ont eu leur avoine ?... As-tu donné à manger aux oies ?... As-tu peint les affiches ?... Dépêche-toi de garnir la parade... On débute à trois heures...

C'était ce que l'on peut appeler une maîtresse femme, veillant à tout, sautant au café du coin pour engager des acrobates, repartant dans ses écuries soigner un poney, arrangeant en piste un tambour démantibulé, grimpant à sa roulotte pour faire mijoter un bœuf mironton et arrivant resplendissante dans un costume de soie noire orné de violettes de Parme artificielles, afin de se trouver derrière sa caisse et d'ouvrir ainsi la parade.

Lorsque le public apercevait son vaste chapeau d'ancienne écuyère, il pouvait se réjouir. Il allait assister à l'un des plus merveilleux spectacles de Paris.

Avec six filles, autant d'augustes, quelques trombones et du clinquant, Mme Fanni se donnait le luxe d'enterrer tous les décorateurs, tous les metteurs en scène du monde.

Elle faisait cela naturellement, en vieille habituée des foules, ayant dès sa naissance le cirque dans le sang. Elle avait épousé un jockey forain.

Sa fille, Paulette, était la reine des écuyères ; Cholot, son gendre (un garçon fort doux devant belle-maman), dressait les pur sang et Dodor, le petit-fils, se conduisait en bon enfant de la piste.

Comment voulez-vous que cette parade ne fût pas réussie avec de pareils animateurs ! De la « danse des cannes » à « la chinoise », vieilles marches foraines, on était pris, harponné pourrais-je écrire, ce qui serait plus exact, en un fol éblouissement. Les filles levaient leurs jambes aux maillots trop roses devant les rampes de cuivre, les augustes dépenaillés culbutaient en cadence, un « aboyeur » au dolman rouge soutaché d'or donnait de grands coups de cymbales.

Paulette, Cholot et Dodor se démenaient comme des fous en liberté et la grand-mère, sérieuse comme un pape, attendait, immobile derrière sa caisse, la montée du premier client.

C'était une parade qu'aurait aimée Molière, une parade sans précédent. Après cela, le spectacle n'avait plus aucune importance. On entrait dans la demi-pénombre meublant la toile de tente, pour voir comme partout des acrobates ou des chevaux dressés, mais le rire lumineux s'était évadé.

— Il est vrai qu'il n'y avait plus qu'à attendre la prochaine parade, le cirque Fanni, prodigue, en faisant une moyenne de quinze tous les dimanches...

J'ai connu bien d'autres cirques forains, ces étranges caravanes baladeuses se fixant n'importe où, pourvu que l'on puisse y dresser une piste et des trapèzes n'ayant pour plafond que le ciel.

J'ai souvenir, sur la route d'Antibes, de deux roulottes délavées, logées sous les orangers et les oliviers, où le père, la mère et les gosses fabriquaient tout un programme de cirque. Des anneaux se tordaient entre deux mâts. La piste avait été tracée à la craie et les banquettes venaient d'un café du bord de mer. Ils « travaillèrent » dans la nuit chaude à la lueur de lampes à acétylène. Des ombres gigantesques se promenaient sur le sol. Les maillots brillaient comme de mystérieux serpents et un clown de huit ans sautait, à la façon d'un feu follet, un peu partout...

C'était un cirque comme beaucoup d'autres, un cirque inconnu, ayant à son bord des irréductibles au tempérament farouche, n'acceptant de la vie que ce qu'elle voulait bien leur apporter, se moquant des lois et du reste, n'ayant pour but que des routes incertaines, ruisselantes de pluie ou de soleil, mais ou ils étaient sûrs d'y trouver le chemin de la liberté.

C'est auprès de ces routes que naquirent les frères Bouglione avant de devenir les conquérants du Cirque d'Hiver. Ces frères Bouglione peuvent dire qu'ils ont connu l'aventure, le vent hurlant dans les toiles, la pluie pissant sur les voitures embourbées et le soleil qui vous cuit comme le pain du boulanger. Leur père possédait une ménagerie de foire où il dressait de fameux ours noirs et des lions tranquilles, si tranquilles que les

petits « rabouins » pouvaient quelquefois entrer dans leur cage. Toute leur enfance se passa sur la route, aux côtés du père ayant, comme porte-chance, une griffe de léopard attachée à sa chaîne de montre. Dans les relents de la ménagerie, ils apprirent ainsi l'a b c du métier de banquiste. Alexandre aimait les casquettes de marine. Sampion junior vivait déjà avec les chevaux, et Firmin ainsi que Joseph s'occupaient des lions.

Ainsi, tandis que le père, brandissant son grand chapeau de dompteur, bonimentait aux foules, les quatre petits banquistes commençaient leur bel apprentissage. Il faut croire qu'ils écoutèrent fort bien les leçons paternelles, puisque un jour, ayant grandi, ils débarquèrent à Paris avec leurs voitures et s'installèrent au Cirque d'Hiver. Ce jour-là, l'ancien cirque Napoléon en fut tout éberlué. Ce cirque qui avait connu l'Empereur, les cocodettes et la gentry second Empire, ce cirque encore étourdi des fastes du passé, le fut encore davantage quand il vit apparaître les roulottes de fauves et les « verdines » des Bouglione. Mais il s'y fit. Il savait bien qu'avec eux, après tout, c'était encore du cirque et du vrai. Car les Bouglione étaient de vrais « manouches », des enfants de la route, nés sur le voyage, auprès de cette « fosse » ou le père Sampion Bouglione présentait des singes dressés et enfouissait sa tête dans la gueule d'un lion.

Pas un comme Sampion, le dresseur d'ours noirs, ne s'y connaissait pour la « contrecarre ». Pas un comme lui, ne savait bonimenter au public. Il était bien proche des « mangeurs de niglo » (le niglo est un hérisson cuit dans l'argile, plat préféré des bohémiens), et Sampion, l'ancêtre, montrait à l'entrée de piste du Cirque d'Hiver son beau visage de Romani aux moustaches blanches aux yeux perçants comme ceux d'un aigle.

Lors d'un gala où tout Paris vint s'installer sur les banquettes, j'étais chargé de présenter en piste des numéros. Ce fut une soirée brillante, paradeuse, ou voltigèrent les diamants, les femmes, les habits et les vedettes.

Quand je retrouvai le père Bouglione dans les coulisses, le vieux dompteur de ménagerie foraine me dit, en tripotant sa chaîne d'or, lui qui dans sa vie de banquiste en avait vu de toutes les couleurs :

— Pour le baratin et la postiche aux pantres (1), vous êtes le roi... Vous pouvez dire que vous m'avez épaté. On voit que vous êtes du « métier » ; vous n'irez jamais à la mengave (2).

Chez les Bouglione, tout se passait à « la bonne franquette ». Ils avaient réussi le tour de force de capturer au passage les vents du nord et du sud, l'atmosphère des routes sans fin et de retransplanter tout cela dans les coulisses de leur cirque stable en y installant les voitures et les cages de leur caravane.

(1) Pour le discours et la parole " au public ".
(2) Vous n'irez jamais mendier dans la rue.

Ces coulisses, grâce à eux, étaient devenues un véritables camp volant, un camp bien proche de celui des « caraques » où, sous les flammes orange d'un feu, on aperçoit des chemises bariolées, des coffres cloutés, des robes somptueuses, et des faces inquiétantes aux boucles d'or.

Mais ici, pas de chevaux malingres broutant une herbe rare, ni de ces pies voleuses enfermées en des cages d'osier.

La gent animale était représentée par un fantastique grouillement de serpents, de nombreux rugissements de fauves de tous poils, des hordes d'éléphants et même un rhinocéros, des pingouins et un hippopotame miniature. Tout cela, dans le fond, était fort sympathique.

Les Bouglione n'avaient eu garde d'amener aussi leurs roulottes personnelles et elles continuaient à leur servir de domicile, ces hommes du voyage ne pouvant en perdre l'habitude.

Ils avaient conservé en des tiroirs perdus les affiches du Cirque du capitaine Buffalo-Bill avec lequel les astucieux banquistes connurent leur premier succès.

C'était une curieuse farce et attrape, une espèce de « contrecarre » comme on dit dans le métier. Mais, pour attirer le public, tous les moyens pour eux se révélaient excellents et ils n'hésitèrent pas à orner le fronton de leur cirque forain d'un nom qui n'était pas oublié dans les mémoires des pistes. Et, tranquillement, les Bouglione triomphèrent. Les « rabouins » gagnèrent des millions, mais restèrent simples. Ceux qui s'intitulèrent les rois du cirque eurent même plusieurs cirques volants qui firent les beaux jours des routes de France, de Belgique et de Hollande. Car ils ne pouvaient se passer de la route. C'était un besoin pour eux que de s'évader de temps à autre, mais ils gardaient leur point d'attache du Cirque d'Hiver et, depuis des années, continuent à être les maîtres de ce cirque glorieux qui vit le passage de l'empereur des Français.

En ce Cirque d'Hiver, des légions de fantaisistes de la piste brillèrent. Dans les vieilles loges où se maquillèrent les Franconi pour leurs pantomimes, on trouve aujourd'hui de nouveaux acrobates et les clowns Alex et Zavatta.

Alex fut longtemps auguste de soirée avant de devenir clown. Quant à Zavatta, c'est un enfant de la balle. Tous deux font un « couple » parfait, pour la joie des spectateurs, et se sont placés au tout premier rang des clowns de Paris.

Alex possède des costumes éblouissants, une voix sonore, du chic et de la classe, faisant de lui un second Antonet. Je ne peux pas lui décerner un plus bel hommage. Quand il pénètre sur la piste, tout chavire par son bagout, et son auguste Zavatta, excellent acrobate et cascadeur, est pour lui un parfait complice du rire.

J'ai pu, en ce cirque populaire, observer tour à tour un Lilliputien danseur de talent, un contorsionniste au trapèze, la femme sans bras

tirant à la carabine avec ses pieds, bien d'autres encore. Mais ceux dont le souvenir tournoie toujours dans cette coupole de cirque restent bien : miss Lilian Leitzel, les Codonas et Trubka (1).

Vojtek Trubka était dompteur de tigres. Ce n'est pas un métier comme un autre, mais il l'avait follement désiré depuis le jour où il était entré, comme garçon de cage, à bord de la ménagerie d'Alfred Court. Trubka était un fier garçon venu de son Europe centrale pour tenter sa chance. Après mille incertitudes, il échoua parmi les grandes roulottes où gitaient les fauves du Zoo-Circus.

Là, entre des sacs de sciure et des bottes de paille, il commença son dur apprentissage et put se familiariser avec toutes les bêtes de la jungle.

Ce n'est pas sans raison qu'un homme, soudainement, lie sa vie à celle des fauves. La plus particulière est cette espèce d'attirance qui, tout à coup, submerge tous ceux qui fréquentent les animaux dits féroces. Trubka n'y résista pas. Dès ses débuts, dès son premier passage auprès d'une cage, il avait senti secrètement qu'il était voué aux tigres royaux.

Il comprit qu'il fallait qu'il leur donnât son âme et sa personne, entièrement, librement, et, sans hésiter, un matin, il pénétra dans une cage de dressage.

Alfred Court, qui dirigea une bonne dizaine de dompteurs célèbres, lui apprit tous les contours de cette carrière si spéciale. Il le guida sur ce chemin où les fauves, à chaque instant, posent à leur manière certains problèmes et beaucoup de traquenards, mais où aussi on arrive quelquefois à s'entendre. Et Trubka, en bon élève, devint vite un excellent dompteur. Calme, souriant, on pouvait le voir au centre d'un groupe de tigres de belle taille, un genou en terre, demander à ses fauves la plus complète obéissance.

Trubka avait réussi pleinement à s'adapter à ses félins, même les plus rebelles, et ils les dominait tellement qu'il se permettait avec audace d'en rassembler six, parmi les plus forts, de s'asseoir devant eux et de leur donner « à la main » leur nourriture. Évidemment, il y avait aussi pas mal de rugissements et de coups de pattes. Mais Trubka y était habitué. Il connaissait à présent toutes les ruses, tous les trucs, tous les tics de ses nouveaux amis.

Il n'ignorait pas que le tigre était fort intelligent, avait la chasse dans la peau et, aussi, qu'il s'apercevait très bien des fautes que le dresseur pouvait commettre en piste. Il savait aussi qu'un tigre royal attendait toujours patiemment la seconde où il pourrait sauter sur son maître et le déchiqueter. Il avait appris qu'un tigre ne laissait paraître sa colère que par un bout de queue se tordant comme un serpent et qu'il était le plus faux et le plus traître de tous les animaux de la jungle. Mais Trubka

(1) Depuis la Libération, on a pu applaudir sur cette piste les Clérans et Pierre Alizé, l'un des meilleurs trapézistes du monde.

vivait quand même en bonne intelligence avec ses bêtes. Il vivait si bien avec elles que, par instants, il regrettait de ne pas avoir une couchette dans une grande cage.

Pendant des heures, après la représentation, on le voyait rôder dans la pénombre du cirque, le long des barreaux où sa tigresse préférée s'était assoupie.

Comme un frère affectueux, il contemplait cette grande fille, allongée comme une impératrice sur de la paille fraîche. Dans un bruit de ménagerie fait du barrissement des éléphants, des coups de sabots des chevaux, des hennissements des poneys, des frôlements des girafes amoureuses, il essayait de surprendre encore ce qui se cachait dans la caboche de cette bête endormie, un peu comme une mère surveillant le sommeil de son premier petit et se demandant quels peuvent être ses rêves.

Trubka visitait ainsi tous ses tigres et il arrivait bien souvent que l'un d'eux passât une patte à travers les barreaux, pour attraper une caresse.

Si les fauves sont parfois féroces et impitoyables, s'il leur arrive d'enlever les deux yeux, d'ouvrir le ventre, ou un morceau d'épaule à leur dresseur, ils sont aussi, de temps à autre, les meilleurs et les plus fidèles des compagnons.

Dès que Trubka prenait le chemin des voitures-cages, dès qu'il était en vue, fût-il à cent mètres, les tigres se dressaient, flairant les barreaux, attendant celui qui avait su les conquérir. On voyait briller leurs beaux yeux dorés et les rayures de leur pelage faisaient aussitôt la danse serpentine.

— Ils m'observent sans arrêt... Ils me suivent partout du regard, m'avait déclaré Trubka. Je ne peux faire un pas ni un geste sans être épié de mes bêtes... Mais elles savent bien que je les aime...

Cela n'empêcha pas d'ailleurs sa favorite d'être la première à l'attaquer lorsqu'il glissa en piste et à lui enfoncer profondément ses griffes et ses crocs sur tout le corps...

— Ces bêtes sont mystérieuses... Elles ont, à des minutes indécises, des rêves de férocité qui les « travaillent »... Un soir, quatre tigres me sautèrent dessus. Cela dura soixante secondes, pas davantage. Quand j'en sortis, la tête en sang et avec des morsures graves, j'ai cru qu'un siècle venait de s'écouler... J'étais décidé à me laisser mourir. Mourir parmi les tigres... après tout... n'est-ce pas aussi bien que dans son lit ?...

Trubka ne manquait pas d'humour. Mais il se rappelait aussi Bengali, ce tigre géant qui, un jour, le blessa grièvement, ce Bengali qui avait déjà, en attaquant par derrière, tué deux dompteurs ; l'un qui mourut à Palencia, une petite bourgade espagnole, et l'autre qui eut la moitié de la face emportée et que l'on sortit de la cage agonisant.

Depuis, d'ailleurs, après son dernier exploit contre Trubka, Bengali fut définitivement enfermé en sa voiture-cage, afin d'éviter de nouvelles victimes.

— Ce qui me fit le plus de peine dans ma vie de dompteur, c'est de subir l'assaut de ma tigresse chérie, celle qui me « parlait » toujours la première et que je n'avais jamais touchée avec un fouet !... Mais allez donc y comprendre quelque chose !....

Trubka cachait ses nombreuses cicatrices sous un pantalon de cheval, des bottes claires, une chemise de canotier à manches courtes et des gants blancs. Ainsi paré, il arrivait dans la grande cage, faisait claquer son fouet, et les tigres prenaient place pour la pyramide ou le saut du cerceau enflammé.

Mais la minute la plus étonnante de son numéro, c'était lorsque, sous le feu d'un unique projecteur, six tigres splendides venaient doucement s'étendre à ses pieds en se couchant côte à côte comme des bêtes frileuses en plein centre du cercle lumineux.

Trubka, alors, s'allongeait à son tour, levait une main en signe de victoire et, pendant un instant, flottait dans la grande cage un semblant d'amour réunissant l'homme à des fauves redoutables.

— Sans les tigres ! m'avait-il dit, je ne suis plus moi-même... Sans les tigres ! la vie ne mérite pas d'être vécue...

On comprend fort bien cette adoration lorsque l'on a eu la chance de pouvoir correspondre, en un langage secret, avec des félins... Trubka se grisait des tigres, ne vivait que pour les tigres...

Peut-être qu'un soir tragique l'irrémédiable s'accomplira. Mais Trubka, subissant la folle emprise de ces princes et princesses de la jungle, continue avec courage son périlleux métier.

***

The flying Codonas, les trois Codonas, rois du trapèze volant, nom prestigieux du cirque, aussi célèbre que celui de Barnum. Jamais ce numéro ne fut dépassé, même par les Behees et les Concellos, qui furent pourtant de bonnes troupes internationales.

Les Codonas firent les beaux soirs de tous les cirques du monde. La première fois que je les vis, c'est en une loge du Cirque d'Hiver.

Ils avaient tenu à passer en ce cirque parce qu'ils savaient que c'était sous cette vieille coupole second Empire qu'un Français, Léotard, avait lancé son invention du trapèze volant. C'était en somme un hommage rendu à leur maître en cette spécialité, eux qui avaient porté encore plus haut les pirouettes aériennes et les sauts dans l'espace, de « bâton à bâton », comme disent les trapézistes, et ils souriaient de plaisir dans les couloirs et les dédales de ce cirque qui fit tout pour la piste en songeant au beau Toulousain Léotard.

Alfredo et Lalo Codona avaient du sang français dans les veines. Leur grand'mère n'était autre que la fille d'un soyeux lyonnais enlevée par un bel acrobate mexicain. Mais je ne connus ce détail que beaucoup plus tard...

Quand j'abordai les Codonas, j'étais loin de me douter qu'une destinée implacable allait les poursuivre. Quand Alfredo et Lalo devinrent mes amis, après un triple saut périlleux, il m'était difficile de deviner qu'il seraient l'un et l'autre des héros devant défrayer la chronique des drames du cirque. Alfredo et Lalo souriaient à la vie. Alfredo surtout était radieux, il venait d'épouser miss Lilian Leitzel, la reine de la corde lisse.

J'ai raconté déjà ce mariage d'acrobates. Apprenez toutefois que les fiancés s'étaient attendus pendant dix-sept ans. Tandis que miss Leitzel se suspendait à sa corde au Colorado, Alfredo Codona s'élançait dans le vide de l'autre côté du Pacifique.

Pendant dix-sept ans, ils continuèrent à flirter, à se jurer un éternel amour du bout de la terre, et enfin le beau jour arriva.

Aujourd'hui, les amoureux étaient réunis à Paris, dans les coulisses du Cirque d'Hiver. Jamais Alfredo ne s'était senti aussi heureux. Je les revois tous deux s'échappant comme des collégiens par la grande porte des coulisses, tenant en leur cœur leur bel amour, ce pauvre amour d'acrobates et d'errants qui devait être détruit si rapidement par les monstres insatiables planant toujours au-dessus des cirques.

Alfredo était un bel athlète aux cheveux bruns, Leitzel une petite femme au joli sourire, dont le visage se couronnait d'une toison ébouriffante. Tous deux étaient aussi vedettes internationales. Leitzel, tous les soirs, exécutait d'étonnants rétablissements aux anneaux et terminait son numéro périlleux en tournant des centaines de « tourbillons » impressionnants, suspendue par un seul bras dans le vide, le poignet attaché à une corde. Alfredo, en compagnie de son frère Lalo et d'une partenaire, se livrait aux joies du « volant » et se permettait le luxe d'être le seul trapéziste au monde à pouvoir accomplir dans les airs un fameux triple saut périlleux. La vie maintenant les comblait. Ils possédaient en Californie une villa somptueuse, plusieurs voitures, et, sans arrêt, le télégraphe les appelait pour des contrats royaux. Leurs noms s'étalaient en lettres géantes sur tous les cirques du globe et l'on avait même tourné un film reproduisant tous leurs exploits. La gloire, le succès, l'amour et l'argent... Quoi de plus pour être parfaitement heureux ?

Aussi Leitzel et les Codonas étaient-ils superbement enchantés, après de pénibles débuts, comme beaucoup de gens du cirque, d'avoir atteint leur idéal d'artistes. Un stupide et grave accident vint briser leur fragile bonheur.

Jamais ils n'auraient dû se séparer. Mais un contrat antérieur for-

çait la jeune mariée à « passer » en une ville nordique, tandis que son époux devait se produire à Berlin.

Le drame éclata, rapide, bouleversant... Une nuit, en descendant de son trapèze, Alfredo apprit la sinistre nouvelle. Leitzel, sa femme chérie, son bel amour, celle qu'il avait attendue pendant dix-sept ans, venait de s'écrouler en piste. L'appareil s'était rompu et, dans sa chute, l'anneau qu'elle tenait en main lui avait fracassé le crâne.

Alfredo, désespéré, rompit tous ses engagements européens, fit incinérer la morte et subit le supplice infernal, presque unique dans les annales du cirque, de voyager d'un port d'Europe jusqu'en Californie aux côtés de l'urne renfermant les cendres de la reine de la corde lisse. Lalo Codona me disait un jour :

— Tu ne peux savoir comme Alfredo a souffert !... C'était une véritable torture que cette petite boîte l'accompagnant pendant des jours et des nuits et d'où semblait s'échapper par instants le fantôme de celle qu'il avait tendrement aimée.

Fou de douleur, Alfredo Codona, après avoir rendu les derniers devoirs à son épouse, se cloîtra pendant un an. Il essaya d'oublier. On crut que jamais il ne reverrait la piste. Pourtant, il y revint. On le retrouva dans les airs, sous son maillot étoilé, à Madison-Square-Garden, pour les débuts d'une « season » de Ringling. Mais, le cœur étant brisé, les rouages fonctionnaient mal. Un an exactement après la disparition de Leitzel, Alfredo Codona, en plein vol, à New-York, se froissait les muscles en exécutant le triple saut périlleux et devait dire définitivement adieu au cirque...

Le numéro célèbre des Codonas était anéanti. Fort démoralisé, Alfredo voyagea. Puis, croyant surmonter tous ses déboires, il épousa sa partenaire. Peut-être ainsi trouverait-il la paix du cœur. Mais là encore le désastre devait être immense.

Après de nombreuses disputes, le nouveau couple sombra en un fait divers qui défraya à son époque toute la chronique des États-Unis. Je revois la photo de la chambre tragique où deux corps ensanglantés gisaient à terre.

Alfredo avait tué d'un coup de revolver celle qui l'avait déçu et s'était ensuite donné la mort pour sauver l'honneur de cette belle famille de piste.

Des quatre personnages rencontrés au Cirque d'Hiver, miss Leitzel, Alfredo Codona et ses partenaires, il n'y avait plus sur terre que Lalo Codona, le « porteur » du numéro de trapèze volant.

Je ne pensais nullement le retrouver, sachant bien qu'un numéro de cette classe ne se refait jamais. Pourtant, un soir, en un autre cirque, j'eus la surprise de la résurrection de ce nom glorieux, si aimé au cirque. Lalo avait rencontré deux jeunes trapézistes et, après des mois de répéti-

tions, avait réussi à mettre au point un nouveau numéro de « volant », faisant ainsi ses débuts à Paris sous l'ancien nom fameux. J'arrivai dans les coulisses quelques instants avant leur entrée en piste.

Lalo me tomba dans les bras. Des années nous avaient séparés et que de drames, que de disparus ! Il me présenta avec un curieux sourire ses partenaires, un garçon ressemblant à un boy de ventriloque et une fille aux cheveux roux, jolie d'ailleurs, dont le maillot bleu étincelait d'étoiles.

Puis, quand ses partenaires eurent disparu, Lalo, doucement, s'approcha de moi et, tandis que retentissait l'éclatante musique du cirque, une musique fort joyeuse, me glissa :

— C'est fou ce que je vais faire !... Je vais au massacre !...

Je ne compris pas tout d'abord... Mais, rapidement, il m'expliqua qu'il s'était lui aussi froissé les muscles de l'épaule quelques semaines auparavant en Angleterre. A son âge, un pareil accident ne pardonne pas. Il avait tout essayé afin de retrouver « la forme » et avait reçu les soins de médecins distingués qui, tous, s'étaient déclarés impuissants à le sauver.

En désespoir de cause, il était même allé secrètement dans un coin perdu, au cœur de la France, consulter un « rebouteux », ou sorcier de village, qui lui dit :

— Mon ami, il est trop tard !...

Lalo Codona savait donc, quelques instants avant d'aller voltiger dans les cintres, qu'il était perdu. Mais un grand nom de cirque ne peut pas déserter. Même placé face à la mort, Lalo voulait lutter encore pour exécuter son contrat.

Je fus au monde le seul dans la confidence. Je n'ignorais pas qu'un drame allait surgir.

Bouleversé, impuissant à empêcher un accident inévitable, je restai comme un homme ivre derrière le rideau rouge, attendant la minute fatale où l'on ramènerait un corps désarticulé entre une grimace d'auguste et des singes savants. Ces minutes d'attente dans un cirque, en des coulisses désertes, furent les plus tragiques que j'aie pu connaître.

Lalo Codona et ses partenaires sourirent, pénétrèrent en piste, et leur numéro y déroula sa fièvre habituelle.

J'avais, d'un bond, franchi le couloir circulaire et, d'un vomitoire, je regardais la chenille aérienne des maillots clairs se développer dans le ciel du cirque. Le public applaudissait. Tout se passait normalement. Je respirai de joie.

Je considérais les paroles de Lalo comme un mauvais songe et, heureux, me préparais à partir vers les coulisses pour l'accueillir à sa sortie, lorsque, brutalement, l'accident se précisa.

Après un chassé-croisé splendide et un tonnerre d'applaudissements, ses deux partenaires avaient regagné leur minuscule plate-forme aérienne.

Mais, suspendu par les cuisses aux cordes de son trapèze, Lalo Codona, la tête en bas, se balançait dans le vide, impuissant à retrouver sa position normale. De nouveaux muscles avaient claqué.

Il se balançait comme un pantin, un oiseau sans ailes, un homme se sentant proche d'une grande défaillance, d'un grand saut vers l'inconnu. On le voyait grimacer de douleur. Mais le public ne comprenait pas. J'avais envie de crier, de hurler à cette foule la vérité, toute la vérité, lui dire qu'on avait forcé un acrobate à se suicider en piste parce qu'il avait apposé sa signature sur un bout de papier et aussi parce qu'il était de ceux qui n'ont pas peur du danger.

Mais à quoi bon ! Soudain, une masse bleu pâle se détacha du trapèze et, lourdement, alla s'abattre dix mètres plus bas dans les plis du filet. Tomber dans le filet équivaut quelquefois à la mort. Si un acrobate loupe son coup, il s'y casse net la colonne vertébrale.

Lalo Codona ne bougeait plus.

Il était lové comme un serpent sur ces grandes mailles de cordes, prenant l'apparence d'une bête endormie. Tout le cirque se précipita. Les trapézistes descendirent rapidement par leur mince échelle de soie. Loyal et ses aides, faisant penser malgré eux aux bourreaux, arrivaient pour ramasser le corps ployé en deux. On emporta Lalo, effondré, brisé, se laissant traîner comme une loque.

Les « dieux contraires » du cirque continuaient leur œuvre, s'acharnant sur le dernier des trois Codonas.

Mais Lalo fut sauvé. Il en fut quitte pour de longs mois de repos. Toutefois, à partir de cette seconde, jamais plus il ne pourrait voltiger au trapèze. Et c'était bien là son désespoir...

Quand je le vis, auprès du cirque, en une simple chambre d'hôtel, il avait reconquis son sourire, mais un peu voilé par sa malchance. Pendant des heures, tandis qu'il souffrait encore, nous fîmes le tour d'un passé de cirque, un passé éblouissant.

Des milliers de sauts périlleux et d'arabesques aériennes s'enroulèrent autour de nous, parmi les feux scintillants des palaces et des cirques internationaux. J'apercevais ce hall de fête foraine où, pour la première fois, Alfredo réussit le triple saut dans l'espace, un exercice extrêmement difficile, puisqu'il mit plus de cinq années avant d'y parvenir. Je retrouvais Leitzel, petit lutin vêtu de soie noire, avec ses étoiles de brillants piquées dans sa chevelure, et souriant à la foule.

Tout était là : un beau mariage de cirque parmi les carrosses dorés de chez Barnum, les fauves, les phénomènes et aussi la tombe gigantesque de Leitzel sous les palmiers californiens, et les obsèques d'Alfredo, des obsèques somptueuses de roi du trapèze volant...

Puis, bouleversé, je quittais Lalo Codona, tandis qu'on lui refaisait son pansement... Je ne l'ai jamais revu.

Depuis, j'ai appris que le survivant de cette troupe célèbre s'était retiré à Walteria, en Californie, et qu'il y était devenu directeur de garage.

Mais Lalo Codona, dans le bruit assourdissant des moteurs et des voitures, doit entendre, par instants, une musique beaucoup plus douce l'assaillir, celle des applaudissements qu'il cueillit en voltigeant au-dessus de toutes les pistes du monde, une musique consolatrice d'un paradis perdu.

***

— Mesdames et messieurs, trêve de plaisanterie, nous vous présentons maintenant les quatre plus jeunes dompteurs du monde, les quatre frères Amar...

Sur le devant d'une parade, entortillée en un décor de plantes tropicales et de palmiers, quatre jeunes gens, presque des enfants, sanglés en des dolmans de couleur tendre, s'avançaient face au public en levant fièrement leur cravache.

— Vous verrez, continuait le bonisseur, dans le brouhaha de la fête des Invalides, les belluaires-enfants dans leur merveilleux spectacle d'une lutte avec les fauves d'Abyssinie et le combat contre le célèbre d'Artagnan, un lion géant, auteur de plusieurs drames terribles de ménagerie.

« Dix entrées de cage, les ours et les hyènes savantes, les loups féroces présentés par les plus jeunes dompteurs du monde. Un spectacle sensationnel... N'hésitez plus... c'est le moment... c'est l'instant !... Prenez vos billets... »

Aussitôt, la maman Amar, derrière sa caisse, agitait la « cloche du voyage », les tambours vrombissaient, les trombones gémissaient, et les coups de carabine ou de revolver éclataient, tandis que culbutait un ours, que bâillait un pélican et que des singes enchaînés arrachaient les plumes d'un vieux perroquet.

Les frères Amar, avec leurs mines de gosses de banquistes, se prenaient au sérieux et claquaient du fouet sans relâche, afin d'attirer les clients en cette petite baraque de leurs débuts.

La « fosse » n'était pas bien grande. Mais, depuis leur naissance, ils la connaissaient. Tout gosses, c'est là qu'ils jouèrent, à l'ombre de cette ménagerie foraine, parmi les lions.

Leur père, Ahmed ben Amar, avait épousé la fille d'un dompteur, et les petits Amar avaient donc de qui tenir.

Nés dans une roulotte, ils passèrent toute leur enfance de fête en fête, de l'école foraine à la « verdine » paternelle, en ces grandes villes de toile, et furent très tôt les hôtes des fauves.

Ils devinrent rapidement populaires de Neuilly au Trône, de la place d'Italie à Montmartre, où leur parade de jeunes dompteurs séduisait la foule. Ils auraient pu facilement s'en contenter. Mais les plus jeunes domp-

teurs du monde avaient de l'ambition. Ce qu'ils désiraient, c'était un cirque. Avec lui, au moins, on pourrait voyager davantage et camper en plein vent sur les routes de France.

Tout à coup, on apprit que les Amar étaient devenus propriétaires d'un gigantesque chapiteau et qu'ils possédaient même, parmi de nombreux fauves, un éléphant. La réussite allait bientôt les couronner.

Audacieusement, ce que peu de cirques volants français firent de nos jours, les Amar s'embarquèrent un matin pour l'Afrique du Nord, l'Égypte, la Turquie, la Grèce, faisant flotter nos trois couleurs jusque dans les pays balkaniques.

Mais, en bons directeurs, ils continuaient leur dur métier de banquistes, veillant à la bonne marche de leur maison volante, pénétrant en piste l'un avec les tigres ou les éléphants, l'autre avec les ours blancs, un troisième parmi les lions.

Quand ils revinrent à Paris, on s'aperçut que le chapiteau des frères Amar pouvait se vanter d'être le premier des cirques volants français. Finies les toiles délavées, les dorures éteintes et les fauves miteux de la ménagerie foraine. Ce cirque-là était somptueux, ordonné, resplendissant. Un cirque haut en couleurs, d'une netteté admirable, mené de main de maître.

Le cirque des frères Amar était un cirque pas comme les autres. Depuis longtemps, on n'avait rencontré pareil chapiteau. Tout était briqué, astiqué, luisant, verni. Un vrai cirque de gala avec des ouvreuses en livrée Louis XV, des hommes de piste aux costumes galonnés, un cirque où il ne manquait pas une pelletée de sciure.

Un bien beau cirque en vérité, si rutilant, de jour comme de nuit, qu'on y passait des heures fort agréables, non seulement au spectacle de la piste, mais encore à louvoyer de voiture en voiture ou sous les tentes de la ménagerie.

Car les Amar, fidèles à leur passé, possédaient maintenant la plus magnifique des collections de fauves. Leurs cages s'ornaient d'ours blancs, de panthères, de pumas, de singes, de pingouins, de pélicans, de lions et de lionnes. Il y avait encore un fameux bison à l'œil sévère, des tigres rares et somptueux étalant leur ruse et leur beauté, un splendide rhinocéros, un hippo, des lamas, des buffles et aussi cette délicieuse girafe pour laquelle il avait fallu confectionner une haute cage de verre.

Quand Amar aîné, le dompteur de tigres et d'éléphants, me présenta sa girafe, elle allongeait son cou immense derrière un grillage protecteur, sorte de petite cage à l'air libre où elle trottinait à deux pas de sa maison roulante, cueillant au passage un peu du soleil parisien.

— C'est de la drôle de bestiole, me déclara Amar aîné, figure-toi qu'il lui faut une vache rien que pour elle !...

En effet, la girafe possédait sa nourrice vivant à ses côtés et elles avaient, toutes deux, l'air de faire excellent ménage. Mais ce dont les Amar étaient fiers, c'était de leur troupeau d'éléphants, de véritables mastodontes qui auraient fait pâlir d'envie Sarrasani en personne.

Le grand événement du cirque Amar fut la naissance d'Auguste. Auguste, comme les Amar, naquit dans la ménagerie, ou presque, puisqu'il vint au monde dans un train de cirque. Lorsque les cornacs, au terme d'un voyage, ouvrirent les lourdes portes du wagon où s'était nichée l'éléphante, ils découvrirent dans la paille un bout minuscule d'éléphanteau suçant déjà joliment le lait maternel.

Quelle joie dans le cirque et aussi quelle surprise, une éléphante donnant rarement le jour en Europe à des petits. L'éléphante a sans aucun doute ses raisons. Peut-être pense-t-elle que, loin de sa brousse, il est parfaitement inutile de mettre bas, évitant ainsi à ses fils les parois d'une prison.

Mais voilà que, subitement, l'éléphante s'était décidée au grand geste de la vie, se sentant parfaitement en sécurité à l'ombre de ce cirque modèle.

Auguste fut aussitôt le chéri du cirque. Ce qu'il a pu avaler comme friandises, ce qu'il a pu être gâté ! Je me souviens d'avoir passé une nuit auprès de lui et de sa maman. Ce curieux lascar, haut comme trois pommes, petite masse agile avec deux poils au bout de la trompe, ne voulait pas s'endormir. Déjà, autour de nous, la ménagerie avait sombré dans le sommeil.

Sur des collines de paille, les éléphants s'étaient lourdement couchés sur le côté. Les tigres, la tête entre leurs pattes, avaient leurs yeux clos comme des bébés. Les lampes-tempête, accrochées aux mâts du box, clignotaient comme des étoiles protectrices. Et Auguste, insouciant, carambolait dans la paille, jonglait avec le fourrage, passait et repassait sous le ventre de sa maman, comme pour une grande partie de cache-cache. C'est cette nuit-là que j'ai saisi parfaitement tout ce qu'une éléphante pouvait posséder de tendresse.

De temps à autre, l'éléphante caressait de sa trompe le dos de cet enfant terrible, puis lui parlait en donnant un vigoureux coup de trompette. Mais Auguste, indocile, continuait son manège, un manège de jeune fou n'ayant jamais été enchaîné. Cela dura des heures. Le petit turbulent accomplissait mille niches, mille tours, comme un petit énervé qu'il était. Heureusement qu'on avait eu la prudence de lui établir une barrière, une espèce d'enclos, car il serait allé, j'en suis sûr, se promener tranquillement sur le boulevard en attendant le premier métro. Auguste était un jeune noctambule. Mais ce qui était émouvant, c'était la sainte tendresse que lui prodiguait sa mère. Par instants, elle l'arrêtait en ses élans en le bloquant entre ses pattes. On apercevait alors un morceau de trompe gesticulante, deux yeux étonnés se dressant vers le ciel et, aussitôt, l'élé-

phante libérait son petiot qui recommençait de plus belle ses excentricités. Au petit jour, quand les grands fauves s'éveillaient, Auguste, collé contre sa maman, se décidait enfin à s'endormir. On le baptisa un jour à coups de bouteilles de champagne. Je tenais la queue d'Auguste. Quand il reçut sur la tête le liquide pétillant, il se mit en colère et il fallut toute l'autorité maternelle pour qu'il retrouvât un peu de tranquillité. Il fit la joie et les délices du cirque pendant des mois. Mais le pauvre Auguste n'eut pas de chance. En 1940, le cirque ayant établi ses quartiers de repos aux bords de la Loire, Auguste fut fusillé en même temps que de nombreux fauves lors du cataclysme ayant submergé le pays. Ainsi se termina tragiquement l'existence d'un petit éléphant qui avait vu le jour chez des « civilisés »... Les coulisses de ce premier des cirques volants français étaient assez extraordinaires. Cela tenait du bateau, de la jungle et de la foire. On quittait les tigres et les éléphants pour tomber entre les acrobaties d'une troupe japonaise, les sourires des fils de Mogador ou un chimpanzé à vélocipède. Les Amar, ayant superbement compris que le cirque se devait d'apporter avec lui de l'exotisme, faisant ainsi participer leur public à un beau voyage en piste. Ils furent les seuls en France à réussir une atmosphère aussi parfaite.

Je vécus chez eux auprès des phoques, des lamas crachoteurs et d'une contorsionniste qui se travestissait en grenouille.

— Tu as vu les « gags »... ils sont chouettes ! disait Amar aîné...

Les « gags », c'étaient les chevaux. Une cavalerie unique, impressionnante, dirigée par le fameux dresseur et gentleman de piste : Gautier.

Dans ce cirque, on était emporté en un tourbillon de plumes, de rugissements, de drapeaux et de faisceaux de lumière. Qu'elle était loin, la petite ménagerie d'antan !

Quand vous pénétriez en une roulotte directoriale, vous trouviez un appartement à la volante du plus bel effet, avec son bar-fumoir, son salon et une chambre à coucher d'un modernisme si éclatant que les décorateurs les plus hardis en auraient été étonnés. Les belles roulottes blanches du cirque Amar, avec leurs tentes-parasols, leurs garnitures d'ifs taillés et de géraniums, donnaient l'impression d'un rallye pour milliardaires. Un luxe inaccoutumé régnait en ce cirque, partant de l'encolure des poneys aux harnais pour éléphants. Un cirque ayant du chic, ce qui est assez rare sur le voyage. Une seule roulotte restait close et interdite.

C'était une longue voiture où la vieille maman, devant les portraits de tous ses fils, passait les dernières heures de sa vie en toute tranquillité, c'est-à-dire dans le remue-ménage d'un cirque ambulant, le bruit des trombones à coulisse et les hurlements des lions. Elle avait conservé pieusement la « cloche » du voyage, cette cloche de parade qui triompha en l'antique ménagerie et qui semblait avoir protégé ses « rabouins » d'enfants.

L'ancienne demoiselle Bonnefous, la fille du dompteur de foire, se montrait rarement. Elle aurait pu facilement vivre en un palace de l'Engadine, avoir un appartement luxueux à l'Étoile, mais elle préférait son enivrante « verdine », sa voiture, où elle se sentait davantage chez elle...

Ainsi, quatre petits forains étaient devenus les conducteurs du meilleur des cirques volants français. Mais ne croyez pas pour cela que, la fortune leur souriant, ils aient aussitôt oublié la petite « fosse » des Invalides ou de Montmartre et, s'ils demandaient à leur personnel et à leurs fauves discipline et obéissance, ils savaient aussi que le cirque est un métier très dur et ils mettaient la main à la pâte. S'ils avaient maintenant des chemises de soie et des bottines du bon faiseur, cela ne les empêchait point de pénétrer en piste. N'est-ce pas, Amar aîné, toi qui, par une pluie diluvienne, manqua de te faire accrocher à tout jamais par un tigre royal bagarreur ?

Tu es bien de mon avis, Ali, puisque tu n'hésitais pas à te montrer parmi les féroces ours blancs du Pôle, et toi aussi, Chériff, qui fis de nombreuses entrées avec les lions à crinière fauve. Vous aimiez vous « coltiner » avec les bêtes les plus dures, vous adoriez le danger pour le danger et ceux que vous commandiez, quelquefois à la baguette, savaient que vous étiez des hommes, de vrais hommes de cirque n'ayant pas peur de réparer un moteur, de désembourber un camion, de monter les mâts.

Tous les métiers du cirque, du nettoyage des cages à l'embarquement sous la pluie battante, de l'affichage au contrôle, de la pose des gradins au démontage et aussi du travail en piste, vous les avez accomplis.

Après cela, on pourra dire que vous êtes de bons animateurs. Je veux seulement croire que vous êtes des amoureux de cirque. Sans lui, vous n'auriez rien eu à faire sur cette planète. Sans le cirque ou la ménagerie, vous auriez été des hommes perdus. Mais le cirque vous a sauvés et je crois bien aussi que vous avez sauvé le cirque.

Je ne sais si, dans l'avenir, d'autres chapiteaux surgiront, mais ce dont je suis certain, c'est qu'il sera difficile aux nouveaux venus de vous dépasser, car vous avez, en France, fait triompher bien haut le pavillon du cirque volant...



LE CIRQUE ET SON AME

A PRÉSENT, comme pour une apothéose de piste, il me faudrait mobiliser tous les trombones du monde, toutes les fanfares des chapiteaux baladeurs, les installer sur des carrosses de clinquant et les faire défiler devant vous en criant à leur tête, tout en agitant une canne enrubannée de tambour-major ou de bon compagnon des pistes :

— En avant la musique !...

J'aurais encore un excellent moyen, ça serait de prendre le ton claquant du clown et, lançant mon chapeau conique et comique à l'aventure, vous clamer pour terminer ce livre :

— Bonsoâr !... Voulez-vous ne plus jouer avec moâ ?...

Il en est un autre que j'ai mille fois préféré. C'est de clôturer ces fantaisies comme l'on boucle un cirque. C'est-à-dire de m'éclipser à la minute où vous ne vous y attendrez pas. Mais vous savez bien que je vais partir. Vous arrivez aux toutes dernières pages et, généralement, à cette seconde, un livre, même de cirque, doit finir... Pourtant, et c'est là le secret de cette « histoire du cirque », ce sont aussi les secrets des chapiteaux et de tous les banquistes de la terre, un cirque n'a jamais de fin et ne s'arrête jamais. Un livre de cette espèce doit continuer, lui aussi, sa ronde provocante. C'est pourquoi ce chapitre ne sera pas le dernier et qu'il aurait dû, peut-être, être le premier. Il vous est donc facile de relire ce livre à l'envers ou dans tous les sens.

Avouez que c'est bien la première fois dans le monde qu'un auteur propose pareille gageure. Essayez ! et vous verrez... Je suis même persuadé qu'en recomposant à votre manière toutes ces pages, ce cirque que j'ai voulu glorifier sera encore plus vivant, plus tapageur, plus lui même. Le cirque est un perpétuel recommencement.

Ce livre qui vous appartient, vous avez le devoir de le lancer vers le ciel comme un jongleur, de le parcourir la tête en bas ou sur une pyramide, tous les moyens sont bons à condition de lui faire exécuter mille acrobaties, même les plus insoupçonnées.

Si, par hasard, il vous plaisait de l'enfouir en une vaste bibliothèque... tout arrive... méfiez-vous-en. Il se pourrait que tous les fauves et tous les personnages qui le peuplent s'agitent une belle nuit et provoquent un de ces tintamarres de cirque qui pourrait vous surprendre. Si aussi, par mégarde ou par nécessité, vous le détruisiez, il renaîtrait rapidement de ses cendres. Ainsi va le cirque... Ainsi se comportent tous les cirques... Si les humains ne sont pas assurés de l'immortalité, le cirque, depuis toujours, en a la certitude.

Il sait bien que sans lui, sans l'éclat de rire du clown, sans son merveilleux quotidien, son pain de tous les jours, les hommes passeraient un peu plus insensibles dans la vie.

Il sait fort bien qu'il vous a livré et qu'il vous livrera toujours son âme. Il le fait sans aucune difficulté, sachant aussi que le meilleur moyen de correspondance entre les hommes reste le cirque, tous les cirques. Si le cirque prenait de grands airs, s'il ne restait pas simple et solide, il y a déjà longtemps qu'il aurait à nouveau disparu.

Le cirque reste un vieux magicien campagnard ayant bon pied, bon œil, et sachant toujours provoquer des miracles.

Le cirque, mais vous le savez fort bien, aura toujours raison. Jamais

un artiste n'a été sifflé en piste. Jamais il ne vous proposera un spectacle ennuyeux et, parmi les vacarmes endiablés de ses fanfares, les pantins qu'il vous livrera s'exprimeront par gestes, n'oubliant pas que le silence est d'or.

Si tous les cirques de la terre pouvaient dominer le monde, où plutôt le submerger, ce qui est moins brutal (ce jour béni tant attendu arrivera, soyez-en sûrs), ce jour-là le monde aura changé de forme et tournera en rond comme le cirque.

Les fâcheux et les maladroits, les malfaisants et les jacasseurs n'auront plus qu'à se tenir tranquilles en une société idéale régie par la primauté des clowns ou par ces joyeux drilles qui peuvent se vanter de n'avoir rien dans les mains ni dans les poches, d'être fidèles à toutes les foules qu'ils ont rencontrées et de leur avoir lancé à chaque fois un peu de leur cœur à la volée.

Si j'ai fait et si je suis prêt à refaire le tour des cirques, c'est bien parce que le cirque, avec ses nombreux tours, m'a permis d'apprendre que c'était, à l'heure actuelle, la plus parfaite des civilisations. Que vous propose le cirque ? de la joie... Que vous demande-t-il en échange ? votre rire...

Mais tout cela, vous en avez pris l'habitude depuis l'enfance ou, si vous l'avez perdue, c'est que, dans le tourbillon insensé de la vie, vous avez peut-être, malgré vous, assassiné ou massacré votre jeunesse.

Mais le cirque, bon ange ou bon diable, comme vous l'entendez, vous la redonnera, soyez-en sûr. Ce faiseur de miracles n'en est pas à un près. Avouez que tout cela n'est nullement désagréable.

C'est pourquoi il m'est extrêmement facile de vanter le cirque et aussi ces feux mouvants du plaisir, tombant sur les foules comme des étoiles filantes pour mieux faire éclater leur bonheur.

Avez-vous remarqué que le cirque, n'importe quel cirque, possède son étoile ou ses étoiles ? C'est un paradis, une constellation étoilée. Où que vous portiez votre regard, cette étoile vous poursuivra. C'est encore toute une histoire et la plus belle du cirque. Elle s'incruste sur le maillot des acrobates, le « sac » des clowns, les lourdes tentures rouges et or. Elle chavire sous les toiles en mouvement, se promène dans le regard des grands fauves et scintille dans l'œil microscopique de l'éléphant. L'étoile est partout. S'il n'y avait jamais eu d'étoiles, le cirque les aurait inventées. Si demain le monde devait s'écrouler, le cirque continuerait à palpiter, s'envolant comme une planète miraculeuse, au gré des vents, dans l'infini.

Le cirque est mieux encore qu'un faiseur de joie. Il est pour les hommes une certitude de rayonnement, d'audace, de volonté et de courage.

Il ne se trompe que rarement, sachant à coup sûr distribuer, avec sa fantaisie coutumière, ce qui manque toujours à une multitude : l'évasion.

C'est un domaine tissé d'indépendance, un domaine quelquefois très difficile à atteindre, où souffle un vent fougueux, mais combien étonnant, fait de mille souffles de liberté.

Le cirque c'est la vie, celle de tous les jours, quelquefois celle d'hier et bien souvent celle de demain. Si le cirque nous entoure, c'est pour mieux nous faire accepter nos mille petites misères et nous montrer qu'il existe encore des chemins non interdits, conduisant directement vers l'aventure.

Le cirque, grand voyageur devant l'Éternel, si vous voulez l'accepter, saura fort bien vous guider vers un pays lumineux, le plus beau pays du monde, celui où l'on peut respirer sans contrainte, se détendre les muscles, braver dans un fauteuil les dangers de toutes sortes, fraterniser avec les fauves et les hommes et rire aux éclats... Quelle belle histoire !... Mais ce n'est pas une histoire !... C'est le cirque !... tout simplement...

En sa ronde, vous pourrez, tout à votre aise, cueillir au passage ces filles intrépides, juchées savamment sur des chevaux au galop, parmi le strass des maillots roses et des plumets.

Il vous sera possible de caresser du regard ce tigre impétueux, palpitant d'émotion comme une vierge, redressant son corps de chat géant contre les grilles de sa cage, pour mieux vous faire admirer sa beauté.

Vous serez étonnés de la facilité avec laquelle l'éléphante, cette demoiselle monstrueuse, emportera avec sa trompe une autre jeune fille en falbalas qui, bientôt, se tiendra sur sa tête, en simulant l'envolée de Mercure.

Voici le phoque qui n'est pas savant, mais qui sait fort naturellement tenir audacieusement une boule de billard sur son nez, un cigare ou un chapeau haut de forme. Voilà le chimpanzé, aux allures de gentleman cambrioleur, manœuvrant une bicyclette, suçant une bougie allumée et patinant à roulettes. De quoi émerveiller Buffon et Darwin réunis et vous avec. Si vous avez le temps, vous dénombrerez les battements de cœur des trapézistes lancés comme des éperviers colorés au-dessus du filet, ce piège dans lequel ils tomberont au fin fond de leur course.

Faites-vous donner par les clowns leurs chapeaux. En y fouillant, vous y découvrirez toutes leurs pensées et peut-être un morceau d'éclat de rire.

Voyez donc ces risque-tout vous proposant un problème idéal d'équilibre, en promenant sur un fil tendu en plein ciel leurs beautés blondes ou brunes.

Oyez cet extraordinaire cataclysme musical faisant effondrer l'orchestre sous ses ronflements de tambours allant à l'assaut des cuivres.

Laissez-vous entortiller par le bruit, la couleur, le rythme et cette folie si douce berçant sans cesse le cirque, leur enfant tapageur. Allons !... Laissez-vous à nouveau tenter...

Il revient vers vous, à la minute exacte où vous croyiez qu'il allait vous quitter. Il resplendit de lumières, montrant sa courbe magnifique, agitant ses girandoles, bondissant sur la terre, apportant en un saut périlleux cette bonne humeur et cet humour dont le monde a tant besoin.

Voltigez comme lui, faites une promenade aérienne, cabriolez, tournoyez, souriez... Le cirque vous emporte...

Tant mieux... Nous nous retrouverons alors... Car j'ai déjà disparu de cette planète, pour un monde meilleur... celui du cirque...

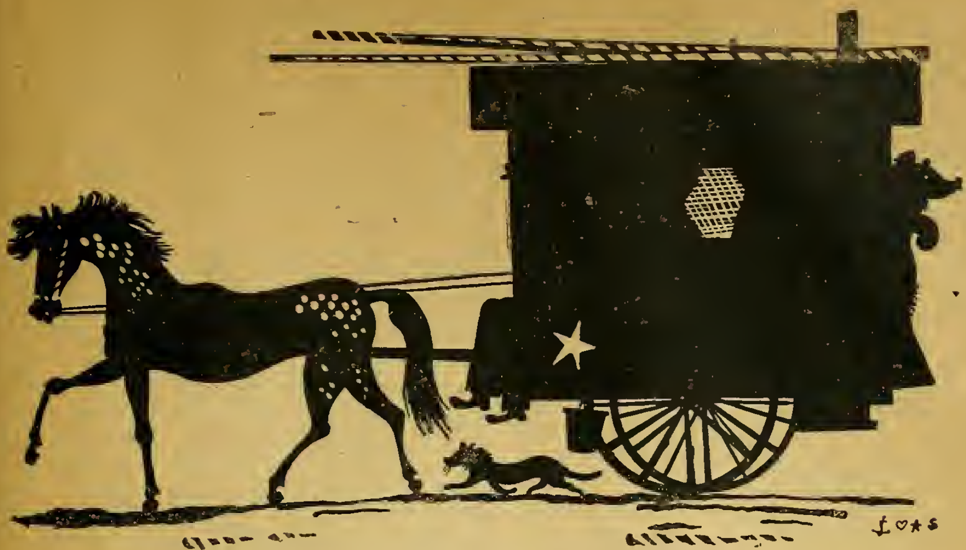
Larroque-des-Arcs-en-Quercy (juillet 1940-juillet 1944).

BIBLIOGRAPHIE

Il n'existe pas d'ouvrages racontant la vie mondiale du cirque, des clowns, des acrobates, des fauves et des phénomènes, une histoire des Pistes, présentés comme ici.

Ouvrages consultés pour certains récits :

Le Magasin pittoresque, de 1835 à 1865, Paris.
Lectures pour Tous, 1899 Paris.
Dictionnaire du théâtre, par A. Pougin, 1885, Paris.
Le Vieux Paris, par A. Fournel, 1887, Tours.
Les Jeux du cirque et de la vie foraine, par H. Leroux, 1889, Paris.
Clowns, girls, cinéma, par Serge, 1927, Paris.
Vive le cirque ! par Serge, 1930, Paris.
Le Monde du cirque, par Serge, 1939, Paris.
La Route des cirques, par Serge, 1944, Paris.
Panorama du cirque, par Serge, 1945, Paris.



INDEX DES NOMS CITÉS

TABLE DES MATIÈRES

Imp. CRÉTÉ, Corbeil (S.-et-O.)
4186-4-47. - C. O. L. 31-1631.
Dépôt légal, 2me trimestre 1947.